

Library of
VET TES EN
NOV TAM TVM
Dei Sub Numine Viget
Princeton University.
Digitized by Google



BIOGRAPHIES

DE

RELIGIEUX BARNABITES

III

MA CONVERSION ET MA VOCATION.

PARIS. — IMP. W, REMQUET, GOUPY ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 5.

MA CONVERSION

ET

MA VOCATION

PAR

LE P. SCHOUVALOFF

BARNABITE

Agostino Maria

Deuxième Édition.



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, rue de Tournon, 29

1864

A MES CHERS COMPATRIOTES

PRÉFACE

Les trois premières parties de ce livre n'étaient pas destinées à être publiées; je les ai écrites peu de temps après ma conversion. J'étais donc encore laïque, homme du monde. Je les ai écrites pour moi seul, pour me rendre raison de ma foi et surtout pour parler à Dieu de ma reconnaissance comme on parle à un ami, à un père. Depuis cette époque bénie, sa miséricorde n'a cessé de me combler de grâces et de faire luire à mes yeux, à travers les nuages de l'avenir, le but que j'ai atteint et vers lequel je tendais sans le savoir. Oui, de jour en jour, je me sentais plus heureux et plus reconnaissant;

de jour en jour, j'éprouvais plus d'éloignement pour le siècle et plus d'attrait pour le service de Dieu. Enfin, il y a trois ans, cette miséricorde divine m'a fait entendre sa voix avec plus de force et plus de douceur encore, et aujourd'hui j'ai non-seulement le bonheur d'être catholique, mais encore celui d'être religieux et prêtre.

Et si maintenant j'imprime cette histoire de ma conversion, si je surmonte la forte répugnance que j'éprouve pour montrer mon âme à nu, ce n'est point, comme on pourrait le croire, pour occuper de moi ce monde que j'ai quitté. Non certes, et Dieu m'est témoin que je n'ai d'autre but que le bien, d'autre désir que celui de faire voir à de pauvres âmes égarées comme était la mienne, à toutes les âmes séparées de l'Église, mais surtout à mes chers compatriotes, qu'il existe une voie et une

voie plus facile qu'on ne pense pour arriver à la vérité et au bonheur dont nous avons tous un si grand besoin. Oui, c'est surtout pour mes compatriotes, pour mes frères bien-aimés, que je publie ce livre, c'est à eux que je le dédie et le destine, car une voix puissante me dit au fond de la conscience qu'il est de mon devoir d'éclairer mes frères sur les motifs qui m'ont porté à rentrer dans le sein de l'unité religieuse, et à me condamner à l'exil, loin de mon pays que j'aime de toutes les forces de mon âme.

Mon Dieu, vous qui voyez mon cœur et qui connaissez mes désirs, faites, je vous en supplie, que mes paroles ne blessent personne; je voudrais qu'elles fussent toutes empreintes de douceur et de charité, et qu'en remplissant ce que je crois un devoir, je ne fisse de peine à qui que ce soit. Faites, ô mon Dieu! que tous

ceux qui me liront, se persuadent que l'on peut être catholique et Russe en même temps, catholique et fidèle sujet du prince éclairé et magnanime qui nous gouverne. Ah! puisse l'empereur, à qui j'ai voué un éternel dévoûment, comprendre qu'il est digne de son cœur si noble, qu'il est digne de notre glorieuse patrie de ne pas gêner une âme catholique dans ses rapports avec Dieu! Puisse la Russie entière savoir que le catholicisme n'est pas contraire à la nationalité, et que la vérité sera toujours le plus ferme appui de la fidélité et du patriotisme!

PREMIÈRE PARTIE

MA CONVERSION

CHAPITRE PREMIER

(ÉCRIT A MONTMORENCY, EN 1843)

Égarement

Et servierunt sculptilibus eorum et factum est illis in scandalum.

Ils adorèrent leurs idoles qui leur devinrent une cause de scandale et de chute.

Ps. cv, v. 36.

I

Mon Dieu! mon Créateur! ma Providence! mon bien et mon amour! je vais écrire l'histoire de ma conversion, l'histoire des grâces que j'ai reçues de vous; en un mot, l'histoire de votre action sur mon âme. J'espère que ce désir ne m'est pas inspiré par l'amour-propre ou la vanité. Non, sans doute; car

me voici seul avec vous; je veux pendant quelques instants oublier tout ce qui n'est pas vous, le monde, les hommes, mes souvenirs les plus chers; je veux tout oublier pour ne penser qu'à votre présence. Dans ce moment, vous êtes seul pour moi; c'est vous seul que j'aime, que je vois, que je connais. Ah! puissé-je me perdre et m'anéantir dans la contemplation de votre existence! Seul avec vous, pourrais-je chercher à vous cacher ce qui se passe en moi? Non, ce serait une folie. A moi-même, je puis bien quelquefois voiler les désirs de mon cœur et couvrir d'un faux semblant d'humilité les exigences de mon amour-propre; mais à vous, Seigneur....? Vous êtes partout, vous êtes en moi, et vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même. Vous savez donc que si j'écris l'histoire de ma vie spirituelle, c'est parce que j'éprouve un besoin irrésistible de vous honorer, de vous glorifier, de vous bénir, de vous prier: c'est parce que j'éprouve le besoin de vous aimer, de vous dire que je vous aime, que je vous aime de toute mon âme et que je ne voudrais aimer que vous; oui, c'est pour cela que je viens à vous, que je viens au foyer de la chaleur et de la clarté, au soleil de la sagesse et de l'amour. Mais s'il y avait dans mon désir de l'orgueil et de la témérité, oh! dites-le-moi, mon Dieu, et je m'arrêterai. Et pourtant, il faut bien que je vous loue; je dois vous

louer, et comment vous louer, si ce n'est en retraçant à ma mémoire les bienfaits dont vous m'avez comblé? Ce ne sont néanmoins pas mes confessions que j'écris : plus d'une fois j'ai déroulé aux pieds de vos ministres le triste tableau de ma conscience. O Seigneur, je me repens, mais mon repentir est si faible ! donnez-moi donc des larmes, donnez-moi plus de douleur. Une vie de souffrances suffirait-elle pour expier même une offense légère, quand l'offensé est la perfection elle-même? Mais je m'arrête, et je me demande si je puis vous avoir offensé : la perfection, l'infini peut-il être offensé? Oui, mon Dieu, oui certainement je vous ai offensé, précisément parce que vous êtes la perfection : je vous ai offensé, parce que j'ai fait le mal, vous étant le bien ; je vous ai offensé, parce qu'abusant de la liberté que vous m'aviez donnée comme instrument de vertu et de bonheur, j'ai empêché par mon action l'avénement de votre règne en moi, parce que j'ai souillé l'image divine que vous vous étiez plu à y graver. Ah ! j'ai mérité mille fois les châtiments les plus rigoureux ; mais votre amour m'a épargné, votre amour qui, tandis que je m'abandonnais à l'ignorance et aux passions, veillait sur moi et préparait mon cœur à s'ouvrir à vous. Le paralytique auquel vous ordonnâtes de marcher, l'aveugle à qui vous ouvrîtes les yeux, le larron, quand vous lui promettiez la béatitude éternelle, auraient-ils

pu décrire leur reconnaissance? Et moi, je voudrais tenter de vous exprimer la mienne! Ah! j'étais tout à la fois aveugle et paralytique, mon âme était couverte d'ulcères.... et vous avez paru, et vous m'avez ouvert les yeux, et vous m'avez dit de marcher, et vous m'avez promis le bonheur éternel si je le voulais!... Et pourtant, vous n'aviez pas besoin de moi, mon Dieu, vous n'aviez pas besoin de mon culte. Mais non, je me trompe, vous aviez besoin de moi, car vous êtes amour; vous aviez besoin de moi, bien plus que la mère n'a besoin de son enfant; vous aviez besoin de moi, puisque vous m'avez porté sur vos épaules jusque dans la divine bergerie... L'amour a besoin de ce qu'il aime; le Créateur a besoin de sa créature; la perfection, l'infini a besoin de tout ce qui est imparfait, de tout ce qui est fini pour le préparer par l'amour à participer un jour dans le ciel au parfait et à l'infini.

II

L'histoire de la vie morale d'un homme ne peut être que l'histoire des rapports qui ont existé entre son âme et vous, ô mon Dieu! et quoi de plus beau que l'étude qui a pour but l'action de votre intelli-

gence sur l'intelligence humaine? Aussi, quelle que soit la position d'un homme dans la société ou par rapport à vous, s'il veut s'arrêter, pour ainsi dire, pendant quelque temps dans son existence et se bien recueillir; s'il veut repasser, dans sa mémoire, les années qui se sont écoulées pour lui, les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé et les événements auxquels sa vie a été mêlée, il devra, sans doute, plein d'admiration et de gratitude, se prosterner, vous adorer et vous bénir; car il verra, planant sur toute sa vie, une puissance qui n'est cachée que pour l'œil du corps, une puissance dont l'action incessante agit tout entière sur lui, et dont la loi est amour. Oui, Seigneur, votre amour infini et votre activité se concentrent, pour ainsi dire, afin de se consacrer tout entiers à chacun de nous. Il verra, pour ainsi dire, des fils secrets unissant tous les événements de sa vie pour les faire tendre vers un même but, vers le bien et le bonheur; et tous ces fils, il les verra dirigés par une main toute-puissante, par vous, ô mon Dieu! Voilà ce qu'il devra admirer; et puis, s'il vous a méconnu, s'il a été pécheur, oh! que de larmes il versera, et combien il se haïra lui-même! Que d'instruments de salut négligés, que d'avertissements méprisés, que de grâces foulées aux pieds!... quel aveuglement!... et puis les regrets et les remords... « Si j'avais voulu, se dira-t-il, j'aurais marché, comme tant d'autres,

dans la voie de la sanctification, vers laquelle vous me poussiez et m'attiriez à la fois... Et aujourd'hui que d'années perdues, que de sentiments engloutis à jamais et qui jamais ne reviendront! » Mais non, tout n'est pas perdu, car je me lèverai et j'irai à mon père, et je le remercierai de ce qu'il donne l'espérance, de ce qu'il permet l'expiation. Oui, les écailles qui couvraient mes yeux sont tombées; et aujourd'hui, nageant dans un océan de lumière, j'admire l'action de votre providence sur tout le cours de ma vie, et la grâce que vous me faites de découvrir cette action qui m'a été si longtemps cachée. Voilà, Seigneur, ce que je me répète tous les jours, et tous les jours je me sens plus heureux, car vous m'avez retiré du bourbier infect où je m'étais volontairement plongé. Aujourd'hui, je ne crois plus au hasard, et dans chaque événement de ma vie je retrouve l'action de votre providence, caressante ou sévère, mais toujours bienveillante. Oh! que chacune de mes actions soit désormais une action de grâces; que toute ma vie ne soit qu'un soupir de reconnaissance, un cantique, un encens qui s'élève vers vous, mon Seigneur et mon Dieu!

III

Qu'étais-je avant de vous connaître, ô mon bien suprême! et comment s'écoulait ma vie? Hélas! j'avançais vers la mort, sans y réfléchir, sans y penser; un feu dévorant brûlait en moi et pourtant j'avançais avec torpeur; ce feu était secret, je ne m'en rendais pas compte; c'était le besoin du bonheur. Comme tout être qui respire, je voulais être heureux; comme toute intelligence créée à votre image, je me trouvais à l'étroit dans les jouissances qui m'étaient accordées; oui, je voulais un bonheur plus grand, j'avais besoin de quelque chose de meilleur, le désir de la perfection m'entraînait à mon insu, mais alors je ne pouvais me l'expliquer, car j'ignorais et mon principe et ma fin, je vivais au hasard, sans but, sans savoir pourquoi, et ne cherchant à satisfaire que les exigences capricieusement inspirées à ma nature impressionnable par les événements de la vie.

Je ne croyais pas en vous, ô mon Dieu! ou, du moins, si j'y croyais, c'était sans le savoir et sans m'en rendre compte, c'était en raisonnant, en me laissant aller avec orgueil à la sottise et aux petitesses d'une

soi-disant philosophie, née de l'attrait du mal et de l'amour de l'indépendance. Voilà, voilà ce qui m'avait perdu, vous le savez, Seigneur; d'une part, l'amour du plaisir, de l'autre, le vain orgueil de la raison; et lorsque je remonte par le souvenir jusqu'aux années de ma jeunesse, je trouve en moi ces deux éléments de malheur, influant l'un sur l'autre. Ce sont deux monstres qui s'engendrent et se nourrissent mutuellement pour torturer et perdre l'âme qui s'est laissé séduire par leurs mensonges. Faible et imprudente d'abord, elle devient bientôt coupable, et cette âme, née pour la vertu, si vous ne la sauvez pas, ô mon Dieu! finit, en descendant l'échelle de la vie, par avoir besoin du mal, par aimer le mal. C'est là le fond de l'abîme dans lequel on se perd. Oh! que devient l'homme dans ce triste état? que devient-il si vous n'avez pitié de lui? cette raison dont il était si fier, que peut-elle lui opposer? Rien. Elle est devenue son esclave; faible barrière, avec quelle rapidité la passion la franchit ou la renverse! Mais à peine assouvi, le monstre, calmé un instant, se réveille, et demande à se nourrir encore de l'âme qui s'est donnée à lui; bientôt il la lui faut tout entière, et l'homme entraîné cède, cède jusqu'à ce qu'il n'ait plus aucune volonté. Alors, pour colorer ses fautes à ses propres yeux, car sa conscience lui parle encore, car l'idéal du bien existe encore dans son cœur, alors il cherche à se tromper par de hon-

teux sophismes; tantôt il se proclame entièrement libre, tantôt il nie sa liberté, parfois c'est vous qu'il accuse de ses erreurs, ô mon Dieu !... Les idées du bien et du mal, du juste et de l'injuste disparaissent, tout se confond, il ne sait plus ce qu'il doit croire, il est insensé, il se matérialise, s'abrutit et finit par vous nier vous-même, ô mon Dieu! et voilà où j'aurais dû arriver, Seigneur! Et qu'on ne croie pas que ce tableau soit chargé. Que d'hommes nous voyons tous les jours qui ressemblent à ce triste portrait! Le monde l'ignore, peut-être l'ignorent-ils eux-mêmes, ils sont décorés du titre d'honnêtes gens, car ils sont polis et doux, et au calme dont ils paraissent jouir, on les croirait heureux. Mais descendez dans leurs âmes, c'est une sentine impure; l'égoïsme y a engendré l'orgueil et le scepticisme. O vous tous, qui vivez dans le monde sans vous appuyer sur Dieu, jetez un coup d'œil sur votre âme, rentrez un instant en vous-mêmes, et comparez-vous avec cet idéal de la perfection que peut-être dans les années bénies de votre jeunesse vous aviez trouvé dans votre cœur; demandez-vous si vraiment la vertu n'est qu'un mot vide de sens; si cette perfection, cet amour du bien, ce besoin d'un bonheur moral n'était qu'un rêve: comparez vos doutes, vos craintes, vos angoisses, la vieillesse qui s'avance, vos illusions qui s'enfuient, vos remords, peut-être vagues et intermittents

encore, mais existant néanmoins déjà ; comparez cette vie d'incertitude et de trouble au bonheur si pur d'une âme vertueuse ; à cette sérénité si grande que vous ne pouvez même plus y croire ; à cette sécurité de l'avenir, à cette foi si ferme, à l'espérance, à la charité, qui remplissent le cœur d'une jouissance infinie ; comparez et demandez-vous, en vous examinant vous-mêmes, si mon tableau est chargé.

IV

Lorsque l'âme, se dégageant un instant par la pensée de ses liens terrestres, s'élève au-dessus du monde physique, comme tout s'éclaircit à ses yeux ! elle voit, elle sent, elle sait que vous êtes amour ; elle sait que l'amour ne peut vouloir que le bonheur des créatures et que le bonheur ne gît que dans le repos de la conscience, c'est-à-dire dans le bien ; mais le bien, n'est-ce pas vous, ô mon Dieu ! Oui, vous êtes le bien suprême, vous êtes la vérité, l'amour et le bonheur. Ces trois choses n'en font qu'une ; car tout ce qui est bien se trouve dans votre admirable unité, comme dans sa source. Oh ! comme alors le christianisme apparaît sublime à l'âme ! Elle sent que l'homme est lui-même la cause

de son infortune, l'auteur de sa punition. L'homme est né pour être heureux, c'est-à-dire pour vous aimer de tout son cœur; mais lorsqu'au lieu de suivre cette loi de sa nature, il s'aime lui-même, il est évident qu'il se prive de la seule félicité possible, de cette félicité pour laquelle vous l'aviez créé. Et si, alors, dans l'ineptie de son orgueil, il blasphème et vous accuse de ses maux, Seigneur, pardonnez-lui, car il ne sait ce qu'il dit; il ignore, hélas ! qu'il est lui-même son bourreau; il ignore que s'aimer soi-même, c'est l'enfer; que vous aimer, c'est le paradis; que vous aimer, c'est pratiquer la vertu, être doux, humble, chaste, charitable, et que s'aimer soi-même, c'est se livrer à l'orgueil et à la volupté.

Pour moi, né avec une nature sensible, portée même à l'enthousiasme, j'aurais pu avec plus de facilité diriger mes sentiments vers vous seul, Seigneur; mais comme bien des jeunes gens, hélas ! je devins, de bonne heure, tout épris de moi-même, et, dans ma vanité, je me fis de ma propre personne une idole que je parais de mille vertus imaginaires. Je voulais être heureux, je sentais le besoin du bonheur; mais je m'étais trompé de route, et, courant sans relâche après le rêve de ma vie, je ne m'apercevais pas que j'immolais précisément cette félicité que je désirais avec tant d'ardeur; je ne savais pas que celui qui vous aime acquiert le bonheur

en se sacrifiant, et que l'égoïste, au contraire, sacrifie son bonheur à ses caprices. Votre parole, ô mon Dieu ! m'était inconnue. Hélas ! je n'avais reçu d'autre instruction religieuse que quelques notions vagues, comme celles que l'on donne d'ordinaire aux jeunes nobles en Russie. Ah ! que d'hommes et mêmes de femmes je connais dans cette noblesse qui, sous les dehors chrétiens, sont indifférents ou rationalistes. Et il n'en peut être autrement : chez nous, la religion ne fait pas, comme dans les pays catholiques, comme dans les familles catholiques, partie inhérente de l'existence ; elle est à côté de la vie. On ne saurait trop le déplorer, car la nation russe, appelée, sans doute, à de hautes destinées, a un profond besoin d'enseignement religieux. C'est de cet enseignement, c'est de ce retour à la vérité que dépendent ses destinées, et le retour serait d'autant plus facile que dans les masses il existe un sentiment de foi qui aspire instinctivement à la vérité et qui serait digne de l'avoir pour objet. Mais quel enseignement peut donner un clergé qui n'a plus aucune indépendance spirituelle, et comment pourrait-il communiquer aux peuples généreux qui reconnaissent son autorité la vie qui lui manque complétement? Pour donner il faut avoir; pour avoir, il faut demander, et pour parler de Dieu, il faut parler avec Dieu. Aussi tandis que l'Église catholique, toujours jeune, toujours enseignante et

toujours féconde, produit sans cesse des œuvres, des orateurs, des missionnaires et des saints, l'Église gréco-russe ne peut rien produire.

Je ne veux certes pas insulter à mon pays que j'aime, — je l'ai dit, — de toutes les forces de mon âme, moins pourtant que la vérité. Mais il faut bien l'avouer : ceux de mes compatriotes qui sont pieux et de bonne foi dans l'erreur, ignorent combien est triste leur état spirituel, combien est malheureux l'état de leur Église. Comme des oiseaux nés en cage, dans des demeures dorées et dans de riches appartements, ils vivent sans crainte, ils se croient heureux, et ne soupçonnent même pas les trésors de félicité dont l'erreur les prive. Ils ne savent pas combien est plus heureux l'oiseau qui plane dans les airs et se chauffe aux rayons du soleil.

Élevé dans cette Église, j'ignorais, je le répète, votre sainte parole; sans doute, les dimanches on me faisait assister au saint sacrifice de la messe, et une fois par an, on me conduisait à l'autel pour y recevoir le pain qui donne la sagesse et la foi; mais cela se faisait machinalement, par habitude, sans vie, sans amour. Ah! on ne m'avait rien appris, et lorsque parfois votre lumière venait éclairer d'un de ses rayons mon intelligence égarée, hélas! je fermais les yeux. O sainte lumière! ô divine beauté! comment vous ai-je si longtemps méconnue, comment ai-je pu rester si longtemps sans amour,

sans espérance et sans Dieu? Oui, je voulais le bonheur, je sacrifiais tout à ce désir, et pourtant je n'étais pas heureux. Une voix secrète me parlait souvent d'une félicité plus belle, de plaisirs plus doux... C'était vous, Seigneur, qui m'appeliez, c'était vous qui versiez dans mon âme le désenchantement au sein même du plaisir. Mais, hélas! la voix de la vérité fatigue et irrite; la vôtre, Seigneur, m'obsédait, et lorsque, plus tard, le démon m'inspira l'idée de m'affranchir, lorsqu'il m'inspira des doutes nombreux sur la religion chrétienne, je leur tendis les bras, je les reçus avec orgueil, et je parai les plus monstrueux systèmes du nom de sagesse et de philosophie.

V

Ah! je me souviens avec douleur de ces jeunes années, où le doute entrait peu à peu dans mon âme; je ne savais pas alors combien il est dangereux de jouer avec sa foi et de chercher à expliquer humainement ce qui, dans les livres saints, nous est représenté comme surnaturel. Comme j'étais fier, lorsque j'avais découvert une de ces interprétations puériles que les rationalistes offrent à leurs

malheureux adeptes ! A l'âge de douze ans, je fus placé dans un célèbre collége protestant près de Berne, en Suisse. L'unique mobile dont on se servit dans notre éducation était l'honneur humain, l'idée du bien, fondé sur le sentiment de l'honneur. Entouré d'hommes plus incrédules en pratique qu'ils ne l'étaient en théorie peut-être, je buvais à longs traits aux sources empoisonnées de toutes les erreurs religieuses, historiques et philosophiques, et j'avais atteint ma quinzième année, je crois, lorsqu'une poésie de Schiller me tomba sous les yeux : je m'y arrête un instant, parce qu'elle a été longtemps la base ou plutôt le prétexte de mon incrédulité. Cette pièce de vers est intitulée *Résignation* : il y règne une pensée horrible, la fatalité, mais peinte avec des couleurs bien propres à séduire une âme qui cherche à s'affranchir du joug de la foi. C'est un dialogue entre le maître du monde, un génie ou une puissance imaginaire, et un homme qui, après avoir tout sacrifié à l'espoir du bonheur éternel, arrive au terme de sa carrière et demande la récompense promise. « Tu n'as pas de récompense à attendre, » lui répond le génie avec un cruel sarcasme, « j'aime tous mes enfants d'un « amour égal ; mais, pour le sage, il n'existe que « deux fleurs, *espoir et jouissance ;* que celui qui a « cueilli une de ces fleurs n'exige point l'autre : « *jouis, si tu ne peux croire ; souffre, si tu peux avoir*

« *la foi*. Cette doctrine est aussi ancienne que le « monde. Tu as espéré, que veux-tu encore? Tu « pouvais, lorsque tu étais sur la terre, consulter « les sages, ils t'auraient dit *que ce que l'on refuse* « *dans le temps, l'éternité ne peut le rendre*. »

O déplorable, ô maudite doctrine! ô sophisme désespérant qui doit mener au suicide!... Voilà ce que je lisais avec enthousiasme, et me laissant fasciner par le charme d'une menteuse poésie, et par l'idée d'indépendance qu'elle nourrissait en moi, je l'adoptais comme règle de conduite, sans y penser sérieusement, et me laissais entraîner par elle à la folie du nihilisme. O grand Dieu ! qu'étais-je alors? croyais-je en vous, ou non? Seigneur, je n'en sais rien, je ne m'arrêtais pas à cette idée. Jamais je ne m'en occupais. Et pourtant, ce n'était pas en suivant un plan arrêté d'avance que je devenais de jour en jour plus incrédule et plus mauvais. Cela se faisait naturellement ; mais le danger était d'autant plus grand que je ne voyais pas d'où venait en moi la perte de la foi ; je ne voyais pas que plus je tuais en moi le remords, plus votre bienveillante image s'effaçait de mon cœur. Certes, Rousseau avait deviné juste lorsque, dans un de ses bons moments, il disait « que le jeune homme « qui, jusqu'à l'âge de vingt ans, a conservé son « innocence, doit devenir un des hommes les plus « aimables et les meilleurs, tandis que celui qui se

« gâte de bonne heure doit devenir un monstre. » Cet aveu est remarquable. L'intelligence de Rousseau avait en partie deviné la vérité ; mais elle ne pouvait en tirer la conséquence, car elle se refusait à reconnaître la source de la vérité. Rousseau ignorait qu'en prenant l'habitude de traiter légèrement comme le fait le monde tout ce qui concerne les mœurs, surtout, dans sa jeunesse, on détruit infailliblement sa foi, ou au moins on la rend impuissante, et que c'est seulement parce que l'on n'a pas de foi que, plus tard, on devient un *monstre*. Ses *Confessions* et l'histoire de l'humanité tout entière sont là pour nous apprendre ce que sont les hommes privés de foi... Et s'ils ne sont pas toujours des monstres, Seigneur, ce n'est qu'à votre miséricorde qu'ils le doivent.

J'étais dans ma dix-septième année quand je perdis une sœur chérie, âgée de vingt ans. Vierge innocente et résignée, elle avait accepté avec joie de cruelles souffrances, car elle possédait à un haut degré ce qui donne la force de vaincre la douleur. Née comme moi dans l'Église gréco-russe, elle avait eu le bonheur d'entrer, quelques années avant sa mort, dans le sein de l'unité catholique. Ce fut à une sœur de mon père, la princesse Dietrichstein, qui l'avait élevée à Rome et qui elle-même s'était convertie, qu'elle dut cette grâce. Vous le savez, Seigneur, vous savez aussi que, sur son lit

de mort, elle eut une joie, avant-coureur des joies du paradis, la joie de faire connaître à ma mère la vérité catholique et de la lui voir embrasser. Mon Dieu, que vous êtes grand dans vos œuvres, et quelle suite de grâces !... O Seigneur ! serai-je donc le dernier anneau de cette chaîne ?... La mort de ma sœur me causa du chagrin, mais il fut de courte durée ; et pourtant j'aurais dû voir un avertissement dans ce malheur que daignait m'envoyer votre bonté ; car dans le mystérieux gouvernement de votre providence, tout doit contribuer au bien de tous ; et vous vouliez sans doute vous servir de cette mort pour me porter à la réflexion et me faire rentrer en moi-même. Hélas ! je ne vis, je ne compris rien.

VI

A dix-huit ans, je connus un sentiment nouveau, et je m'estimai l'homme le plus heureux de la terre. O délire insensé ! j'aimais avec ardeur, bien plus avec un dévoûment qui eût été sublime si vous en aviez été l'objet, vous, Seigneur, vous, source du véritable amour, centre unique et fécond de tout ce qui est bien. Oh ! pourquoi n'ai-je

pas alors envoyé vers vous tous les élans de cette âme qui avait besoin de se donner? Pourquoi n'ai-je pas concentré sur votre adorable unité l'ardeur, le dévoûment, la jalousie... tout ce que je donnais avec tant de prodigalité? Comme mes sentiments, ces rayons de mon âme eussent été purs, si, au lieu de se diriger vers la terre et de se souiller dans la fange, ils s'étaient élancés vers le ciel pour s'unir au foyer de la perfection! Là, embellis en quelque sorte et divinisés par le contact de la Divinité, ils seraient revenus purifier l'âme de votre créature, qui aurait envoyé de nouveaux élans d'amour vers vous, ô mon Dieu! Alors, entre mon âme et vous, il se serait formé, établi comme une mutuelle correspondance, comme un rayonnement amoureux. C'est là ce que vous désirez, ce que vous voulez de nous, Seigneur; mais hélas! l'âme humaine, dans son ingratitude et son aveuglement, se refuse à cette douce communion avec son Dieu, et, s'en éloignant toujours davantage, elle arrive à ne plus rien comprendre que ce qui est matériel, et n'agit plus dans l'homme abruti que comme un sens de plus.

Oh! je le répète et je pleure, pourquoi n'est-ce pas vous que j'ai aimé? Combien cette existence eût été plus belle! ce passé, si plein de folie, ce passé si plein de remords..... Seigneur, Seigneur, pourquoi n'est-ce pas vous que j'ai aimé? Avec

quelle ardeur je me serais lancé dans la carrière de la vertu !... Oui, j'aurais pu, et je n'ai pas voulu ! Et maintenant que de regrets, que de douleurs j'eusse épargnés ! Oh ! lorsque l'on compare les tourments de l'amour qu'inspire la créature avec les délices d'une âme qui n'aime que vous, ô mon Dieu ! on est surpris que les hommes ne renoncent pas d'eux-mêmes à tous les ennuis du mal pour embrasser les jouissances de la vertu.

C'est, en effet, pour la vertu que vous nous avez créés ; pour la vertu, c'est-à-dire pour la félicité, même ici-bas. Oui, votre amour est tel que vous avez voulu que nous ne pussions être heureux qu'en coopérant nous-mêmes à notre bonheur, et c'est pour cela que vous nous avez doués d'intelligence et de liberté. Combinaison sublime que vous seul avez pu inventer. Vertu et bonheur ne sont qu'une chose, ou du moins elles sont deux, mais ne faisant, pour ainsi dire, qu'un, comme la lumière et la chaleur. Mais pour être vertueux, il faut avoir la volonté de l'être : notre bonheur dépend donc de nous, car le bonheur, c'est l'union avec vous, ô mon Dieu ! qui voulez toujours cette union ; et ne dépend-il pas de nous de nous unir à vous ? Oh ! vous le saviez, mon divin Maître : notre félicité n'eût jamais été complète, si notre volonté n'en avait été un des agents. La créature intelligente ne pouvait être entièrement heureuse sans liberté.

VII

Il devait bientôt périr, cet amour que m'inspirait une créature périssable. Un seul amour ne peut finir, celui qu'inspire l'infini ; un seul bonheur est parfait, celui qui donne la perfection. O Providence ! que la sagesse de vos lois est admirable ! A côté du mal que l'homme ne cesse de produire, dans le mal même vous ne cessez de placer le remède, c'est-à-dire le désenchantement, le dégoût, qui suit toute jouissance mauvaise ; et ne pouvant nous captiver par les charmes de la vertu, vous avez pitié de nous et voulez, au moins, nous faire haïr le mal. Vous nous le montrez alors tel qu'il est, plein d'ennuis, de tristesse et menant insensiblement jusqu'à la mort de l'âme. Oui, l'homme peut tuer son âme ou lui donner une vie divine ; il peut, en s'élevant de jour en jour davantage vers vous, finir par se laisser tellement assimiler à vous qu'il n'ait plus, au moment de quitter la terre, qu'un pas à franchir pour s'élancer dans le sein de votre éternité ; comme il peut aussi, après avoir souillé son âme par des jouissances purement matérielles, lui ôter toute force, toute

faculté spirituelle, l'empêcher d'agir, la ravir à la vie de la grâce, et en quelque sorte la rendre matière. C'est là la mort de l'âme, mais une mort qui n'empêche pas de souffrir ni dans le temps ni dans l'éternité ; dans l'éternité où elle vivra, mais incapable de jouir de vous. Sans amour, sans espérance, elle s'est rendue inapte au bonheur ; elle vivra, mais loin de vous, dans un éternel présent et dans une éternelle douleur. Ayant volontairement refusé de vivre de son essence spirituelle, par conséquent d'y croire, pourrait-elle vivre de vous, qui êtes la vie ; pourrait-elle s'unir à vous, pourrait-elle voir face à face votre essence divine ? Non, elle s'en est rendue incapable, je le répète. Elle n'a jamais voulu se contempler elle-même, comment pourrait-elle contempler l'être qui l'a créée ? C'est impossible. Et pourtant, elle veut, elle désire, elle exige, mais elle est impuissante. Alors les remords la travaillent, elle se plaint, elle se maudit elle-même et entre en fureur..... Hélas ! il est trop tard, l'impossible est là et ce n'est plus un mot, c'est un fait, un fait éternel.

Et encore, si elle avait la consolation du souvenir, si elle pouvait se dire qu'elle a été heureuse ici-bas ! mais non, pour le pécheur, l'enfer commence dès cette vie. Le *mal heureux* est un affreux sophisme dont le vice cherche à se leurrer, ou une vanterie criminelle par laquelle il parvient à trou-

bler quelquefois la créature innocente, mais timide, dont la foi vacille au milieu des souffrances de la vie. Oh ! qu'elle se rassure, car elle a plus de joies pendant une minute par la conviction de son innocence, que le pécheur pendant toute une vie de coupables plaisirs.

Mon Dieu ! je suis loin de vous aimer autant que l'on doit vous aimer, autant que vous aiment les âmes ardentes et pures qui embellissent la terre ; et pourtant, lorsque je compare les jouissances que me donne cet amour si imparfait que j'éprouve, aujourd'hui, avec celles que me faisait autrefois sentir l'amour des créatures, je ne puis que vous bénir et répéter cent fois le jour : Gloire à vous, Seigneur, qui avez eu pitié de moi !

Que de peines dans l'amour des créatures ; que de mensonges, de remords, de douleurs ! N'être jamais content, se sentir digne de mépris, craindre l'opinion, savoir qu'on ne doit sa réputation qu'à sa fausseté, envier la réputation des autres, envier leur vertu, et pourtant se refuser d'y croire; s'efforcer de diminuer leur mérite à ses propres yeux, puis les calomnier, devenir dur, implacable, tout sacrifier à ses penchants, en un mot, se corrompre, le sentir, et pourtant ne pas vouloir devenir meilleur; puis, pour s'excuser, s'en prendre à sa nature, accuser son Créateur, évoquer la fatalité, nier le bien, nier le mal, puis blasphémer tout

en tremblant et grincer les dents en faisant semblant de sourire : voilà, voilà, Seigneur, où mène l'amour profane, tandis que les sentiments que vous inspirez... oh ! je ne puis les décrire ; car je sens que je ne vous aime pas assez. Je voudrais vous aimer, je voudrais que mon âme fût remplie de vous. Hélas ! elle me paraît vide, et pourtant une étincelle de votre amour suffirait pour la remplir ; il est vrai qu'en la remplissant, elle l'agrandirait davantage, de sorte que je désirerais toujours ; mais ce désir n'est plus une peine, c'est le désir de l'infini, c'est une douce espérance, c'est la certitude que donne la foi. Seigneur, vous êtes la perfection, et moi je voudrais vous aimer ; je voudrais faire entrer dans un cœur coupable l'amour de l'être le plus pur. Ah ! pour vous aimer, il faut être pur soi-même et je ne le suis point ; non, je ne le suis point..., mais je suis repentant..., pas assez, pas assez... Mon Dieu ! faites-moi donc comprendre combien je suis mauvais... Hélas ! je l'oublie si vite, je me laisse aller aux distractions, et je jouis d'un bonheur matériel qui pèse à mon âme. O Seigneur ! faites que j'aie le courage de vous demander des douleurs. Hélas ! ma volonté est si faible ! et pourtant je voudrais me sacrifier pour vous !... Entrez dans mon âme, vérité sans tache, vertu, force, amour, bonheur ; entrez dans mon âme ! Que je me donne tout entier à vous ; que ce ne soit point en paroles, mais en ac-

tions; que je vous aime de jour en jour davantage; que je vous aime jusqu'au moment de quitter la terre, de sorte que mon dernier soupir soit un soupir d'amour qui s'achève dans le ciel.

VIII

A vingt ans, je me mariai : une jeune fille que j'aimais et dont l'âme cachait des trésors s'unissait à moi avec bonheur. Mon Dieu, en permettant cette union, votre providence avait ses vues : vous vouliez me sauver; cette jeune fille, si pure, devait devenir l'instrument de mon salut; elle devait souffrir, mais sa souffrance lui ouvrait le ciel; elle devait mourir, mais sa mort devait me racheter.

Quand j'allai à l'autel, à quoi pensais-je ? Hélas ! Seigneur, pas une minute à votre présence. Oh! dans ce temps-là, vous n'existiez pas pour moi ! *Dieu* était pour mon esprit un mot vague, un terme de convention, ou tout au plus un être mystérieux, auquel je ne devais rien, qui n'était rien pour moi, et dont l'existence ou la non-existence m'étaient également indifférentes. M'étayant de sophismes

absurdes, je voulais me persuader que tout est matière, et que nos actions sont le résultat de notre organisation physique, ou bien l'effet du hasard. Quant au gouvernement providentiel d'un Maître suprême et à l'action de votre divinité sur l'individu, je la niais absolument, et je m'imaginais je ne sais quelle force aveugle que je ne pouvais m'expliquer, mais qui me paraissait plutôt mauvaise que bonne. Quelle folie ! quel sot orgueil ! Oh ! lorsque je pense à ces tristes années, je m'épouvante et je serais tenté de douter de ma conversion. Mais non, je ne dois pas en douter, car vous avez dit que là où abonde le péché, surabonde la grâce. Consolante pensée, parole qui ne peut venir que d'un Dieu et que le chrétien seul peut comprendre. Ainsi, Seigneur, en permettant mon mariage, vous pensiez à moi, qui ne voulais pas de vous, et vous me prépariez des trésors de grâces. Votre amour est incompréhensible; mais serait-il divin si l'homme pouvait le comprendre? Non, c'est un océan sans rivage et sans fond, comme votre puissance, comme votre justice, comme votre sagesse, comme votre existence, ô Être des êtres !

IX

A cette époque, le bien et le mal se disputaient toujours mon âme. D'une part combattait votre grâce, Seigneur, de l'autre ma volonté. Cette lutte était inégale, sans doute, car vous êtes tout-puissant; mais vous aimez tant votre créature et vous désirez si ardemment son bonheur que vous avez voulu, tout en laissant votre puissance sans bornes, la limiter en quelque sorte par votre amour. Pardonnez-moi, mon Dieu, je sais que je me sers d'expressions indignes de votre infinie perfection; mais la langue humaine est si faible quand elle veut parler de vous! Oui, pour être la perfection, vous devez être non-seulement la puissance et l'intelligence, vous devez être encore l'amour. Or, votre amour veut que l'homme soit heureux, mais il ne peut l'être que par la vertu, et qu'est-ce que la vertu, sinon l'acquiescement au bien? Tout le mystère de la vertu n'est autre chose que cet accord libre de la volonté individuelle avec votre volonté, ô mon Dieu! Là, dans cet accord, dans cet acquiescement, dans cette ferme résolution de vouloir ce que vous voulez, là est la vertu, là est donc aussi le bonheur.

Or, pour exercer sa volonté, pour la donner, pour pouvoir en disposer, il faut l'avoir, c'est-à-dire il faut être libre; il faut être libre de réagir sous votre action divine par le consentement, ou de s'y refuser par une révolte coupable. Voilà où est la grandeur de l'homme, voilà où est sa dignité, voilà où est la garantie de son bonheur : dans sa volonté, unie à l'action de votre grâce. Aussi, le chœur des anges, après avoir glorifié Dieu, a-t-il proclamé la liberté humaine, en disant: « Paix aux hommes de bonne volonté! » aux hommes qui ont la volonté du bien. C'est là, Seigneur, ce que les rationalistes n'ont jamais voulu comprendre. Dans leurs blasphèmes, ils croient raisonner et être conséquents ; mais par cela même qu'ils s'éloignent de vous, Sagesse éternelle, ils tombent dans l'absurde. « Si « Dieu, disent-ils, nous aime comme on le pré- « tend, pourquoi nous donner des passions à com- « battre, et pourquoi nous punir quand notre « faiblesse succombe?... Pourquoi toute cette com- « binaison de bien et de mal, et pourquoi ne pas « nous donner le bonheur tout de suite et sans tant « de circuits? » Pourquoi? D'abord, ce n'est pas Dieu, leur dirai-je, qui, en créant la nature, nous a donné les passions désordonnées, les passions mauvaises; elles sont une conséquence du mal, mystère que vous ne pouvez raisonnablement expliquer sans admettre le péché originel qui, lui-même, est

une conséquence de la liberté. Que s'ils me demandaient pourquoi vous nous avez doués de liberté, mon Dieu, sachant que nous pourrions en abuser, je leur demanderais à mon tour si la liberté est un bien ou un mal? Que si c'est un bien (et certes ils ne peuvent le nier), je leur demanderais si ce n'est pas une impiété de vous reprocher ce don magnifique, et j'ajouterais que, comme ce sont des créatures finies et imparfaites qui jouissent de ce don, de cette liberté, elles doivent nécessairement, à moins d'un secours extraordinaire de la grâce, être sujettes à faillir. De là découle, logiquement, la nécessité de la possibilité de la faute, c'est-à-dire du péché, imputable à l'homme seul, parce qu'en le commettant, il abuse d'un don que Dieu lui avait fait pour le conduire au bonheur. Et si cette réponse ne satisfait pas nos adversaires, je leur dirai avec saint Paul : « O homme! qui êtes-vous pour con-« tester avec Dieu? Un vase d'argile dit-il à celui « qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? » Je lui dirais encore : Dieu est parfait; mon intelligence ne peut pas plus comprendre son intelligence que mon amour ne peut comprendre son amour; je le sais, et ma raison me dit que je dois me taire et bénir.

Que si les rationalistes me demandent encore pourquoi vous ne donnez pas à tous les hommes cette grâce extraordinaire, qui les empêche de tom-

ber, c'est-à-dire d'abuser de la liberté, je leur répondrai : La grâce est un don; Dieu n'y est pas obligé, et ne serait-il pas absurde d'exiger que l'Être infini fît en dehors de soi tout le bien qu'il peut faire? Oui, cela serait absurde, précisément parce qu'il est infini; car alors les natures les plus privilégiées, les anges les plus élevés en dignité et en sainteté auraient aussi le droit de demander à Dieu pourquoi il ne les a pas doués d'une nature plus sublime encore et de grâces encore plus grandes. Où s'arrêteraient les exigences de la créature?

Oui, tout cela se comprend; je suis convaincu que vous avez fait bien toutes choses, et que, si vous ne nous avez pas donné le bonheur, tout de suite et sans tant de circuits, c'est parce que cela ne devait pas être. D'ailleurs, une fois que l'on admet, comme on doit le faire, l'ordre que vous avez choisi et établi, selon les lois de votre sagesse et de votre amour, cela serait vraiment impossible. Et, s'il ne répugne pas, d'une manière intrinsèque et absolue, qu'après avoir donné l'être à une créature intelligente, vous l'éleviez immédiatement au bonheur, cela répugne pourtant d'une manière hypothétique et relative, vu cet ordre que vous avez choisi, et dans lequel entre naturellement comme attribut de l'homme créé à votre image le don précieux de la liberté. Oui, la liberté est

nécessaire au bonheur, et Dieu ne peut vouloir que le possible.

Enfin, si un rationaliste me disait qu'il aurait mieux aimé ne pas accepter l'existence que d'avoir à passer par des luttes dont le terme peut être un malheur éternel, je lui dirais qu'à moins d'avoir perdu le sens, on doit préférer au *non-être* l'existence avec l'espoir du salut et tous les moyens qui nous sont donnés d'arriver à ce bonheur infini. Quel est le pauvre qui, par la crainte d'abuser de sa liberté, refuserait la somme d'argent qui pourrait être pour lui le moyen d'arriver à une immense fortune? Quel est le fondateur d'un royaume, d'une ville, d'un ordre religieux, d'une société quelconque, qui renoncerait à ces fondations, parce qu'il pourrait s'y trouver un jour des coupables et des malheureux?

Oui, dans l'ordre actuel, pour la créature intelligente et capable de connaître l'épreuve, le bonheur sans la vertu est impossible. Les anges eux-mêmes n'ont-ils pas eu leur épreuve, et le triomphe des uns, comme la chute des autres, ne proclament-ils pas hautement qu'ils étaient libres? D'ailleurs, mon Dieu, en admettant toujours cet ordre, et les sentiments et les besoins que vous avez mis en nous, si vous nous donniez le bonheur sans nous y faire coopérer par l'accord de notre volonté, nous serions heureux peut-être, mais d'un bon-

heur qui ne serait jamais cet idéal d'un cœur aspirant à la perfection, cet abîme de bonheur infini, cette union avec vous, le bien suprême, union à laquelle votre amour appelle sa créature; non ce ne serait pas le bonheur qui est dû à la vertu, et qui implique nécessairement liberté; car le cœur veut non-seulement être heureux, il veut encore mériter de l'être. Oui, c'est pour que l'homme fût heureux que vous l'avez fait si grand, c'est-à-dire si libre; et si la créature intelligente seule peut être vraiment heureuse, c'est parce que seule elle peut être vertueuse. O Seigneur! quelle reconnaissance et quel amour cette pensée me donne; quelle fierté, et en même temps quelle humilité j'éprouve, et comme je me sens grand dans ma petitesse!

Le protestantisme, en s'éloignant de l'enseignement de votre Église, a fait comme le rationalisme, il a voulu être sage en dehors de ce qui donne la sagesse; et, en niant la liberté humaine, il a ouvert la porte aux plus funestes erreurs : aussi est-il impossible à l'homme qui admet le dogme protestant de la nécessité, de jamais s'élever jusqu'à la conception de la vérité, jusqu'à la jouissance de ce bonheur surnaturel que vous donnez aux catholiques; et c'est encore une des nombreuses raisons pour lesquelles hors de l'Église il ne peut y avoir de salut. En effet, le protestant, par cela même qu'il ne peut se faire une

idée du bonheur que nous éprouvons, ne peut ni sentir combien il vous doit de reconnaissance, ni comprendre combien vous nous aimez. Or, comme entre deux êtres qui s'aiment raisonnablement l'amour qu'on donne doit se mesurer sur celui qu'on reçoit, jamais un de nos frères séparés ne pourra vous aimer, ô mon Dieu! d'un amour sans partage; jamais il ne pourra vous donner son cœur tout entier. Non, les meilleurs parmi eux ne peuvent atteindre la perfection, car ils font toujours des conditions; ils croient bien vous donner ce qui suffit, mais ils ne savent pas, Seigneur, qu'avec vous, ce qui suffit ne suffit pas, qu'avec le parfait, l'infini, rien ne suffit. Oh! qu'ils nous citent, qu'ils nous citent de grands sacrifices ou de sublimes dévoûments; savent-ils ce que sont les vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance? connaissent-ils l'humilité? Où sont leurs pieuses macérations, leurs saints pèlerinages, leurs missions et leurs glorieuses croisades?... Non, ils sont vertueux, mais sans grands sacrifices : ils sont pieux, mais sans gêne, et s'il en est qui veuillent s'élever jusqu'à la connaissance de vos perfections, privés de guides et sans appui, ils se perdent dans un étroit mysticisme. Il est vrai que, même parmi ces pauvres frères séparés, il se trouve parfois des âmes qui voudraient aussi se dévouer à la vertu, qui voudraient aussi chercher la perfection.... Ah! c'est

parce qu'elles valent mieux que la religion, à laquelle elles appartiennent sans la connaître, et dans laquelle elles se trouvent mal à l'aise. Restées catholiques à leur insu, il faut qu'elles parviennent à la vérité pratique, ou bien qu'elles souffrent et languissent dans cette douleur affreuse que fait naître un besoin du cœur non satisfait.

Seigneur, en vous parlant de vous, je me suis laissé entraîner par la contemplation de vos beautés, et j'ai oublié un instant mes tristes erreurs et l'action de votre providence sur moi. Combien vous m'aimiez; en vain je vous fuyais, vous reveniez toujours et m'appeliez à grands cris. Que de fois dans le silence de la nuit, j'ai entendu en moi-même cette voix si douce et si puissante, mais, hélas! importune. Que de fois aussi vous avez cherché à m'épouvanter par d'horribles tableaux; parfois il me semblait que la terre tremblait sous mes pas et que je voyais un volcan s'ouvrir à mes pieds; alors il me prenait envie de revenir à la foi; mais ce n'étaient que des impressions passagères, et, dans mon insouciante légèreté, je me laissais balancer sur la terre qui tremblait, et je jouais avec le feu du volcan. Quelquefois pourtant, je regrettais avec plus d'amertume ce bien que j'aimais et que je pressentais sans le connaître. Comme tout homme, j'avais dans mon cœur l'idéal de la perfection : cet idéal, c'était vous-

même, Seigneur, et je ne le savais pas; oui, je vous voyais et je vous sentais à mon insu; vous étiez ce rêve de félicité après lequel je courais et que j'aurais pu trouver si facilement. Oui, je vous aimais, Seigneur, sans le savoir; car, malgré mes torts, j'aimais encore le bien, et par cela même j'étais plus coupable de ne pas croire. Parfois, je me repentais, car rien ne pèse plus que le doute. L'âme a besoin de certitude, elle a besoin de lumière, de cette lumière, de ce Verbe qui éclaire tout homme venant en ce monde et dont je m'étais volontairement éloigné. Oui, je me repentais; mais dans ces intervalles, hélas! trop courts, j'étais encore plus à plaindre, mes remords me torturaient; car ils n'étaient ni éclairés par la foi ni adoucis par l'espérance; ils étaient en moi, mais en moi seul, je n'en parlais ni à un confesseur, ni à un ami. Oh! comme il me pesaient! Divine religion, sagesse, vérité, sainte unité catholique, pourquoi ne vous ai-je pas connues alors? Que ne me suis-je prosterné devant la croix! que n'ai-je arrosé vos pieds de mes larmes, divin Jésus! que ne me suis-je jeté dans vos bras, Vierge sainte, éternel refuge des pécheurs! Hélas! cela ne se pouvait pas; car le mal avait produit l'incrédulité, et l'incrédulité engendrait le mal. Vous le savez, ô mon Dieu! je vous niais, ou du moins je niais votre providence, et, par là, votre action sur moi se trouvait

en quelque sorte paralysée. Pour me réveiller, je devais tomber plus bas; il me fallait un choc terrible : il est des âmes dures comme un rocher, les coups de massue peuvent seuls les fendre. Je transcris ici quelques lignes d'un roman que j'écrivais à cette époque, et qui, heureusement, n'a jamais vu le jour : c'est le héros qui parle; mais ces lignes peignent bien l'état de mon âme, et mon orgueil, et mon ignorance, et ma sottise, et tout le mal qui était en moi. « Je maudis le destin qui, barbare « ou capricieux, sème au hasard les biens et les « maux; il m'a jeté sur un de ces milliers de mon« des sans même savoir peut-être ce que j'étais; « il m'a jeté, comme en descendant la pente « rapide d'une montagne, nous lançons devant « nous des débris détachés, des petits mondes, « qu'habitent aussi des êtres animés et qui « ignorent comme moi pourquoi ils existent.... « Comment? pourquoi? Je ne sais.... Voilà où « vient aboutir et se perdre toute la science « des hommes; et moi, que le sublime seul pou« vait émouvoir, que suis-je? Un infortuné ne sa« chant ce qu'il fait.... où il va.... Ah! quand « pourrai-je, libre de tout lien, revivre à jamais « ou à jamais périr! . . . .
« . . . .
« Je n'ai jamais été mauvais par principe; je n'ai « jamais compris la force dans le mal : former un

« projet criminel, le peser, le laisser mûrir et le « mettre en œuvre d'après un plan, est atroce. « Pour moi, mon crime est d'être faible, d'être « poursuivi par le destin, d'avoir déplu, dès ma « naissance, à ce tyran capricieux. Criminel, je n'ai « jamais recueilli les fruits du crime; ils étaient « pleins d'amertume, le remords les empoisonnait.

« . . . .

« Ah! lorsque je pense à ce que j'étais et à ce que « je suis... Où sont-elles les illusions qui ont bercé « mon enfance?... Où êtes-vous, vertueux et hé- « roïque enthousiasme?... Un sommeil trompeur, « placé, pour ainsi dire, au milieu de mon exis- « tence, a changé tout en moi, et le réveil est af- « freux. Oh! les passions, oh! les doctrines,... ce « qu'elles ont fait de moi.... avec quelle rapidité « j'ai franchi le beau de la vie!... Je suis malheu- « reux, je le sais; il faut bien que quelqu'un le « soit, tel est l'ordre affreux de la nature; l'ordre!!! « mais suis-je coupable, est-ce ma faute? Mon « âme était aimante; elle était de feu; un paradis « m'a été offert ici-bas, aurais-je pu résister? »

Ah! Seigneur! ces paroles ne prouvent-elles pas trop à quel degré d'ineptie peut descendre une intelligence privée du flambeau de la foi?

X

Quelle est funeste l'habitude que l'on donne si souvent à la jeunesse de ne penser qu'aux choses de la terre, et de ne prendre pour guide que les sens ou la raison humaine ! *Je ne vois pas; je ne comprends pas;* que d'hommes ces spécieuses paroles ont éloignés de la vertu et du bonheur ! Nous enchaînons nos pieds à la terre, au-dessus de nos têtes nous bâtissons une voûte épaisse ; nous éteignons, nous interceptons la lumière qui vient d'en haut, et puis nous nous plaignons de ne pas voir. Ah ! brisons cette voûte, rompons les liens qui nous attachent et prenons notre essor vers le ciel. Là, nous verrons, nous comprendrons, et nous respirerons à l'aise ; là nous jouirons de cet air pur, de cette lumière céleste que vous versez à pleins flots sur l'humanité ; là, nous sentirons la plénitude de l'existence, cette paix si douce qui vient de vous seul, ce repos que l'on ne trouve qu'en vous... Seigneur, pardonnez-moi d'oser parler ainsi. Ah ! je me sens indigne de cette paix que vous donnez, et si je continue à vous parler, c'est parce que j'ai besoin de m'occuper de vous, parce que j'ai besoin de vous

chercher en moi-même et de bien comprendre que ni la matière ni le raisonnement seul ne peuvent me faire vivre avec vous et me faire goûter les délices que vous donnez à ceux qui vous aiment. Dans l'ordre admirable que vous avez établi ici-bas, les sens et la raison ont un partage assez beau : le champ qu'ils doivent cultiver est vaste et fertile; mais l'homme, pour s'élever jusqu'au ciel, pour vivre avec vous, a besoin d'un autre secours; il lui faut encore la foi. Ah ! on dirait vraiment que toutes les facultés de l'âme n'ont pas des droits à revendiquer et un rôle à jouer dans l'existence humaine ! Pourquoi nous auriez-vous donc accordé la faculté de croire? Et cette faculté ne doit-elle pas être employée pour les choses divines aussi bien que pour les choses de la terre ? Croire n'est pas voir, ce n'est pas comprendre ; on voit ce que l'œil saisit, on comprend ce que la raison démontre ; mais pour croire, on n'a pas besoin de voir ou de comprendre de cette sorte; on croit ce que Dieu a révélé, et cette foi raisonnable qui donne la paix est plus forte que toute compréhension, que toute science. C'est elle qui donne la vraie lumière de l'âme. Saint Augustin l'a dit : « Crede ut intelligas; » Croyez afin de comprendre.

Seigneur, c'est par la foi, par la foi seule, que l'homme peut accomplir sa destinée et atteindre le but sublime pour lequel vous l'avez créé, c'est-à-dire

le bonheur par la vertu ; mais il faut pour cela qu'il laisse agir son âme, organe spirituel qui, comme les membres du corps, a besoin d'être exercé pour agir; que, s'il ne veut pas l'exercer, il faut bien qu'il se paralyse. Alors, l'homme ne vivant plus pour vous, ô mon Dieu ! vit pour la fausse science, pour le monde, pour la matière et pour lui-même. De cette fausse science, du monde, de la matière, et surtout de lui-même, il s'est fait des idoles qu'il adore ; mais en s'adorant ainsi lui-même, ne se rend-il pas semblable à une idole, à un être privé de vie? car vous êtes la vie, Seigneur, et en s'éloignant de vous il s'éloigne de la vie et tombe dans le mal, dans le malheur, dans la mort. Oui, son âme est morte, car elle est sans mouvement, sans prière. Ne vous priant pas, ne vous parlant pas, ne communiquant jamais avec vous, elle ne peut entendre les sublimes discours que vous ne cessez de lui adresser, elle ne peut voir les célestes clartés dont vous cherchez à l'inonder. C'est alors qu'avec le Psalmiste on peut s'écrier: « Elles ont une bouche, « elles ne parlent point ; des oreilles, elles n'entendent point ; des mains, elles ne touchent point ; « des pieds, elles ne peuvent marcher; elles ont « un gosier et n'ont point de voix. Ceux qui les « font deviendront semblables à elles (les idoles) « avec tous ceux qui y mettent leur confiance. »

L'homme qui, au contraire, ne comptant pour

rien le monde, la matière et soi-même, s'habitue à vivre de la foi, c'est-à-dire à faire vivre son âme, s'assimile en quelque sorte à vous qu'il adore; à vous avec lequel il vit par la prière et dans la méditation; à vous, dont il se nourrit dans la sainte Eucharistie. Car, comme nous ne pouvons manquer de ressentir l'influence des éléments qui sont la base de notre alimentation, il est évident que l'homme qui ne se nourrit que de matière, qui aime la matière, qui aime son corps, doit tuer en lui-même tout principe spirituel. Cet homme, ce malheureux n'a pas de Dieu, c'est le véritable athée pratique.

O Seigneur! qu'ils sont grands, qu'ils sont magnifiques, les mystères que vous découvrez à ceux qui vous cherchent et vous aiment! Vous ne les découvrez pas entièrement, il est vrai; mais vous permettez d'y jeter un coup d'œil. Alors, au milieu de nuages se fait voir une lumière inconnue, c'est un point lumineux, une étoile qui éclaire l'âme d'une soudaine illumination et la remplit d'une joie qui est l'avant-goût du paradis... Que j'étais loin de comprendre cette vérité! Comme tout être créé, je l'ai dit, je voulais être heureux; oui, j'étais altéré de bonheur, et pour satisfaire cette soif ardente, que n'essayais-je pas! Je courais, je m'agitais, je répandais mon âme, je la disséminais sur tout ce qui m'entourait... Ce bonheur, je le cherchais dans

l'étude, dans les plaisirs du monde, dans les plaisirs de l'imagination, dans les plaisirs innocents, dans les plaisirs coupables; je le cherchais dans la vanité, dans l'ambition, dans l'amour-propre, dans tout, Seigneur, dans tout, hormis dans le seul objet où j'aurais pu le trouver, dans votre adorable unité. Aussi, n'étais-je jamais satisfait, il me manquait toujours quelque chose; tandis qu'aujourd'hui... oh! je vous possède, mon amour, mon bonheur, et rien, rien ne me manquera désormais.

XI

Je sais, ô mon Dieu! que vous ne châtiez qu'avec peine, et alors seulement que vous avez épuisé pour nous convertir les trésors de votre bonté; aussi essayâtes-vous avec moi de tous les moyens qui doivent faire naître la reconnaissance, et dès les premières années de mon mariage, je fus comblé de vos bienfaits. Vous me donnâtes deux fils; vous vouliez sans doute me ramener à la foi par l'amour paternel; mais je devais encore longtemps refuser de réagir sous votre bienfaisante action. Je me sentais heureux, il est vrai, et loin d'en éprou-

ver de la reconnaissance, je croyais que le bonheur m'était dû, ou plutôt je n'y réfléchissais pas.

Alors, Seigneur, vous m'envoyâtes des chagrins; plusieurs événements tristes se succédèrent avec rapidité dans ma famille, et je vis de près la mort et la douleur. La femme si douce et si bonne que vous m'aviez donnée pour compagne perdit un oncle bien-aimé, puis une sœur chérie, et peu de semaines après, nous vîmes mourir notre second fils. Oh! que de larmes versa sa pauvre mère, et qu'elle était à plaindre! Mais que la sagesse de vos plans est admirable! Souvent, je me demandais, dans mon ignorance, pourquoi cette femme si innocente était ainsi destinée à souffrir, et je vous accusais d'injustice, mon Dieu! J'ignorais qu'elle souffrait pour moi et que c'était votre amour qui le permettait. Oui, elle souffrait pour moi; mais votre sagesse est telle qu'elle souffrait en même temps pour elle-même. Sa souffrance préparait et son bonheur et le mien. Vous l'aviez choisie pour devenir un jour l'instrument de mon salut, ses croix étaient des grâces, et en l'épurant par la douleur, vous la mûrissiez pour le ciel.

Seigneur, je crois fermement que rien n'arrive ici-bas sans une permission ou un ordre émané de vous, et dont le but ne peut être que notre bien; oui, je sais à présent qu'on ne peut admettre un Créateur sans croire à sa providence.

En effet, le Créateur est certainement la toute-puissance; mais cette toute-puissance peut-elle ne pas être la suprême intelligence, et ces deux termes, ces deux perfections, unies en une seule, peuvent-elles agir autrement que par l'amour? De ces deux attributs peut-il procéder autre chose que l'amour? Or l'amour, l'amour divin doit nécessairement aimer sa créature, veiller sur elle et régler toute sa vie; mais si cet amour est en même temps intelligence et puissance, peut-il agir autrement que par les lois de la suprême sagesse? Non, sans doute, et c'est précisément son action, son gouvernement, le gouvernement de la très-sainte Trinité que nous nommons l'action de la Providence. Votre providence existe donc; oui, je le crois, je le professe, mon cœur, ma raison, tout en un mot le proclame. Oh! il est doux et raisonnable de se sentir dans la dépendance absolue de votre infinie bonté, et de savoir que tout ce que vous permettez doit servir à notre salut, pourvu que nous le voulions. Il est raisonnable et doux de se sentir bercé dans vos bras paternels, de n'y avoir d'autre mouvement que celui de la joie dans le bonheur, de la résignation dans la souffrance, et de la reconnaissance dans tous les événements de la vie quels qu'ils soient.

Oui, mon Dieu, quand vous permettez à l'homme de jeter un coup d'œil dans les mystères de votre gouvernement, il ne peut que vous bénir des dou-

leurs que vous daignez lui envoyer. Ainsi, vous saviez qu'il y avait en mon cœur une grande tendresse pour la femme si douce et si bonne que je regardais toujours comme un ange à mes côtés, vous saviez que rien ne pouvait me toucher autant que le spectacle de sa douleur. En moi, l'amour divin, l'amour du bien était nul; mais l'amour légitime de la créature existait, et ce fut ce sentiment dont vous vous servîtes plus tard pour me ramener à vous. O mon divin Père! quelle reconnaissance ne vous dois-je pas de m'avoir uni à cette femme bénie, et d'avoir toujours entretenu dans mon cœur pour elle de l'admiration et du respect! Ce sentiment d'amour était l'étincelle qui, sous votre bienfaisante action, devait allumer un jour la flamme dont je brûle, ou au moins dont j'espère brûler pour vous un jour.

Elle était si naturelle et si touchante dans sa douleur, il y avait dans sa plainte un sentiment si naïf, si vrai et si profond, qu'il eût fallu avoir un cœur de roc pour ne pas s'émouvoir. Oh! je me rappelle ces longues et douloureuses nuits où elle me demandait son fils. Que pouvais-je répondre? Je savais bien qu'il n'y avait pour elle d'autre remède que la résignation; mais au nom de qui lui en aurais-je parlé? Au nom de la philosophie peut-être? Ah! une mère au désespoir comprend-elle ce langage, et que peut un raisonnement qui, après tout, ne

s'appuie sur rien, à celle qui demande pour quelle raison son enfant lui a été ravi? Votre parole, qui est l'expression la plus élevée du sentiment et de la raison à la fois, aurait seule pu répondre; mais alors il ne me serait jamais venu à l'esprit d'indiquer comme consolation la source unique de toute consolation. Oh! j'étais bien abruti; néanmoins, ma sensibilité s'éveillait sous l'action de la douleur de cette mère désolée, car je souffrais de la voir souffrir.

A présent je puis, en jetant un coup d'œil sur l'ensemble de ma vie, voir ce qui se passait alors en moi, et je me juge dans mon passé comme s'il s'agissait d'un autre ; mais alors, je vivais au jour le jour, ne croyant à rien, ne voyant rien, et sans jamais réfléchir; car j'étais privé du seul flambeau qui puisse faire pénétrer la clarté dans l'âme, du flambeau de la foi, de la foi qu'on nomme aveugle; ah! c'est précisément parce qu'elle est aveugle, qu'elle est si clairvoyante.

XII

Oh ! qu'elle est belle la vie de l'âme qui cherche la perfection ! l'infini étant son but, elle avance toujours, et toujours elle s'élève. Comme elle sent que l'opinion des hommes n'est rien, et avec quel bonheur elle accepte le mépris que son amour pour vous leur inspire !

En effet, il faut s'habituer, une fois que l'on veut vivre pour vous, à ne pas prendre l'opinion pour règle de sa conduite ; d'ailleurs, de quelque manière que l'on agisse, on est sûr de trouver dans le public un grand nombre de détracteurs.

L'homme peut, dans sa vie morale, parcourir une immense échelle ; il peut la monter ou la descendre, et, dans sa liberté, il est maître de choisir l'échelon sur lequel il veut s'arrêter. Cette immense échelle de la vie morale s'élève, ô mon Dieu ! jusque dans votre sein, jusqu'à la perfection. Là, aussi haut que notre œil peut voir, sont parvenus les saints ; ils ont renoncé à toute jouissance terrestre, ils se sont condamnés pour vous à de cruelles macérations. Quelques degrés plus bas, on distingue une foule d'hommes vertueux et pieux ; mais, parmi eux, n'y

en a-t-il pas qui taxent d'exagération la conduite de ceux qui sont en haut de l'échelle? Ils croient avoir atteint un échelon à l'abri du blâme, et ils ignorent que leur vertu passe pour folie aux yeux des hommes qui se trouvent plus bas qu'eux, aux yeux de ceux peut-être qui ont conservé un reste de foi, mais dont la morale est relâchée. Ceux-ci, à leur tour, passent pour fous aux yeux de l'incrédule qui se pique d'une certaine vertu; celui-ci est un fou pour le criminel, et ainsi, en descendant toujours, on arrive jusqu'à trouver des monstres qui nomment folie et scrupule une étincelle de pudeur et un dernier remords.

Ah! pourquoi s'arrêter, lorsqu'une fois on a pris son essor, lorsqu'on a commencé à monter l'échelle de la perfection et qu'on s'est lancé dans la route de la folie, selon le monde, de la folie de la croix? Pourquoi s'arrêter? Mon Dieu, vous êtes le soleil vers lequel je tourne mes regards, et je sens le besoin d'être un jour entièrement absorbé par votre divine perfection! Ah! quand ce jour luira-t-il pour moi?

XIII

Ce fut après la mort de ma belle-sœur que je fis, pour la première fois de ma vie, quelques réflexions sérieuses. Je l'avais soignée pendant sa dernière maladie, et je ne l'avais quittée que peu d'heures avant sa fin. Le spectacle de son agonie douloureuse et la vue de son corps privé de vie me firent une forte impression. J'avais alors vingt-trois ans; quinze années se sont écoulées depuis cette époque, et je me rappelle encore les pensées graves qui me vinrent à l'esprit. C'était de l'étonnement mêlé de terreur, c'était une nouvelle expérience et comme une initiation au mystère de l'avenir. Cet avenir, auquel je n'avais jamais songé, m'apparaissait soudainement brisé devant moi. L'idée de ma fin, l'idée de la fin en général, me devint claire; elle entra dans mon âme comme une conviction; je crus à la mort, mais je ne sais si je crus à l'immortalité; je sentis alors (tant il est vrai que nous sommes nés pour l'Infini!) comme un dégoût de tout ce qui est passager, comme un désenchantement. Hélas! que n'a-t-il duré, et que n'ai-je porté alors toutes mes espérances vers vous, ô mon Dieu! Oh! si dans cet

instant où s'évanouissaient mes premières illusions, j'avais eu le bonheur de vous connaître, combien les leçons de la mort m'eussent été salutaires ! Mais, comme l'Enfant prodigue, j'avais fui le toit paternel, je nourrissais mon âme des plus vils aliments, et, plus malheureux que lui, je ne sentais pas ma misère. Ce désenchantement de tout ce qui est fini, ce dégoût si peu naturel en moi, qui ne croyais qu'au fini, sans doute c'était vous qui me l'inspiriez, Seigneur. Autrement la mort, la conviction de la mort eût dû produire en moi un effet tout opposé, et, ne croyant ni au surnaturel ni à l'esprit, j'aurais dû m'attacher davantage à la matière. Eh bien ! j'en fus, au contraire, subitement dégoûté, et malgré moi ou sans le vouloir, je cherchai à élever ma pensée vers une région meilleure que cette malheureuse vie, qui me parut triste dans sa réalité. Mais, hélas ! ces bons moments furent de courte durée ; je ne savais pas, Seigneur, que c'était vous qui agissiez en moi, je ne le soupçonnais même pas. Mes bonnes pensées ne portèrent aucun fruit, et bientôt elles se dissipèrent, car je ne m'étais pas attaché à vous.

O mon Dieu ! si vous n'étiez pas le bien suprême, comment se pourrait-il que les événements qui font naître en nous des pensées sérieuses et qui nous éloignent du mal, nous rapprochent toujours de vous ? Comment se ferait-il que nous ne puis-

sions devenir vertueux et sages qu'en nous unissant à vous?

XIV

Je passe sur bien des détails, sur bien des grâces qu'il vous a plu de m'accorder, ô mon Dieu! mais je veux rappeler à ma mémoire un fait qui m'étonnait, même au temps de ma plus forte incrédulité. Alors je l'attribuais au *hasard;* et pourtant une voix intérieure me disait souvent que le hasard est un mot vide de sens, qu'il y a évidemment une loi qui régit l'univers, et que, s'il y a une loi, il y a une intelligence suprême.

Voici ce fait. La douleur avait altéré la santé de ma femme; rien ne pouvait la distraire de la pensée du fils qu'elle avait perdu, et les médecins me conseillèrent, comme dernière ressource, de la faire voyager. Nous quittâmes donc Pétersbourg en 1829, pour aller à Paris; mais elle était toujours inconsolable. Un seul désir l'occupait : il lui fallait un autre enfant pour remplacer celui qu'elle pleurait. Elle ne pouvait s'habituer à voir désormais vide cette place autrefois si bien occupée, et elle vous exposait, ô mon Dieu! son désir avec des larmes

qui me remuaient jusqu'au fond de l'âme. Enfin, après plus d'une année de pleurs inutiles, vous lui inspirâtes l'idée d'un vœu par lequel elle vous promit, Seigneur, de faire élever à ses frais un enfant qu'elle arracherait à la misère. Dès lors l'espérance rentra dans son cœur, et pendant quelque temps elle fut tranquille ; mais, soit que sa foi fût encore faible, soit que les circonstances l'empêchassent de s'occuper de ce vœu, elle en négligea ou en différa l'accomplissement pendant encore une année, et se livra de nouveau à la douleur. Enfin, un jour vous parlâtes plus fortement à sa conscience; elle se reprocha de ne pas avoir tenu sa promesse, et résolut de ne plus tarder à la remplir. En effet, elle alla trouver une personne charitable qui lui recommanda une pauvre petite fille âgée de quatre ans, qu'elle recueillit avec foi, avec espérance; et, à la fin du même mois, elle m'annonça, rayonnante de bonheur, qu'elle était enceinte. Sa grossesse fut des plus heureuses, et neuf mois après elle me donna une fille.

Seigneur, si un incrédule lisait cette page, il se moquerait de moi; et je ne lui en voudrais pas, car je sais que, dans notre orgueil, nous aimons à vous refuser toute participation aux événements de notre existence. Et pourtant, qu'il me dise, s'il peut, où sont les limites de votre action? Ah! elle est partout ou nulle part, en tout ou en rien, dans les cho-

ses les plus grandes comme dans les plus petites, et c'est précisément parce que vous êtes infiniment grand que vous pouvez vous occuper des infiniment petits. Non, je ne lui en voudrais pas, car c'est dans sa moquerie que je trouve mon bonheur et ma gloire ; mais je le plaindrais de ne pas comprendre ce qu'il y a de sublime dans les actes que nous inspire la foi.

Les protestants ont nié l'efficacité des vœux, et les rationalistes ont nié votre action sur nous. Hélas! que n'a-t-on pas nié? Et pourtant, Seigneur, n'êtes-vous plus notre Dieu, notre Père et notre Maître? N'êtes-vous plus le Dieu d'Israël? n'êtes-vous plus au milieu de nous? Vous l'avez dit, et je le crois avec bonheur, vous êtes non-seulement au milieu de nous et en nous, par votre providence paternelle et par votre présence infinie, répandue dans tout ce qui existe; mais vous êtes encore réellement présent dans nos églises, oui, toujours avec nous pour nous mener au bonheur.

XV

Que votre Église est sage dans ses décisions! Avec quel tact divin elle sait distinguer ce qu'elle doit ordonner et ce qu'elle peut permettre à ses enfants! Comme elle connaît le cœur humain! Avec quelle sagesse elle en fait concourir tous les instincts à l'œuvre de notre salut! Ah! votre esprit est évidemment avec elle, car la raison humaine, car la chair et le sang n'auraient jamais pu lui révéler la nécessité de croyances et de pratiques dont l'apparence peut sembler puérile à ceux qui jugent les choses superficiellement. Mais aux yeux de l'observateur, ces pratiques ont l'avantage de permettre à tous les hommes de s'adapter à une loi commune; elles sont tellement en harmonie avec les besoins les plus impérieux du cœur, que parfois elles deviennent réellement les plus solides appuis de notre faiblesse et les échelons sur lesquels le plus grand nombre peut monter au ciel.

Ces croyances et ces pratiques sont un sujet de scandale pour les rationalistes et pour tous ceux qui ont secoué le joug si doux de l'Église; et cela

doit être, car l'orgueil et la chair ne peuvent s'élever jusqu'aux régions de l'esprit. Les hommes sensuels qui rampent sur la terre, les hommes de la raison qui ne peuvent, dans leur vol, s'élever plus haut que l'atmosphère du monde visible, tous ceux enfin dont l'élément, dont la nourriture n'est pas la foi, ne peuvent pas plus comprendre ce qu'il y a de beau dans la pratique du vœu, qu'ils ne peuvent concevoir ce qu'il y a de divin dans l'humilité. Les catholiques seuls le comprennent, parce que seuls ils peuvent vivre spirituellement, sans crainte de s'égarer dans les nuages d'un faux mysticisme. Il est vrai que la partie saine du peuple russe conserve aussi la pratique du vœu parmi les trésors qu'il a emportés en quittant l'arche sainte, l'unité catholique. Mais combien de temps pourra-t-il garder ces dépôts sacrés? Minée de jour en jour davantage, et par le rationalisme, gangrène des hautes classes, et par les hérésies de toute espèce qui s'engendrent dans le peuple, l'Église russe est entrée dans un état de crise. Elle triomphera de l'erreur sans doute, mais ce triomphe n'aura lieu que dans le sein de l'unité, dans sa réconciliation avec l'autorité infaillible de ce tribunal auguste qui commença au cénacle de Jérusalem, et qui siége encore à Saint-Pierre de Rome.

Oui, la pratique du vœu est un besoin du cœur; tous les peuples en ont senti la nécessité, et chez

les païens eux-mêmes, nous en trouvons un souvenir, tradition corrompue de la première révélation. Cette pratique est fondée sur le besoin du sacrifice, sur l'idée de l'expiation : idée la plus ancienne et la plus universelle, idée contemporaine d'un Dieu offensé. Hélas ! il était réservé aux novateurs du XVIe siècle, qui, en abolissant le saint sacrifice de la messe, ont refoulé jusqu'au fond du cœur ses besoins les plus impérieux, il leur était réservé de porter aussi sur la pratique du vœu une main coupable, et de mener insensiblement leurs adeptes, trop logiques, jusqu'à la négation des vérités fondamentales du christianisme.

Mais que reproche-t-on à cette sainte pratique, et que fait l'homme qui s'engage par un vœu? Il vous promet peut-être d'accomplir un pèlerinage, de se vouer à la vie monastique, de bâtir une église ou d'orner un autel..... Et l'ignorance ou l'impiété de crier au scandale et à la superstition !... *Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent ce qu'ils font.* Pardonnez-moi aussi, car j'ai crié comme eux, et plus que beaucoup d'autres, j'ai blaphémé. — Mais qu'ils réfléchissent un instant sans partialité, et ils ne pourront manquer de se convaincre que, quelle que soit la promesse par laquelle l'Église nous permet de nous engager envers vous, Seigneur, l'accomplissement de cette promesse n'a ni ne peut avoir d'autre résultat que notre amendement moral, notre

perfectionnement, par conséquent notre bonheur ici-bas et dans l'éternité.

En effet, l'homme qui entreprend un long pèlerinage se prépare nécessairement à de grands sacrifices: il quitte son pays et ses parents, il renonce à toutes ses habitudes, et va courir les dangers d'un pénible voyage. Que de fois il sera obligé de supporter la fatigue, la faim et la soif! que de fois il sera forcé de dompter son humeur, sa volonté et son orgueil! Que d'occasions pour méditer dans la solitude et votre grandeur et sa bassesse! Ah! je plains sincèrement le chrétien qui ne voit pas les avantages de quelques jours ou de quelques semaines passées sous l'habit du pèlerin, qui ne croit pas à l'efficacité de cette cure pour la santé de l'âme.

Et celui qui s'engage à bâtir une église, sans parler du bien qu'il fait à son âme par les sacrifices qu'il s'impose, ne rend-il pas un service immense à des milliers d'hommes, à des générations entières, en leur procurant le moyen d'entendre votre divine parole?

Ces réponses sont sans réplique pour tout homme droit, catholique ou non; quant à l'homme mauvais par principe ou incrédule de parti pris, mon Dieu, il est sourd et aveugle à la fois, vous seul pouvez le convaincre; ayez pitié de lui.

Enfin, l'homme qui vous promet de renoncer au monde, de s'enfermer pour toujours dans un

cloître, ne fait-il pas une action louable? Oh! oui, car il est beau de faire un grand sacrifice et de renoncer à ce monde dont vous avez maudit l'esprit; il est beau, lorsqu'on sent sa faiblesse, de fuir les tentations inévitables de la société; il est beau de fuir ses vanités et ses fausses joies; il est beau de déchirer le voile épais des illusions dont le monde recouvre ses folies et ses crimes. Oui, il est beau de passer dans la chasteté, dans la pauvreté et dans l'obéissance, dans la charité, dans le travail et dans l'humilité, une vie qui, sans ce vœu, eût été bien souvent consacrée au mal; il est beau de se couvrir d'un cilice et de dompter sa chair pour s'élever par l'esprit; il est beau de méditer sur votre miséricorde et d'attirer par d'incessantes prières vos bénédictions sur la terre; il est beau de chercher, pour arriver à la vertu, tous les moyens que vous nous offrez avec tant de prodigalité!

Mais il y a eu des abus, me dit-on. On a vu des pères sacrifier leurs enfants, des jeunes gens se sacrifier eux-mêmes pour remplir un vœu témérairement prononcé; on a vu des religieuses abandonner leur règle pour vivre dans l'oisiveté et dans le vice. Eh! je ne le nie pas, tout ce qui est entre les mains de l'homme est sujet aux abus : il y a eu de fausses vocations, il y a eu de mauvais parents, il y a eu, parmi cette foule innombrable de saints

religieux qui ont orné la terre, quelques hommes pervers ou égarés. Hélas! il est trop vrai...; mais il y a eu aussi un mauvais apôtre parmi les douze que vous aviez choisis, Seigneur! Et pourtant qui voudrait (je ne parle pas de Voltaire et de son école), qui voudrait contester le mérite de l'apostolat?

Et ces vœux si touchants, par lesquels on s'engage à orner vos autels, ces tableaux, ces croix, ces chapelets, ces cœurs d'or, d'argent ou de cuivre, devant lesquels les faux sages et les superbes passent en haussant les épaules ou en souriant de pitié, tous ces dons, en un mot, par lesquels nous cherchons à vous témoigner nos douleurs et nos espérances, notre gratitude et notre amour, le protestantisme et l'impiété n'y ont jamais vu qu'une ridicule superstition. Ils disent que nous rapetissons l'esprit que vous nous avez donné; que nous rapetissons l'idée que l'on doit se faire de votre grandeur, et que nous vous traitons comme un juge terrestre dont on achèterait les faveurs à prix d'argent. Et pourtant, ici comme dans tous les vœux, c'est toujours le côté moral qu'il faut considérer, c'est toujours l'idée saintement philosophique du sacrifice, cette idée fondamentale du christianisme et de l'humanité qui nous fait agir. Pour vous faire une offrande, ô mon Dieu! ne faut-il pas d'abord s'occuper de vous, qui êtes la perfection, et cette occupation n'est-elle pas un bien?

Ne faut-il pas, en outre, s'imposer une privation? Grande ou petite, elle n'en existe pas moins; mais plus elle est grande, plus elle donne de bonheur. Certes, le pauvre qui, avec le prix d'une journée de travail, achète le don qu'il porte à l'église, et se prive par là du nécessaire, se procure une grande joie, et échange un don périssable contre un trésor que les voleurs ne lui enlèveront pas, et que les vers et la rouille ne pourront détruire. Ah! si les hommes s'habituaient de nouveau à l'idée qu'une seule chose est nécessaire, si cette vérité était encore la règle de leur conduite, on les verrait, comme dans les siècles les plus glorieux de la foi, courir en foule sur vos traces, divin Jésus, et tout abandonner pour vous suivre. Que les prétendus savants et les faux sages qui, avant tout, veulent jouir de la vie matérielle, se rient et des vœux et des austérités; moi, je vous bénirai toujours, toujours je vous remercierai de ce que vous daignez éclairer ceux qui, laissant de côté de vaines sciences ou des jouissances grossières et frivoles, ne cherchent que vous, ô mon Dieu! Oh! que votre consolante et divine lumière brille avec plus d'éclat dans un seul moment d'oraison que pendant les longues heures où l'esprit se livre à d'orgueilleuses recherches, et combien le cœur qui se tourne vers vous est plus heureux que la raison qui cherche la science!

Que ne puis-je évoquer toutes les âmes que nos saintes pratiques ont sauvées! Oh! si elles venaient nous dire ce qu'un vœu leur a inspiré de douceur et de force, de patience, de résignation et d'amour, l'incrédule croirait peut-être; il verrait que, dans votre tendresse pour nous, vous faites tout concourir à notre salut, et que rien n'est trop bas, rien n'est trop petit pour votre amour. Les protestants prétendent que notre culte catholique matérialise le christianisme et neutralise tout rapport de l'âme avec vous; ils disent qu'une parole, une pensée, un soupir, vous suffisent. Oh! je le sais, et nous le disons aussi; mais si cette pensée, si ce soupir ne suffit pas au cœur dont il s'échappe; si ce soupir veut se traduire en actions, si votre créature veut réaliser, autant qu'il est en son pouvoir, ce qu'elle sent pour vous, si, en un mot, elle veut un symbole qui l'aide à vous aimer, pourquoi lui en faire un crime? pourquoi la priver d'un bonheur qui la mène, par la vertu, jusqu'au bonheur éternel, jusqu'à la vertu éternelle? Ils oublient sans doute, ceux qui nous accusent de matérialiser la religion, que l'homme n'est pas un pur esprit, et que l'âme, pour recevoir et communiquer ses impressions, a besoin de l'intermédiaire des sens. L'homme n'est ni un ange ni une brute; il est homme, c'est-à-dire un composé admirable d'une âme et d'un corps. Pour ne pas agir con-

trairement à la loi de sa nature, il doit rester dans les conditions dans lesquelles vous l'avez placé ici-bas. Oui, pour que son âme soit fortement émue, il faut que ses sens soient émus. Il faut donc de la musique à son oreille et des tableaux à ses yeux; il faut de riches étendards, de longues processions, de splendides cathédrales, il faut, en un mot, toute la pompe du culte catholique. Le culte extérieur est la forme ou le symbole du culte intérieur : l'un et l'autre vous sont dus; le corps vous appartient comme l'âme; et les sons, la couleur, les cérémonies sont souvent pour elle un langage plus éloquent que les plus beaux discours : ce sont des signes visibles de grâces invisibles. Votre Église le savait bien en établissant sa sainte liturgie. Mais à force d'attaquer et d'éliminer ce qu'il nomme la forme, le protestantisme a tué le fond même de la religion; car l'autorité une fois méconnue, il est venu des hommes plus logiques que les premiers novateurs; à leur tour, ils ont protesté avec audace. Bientôt ils eurent renversé ce qui restait encore de l'ancien culte chrétien, et aujourd'hui ils en sont arrrivés, par une conséquence rigoureuse, jusqu'à la destruction de l'idée religieuse elle-même.

Du reste, tous ceux qui se séparent de l'unité doivent arriver au même résultat. Oh ! votre Église a bien raison lorsqu'elle proclame qu'elle seule est

la voie du salut, et que celui qui s'éloigne de la route qu'elle nous trace ne peut que se perdre dans un abîme sans fond.

Seigneur, faites que jamais je ne m'écarte de cette route bénie où votre main m'a placé ; faites, ô mon Dieu ! que tant que j'aurai une voix, je puisse l'employer à chanter vos louanges et à publier vos bienfaits.

XVI

Lorsque je songe que j'ai renoncé aux erreurs de ma vie passée, je me sens transporté d'admiration pour vous, Dieu de miséricorde ; car je vois clairement que c'est à vous seul que je le dois. Oh ! oui, les inquiétudes, la maladie et la douleur sont entre vos mains des moyens salutaires. Et avec quel tact vous les employez ; avec quel ménagement, divin médecin des âmes, vous essayez, pour nous guérir, d'abord une douleur légère ; plus tard, et selon nos besoins, vous l'augmentez ou la diminuez, et ce n'est que lorsque votre créature est rebelle, quand elle est sourde à vos avis, aveugle à vos manifestations, ce n'est qu'alors que,

pour la réveiller de sa léthargie, vous appliquez les derniers remèdes, et, pour ne pas l'abandonner, vous lui faites subir des opérations sanglantes, douloureuses, mais infailliblement salutaires si elle le veut.

C'est ainsi que vous avez agi avec moi ; mais alors je ne comprenais rien, je ne voyais rien, je ne vous découvrais pas dans mon existence, et votre action était nulle pour moi. Tandis qu'aujourd'hui, oh ! quel bonheur ! je puis vous remercier de mes souffrances. Seigneur, vous avez ouvert les yeux de mon âme, et à présent je vous vois en tout et partout, je vous trouve dans ma vie passée, dans mon présent, dans mon avenir, dans mes joies, dans mes douleurs.....

J'avais atteint ma vingt-huitième année, quand vous m'envoyâtes une grave maladie : je fus bien près de la mort ; mais les prières de la femme pieuse qui était à mes côtés trouvèrent grâce devant vous. Je guéris, et (je puis à peine le croire), pas un seul instant il ne me vint à l'esprit de songer à ce que serait devenue mon âme si j'avais succombé ; je ne me demandai même pas si j'avais une âme.

Peu de temps après, ma fille, cette enfant si désirée, tomba aussi malade : ce fut un mal chronique, long et dangereux. Hélas ! j'assistai à ses souffrances, aux souffrances de sa mère ; mon cœur était en proie à la douleur ; mais j'étais toujours

sourd à votre voix, et, je dois l'avouer, les remords commençaient à s'assoupir dans mon âme : c'était une suite naturelle, une juste punition de ma coupable résistance.

XVII

Mon Dieu, comment exprimer ce que l'on a éprouvé, lorsque, pendant quelques instants, on a senti qu'on vous aime? Il m'est arrivé d'avoir eu le cœur comme inondé de ce sentiment ineffable, et de m'être senti, pour ainsi dire, comme noyé ou comme perdu dans un océan de délices. Cela m'est arrivé bien rarement, il est vrai ; mais quand vous m'avez accordé cette grâce, ô mon bien suprême ! ô mon amour ! comment vous dire ce qui se passait en moi ? Je voudrais l'exprimer, car il est doux de parler de son amour à l'objet de cet amour. Mais comment rendre en paroles ces sentiments rapides, ces éclairs qui ne font que traverser l'âme, mais qui la remplissent tellement qu'ils la laissent longtemps accablée, mais pleine de force, anéantie, mais pleine de vie? Oh! ces instants bénis, s'ils devaient durer, l'homme pourrait-il les supporter?

Pendant ces instants que vous nous accordez, lorsque, méditant devant votre autel, nous nous abandonnons à votre action, la vie de l'âme est tellement excitée qu'on oublie le corps, et l'existence paraît, en quelque sorte, arrêtée. Oh ! comme on sent, comme on sait qu'on a une âme ! On ne voit rien, on n'entend rien, les sens semblent cesser en quelque sorte d'agir, et ne pouvoir pas apporter jusqu'à l'âme les impressions dont ils sont affectés. Dans ces instants on est heureux, on est heureux par affection et sans réfléchir ; on est heureux par l'amour, et l'on ne sent qu'une chose, c'est qu'on vous aime ; mais ce sentiment est si fort, qu'il absorbe en lui seul toutes les forces de l'âme.

O mon Dieu ! comment peut-on nommer amour le sentiment qu'inspire la créature ? Qu'il est faible, quand on le compare à celui que l'on éprouve pour vous ! Je le sais par expérience, tous les autres amours, même les plus légitimes, ne font alors que l'effet d'une ombre auprès de la réalité. Quelle force on sent, et quelle reconnaissance ! avec quel bonheur on sacrifierait, pour vous plaire, tout ce que l'on possède et tout ce que l'on aime !

Il faut avoir connu cette félicité pour y croire ; et si les hommes qui ne vous prient ni ne vous aiment lisaient ce que j'écris, ils me taxeraient d'exagération ; et cela doit être, car la félicité dont je parle est telle, que moi, Seigneur, qui l'ai sentie,

je puis à peine y croire.... Seigneur, pardonnez-moi si je me trompe; mais une illusion pourrait-elle donner le désir du bien ? Je suis mauvais malade, je le sais, mais je désire guérir. Seigneur, une parole, et mon âme sera guérie !

XVIII

En 1832, nous étions en Italie. Vous savez, Seigneur, qu'à cette époque j'avais pour l'étude de la philosophie une vraie passion, et que ce fut pour m'en occuper sérieusement qu'à Florence, où nous passâmes l'hiver, je me liai d'amitié avec M.***, Napolitain très-instruit, et que sa conduite politique avait fait exiler de son pays, Il gagnait sa vie en écrivant dans un journal savant. Il était généralement estimé, et, au point de vue humain, il méritait de l'être ; car il supportait l'exil et la pauvreté avec un stoïcisme bien rare, et moi, qui ne jugeais qu'en homme du monde, j'avais pour lui un véritable enthousiasme. Si, à cette époque, je vous avais connu, ô mon Sauveur ! j'aurais certes jugé différemment, et j'aurais été moins prompt à donner mon admiration à un homme dont la con-

duite n'avait pour guide que l'honneur du monde. Sa doctrine était antichrétienne ; mais cela m'était indifférent, vous le savez ; et, admirant sa force dans l'adversité, je me plaisais à dire qu'il avait une âme à la Régulus. Je ne savais pas que le christianisme exige bien plus que ne pouvait exiger l'antiquité ; que s'il était beau d'être un Régulus du temps des Romains, il est bien plus beau d'être un Régulus chrétien ; mais qu'il est désespérant de n'être qu'un Régulus païen au sein du christianisme. Certes, il m'arrivait bien parfois de me dire que l'on ne doit admirer que ce qui est vertueux et moral ; mais ces idées étaient peu claires dans mon esprit, elles y étaient comme un soupçon, comme un instinct, ou plutôt comme un souvenir bien vague de la vérité ; et néanmoins je vous dois une grande reconnaissance, Seigneur, d'avoir permis en moi cette inconséquence, puisqu'elle me forçait à rendre hommage à la vertu.

Plus de dix années se sont écoulées depuis cette époque, et j'ai appris que cet homme que j'admirais tant alors, de plus en plus accablé sous le poids de l'adversité, est enfin tombé dans une profonde mélancolie. Oh ! s'il avait été chrétien, avec quelle joie son âme si forte eût supporté des malheurs qui auraient été les échelons sur lesquels elle se serait élevée vers vous, son Rédempteur et son Dieu ! Seigneur, daignez ramener au bercail cette

brebis égarée. Hélas ! que peut l'incrédule contre le malheur ? Longtemps il lutte, car son orgueil et l'honneur humain le soutiennent. C'est une force factice ; mais, après quelques vains efforts, il faut bien qu'il succombe ; tandis que le chrétien, c'est au sein même de l'adversité qu'il puise la seule force qui la lui fasse supporter.

Ce fut avec un zèle extrême que je suivis pendant huit à neuf mois un cours d'histoire de la philosophie de M.***. Un jeune Polonais de mes amis buvait avec moi à cette coupe empoisonnée. Comme nous aimions à nous repaître de ces détestables erreurs et à nous éloigner, de jour en jour davantage, de votre adorable lumière ! Avec quelle témérité nous courions, avec quelle légèreté nous brisions les derniers liens de votre joug si doux et si léger ! avec quelle folle exaltation nous criions : *Liberté !* sans nous apercevoir que nous devenions de plus en plus esclaves ! O mon Dieu ! dans quel chaos j'étais alors ! quel vertige m'entraînait ! Ce n'était pas vous que je cherchais, soleil de l'intelligence, ô suprême vérité ! Et comment aurais-je pu vous chercher ? J'ignorais que la vérité existât ; mon âme, entraînée par la passion de l'indépendance, errait au hasard, et, pour étouffer sa voix ou pour me justifier à mes propres yeux, je m'attachais avec force aux plus mauvaises doctrines philosophiques. O mon Dieu ! ce soin avec lequel nous

nous efforçons de paraître meilleurs que nous ne sommes devant le tribunal d'une conscience qui nous accuse, n'est-il pas une preuve certaine que nous sommes nés pour le bien? Oui, nous sommes nés pour le bien, car vous êtes en nous. Vous êtes au fond de notre âme, et vous voulez l'occuper tout entière ; en vain elle se débat, il faut qu'elle cède ou qu'elle se suicide. Si les gouvernements savaient que le désordre, que le mal accompagne infailliblement la perte de la foi, et que rien n'affaiblit le lien social comme le relâchement de la loi religieuse, ils chercheraient toujours à favoriser les progrès du christianisme, et certes César ne balancerait jamais à vous rendre ce qui vous est dû, ô mon Dieu !

Mon compagnon d'étude, bien meilleur que moi, cherchait sincèrement la vérité, mais il se trompait de route. Né catholique, et ayant reçu une éducation chrétienne, il avait encore de la foi; mais cette foi s'ébranlait, et j'aimais à lui voir partager mon incrédulité. Je me rappelle avec douleur nos longs entretiens. Je n'attaquais ni la morale chrétienne ni la vertu pratique; mais la théorie, l'idée religieuse en général, l'existence de l'âme et la vôtre, mon Dieu ; je cherchais avec une légèreté et une vanité bien coupables à les renverser partout où je les rencontrais : et chez ce jeune Polonais, hélas! je réussissais.

Bien souvent depuis, je me suis repenti de ce crime. Aussi ne puis-je dépeindre le bonheur que j'ai éprouvé en apprenant, il y a peu de mois, qu'enfin cet excellent jeune homme a retrouvé la vérité à sa source unique. Oui, je l'ai vu à la communion pascale, dans l'église de Notre-Dame; je l'ai vu s'approcher de la sainte table, et c'est avec des larmes de repentir et de reconnaissance que je vous en ai remercié et béni. Bien souvent, vous le savez, j'avais prié pour lui; mais depuis plusieurs années nous étions séparés, et j'ignorais même le lieu de sa demeure, lorsque vous permîtes que je le rencontrasse au pied de votre autel.

Le système philosophique de notre professeur était un vrai chaos, où les idées de Vico, de Condillac, de Voltaire, de Herder, de Volney et de Tracy étaient rassemblées. Il nous paraissait sublime; nous ne nous déclarions pas matérialistes, mais dans le fait nous n'admettions que la matière. Croyant à une loi de nécessité, nous étions réellement fatalistes. Si nous avions été conséquents, nous serions arrivés à la négation de votre existence; mais nous n'osions pas. Ce système, qui pendant plus de dix ans a été ma seule croyance philosophique, était la loi du progrès universel et continu régissant l'humanité, dont j'ignorais du reste complétement et le principe et le but. Quant à l'individu, je n'y pensais même pas. D'où venons-

nous? pourquoi marchons-nous? où allons-nous? étaient des questions dont nous ne nous occupions jamais. Singulière ineptie de l'orgueil! nous prétendions découvrir la loi de l'humanité et de l'univers, et nous ne cherchions même pas à connaître celle que chacun de nous doit suivre. Tout était vague et incertain dans notre esprit. Pourquoi faire le bien? pourquoi éviter le mal? qu'est-ce qui est bien? qu'est-ce qui est mal? le mal est-il vraiment mal? le mal moral existe-t-il? A toutes ces graves questions nous aurions dû répondre d'une manière dubitative, si nous avions été conséquents; mais non, nous nous permettions de blâmer, d'accuser, de flétrir le vice et de louer la vertu. Pourquoi? Sur quels principes prétendions-nous nous appuyer? Vraiment, je l'ignore. Enfants parricides du christianisme, nous proclamions ses principes et étalions avec fierté son splendide héritage, tout en niant qu'il vînt de lui. Nous admirions bien pourtant le christianisme comme institution humaine, comme le produit du progrès humain; mais sa divinité, hélas! c'était en haussant les épaules que nous en parlions; et la loi chrétienne, la loi morale, n'étaient, selon nous, que le résumé ou la formule de tous les progrès de l'antiquité. Verbe divin! vous n'étiez pour nous qu'un homme, et dans votre saint Évangile vous n'aviez fait que formuler ce qu'il y avait eu de plus pur dans les religions et dans les législations anciennes.

Aussi disions-nous, avec le sot orgueil de l'ignorance, que le christianisme avait fait son temps. Le protestantisme qui, selon nous, avait joué à l'égard de votre sainte religion le même rôle que celle-ci avait joué vis-à-vis de l'antiquité, avait aussi fait son temps, et la philosophie moderne, cet éclectisme impur qui habite une partie de l'Europe, la philosophie moderne, dis-je, était pour notre époque, pour cette grande époque de deux ou trois mille ans peut-être, le plus haut point du savoir humain. Nous ignorions absolument ce que l'avenir nous préparait, et pourtant nous assurions que, sur les ruines de notre civilisation qui commençait déjà à vieillir, surgirait une nouvelle loi sociale, religieuse ou philosophique qui, phénix de l'humanité en progrès, devait régir plus tard de jeunes et vigoureuses générations. Celles-ci, à leur tour, vieilliraient, en laissant à la grande famille humaine qui viendrait après elle une loi plus parfaite, et, ainsi, un jour, l'humanité aurait atteint la perfection. Où, quand et comment ces diverses transformations devaient avoir lieu, nous ne le savions pas, et le doute terminait toutes nos questions. Cet absurde système, cette folle utopie, étaient basés, on le voit, sur une analogie fautive, et quand même elle aurait été juste, comment en être certains? Nous n'avions pour l'apprécier que nos sens, notre étroite raison et la parole d'un

professeur, sujet autant que nous à l'illusion et à l'erreur.

Voilà ce qu'étaient notre philosophie, notre métaphysique, notre théodicée. Quant aux questions les plus sublimes, l'Être, Dieu, l'Infini, nous disions, en empruntant le langage de l'humilité, qu'elles étaient trop élevées pour que l'homme osât s'en occuper. Mais que nous étions inconséquents ! nous reconnaissions une loi, et nous ne pensions pas que toute loi suppose un législateur. Je comprends que les aveugles qui s'avouent matérialistes croient au hasard ; mais reconnaître un ordre et admettre une loi sans admettre un Dieu, de quel nom flétrir cette folie? On peut bien s'imaginer que je sortis de cette école plus incrédule encore que je n'y étais entré ; mon incrédulité était désormais raisonnée, et ses tristes mais inévitables conséquences pratiques se trouvaient justifiées à mes yeux. Et pourtant, Seigneur, votre bonté était telle, que les remords, quoique affaiblis, me tourmentaient encore. Oh ! qui oserait, en se scrutant avec sincérité, nier votre incessante et bienfaisante action sur son cœur?

XIX

En achevant le récit de cette première partie de mon existence spirituelle, je me demande comment il se fait que jamais ni mon cœur ni mon esprit n'aient été touchés, lorsque, pendant mon séjour en Italie et particulièrement à Rome, il m'arrivait d'assister à des cérémonies religieuses. Je ne puis comprendre mon indifférence à cet égard, et comment jamais il ne m'est venu, à moi qui croyais être penseur, une idée sérieuse à la vue de choses vénérées depuis tant de siècles, et par des hommes appartenant à toutes les classes de la société, à tous les degrés de l'intelligence. Il est vrai que je n'entrais jamais dans une église que par curiosité ou par quelque autre motif frivole; mais enfin j'y allais; j'y voyais de belles et pompeuses cérémonies: mes yeux s'arrêtaient parfois sur d'anciennes sculptures ou de magnifiques tableaux dont les figures semblaient s'animer à travers les fumées de l'encens; partout était l'image de votre sainte Mère entourée d'innombrables ex-voto, témoignages d'espoir, de douleur, de reconnaissance et d'amour; les sentiments les plus profonds du cœur avaient laissé sur

ses autels des traces de leur passage ; et puis j'entendais des paroles sublimes de simplicité, qui se mêlaient à une musique d'anges : l'air de vos basiliques me semblait imprégné d'un sentiment de foi; ici tout un peuple écoutait, immobile, la voix d'un prédicateur; là, des fidèles confessaient leurs péchés; d'autres, recueillis, silencieux, recevaient votre divin corps; des prêtres prosternés adoraient la sainte hostie; enfin un vieillard, le père des chrétiens, lavait les pieds de quelques pauvres, ou donnait la bénédiction à la ville et au monde.....

Et devant ces grands spectacles, pas une pensée, pas une question!... Je regardais avec l'indifférence de l'idiotisme...... Ah! c'est qu'alors il me manquait un sens, le sens spirituel... le sens divin! Mon corps était présent, mais mon âme était ailleurs.... elle dormait. Ah! Seigneur, j'étais de ceux qui se tiennent dehors, de sorte que, « considérant de « leurs yeux, ils ne voient point, et qu'écoutant de « leurs oreilles ils n'entendent point, de peur qu'ils « ne viennent à se convertir, et que leurs péchés « leur soient pardonnés. » Je ne comprenais pas les divins symboles qui étaient sous mes yeux, et mon âme n'avait pas la foi pour vous croire présent dans l'hostie. Oh! je le sais à présent, vos paroles sont esprit et vie; et moi, aveugle, je n'y voyais que l'extérieur, le spectacle, l'enveloppe, car je ne regardais que des yeux du corps. Quant à l'âme de l'ob-

jet, quant à sa vie, elle n'était pas pour moi, car mon esprit n'agissant pas, mon âme ne regardant pas, je ne pouvais pas la voir. J'admirais bien les chefs-d'œuvre de l'art qui ornent vos églises, je me sentais ému à la vue de vos douleurs, ô mon Dieu! et je me souviens qu'une fois il m'est venu quelques larmes à la vue d'un tableau représentant une scène de votre passion. Mais comment admirais-je ces objets? Comme amateur du beau dans l'art, ou comme un homme qui compatit aux souffrances de son semblable, en un mot, parce que je me laissais charmer par la partie poétique du christianisme, comme je disais alors; mais j'avais honte de cette faiblesse, qui me paraissait contraire à la raison. Seigneur, vous vouliez réveiller mon cœur, et je le replongeais, malgré vous, dans sa coupable léthargie; vous vouliez me faire vivre d'une vie plus élevée, plus spirituelle, plus réelle, en un mot, vous vouliez mettre mon âme en contact avec le christianisme, et moi, embarrassé dans les liens d'une raison exaltée par l'orgueil, je m'y opposais sans cesse, mais je l'ignorais moi-même ; j'étais devant les cérémonies du culte comme un être privé d'intelligence assistant à quelque grand spectacle de l'humanité; en un mot, *je me tenais dehors*, car je voyais les objets, mais je n'en comprenais pas la signification. C'était comme un assemblage de lettres jetées au hasard. Pour moi le Verbe n'existait pas;

j'ignorais que ce Verbe divin est caché dans chaque cérémonie, dans chaque tableau, dans chaque son de l'orgue; la prière me paraissait une pratique puérile, inconséquente, et je souriais de pitié au seul mot de foi..... Ah! Seigneur, votre grâce n'avait pas encore converti mon cœur; mon âme n'avait pas conscience d'elle-même; elle s'était matérialisée, elle était morte; il fallait la ressusciter, et vous seul pouviez le faire, ô mon Sauveur!

XX

Que d'hommes, s'ils lisaient ces pages, en riraient comme j'en aurais ri moi-même autrefois; et ce serait naturel; car pour comprendre la foi, il faut l'avoir; pour l'avoir, il faut et qu'elle nous soit donnée et que nous sachions l'accepter.... Nous n'avons rien de nous-mêmes... Oui, la foi est un don, un don gratuit de votre bonté, Seigneur... Ma raison, mon cœur, mon expérience, votre Église, tout me le dit. La foi est un don, un don gratuit et sublime, mais un don que jamais vous ne refusez quand on le demande, c'est donc aussi un acte de la volonté dirigée par la grâce. Oh! que l'homme est petit et grand à la fois, et que votre sagesse est

immense! De quelque côté que je me tourne dans l'intérieur de mon âme, je m'étonne et j'admire : la foi nous mène à la vertu, nous mène au bonheur... La vertu, c'est le bonheur... De notre plus grande passion, ô mon Dieu! vous faites donc une vertu; et du désir du bonheur vous nous faites un mérite. Immense et divine invention!

Certes, si vous aimer n'était pas aimer et pratiquer le bien, si vous aimer n'était pas être humble, certes, il y aurait de quoi s'enorgueillir de pouvoir vous aimer, de pouvoir s'unir à vous; car vous aimer, c'est n'aimer que vous, c'est sentir que vous êtes la puissance, que vous êtes la vie, que sans vous nous ne pouvons être, nous ne pouvons aimer. Oui, sans vous nous sommes morts, mais aussitôt que vous paraissez, tout s'anime et se meut dans l'âme; le Verbe rompt le silence et remplit le vide.

Oh! qu'ils sentirent cette vérité, vos apôtres bienheureux, lorsque, après avoir pêché en vain pendant toute une nuit, ils vous virent sur le rivage... Aussitôt leurs filets se remplissent. « C'est le Seigneur, » dit votre disciple bien-aimé, et saint Pierre se jette dans les flots; il était impatient d'aller à vous. Et les disciples d'Emmaüs, leur cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans d'eux lorsque vous leur parliez en chemin et que vous leur expliquiez les Écritures? Et moi-même, Seigneur..., moi, le plus vil des pécheurs; moi qui, entouré de saints

exemples, et stimulé par de salutaires avis, m'obstinais néanmoins à vous fuir; ne m'avez-vous pas parlé, ô douce parole! ne m'avez-vous pas éclairé, ô divine lumière! Oui, mon Dieu, mon amour, mon bien et ma vie, vous m'avez parlé, vous avez lui devant moi, et bientôt *j'ai tout compris*.

CHAPITRE II

(ÉCRIT A AIX EN SAVOIE, EN 1844)

Épreuve

> Majorem hanc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.
>
> Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.
>
> Ev. S. Jean, xv, 13.

I

Seigneur, en reprenant la plume, je sens que le courage me manque, et à chaque mot je voudrais m'arrêter pour vous demander pardon. Oui, mon Dieu, je le sens, mais je ne le sens pas assez, accordez-moi donc la grâce de le sentir davantage. Que puis-je faire? Quelle expiation pourrait suffire? Oh! je ne verse pas assez de larmes! Je n'ose vous demander des malheurs! mais que votre sainte volonté soit faite. Oui, le souvenir du passé me

découragé ; et si je ne faisais un effort, je ne continuerais pas cette histoire. Néanmoins, je veux persévérer, car je ne suis que trop porté à oublier, tandis que ce tableau, en m'humiliant, m'empêche de me laisser aller au sot orgueil vers lequel je suis entraîné. O Seigneur ! soutenez-moi donc, soutenez votre pauvre créature.

II

A la fin de 1834, nous étions revenus à Paris ; et, insensiblement, la santé de ma fille s'était améliorée, au point de nous ôter toute inquiétude à son sujet. Aucun malheur ne semblait nous menacer, et pendant près de deux ans, ma femme jouit d'un peu de calme après de longues années d'orage. Mais au milieu de ce calme elle avait des moments de tristesse que je ne pouvais m'expliquer ; on aurait dit qu'elle pressentait la terrible tempête qui devait l'emporter. Pour moi, toujours insouciant et léger, je devenais de jour en jour moins croyant ; car l'homme n'est jamais stationnaire, il faut qu'il avance ou qu'il recule sur cette immense route qui conduit au paradis ou à l'enfer. Entre ces deux pôles, entre ces deux aimants qui

l'attirent, il doit marcher, car le mouvement est sa loi; mais il est libre de choisir; et moi, sur la route que j'avais choisie, hélas! sur la route qui descend, au milieu des fleurs et des fruits que je cueillais, je trouvais toujours des épines : le regret, le dégoût, le remords. N'est-ce pas là une preuve que le bien et le bonheur ne sont qu'un? Et cet un, ô mon Dieu! c'est vous, vous dont on n'a jamais assez, vous perfection, que l'on n'atteint jamais ici-bas, il est vrai, mais qui laissez à l'homme qui vous poursuit une traînée de lumière et de jouissances; lumière dans laquelle il se plonge; jouissances qu'il savoure, dont il imprègne, dont il sature, dont il nourrit son âme sans jamais la rassasier! N'est-ce pas là l'idéal du bonheur? Moi aussi, je voulais être heureux! Mais au lieu d'aller à vous, je courais dans un sens opposé. Ah! que serais-je devenu si vous n'aviez eu pitié de moi?

Depuis sept ans que nous avions quitté la Russie, ma femme n'avait pas vu son père qu'elle chérissait tendrement; et nous parlions d'aller bientôt le rejoindre, lorsque, dans les vues mystérieuses de votre providence, vous daignâtes la frapper d'un coup terrible, mais bienfaisant comme tout ce qui vient de vous. Vers la fin de février 1837, je reçus la nouvelle que ce père si vénéré avait terminé sa carrière le 10 du même mois. — C'est

avec intention que je marque cette date qui, quatre années plus tard, devint très-solennelle dans mon existence. — Je ne veux pas essayer de peindre la douleur de ma femme ; mais ce que je dois dire, c'est le soin que vous prîtes alors de moi, ô mon Dieu ! et l'amour ingénieux avec lequel vous m'inspirâtes quelques idées saines. Hélas ! elles s'évanouirent bientôt ; mais je crois pourtant qu'elles laissèrent une trace dans mon âme.

A cette époque, ma femme n'avait pas encore atteint ce haut degré de résignation pour laquelle vous la prépariez peu à peu ; et au milieu des élans de sa douleur, il lui échappait toujours des plaintes et parfois des murmures. Oh ! celui-là seul qui a éprouvé une forte peine morale sans les consolations de la foi, celui-là seul peut comprendre ce qu'éprouvait cette pauvre âme. Hélas ! est-ce dans le schisme, où elle était née, qu'elle aurait trouvé la force que la direction d'un prêtre catholique seul peut donner ? oui, d'un prêtre catholique, parce que les ministres de notre Église ont seuls l'instruction, la charité, le zèle, tous ces moyens indispensables pour la conduite des âmes ; science spirituelle, science des saints, entièrement inconnue en Russie, et qui n'appartient qu'à la vérité. Je ne veux certes pas calomnier le clergé de mon pays, et je crois qu'il existe en Russie des prêtres qui, s'ils étaient catholiques, arriveraient à la sainteté ;

mais est-ce du triste état de dépendance où ils se trouvent que ces pauvres prêtres peuvent s'élever vers la région où l'on trouve la vie, la vie que l'on distribue ensuite avec abondance? Ah! ce clergé est sans doute moins coupable que malheureux. Il expie, et qu'on ne s'abuse pas, si le clergé catholique est plus zélé, si nos œuvres sont plus nombreuses, si nous avons de bons livres, de bons prédicateurs et de saints missionnaires, enfin si notre pratique religieuse est plus fréquente et plus consolante que parmi les Russes, nous le devons à la vérité et nullement à un degré de civilisation plus avancé en Occident, comme prétendent mes compatriotes. Oui, la vérité manquait à ma femme; il lui manquait encore une chose, elle n'avait pas assez souffert, elle n'avait pas assez sacrifié; elle n'avait pas rompu les liens qui la tenaient attachée aux choses de la terre; en un mot, Seigneur, elle ne vous aimait pas encore assez. Cependant, vous la vouliez, ô mon Dieu! vous vouliez qu'elle fût toute à vous, et c'est pourquoi vous la visitiez en lui envoyant des douleurs. Mais, de la douleur, sans une foi bien ferme, doit nécessairement naître la révolte, car la raison se pose des questions; elle demande : Pourquoi souffrir? et ne pouvant répondre, elle déraisonne; alors pour peu que l'imagination soit vive, que le cœur soit sensible, on s'exalte et l'on est bien à plaindre. L'état de cette

pauvre femme me navrait le cœur, et un jour, dans mon désir de la soulager, je compris subitement, par instinct, par l'amour que j'avais pour elle, des choses que mon esprit avait toujours été incapable de saisir; je compris cette éternelle vérité, que pour l'âme souffrante il n'y a de consolation que dans le christianisme. Oui, en dépit de ma raison viciée, je compris que le bonheur ne peut être que là, et moi, irréligieux et sceptique, je fus tellement frappé de la nécessité de la foi, que pour calmer la douleur de cette âme malade, je devins croyant en apparence, et m'efforçai, dans de longs entretiens, de lui prouver des vérités auxquelles je ne croyais pas. Je lui parlais avec chaleur de l'immortalité de l'âme, de la nécessité de cette immortalité, et du bonheur qu'elle aurait un jour d'être unie à son père dans votre sein éternel. Oh! que l'impiété est mauvaise, absurde et orgueilleuse; mauvaise, car je cherchais à faire croire ce je nommais un mensonge; absurde, car j'étais vaincu par moi-même et je ne le voyais pas; orgueilleuse enfin, car moi, stupide et faible, je me mettais, tout en me croyant sage, au rang de ceux que je nommais les faibles d'esprit. Certes, si alors j'avais été conséquent, j'aurais dû croire, puisque je comprenais la foi et que je savais en parler. Mais, hélas! mon orgueil refusait de se plier sous son joug, et cherchant à me payer de mots, je répétais ce vieil adage de l'in-

conséquente incrédulité : « La religion est bonne pour les femmes et les esprits faibles. » J'ignorais que rien n'était plus faible que mon pauvre esprit, et je me disais que tout ce que je racontais à ma femme était faux sans doute, mais que cela pouvait la consoler, que c'était là l'essentiel; comme si la consolation et le bonheur pouvaient être dans le mensonge! Je ne sais si mes discours eurent l'effet que j'en attendais. Hélas! j'en doute, car ce n'étaient que des mots. J'ignorais que pour persuader il faut plus que des mots, qu'il faut une parole, une parole vibrante, une parole divine, le Verbe.... Je ne pouvais donc pas la consoler, mais vous, Seigneur, vous lui fîtes du bien; vous seul, oui, vous sûtes venir au secours de cette belle âme. Et comment encore? Par un moyen qui ne semblait propre qu'à augmenter sa douleur : en lui envoyant une douleur nouvelle, une douleur plus terrible. — Oh! qu'elle fut poignante! elle déchira ses entrailles de mère, elle brisa son cœur, et rompit le fil de sa vie matérielle. Mais, je le répète, elle lui fut bien salutaire, car elle la régénéra, la réveilla, ressuscita en quelque sorte son âme, et la dégageant de ses liens terrestres, l'emporta dans le ciel; c'est là mon espérance, c'est là ma consolation.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis que nous avions appris la mort de mon beau-père

lorsque mon fils qui terminait sa onzième année tomba dangereusement malade; ce fut comme un coup de foudre; une souffrance des plus aiguës lui vint à la jambe gauche : pendant deux jours il fut hors d'état de marcher. Le troisième jour un abcès se déclara, et peu de temps après on dut l'ouvrir. Ce fut une cruelle opération, durant laquelle, penché sur mon enfant, je cherchais à lui cacher et l'instrument et le sang qui coulait en abondance. Sa mère, vous le savez, mon Dieu, s'était retirée dans sa chambre, et à genoux, prosternée devant le crucifix, elle vous suppliait de faire cesser les souffrances de son fils, dont les cris lui déchiraient le cœur. Le cœur d'une mère chrétienne... que d'héroïsme il renferme! A peine l'opération terminée, j'allai près d'elle, je la trouvai seule et évanouie, mais non! elle n'était pas seule, vous étiez avec elle, ô mon Dieu! Ce ne fut pourtant pas dans ce moment que vous lui inspirâtes la pensée, le désir, la force du dévoûment sublime qui sauva la vie de son fils, qui la sauva elle-même du désespoir et qui fut, hélas! au prix de sa vie, le moyen dont vous vous servîtes pour m'ouvrir enfin les yeux. Non, ce ne fut pas dans ce moment, elle devait encore souffrir quelque temps, sans la consolation du sacrifice. Malgré cette opération, la maladie de mon fils s'aggrava; les plaies s'ulcérèrent; ses souffrances étaient inouïes; sa mai-

greur était effrayante ; ses cris et ses gémissements ne cessaient plus ; et de jour en jour, les accidents devenaient plus terribles. Sa mère et moi, nous étions comme étourdis, comme frappés de la foudre ; nous passions nos journées sans nourriture, et nos nuits sans sommeil..... c'était un long orage. Enfin, vers le 20 avril, on me déclara qu'il n'y avait qu'un moyen de salut... l'amputation de la jambe ; et le 26 du même mois (il avait précisément ce jour-là douze ans accomplis), on me dit que ce n'était plus pour sa jambe, mais pour sa vie qu'il fallait trembler... Et cela, après six semaines de torture pour l'enfant et pour nous. — Oh ! il est des instants, des situations et des sensations que l'on ne doit pas essayer de décrire. Vous, Seigneur, vous qui savez tout, vous savez ce que je souffris alors. Eh bien !... vous savez aussi (et pourtant je suis épouvanté de cet aveu), vous savez que la pensée de m'adresser à vous ne me vint pas à l'esprit ; ou, si je songeai un instant à la prière, cette idée ne fit que traverser mon cerveau, et je ne l'accomplis pas..... J'étais bien découragé, bien abattu ; je n'avais plus aucun espoir de sauver mon enfant... En vain je cherchais à cacher à ma femme la triste vérité, elle devinait mon intention ; et tout en tremblant d'apprendre mon secret, elle cherchait à le découvrir. Je ne puis penser à cette pauvre mère ; elle était près de moi, comme l'image de la dou-

leur; son regard inquiet et scrutateur, ses craintes, ses espérances... son air interrogatif... Je ne savais que répondre. Quelquefois je cherchais à la préparer... je parlais de résignation, mais l'idée seule de devoir se résigner l'irritait et l'abîmait en quelque sorte, car elle ne voulait pas croire à la possibilité du malheur qui était devant elle. Vous savez, Seigneur, qu'un jour où nous étions bien tristes et bien abattus, une de nos cousines, la comtesse de Caumont La Force, née Galitzin, qui avait eu le bonheur d'abjurer le schisme grec, nous apporta la médaille miraculeuse de la sainte Vierge, la médaille de l'Immaculée-Conception, nous engageant à mettre tout notre espoir dans celle que l'Église nomme *la Santé des infirmes*. Ma femme accepta la médaille avec reconnaissance et s'empressa de la passer au cou de notre enfant. Quelques jours après (ce fut le 29 ou le 30 avril), une dernière consultation eut lieu entre cinq docteurs, dont trois étaient les premiers chirurgiens de Paris (1). J'assistai à cette délibération..... O mon Dieu! où trouve-t-on la force de supporter des situations pareilles, lorsqu'on est privé de ce qui donne la force? Et que vous êtes bon de nous prêter alors une force factice qui nous permette de vivre et d'attendre ainsi le moment de la grâce!

(1) MM. Samson, Roux et Marjolin.

Après un entretien d'une heure, le nouveau chirurgien qu'on avait appelé déclara, en hésitant, qu'il n'avait qu'un moyen à proposer, l'amputation, et cela dans un très-court espace de temps (avant quinze jours, si je ne me trompe). C'était comme un arrêt de mort ; car, dans l'état de faiblesse auquel était réduit mon enfant, il n'aurait pu supporter l'opération. En effet, quelques heures plus tard, un des docteurs qui avaient assisté à la consultation, me fit dire que, pour lui, il ne conseillerait pas d'en venir à cette cruelle extrémité ; qu'il n'y avait plus aucun espoir de sauver la vie de mon fils, et qu'il valait mieux *le laisser mourir*. O mon Dieu ! que vous avez été bon pour nous !

Après la consultation, ma femme vint dans la chambre où nous étions réunis. Nous composâmes nos visages... mais le regard d'une mère... c'est comme le cœur d'une mère. « On me cache quelque chose, » dit-elle ; et je vis sur ses traits que la possibilité, que la persuasion du malheur qui la menaçait entrait dans son âme. Oh ! ce fut probablement alors que vous lui inspirâtes l'idée de chercher le salut de son enfant dans son propre cœur..... dans vous, ô mon Dieu ! — Oui, ce fut probablement alors qu'il lui vint la pensée d'un dévoûment sublime, d'une de ces actions qui honorent l'humanité, en montrant ce qu'il y a de divin dans l'âme.

Lorsque cette pauvre mère fut seule, elle s'a-

dressa à vous ; elle vous ouvrit son cœur et vous pria avec foi, avec candeur et avec un ferme espoir d'être exaucée ; elle vous pria de prendre sa vie en place de celle de son fils. Cette prière, elle n'en parla à personne, mais elle la continua longtemps, pendant plusieurs mois, et elle vous disait : « Mon
« Dieu, pour sauver l'humanité, vous avez accepté
« la vie de votre Fils ; acceptez ma vie pour sauver
« celle de mon enfant. Si quelqu'un doit expier,
« que ce soit moi, et si le sacrifice de ma vie ne
« suffit pas, prenez tout mon bonheur pendant le
« temps qui me reste à vivre ; oui, prenez tout,
« mais sauvez mon enfant ; prenez tout ce que je
« possède, prenez même ce que j'ai de plus cher
« au monde, l'amour de mon mari ; que je sois
« pauvre, méprisée, avilie, mais que mon fils gué-
« risse ! »

Ce ne fut que quelques mois après qu'elle me confia avoir fait ce vœu. Hélas ! je dois avouer que, quoique touché de la force de son amour, je ne le fus nullement de la pensée du sacrifice. J'étais aveugle, je ne voyais ni ne comprenais rien, et le surnaturel pour moi n'existait pas. Hormis moi, ma femme ne parla jamais de ce vœu à personne ; du reste, elle ne savait pas qu'elle avait fait une belle action ; peut être sentait-elle aussi, comme par instinct, qu'il est bon de cacher vos grâces sous la garde de l'humilité. Elle était si humble, qu'elle ignorait

son mérite; son dévoûment lui paraissait simple et naturel. En effet, pour l'amour, il n'existe point de sacrifice, car le sacrifice est la vie de l'amour.

Cette prière, ce vœu qu'elle renouvelait tous les jours, lui donnèrent plus tard une tranquillité, une résignation dont je ne l'aurais jamais crue capable. Elle, dont l'imagination avait été si exaltée par les souffrances de son fils, et dont le désespoir était tel, à cette époque, que souvent j'en avais été effrayé, elle fut, après ce vœu, d'un calme plein d'espérance, et, sauf quelques instants de découragement, elle attendit avec résignation l'accomplissement de votre volonté, Seigneur.

Ce calme était une douce récompense, c'était déjà une grâce. Plus tard, ô mon Dieu! vos faveurs coulèrent sur elle avec plus d'abondance encore et son esprit, s'occupant de plus en plus des choses du ciel, s'identifia complétement avec la nécessité, avec le besoin du sacrifice; ce besoin, comme une douce rosée, vint calmer les horribles souffrances de la fin de sa vie et l'aider à franchir le pas qui nous sépare de l'éternité.

Et après cela, Seigneur, me serait-il possible de douter de votre providence, et pourrais-je encore nier votre action sur vos créatures? Non, sans doute, et je le vois bien à présent, cette jeune femme, quoique vertueuse, n'était pas encore assez bonne pour vous; vous la vouliez meilleure, vous

saviez que rien ne pouvait la purifier comme l'immolation d'elle-même, et pour la réveiller, pour la rendre plus parfaite, vous lui envoyâtes des douleurs.

Oh! dans la vie du monde nous avons presque tous besoin d'être secoués, d'être réveillés, car d'ordinaire nous sommes ici-bas comme des somnambules, prenant nos rêves pour la réalité. Les uns dorment d'un sommeil léger, et répondent à votre premier appel; chez d'autres le sommeil est lourd; chez moi, hélas! c'était une léthargie. Ce réveil, que vous opérez en nous, ne s'effectue jamais sans un effort de notre part, sans une souffrance qui est le plus souvent en rapport avec le degré de sommeil auquel nous nous sommes abandonnés. Mais quand l'heure bénie a sonné, quand votre voix est parvenue à se faire entendre, il faut bien briser les liens qui nous retiennent sur la couche du péché; oui, il faut un effort, il faut une souffrance. Quelquefois aussi les meilleurs sont ceux qui souffrent le plus, et je le répète, lorsque je n'avais pour me guider que mes pâles lumières, je me demandais souvent pourquoi ma pauvre femme était aussi la proie du malheur. Là, s'arrêtait ma raison; et alors j'étais fier de mon scepticisme et de ma révolte. Mais aujourd'hui, mon Dieu, je me prosterne et vous bénis, car je sais, car je comprends que lorsqu'on souffre, c'est pour le bien. Je

sais qu'il est heureux de souffrir ici-bas, quand on l'a mérité, car on souffre alors pour la justice; mille fois plus heureux encore quand on ne l'a pas mérité, car alors on souffre pour aller à la perfection; on souffre pour ceux qu'on aime, et en sauvant leurs âmes, on se prépare à soi-même une brillante couronne. Alors, on vous imite, ô divin Jésus! vous et votre Mère, immaculée, et pourtant si pleine de douleurs.

Oh! si la souffrance n'était pas sainte; si elle n'était pas nécessaire, l'auriez-vous choisie comme moyen unique de rédemption? l'auriez-vous enseignée? La douleur est sainte, car elle nous purifie et nous ramène à la vertu. La douleur, c'est le mur qui nous sépare du monde et du mal, c'est le mur qui nous enferme dans la solitude, dans la solitude du cœur, si ce n'est dans celle du cloître; la douleur est l'échelle qui conduit au ciel, c'est la manne des élus sur la terre, c'est le pain des forts, c'est la joie des saints ici-bas. Elle est comme la prière, comme un encens qui porte l'âme vers vous, Maître divin de toutes choses. Oui, la voix de ma conscience, cette voix qui me parle plus haut que tous les sophismes des demi-savants, cette voix me dit: « Il faut souffrir, il faut aimer la souffrance. » La religion ne me défend pas de verser des larmes, mais elle veut qu'en les versant, j'aime ces larmes, ou au moins la main qui me les fait répandre. Sei-

gneur, donnez-moi donc des douleurs, et en même temps donnez-moi la force de les aimer.

III

Que, dans son ignorance, l'impie attribue au hasard les coïncidences étonnantes et les événements extraordinaires qui arrivent pourtant si souvent dans la vie de tout homme, rien de plus naturel; mais que d'efforts il doit avoir faits, que de péchés il doit avoir commis pour arriver ainsi à la négation de la Providence! Quant au chrétien, il n'a pas recours au hasard, car il connaît la cause des événements qui peuvent le surprendre sans doute, mais jamais l'embarrasser; car il sait que rien n'a lieu sans votre volonté ou votre permission, et que votre action incessante sur nous n'a d'autre but que notre vraie félicité. Et, pour arriver à notre cœur, que n'employez-vous pas, mon Dieu, et que d'événements vous faites surgir! Surprises, souffrances et terreur, joie et chagrin, maladie et guérison, pauvreté, richesse, triomphe ou persécution: tout, oui, tout, si nous voulons, peut nous mener au ciel, car tout nous est donné pour nous aider à atteindre ce but. Rien donc ne paraît inexplicable

au chrétien, ou plutôt il n'a pas besoin que ce qui l'étonne lui soit expliqué; car il croit à votre amour comme à votre puissance; car il croit à une mystérieuse union, à un rapport spirituel entre vous et votre créature, à une action continue sur chacun de nous comme sur l'humanité entière.

Oui, je suis heureux de le dire, je crois que ce fut aux prières de ma femme et à son généreux sacrifice que nous dûmes la guérison de notre enfant. En effet, le 30 avril ou le 1er mai (c'est-à-dire, un jour ou deux après qu'elle eut fait son vœu), vous m'envoyâtes la personne dont vous vous servîtes pour l'exaucer. Ce fut un médecin étranger que je connaissais fort peu; il avait entendu parler, *par hasard*, de la maladie de mon fils, et contrairement à tous les usages, il me fit demander la permission de venir le voir, m'assurant qu'il espérait le guérir; sa réputation médicale, sa position indépendante et son caractère bien connu le mettaient à l'abri de tout soupçon, et sa conduite ultérieure a parfaitement prouvé que, dans cette circonstance, son cœur seul l'avait guidé et vous, ô mon Dieu ! vous guidiez son cœur.

Je croyais mon enfant perdu, je n'avais donc plus d'espoir; il était d'ailleurs entre les mains des hommes les plus renommés. Que pourra ce nouveau médecin? me disais-je... Néanmoins, je le laissai venir. Il vint, examina le malade, s'étonna de sa

maigreur. Jamais, me dit-il, il n'avait vu dans sa longue carrière un être réduit à cet état de *squelettisme*, puis il désapprouva le traitement, et finit par me promettre de rendre mon fils à la santé, et cela sans employer de remèdes. « Votre enfant est affaibli, me dit-il, c'est de la nourriture qu'il lui faut. » Nous ne pouvions le croire. C'était trop de bonheur; mais il parlait avec tant d'assurance que nous suivîmes ses conseils contrairement à l'avis de nos autres médecins; et (qui l'aurait pensé?) peu de jours après, sans qu'aucun remède eût été employé, une amélioration notable se manifesta dans l'état de notre cher malade. Bientôt les progrès devinrent, de jour en jour, plus visibles; six semaines après, il fut de force à supporter un voyage; nous le menâmes aux bains de mer. Vers le milieu du mois d'août, il commença à marcher; il était guéri... Sa mère l'avait sauvé, elle l'avait racheté, elle lui avait donné la vie une seconde fois.

Oui, elle l'avait racheté, mais dans quel triste état elle fut dès lors elle-même!... Seigneur! le sacrifice de sa vie avait été accepté. Pauvre, mais heureuse victime! son corps délicat n'avait pu résister aux secousses de ce violent orage. Bientôt elle eut dans la région de l'estomac une douleur que jamais n'a pu définir ni même comprendre aucun des nombreux docteurs que nous consultâmes, en France, en Allemagne et en Italie. Cette douleur, qu'on

nommait nerveuse, attaquait le principe de la vie, car elle l'empêchait de prendre aucune nourriture. Souffrant horriblement, la victime maigrissait et changeait d'une manière effrayante..... et avec quelle patience elle endurait ses maux! Quelquefois, elle restait jusqu'à deux jours de suite sans rien prendre; souvent elle avait des défaillances; on lui versait alors dans la bouche quelques cuillerées de bouillon, et elle revenait à la vie, mais pour recommencer à souffrir. Cet état dura près de quatre ans. Parfois, elle éprouvait de cruelles agitations; on voyait qu'il se passait en elle un rude combat, et son âme était aussi tourmentée que son corps; mais elle en parlait peu; son courage et sa résignation étaient héroïques, et plusieurs des médecins qui l'ont soignée, m'ont dit avec admiration, et quelques-uns les larmes aux yeux, n'avoir jamais vu un calme égal au sien dans d'aussi longues, d'aussi tenaces et d'aussi horribles douleurs. Souvent, bien souvent elle pleurait; mais, dans le fond du cœur, elle était heureuse, son fils était guéri! Et moi que faisais-je alors? Hélas! mon temps n'était pas venu et il me fallait pour ouvrir les yeux la fin du drame qui se passait devant moi. Oui, j'étais toujours aveugle, toujours sans prière et sans foi..... Ah! je vois bien à présent que l'homme peut mettre une barrière entre son âme et vous qui êtes la lumière. Il existe dans le mal un venin qui rend aveugle

l'âme qui s'en nourrit; et je suis convaincu que rien ne rend capable de voir la vérité comme le bien, comme le désir sincère du bien.

D'ailleurs, la nécessité que nous avons de la foi pour être vertueux; ce besoin de croire que nous éprouvons quand nous voulons réaliser l'idéal de la perfection qui est en nous, est une preuve incontestable du mérite de la foi et de la vérité du christianisme; car certes, personne n'oserait soutenir que la foi est un mal, qu'elle n'est pas une vertu? Erreur, me dira-t-on, « la foi n'est qu'une illusion, un soutien, c'est la béquille du faible. » D'après cela, ce serait par une erreur, par une illusion que l'homme arriverait au bien, à la vertu! Mais l'erreur est un mal, et ce serait le mal qui engendrerait le bien! O philosophes antichrétiens, soyez donc conséquents, et avant de condamner la foi, comparez vos œuvres avec celles qu'elle produit... Mon Dieu! vous savez combien je fus heureux le jour où vous apprîtes à mon cœur qu'aimer le bien, c'est commencer à croire en vous et à votre vérité catholique; qu'aimer le bien, c'est déjà vous aimer vous-même

IV

Combien d'hommes, s'ils lisaient ce que je viens d'écrire, hausseraient les épaules et m'expliqueraient en souriant de pitié la cause *naturelle et simple* de la guérison de mon fils et de la maladie de sa mère. « Cette guérison, diraient-ils, est due à l'arri-
« vée fortuite d'un nouveau médecin, au moment
« d'une crise qui s'opérait probablement dans la
« maladie; elle est due peut-être à un nouveau
« système de traitement, ou bien à la nature du
« malade qui, laissée à elle-même, a triomphé du
« mal. Quant à sa mère, elle avait une belle âme,
« mais la tête exaltée, et puis elle était femme et
« conservait sans doutes les superstitions habi-
« tuelles aux personnes de son sexe; d'ailleurs
« l'amour maternel explique tout; c'était une vraie
« passion qui lui donnait le besoin de se dévouer.
« Ne voyant plus de ressources ici-bas, elle se
« transporta par l'imagination dans un monde chi-
« mérique, et là, se saisissant avec ardeur de la
« première planche de salut qui se présenta, elle
« offrit sa vie en holocauste pour racheter celle de
« son fils. Bientôt cet enfant guérit, elle en fut heu-

« reuse, mais elle-même tomba dangereusement
« malade, et ceci est tout simple; elle avait tant
« souffert; le moral a une si grande influence sur le
« physique! et puis son esprit était probablement
« frappé, et elle se croyait, en quelque sorte, enga-
« gée à mourir. Quant à vous, ajouterait l'incré-
« dule, effrayé et touché par le spectacle de sa fin,
« vous avez naturellement changé votre manière
« de voir et votre manière d'être, mais vous n'avez
« pas pour cela renoncé au bonheur, et cherchant
« toujours votre satisfaction personnelle, vous vous
« êtes créé une nouvelle espèce de félicité ; félicité
« fantastique dans un monde surnaturel et imagi-
« naire. C'est là, bien clairement, le résumé de
« votre histoire, et vraiment on ne saurait y voir
« un miracle. »

Oui, c'est là le résumé de mon histoire; et moi, non plus, je n'y vois point de miracle, je n'en cherche point. Il est inutile de torturer les événements pour leur prêter une couleur merveilleuse ; non, cela n'est pas nécessaire ; assez de faits miraculeux, assez de guérisons et de conversions ont attesté et attestent encore tous les jours , dans le monde catholique, votre puissance, votre sagesse et votre amour, ô mon Dieu! Je les admire, ces manifestations surnaturelles de votre providence, et mon esprit stupéfait s'abîme et s'anéantit devant l'éclat de votre majesté. Oui, comme les Israélites

au pied du Sinaï, je me prosterne et j'adore. Je n'ai pas besoin de miracles, car je vous vois dans tout ce qui m'entoure, dans ma vie habituelle et journalière, et surtout dans ces coïncidences admirables d'événements que vous faites surgir si souvent pour notre bien, sans déranger les lois du monde ; en un mot, je vous vois et vous reconnais dans tous les détails de votre gouvernement temporel qui me remplit d'admiration, d'amour et de foi, ou plutôt, Seigneur, si je n'ai pas besoin de miracles, c'est parce que j'en vois partout, le miracle est permanent, et s'il ne nous paraît pas toujours tel, c'est parce que votre action miraculeuse est journalière, incessante, et qu'ici-bas rien n'est plus commun, et pour ainsi dire naturel, que le surnaturel.

O mon divin Maître ! que de grâces je dois vous rendre de ce que vous daignez vous abaisser jusqu'à moi, pour me faire voir ces vérités ; je les comprends, elles sont dans mon cœur, elles sont à moi, et quand même je ne puis les expliquer, je les sens, et cela me suffit. Mais je voudrais encore faire partager à tous mes frères le bonheur qu'elles procurent ; et le puis-je ? Hélas ! que peut l'homme lorsqu'il s'agit de convaincre de choses divines ? Il ne persuade que ceux que vous avez daigné toucher d'abord ; oui, il faut que la terre qui doit recevoir la divine semence de la parole, le puisse, c'est-à-dire qu'elle le veuille, et pour cela il faut qu'elle ait

été labourée par le soc de la foi, et surtout pénétrée par la rosée de la grâce. Alors, loin de se refuser à votre action, elle entr'ouvre son sein avec joie, afin de recevoir le grain qui produira en elle et autour d'elle des plantes magnifiques, chargées de fleurs et de fruits. Et puis, l'homme ne peut pas tout expliquer.... il y a des vérités qu'il faut croire. Ah! ce fatal désir de tout savoir, de tout comprendre, ce désir, fils de l'orgueil, a perdu l'humanité. On ne veut pas s'avouer son ignorance, on ne veut pas admettre qu'il existe des vérités que le raisonnement ne peut atteindre, mais que la conscience reconnaît et que le bon sens trouve partout. Et si, dans l'origine des sciences les plus positives, tout est mystère, comment n'en serait-il pas de même, et à bien plus forte raison, dans les choses de la religion? Expliquez l'origine de l'amour; d'où vient-il? d'une sympathie? Mais qu'est-ce que la sympathie? Je ne sais... Et l'espérance, qu'est-elle? Un désir. Mais qu'est-ce qui fait naître ce désir? Encore je ne sais. — Et pourtant on admet l'amour, on admet l'espérance; pourquoi donc ne pas admettre la foi? Ah! je le sais, c'est parce qu'elle enseigne des choses qui répugnent à notre orgueil, à nos goûts corrompus et aux intérêts mesquins de notre demi-science. D'ailleurs, si on ne peut expliquer les vérités fondamentales des sciences positives ou des sentiments humains, comment expliquerait-on

celles de la science divine? La seule tentative de cette recherche est folie; il faut donc bien admettre que, pas plus que les sens, le raisonnement ne peut suffire pour tout connaître. C'est en vain que la créature s'évertue, elle est entourée de mystères. Ce que nous savons n'est rien, ce que nous ignorons est infini. Quel orgueil de vouloir tout comprendre et de ne pas vouloir ignorer! C'est de vous, divin Créateur, que nous recevons la vie, l'âme, l'intelligence, le sentiment, la conservation; tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes vient de vous, et nous ne voudrions pas avoir reçu de vous le besoin, la nécessité de la foi! Comme l'ange rebelle, nous voudrions nous égaler à vous; mais c'est en vain, car jamais nous ne saurons la mystérieuse parole de la céleste énigme. Cette connaissance n'appartient pas à l'homme. Vous avez parlé, vous avez révélé certaines vérités, nous devons les admettre et y croire. Oh! ce n'est pas pour rien que la foi nous est donnée : elle nous élève vers le ciel; comme l'aigle, elle abandonne la plaine, elle vole dans les airs, et seule elle regarde le soleil. En effet, qui sont les hommes vertueux, heureux et savants? Seulement les vrais chrétiens, les hommes de foi. Oui, je le répète, rien n'est plus commun que le surnaturel, et on ne peut vraiment nier le surnaturel, comme on ne peut nier aucune de nos croyances catholiques, sans arriver, par voie de con-

séquence, à la négation de votre existence elle-même. Or, il y a peu d'hommes, même parmi les plus téméraires qui, de sang-froid, se déclarent athées. Le plus grand nombre arrive à cette épouvantable absurdité sans s'en douter ; mais c'est toujours à grand'peine, et jamais sans avoir étouffé des remords. Qu'elle est terrible la punition de leur audace ! Mon Dieu, n'avez-vous pas défendu au premier homme de goûter du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ? N'avez-vous pas défendu aux Israélites, sous peine de mort, de passer les barrières en s'avançant vers vous? Seigneur, vous êtes un Dieu caché! C'est en vain que, pour se soustraire à l'athéisme, les incrédules de tous les siècles ont inventé des systèmes religieux. Il n'y a pas de Dieu intermédiaire entre vous, Dieu des chrétiens, et le nihilisme des athées.

Tous ces systèmes que l'on voit naître par milliers, puis mourir, brûlés par le soleil éclatant du christianisme, tous ces systèmes mènent, tôt ou tard, leurs adeptes au matérialisme, c'est-à-dire à l'athéisme, au désordre moral et physique. C'est là, je le répète, une punition de leur audacieuse recherche. Connaissons-nous les mystères dont vous vous êtes réservé la parfaite intelligence, quoique vous en fassiez quelquefois entrevoir les secrets à vos élus, la prière, par exemple? Le chrétien croit et sait que, dans des circonstances données,

elle obtient des grâces particulières. Ceci tient évidemment du mystère, et pourtant, qui nous prouvera que l'effet de la prière ne pourrait avoir lieu quand même vous ne gouverneriez le monde que par une providence naturelle ? Qui connaît les secrets du monde métaphysique, et qui sait où se trouve la limite précise entre le naturel et le surnaturel ? Votre Église me dit bien que tel fait est miraculeux, et que tel autre ne l'est pas ; mais que d'événements elle abandonne au jugement de mon cœur et de ma foi ! D'ailleurs, ne m'ordonne-t-elle pas de croire, ô mon Dieu ! que toutes vos œuvres sont merveilleuses, et que la loi qui régit le monde est divine ! Je dois même croire que vous rapportez tout à une fin surnaturelle, comme je dois croire que pour vous, Être tout-puissant, l'événement surnaturel est aussi facile que l'événement naturel. Oh ! si nous pouvions, par une méditation fréquente de vos mystères, rendre à l'âme son existence spirituelle, son existence normale, nous comprendrions, en quelque sorte, que le surnaturel pénètre et enveloppe, pour ainsi dire, tout l'ordre de la nature. Pour le chrétien, le miracle n'est vraiment pas étonnant ; il le ravit et l'enchante, bien loin de le troubler ; tandis que le matérialiste, à la vue d'un miracle, s'étonne, se révolte, et n'a d'autre ressource que la négation d'un fait évident, ou bien une explication puérile qui, de son propre

aveu, le laisse dans un doute désolant. Mais ne pourrait-on pas lui dire : Ou Dieu existe, et alors rien de plus simple que le miracle, ou il n'existe pas, et alors le monde sans Dieu est un fait mille fois plus incompréhensible que le miracle ; l'univers, l'homme, tout devient inexplicable. Certes, si vous admettez une loi, un ordre ici-bas, il faut aussi reconnaître un législateur, une intelligence toute-puissante et créatrice ; et une fois ce législateur admis, quel rôle lui donnez-vous ? L'immobilité. Mais s'il a été nécessaire pour créer, ne l'est-il pas pour conserver? Oui, sans doute, vous ne pouvez le nier. Mais alors nous avons la Providence divine et son action incessante sur nous ; son action, qu'elle peut varier à l'infini ; son action, à laquelle elle peut faire produire des effets plus admirables encore que ceux qu'elle a renfermés dans le domaine des lois de la nature. O mon Dieu! ô mon divin Maître! je ne m'étonne plus aujourd'hui des miracles par lesquels vous manifestez votre puissance et votre amour ; à leur vue, je me prosterne et j'adore ; ils me ravissent, mais je les regarde comme une conséquence de votre toute-puissance et de votre amour, qui veut nous conduire au bonheur par la foi.

V

Et maintenant, le fait de la guérison de mon fils est-il surnaturel? Seigneur, je n'en sais rien, et peu m'importe; ce que je sais avec certitude, c'est que, dans cet événement, votre action est manifeste. Mon fils était condamné par la science humaine, et, d'après toutes les probabilités, il devait mourir; mais sa mère vous a demandé sa guérison, et il a guéri; mais elle vous a demandé de souffrir pour lui, de mourir pour lui : elle a souffert et elle est morte; elle est morte en vous bénissant. Vous l'avez donc exaucée, mon Dieu, et en l'exauçant, vous lui avez donné infiniment plus de bonheur que n'aurait pu lui en offrir l'existence la plus belle, selon l'opinion du monde. — Oui, c'est avec enthousiasme que je le répète : si nous vivions davantage de la vie de l'âme, combien le rapport qui nous lie à vous serait plus facile à comprendre; car c'est l'âme et non le corps qui vous parle, qui vous prie et qui vous voit en quelque sorte, quoiqu'au milieu d'un mystère; c'est l'âme qui reçoit les grâces spirituelles dont vous éclairez parfois les créatures. Et nous, qui ne vivons que par le corps ou pour le corps, nous nous

étonnons de ne pas comprendre ce que l'âme seule peut saisir, et alors nous éclatons en plaintes, ou bien nous nions le rapport qui nous unit à vous. Mais pour vous voir, Seigneur, pour vous entendre, pour vous toucher, pour vous goûter, il faut d'autres sens que ceux de la matière, il faut, en quelque sorte, des sens spirituels. Il n'est pas donné à tous de parvenir à ce haut degré de bonheur, à cet état de douce contemplation qui commence sur la terre la béatitude céleste; mais il est donné à tous de vous le demander, de le chercher, de vous remercier quand vous accordez cette grâce, de vous remercier quand vous la refusez; car alors vous nous jugez dignes de souffrir pour vous. Il est donné à tous de s'approcher de vous en s'examinant et en se purifiant; il est donné à tous de se livrer à la sainte pratique de la méditation; il est donné à tous d'oublier tous les jours, pendant quelques instants, sa vie matérielle, de la suspendre, en quelque sorte, afin de développer celle de l'âme. L'âme et le corps se combattent toujours, la vie est leur champ de bataille, et ce que l'un d'eux gagne, il faut que l'autre le perde. Seigneur, accordez-moi donc de m'unir plus souvent à vous par la contemplation de vos mystères. Je sais que, pour parvenir à ce but, nous pouvons faire des efforts, que souvent nous pouvons vaincre la paresse, la froideur et le dégoût, et parfois il dépend de nous de nous

élever jusqu'à vous ; car vous l'avez dit : Frappez, et on vous ouvrira ; cherchez, et vous trouverez. Mais c'est à vous seul à nous inspirer le désir de chercher, à vous de nous donner la force de frapper ; et si vous avez fait cette grâce à moi, créature indigne, que peuvent attendre ceux dont la vie a été pure, dont les actions sont louables ?

Quant à la guérison extraordinaire de mon fils, elle serait due, suivant l'incrédule, à l'arrivée fortuite d'un nouveau médecin, à une crise favorable, à un nouveau système de traitement... Mais qu'on explique avant tout les termes dont on se sert. Que veut dire une *arrivée fortuite,* un *événement fortuit ?* Entendrait-on peut-être le hasard ? Mais alors nous retombons dans l'absurdité de l'athéisme, et si ce n'est pas au hasard que sont dus les événements, à qui faut-il les attribuer ? Évidemment à quelqu'un, sans quoi il y aurait un effet sans cause. Mais cette guérison, me dira-t-on, est due simplement au médecin lui-même. Je le veux bien ; mais ce médecin, il a une volonté, il est libre, c'est un être intelligent, doué de qualités morales... Et alors d'où vient-il ? du *hasard ?* Non certainement, ce serait de l'absurde. Mais alors d'où vient-il, qu'est-il ? a-t-il une âme ? cette âme est-elle immortelle ? On me répondra peut-être qu'on n'en sait rien, qu'on ne peut ni ne veut le savoir, et on s'abandonne au scepticisme. Mais ignore-t-on qu'il est des choses

qu'il faut savoir, qu'il importe de connaître, ou qu'il faut au moins chercher à connaître?... Certes, lorsque le soir arrive, le voyageur fatigué, en entrant dans une ville, s'informe d'un gîte, il le cherche et le trouve... et l'homme, mortel, ne veut pas savoir ce qu'il devient après sa mort, il ne veut pas même savoir ce qu'est la mort. Peut-être tout finit avec le corps, dira-t-il? Mais alors pourquoi s'abstient-il du mal (supposons qu'il s'en abstienne)? pourquoi ne se livre-t-il pas à ses passions?... Il parlera de sa conscience; mais qu'est-ce que la conscience? Je ne sais..., encore je ne sais... O malheureux, ne vois-tu pas que ton entêtement, que ton orgueil te perdent, et que, pour un incrédule qui ne fera pas autant de mal qu'il le pourrait, d'après les principes qu'il professe, il y en aura dix mille qui se laisseront aller au torrent des plus mauvaises passions? Mais comment parvenir à la connaissance de ces mystères? poursuit le sceptique; à qui ajouter foi? Je ne reconnais à personne le droit de m'imposer sa croyance. La réponse n'est pas difficile. D'abord, et avant tout, lui dirai-je, il faut se défaire de l'orgueil, il faut être humble, il faut être libre, c'est-à-dire secouer le joug de ses passions; il faut de toute nécessité désirer avec ardeur la possession de la vérité, de la vertu, du bien, en un mot, que tout homme, qui n'est pas un monstre, doit aimer ou au moins doit désirer d'aimer.

Alors, s'enveloppant d'humilité, de simplicité, de pureté, il faut chercher, c'est-à-dire consulter d'abord sa conscience et sa raison, interroger ensuite le sentiment unanime de l'humanité, la tradition des peuples qui ont cru, contempler la dégradation, le malheur de ceux qui ne veulent pas croire, enfin et surtout il faut prier. — Prier..., à ce mot l'incrédule jette des cris... Prier! dira-t-il, c'est impossible, car pour prier il faut croire, et vous dites que c'est par la prière que la foi s'obtient. — C'est un cercle vicieux. — Qu'il se calme, car il y a deux manières de prier : l'une est celle du chrétien, elle est positive, car il croit et il sait; mais il y en a une autre bien puissante aussi, elle attire aussi des grâces, et vous savez, mon Dieu, que j'en ai fait l'expérience. Cette prière-là est conditionnelle. Il faut dire : « Je suis ignorant, je ne sais d'où je viens, ce « que je suis ni où je vais; mais je désire le savoir. « J'entends autour de moi parler de vérité, de bien « et de bonheur. Oh! j'aime la vérité, je désire le « bien, je cherche le bonheur. On me dit que ce « bonheur existe, que c'est la vertu, que c'est la « vérité, un être, un esprit, le Créateur du monde, « mon Créateur, en un mot, celui qu'on nomme « Dieu. On me dit, en outre, que j'ai en moi une « âme, un esprit créé d'après l'image de ce Dieu « que je ne vois pas, et que tous invoquent. On « m'assure que mon âme peut communiquer avec

« lui et s'élever jusqu'à lui. Ah ! si tout cela est « vrai, si Dieu existe, s'il est ce bien que je désire, « s'il peut m'entendre, je me soumets à lui, je me « prosterne devant sa majesté et me jette dans ses « bras. Si Dieu existe, s'il est bon, s'il est puissant, « qu'il voie ma peine et qu'il ait pitié de moi! Au- « trefois je ne m'inquiétais pas de la vérité, et je « courais après un bonheur qui m'a trompé. Mais « à présent je cherche le vrai bonheur, le bien su- « prême. S'il peut, qu'il vienne donc ! qu'il se ré- « vèle à moi, et je l'adorerai, je l'aimerai et le « servirai de toutes les forces de mon être. » Voilà ce que doit dire tout homme incrédule qui veut sincèrement le bien. Oui, qu'il le demande, et il sera exaucé, j'en réponds, il sera vertueux et heureux.

Mais, malheureusement, on ne veut pas demander, on ne veut pas guérir, et l'incrédule, prenant toujours le fantôme du bonheur pour le bonheur lui-même, chérit son incrédulité et son ignorance.

Donc, en ce qui concerne *l'arrivée fortuite* du médecin chez mon fils, il faut, évidemment, pour résumer tout ce que j'ai dit là-dessus, l'attribuer ou au hasard, qui est un mot vide de sens, ou à votre volonté, Seigneur, votre volonté qui peut tout, qui répond à tout, à votre providence, en un mot, qui, après nous avoir créés, nous gouverne, nous éclaire, nous console, nous éprouve et même nous châtie,

afin de nous faire goûter dans votre sein le bonheur éternel, pour lequel vous nous avez formés.

Mais je ne veux pas m'arrêter plus longtemps sur ce sujet. Que l'incrédule sourie de pitié, je ne puis que prier pour lui; qu'il sourie, moi je ne cesserai de vous louer et de vous remercier. Oh! j'en ai besoin, j'en ai besoin non-seulement pour être heureux, mais pour être vertueux; j'en ai besoin pour être en harmonie avec moi-même, avec ma raison, avec ma conscience. — Oui, mon Dieu, je vous bénis de tout ce que vous avez fait pour moi, je vous bénis d'avoir guéri mon enfant, je vous bénis de lui avoir donné une telle mère, je vous bénis dans ma douleur. Gloire à vous, Seigneur, gloire à vous!... Oh! que ne vous ai-je toujours aimé, que ne vous ai-je toujours connu!

VI

Avec quelle rapidité s'accomplissait le vœu héroïque que la mère avait fait pour racheter la vie de son fils. Hélas! elle avançait à grands pas vers la mort. Pardonnez-moi, mon Dieu, ce cri de ma faiblesse. Elle avançait à grands pas, car elle n'avait même plus quatre années à passer sur la terre.

Elle dépérissait visiblement; mais à mesure que son enveloppe mortelle s'affaiblissait, son âme devenait plus forte et plus belle. Qu'il est sublime, Seigneur, le travail de la grâce sur l'âme qui s'est donnée à vous! Vous vouliez, sans doute, qu'avant de quitter la terre cette femme bénie eût le temps de se purifier et qu'elle ressentît en elle-même les admirables effets de son dévoûment. O la merveilleuse conduite de votre providence! Vous aviez accepté son sacrifice, il s'accomplissait; mais vous vouliez qu'elle en fût récompensée même sur la terre. Ce sacrifice devait, pour ainsi dire, entrer dans son existence, s'identifier avec sa vie, et y produire des fruits délicieux : la résignation, la patience, la douceur et la force chrétienne. Oui, elle devait se purifier assez pour être en état de voir la vérité ici-bas, assez pour la voir un jour complétement dans le ciel. Ah! vous l'avez dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

Vous avez dit encore : « Celui qui a déjà été lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds, et il est pur dans tout le reste. » Comme chrétienne, elle avait été lavée par les eaux du baptême, et plus d'une fois par votre précieux sang; en outre, elle l'avait été par la souffrance et par le sacrifice volontaire de sa vie et de son bonheur terrestre. Et si les événements, si la mort ne lui ont pas permis de

réaliser le désir qu'elle avait de faire partie de votre Église, si cette mort trop rapide ne lui en a pas donné le temps, Seigneur, vous savez qu'elle appartenait à l'âme de l'Église, qu'elle était catholique par l'esprit. Certes, le désir ardent qu'elle avait d'abjurer les erreurs du schisme et de les voir abjurer par tous ceux qu'elle aimait, lui aura fait trouver grâce devant vous; je l'espère, je puis l'espérer, car je sais que vous êtes miséricordieux et que vous ne voulez pas la mort de votre créature. Quant aux taches qui lui restaient à laver, ô mon Dieu! vous lui aurez pardonné sans doute..... car elle a tant prié, on a tant prié pour elle, et puis, je le répète, elle a tant souffert : la souffrance acceptée, la souffrance demandée, n'est-elle pas la prière en action? Enfin, mon Dieu, je le dis avec bonheur, elle avait le cœur pur, elle était simple, vraie et pleine de bonne foi. Pendant les trente-six ans qu'elle a passés sur la terre, aucune mauvaise pensée n'a souillé son imagination en s'y arrêtant, jamais un mensonge n'a souillé ses lèvres. Oh! il faut avoir été doué d'une grâce particulière et avoir atteint un haut degré de vertu, pour concevoir et réaliser l'idée du sacrifice, comme elle l'a conçue et réalisée. En la voyant, on devinait qu'au fond de son âme était un mystère, et son âme se réfléchissait sur toute sa personne. Dans les dernières années de sa vie, son seul aspect arrachait

des larmes ; elle portait, en quelque sorte, le caractère de la victime volontaire, on aurait dit une statue de la sainte résignation. « Souffrir et se taire, » telle était la devise qu'elle avait adoptée. Oui, je trouve ces paroles tracées de sa main dans tous ses écrits et dans tous ses livres ; cette pensée revenait à tout moment sous sa plume. Oh ! pour la juger, il aurait fallu connaître, comme moi, son âme de cristal ; c'était un diamant tombé du ciel, c'était un trésor d'amour. Et puis, quelle délicatesse de sentiment, quelle crainte naïve ! Sans cesse troublée de peines de conscience, elle se tourmentait pour des fautes que tant d'autres auraient considérées comme des vertus. Mon Dieu, il est un souvenir qui me remplit de consolation, vous le savez. Je me dis que j'ai toujours sincèrement aimé cette femme excellente ; toujours je lui ai rendu justice dans mon cœur et devant le monde, et toujours j'ai eu pour elle une profonde vénération ; je me sentais si mauvais en me comparant à elle. C'était une âme d'élite ! Avec quel soin elle cachait non-seulement le bien qu'elle faisait, mais même ses bons sentiments ! car elle avait l'instinct de l'humilité. Quant à son vœu, jamais elle n'en parlait, on aurait pu croire qu'elle l'avait oublié ; elle ignorait le mérite de son action, et ce ne fut que plus tard, en lisant les ouvrages du comte Joseph de Maistre, qu'elle comprit ce qu'elle avait fait, qu'elle comprit la

théorie qu'elle avait si bien mise en pratique.

Seigneur, je le dis, et je sais que c'est la vérité, si ma femme, au moment de sa mort, a eu quelque faute à expier, c'est à moi à l'expier pour elle, et je veux croire que votre justice ne l'aura pas rendue responsable de fautes dont moi seul je dois porter la peine. Le bien qu'elle a fait lui appartient, ou plutôt à vous, ô mon Dieu! quant aux imperfections, c'est moi qui en suis coupable. Punissez-moi donc, Juge suprême; faites-moi souffrir, mais qu'elle ne souffre pas.

Et pourtant, malgré mon admiration pour elle, je ne veux pas faire un roman; d'ailleurs, à quoi bon idéaliser ce qui est si beau? Parfois, elle se permettait de légers murmures, arrachés par les souffrances que son corps délicat ne pouvait endurer; mais ces murmures ne duraient qu'un instant. C'étaient des impressions passagères qui faisaient naître des actes de vertu, car elle s'humiliait profondément aussitôt qu'elle s'y était laissée aller. « Pardonnez-moi, disait-elle, je ne sais ce que je fais, » en s'appliquant à elle-même vos divines paroles : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Ou bien elle disait encore : « Mon Dieu, ce n'est pas moi qui murmure, c'est mon corps, c'est ma maladie. » A mesure qu'elle avançait vers sa fin, ses amis et moi nous remarquions le progrès qui s'opérait en elle; toutes ses

facultés morales se développaient sous l'action de la foi.

Mais hélas! je ne croyais pas encore; et, me matérialisant de jour en jour davantage, je me précipitais dans la mort de l'âme. J'avais presque oublié le vœu de cette mère héroïque; je n'y avais, d'ailleurs, jamais attaché une idée sérieuse, et, habitué à la voir souffrir, j'étais loin de croire sa fin si prochaine. Ce ne fut que bien plus tard que cette pensée se présenta quelquefois à mon esprit.

VII

Mon Dieu, que l'enseignement catholique est admirable, et comme il porte le cachet de la vérité! Les Pères de l'Église et les chrétiens des premiers siècles avaient bien raison de dire qu'il n'existe pas de crime plus grand que le schisme ou l'hérésie, car ces deux fléaux brisent votre unité, en dehors de laquelle il n'y a pas de vérité, cette unité que vous nous ordonnez de conserver si soigneusement; ils détruisent, en outre, votre ouvrage, en enlevant des milliers d'âmes au bonheur que vous leur destiniez. En effet, Seigneur, si vous êtes la vérité, et si la vérité seule peut donner le bien su-

prême, ou plutôt, si la vérité est la même chose que le bien et le bonheur, il est clair que, en privant les hommes de la vérité qui est dans l'unité, on les prive du bien et du bonheur, on les prive de vous, ô mon Dieu! et par cela seul qu'ils sont privés de vous, ils doivent souvent faire le mal. Ces réflexions justifient complétement, si toutefois elle a besoin d'une justification, la sentence : *Hors de l'Église point de salut,* sentence qui scandalise nos chers frères séparés, et qui pourtant veut dire simplement que, en dehors de la vérité, il n'y a point de bien, point de bonheur possible, assertion que, certes, personne n'oserait nier. — Oh! quel triste compte auront à rendre, au jour du jugement, Photius, Michel Cérulaire, Luther, Calvin, etc.!

Ces pensées me sont venues en songeant à ma femme, au désir ardent que son cœur si pur lui inspirait de se faire catholique, et aux péchés, légers sans doute, qu'elle a eu à expier; et aussitôt le dogme du purgatoire, que l'Église grecque a corrompu et que le protestantisme a nié, s'est présenté à mon esprit, et je me suis senti enflammé d'amour et de reconnaissance pour vous, mon divin Maître!

Combien ce dogme du purgatoire est logique, moral, consolant et vrai, et combien sont à plaindre ceux qui le rejettent!

Il est logique, car il est fondé en raison; conso-

lant et moral, car il répond aux besoins du cœur et stimule pour le bien ; enfin, il est vrai, car l'Église l'enseigne, car il est prouvé par la tradition et par le saint Évangile.

Il est logique, car s'il est vrai que nous sommes créés pour le bonheur éternel, et si le bonheur éternel n'est autre chose que l'union avec vous, c'est-à-dire l'union avec la perfection, la jouissance de votre perfection et la participation à votre perfection, il est clair que, pour arriver à ce but, il faut être d'une pureté que bien peu d'hommes ont pu atteindre ici-bas ; il est clair qu'il faut être saint, et que la moindre tache doit ternir cet état de sainteté qui est la condition sans laquelle on ne peut jouir de vous, ô mon Dieu! Et ici, il n'y a ni caprice ni tyrannie ; cela est juste et conséquent, il est même impossible qu'il en soit autrement. En effet, divin Jésus, ne nous est-il pas ordonné de vous prendre pour modèle, vous qui êtes la perfection? Les chrétiens ne sont-ils pas les membres de votre corps? Vous-même n'avez-vous pas dit : « Soyez parfaits comme votre Père au ciel est parfait? » Cette idée de perfection est écrasante, et pourtant le simple bon sens comprend qu'il faut être parfait pour posséder la perfection; infini, pour en jouir, ce qui est la même chose. Il comprend que le moindre mal dans une âme empêche nécessairement son union avec vous, mon Dieu. Mais bien peu d'hom-

mes arrivent à la sainteté pendant leur vie terrestre, bien peu sont assez purs pour aller directement au ciel, de sorte que, si on n'admet pas le lieu de purification, on se trouve forcé de croire que les hommes coupables d'un seul péché véniel souffriront pendant l'éternité d'affreux remords et de cruels tourments. Cela renverserait toute idée d'amour, de justice et de miséricorde. Les protestants ont si bien senti cette inconséquence, que, ne voulant pourtant pas reconnaître humblement leur erreur en admettant le purgatoire, qu'ils avaient une fois rejeté, ils en sont venus aux sentiments les plus étranges : les uns, ceux qui sont de bonne foi (et j'en connais), voulant rester chrétiens, sont obligés de dire : « Eh! qu'importe que nous mourions la conscience chargée de quelques fautes? Les mérites de Notre-Seigneur suffisent, et au delà, pour les effacer et nous sauver. » D'après ce raisonnement, l'âme coupable se trouverait tout à coup innocente par cela seul qu'elle serait séparée du corps, et sans qu'elle eût songé à se repentir, sans qu'elle eût expié, sans qu'elle eût payé sa dette? D'après ce raisonnement, pourquoi l'homme se priverait-il du péché mortel? Les mérites infinis de Notre-Seigneur sont certes assez grands pour tout effacer. Hélas! l'abus de cette vérité a mené les protestants si loin, qu'au synode de Dordrecht, entre autres, ils en sont venus, de conséquence en con-

séquence, jusqu'à poser des principes qui autorisent le mal. Au reste, toutes les erreurs se tiennent par la main; une fois hors de la vérité, on tombe dans l'absurde, et on peut dire, avec raison, que les protestants vertueux qui s'appliquent à vaincre leurs mauvaises passions, tout en niant le mérite des œuvres, sont bien meilleurs que leur religion, et qu'ils ne sont vertueux que par une heureuse inconséquence. Un vrai protestant devrait être fataliste.

Quant au dogme de l'expiation, qui les scandalise si fort, il est pourtant bien naturel, il est fondé sur la tradition de tous les peuples, et le sens commun suffirait seul pour le comprendre, si la foi ne nous ordonnait de l'admettre. En effet, le bien, l'ordre devrait être l'état normal de ce monde, qui est sorti de cet état par le péché, par le mal. Le désordre y règne; mais votre action incessante travaille à rétablir l'ordre sur la terre. Le bien qui s'y fait par les hommes vertueux, par vos élus qui, tout en agissant conformément à votre volonté, sont néanmoins vos coopérateurs libres (ce qui est absolument nécessaire pour l'harmonie générale), ce bien, dis-je, tend à l'avénement de votre règne dans ce monde, tandis que le mal qui s'y commet, et qui amène le désordre, tend, au contraire, à l'avénement du règne du mal, du démon. Quand votre règne arrivera-t-il ici-bas? Seigneur, c'est un des mystè-

res de votre providence. Mais ce qui se passe dans l'humanité en général a lieu aussi dans chaque individu ; en lui la tache originelle a été lavée par les eaux du baptême, et il se trouve dans un état de grâce et d'innocence où il dépend de lui de rester. C'est là son état normal, son ordre intérieur; s'il y reste, il est sauvé, il est saint, et le sang de Jésus-Christ n'a pas coulé en vain pour lui; mais s'il pèche, évidemment son ordre intérieur est troublé, il n'est plus en harmonie avec lui-même, il y a désaccord dans tout son être. Or, pour rentrer dans l'ordre, il faut qu'il répare le mal que sa faute a produit, et pour cela il n'a d'autre moyen que le repentir qui, d'une part, efface le dommage intérieur qu'il a fait à son âme, et, d'autre part, amène médiatement la réparation du dommage extérieur que son péché a dû produire. Il est vrai que, pour avoir été pleurée, la faute n'en a pas moins existé; mais d'abord le repentir et puis la réparation, en un mot, la pénitence détruit le double effet de la faute, l'ordre n'est plus troublé, et c'est là l'essentiel. On ne peut pas faire qu'un crime commis ne l'ait été, mais on peut, en faisant naître le repentir dans l'âme coupable, et en réparant le dommage par la punition, rétablir l'ordre momentanément troublé. La conduite de votre providence à notre égard nous prouve que toute faute entraîne nécessairement un châtiment et oblige à une réparation; mais il est

clair que l'ordre n'est que mieux rétabli quand le coupable, touché de la grâce, s'inflige de lui-même l'inévitable punition. Pour que l'homme soit en état de profiter des avantages qui sont la conséquence, la récompense de la vertu, il faut donc qu'il soit vertueux, c'est-à-dire qu'il soit dans le bien; or, il y a deux manières d'y être : ou par l'absence du péché, ou par le repentir et la réparation. S'il fait le mal, s'il y persiste, il se condamne volontairement et sciemment à ce qui est la conséquence inévitable du mal, à l'enfer. Si, au contraire, il se repent, s'il souffre, s'il pleure, en un mot, s'il est puni et qu'il accepte sa punition, il est clair qu'il répare, qu'il expie, qu'il paye et qu'il rentre dans le bien. Et ceci est encore, ô Dieu clément! un effet de votre miséricorde, qui veut bien accepter la réparation de nos offenses, et admettre que le repentir soit comme un second baptême qui lave et purifie. On le voit, le sens commun suffit pour faire comprendre qu'il faut, avant d'être en état de participer à la perfection du paradis, avoir réparé le mal et avoir été purifié. Or, toute réparation, toute purification exige un sacrifice et amène une souffrance.

Voilà, Seigneur, ce que j'avais à dire aux protestants qui veulent rester chrétiens, tout en soutenant que l'âme chargée d'un péché véniel peut aller en paradis sans avoir expié. Mais il en est d'autres

qui, se refusant à croire à des peines éternelles, ont déclaré de leur propre autorité qu'il n'y a plus d'enfer, et, comme dit le comte de Maistre, après s'être brouillés avec l'Église pour nier le purgatoire, les protestants finissent par ne plus admettre que le purgatoire, c'est-à-dire une punition temporelle et une purification de tout péché. Mais ceci est contraire à la raison, à la morale et à l'Évangile, et cette négation de l'enfer ne mériterait pas une attention sérieuse si elle n'était pas une preuve de plus à l'appui de la vérité du dogme du purgatoire, dogme que le simple raisonnement prouve d'une manière triomphante.

Mais j'ai dit aussi que ce dogme est moral et consolant, et rien n'est plus vrai. Quoi de plus terrible, en effet, que de se dire que l'enfer est presque inévitable? Cette conviction que l'homme est infailliblement damné si, au moment de sa mort, il n'est pas assez pur pour le paradis, est non-seulement désespérante en soi, mais encore profondément immorale par le désespoir qu'elle doit faire naître dans toute âme qui cherche le bien et le bonheur. Certes, rien n'est plus rare que la sainteté, et combien d'hommes sont assez purs pour se réveiller au moment de la mort dans votre sein paternel, ô mon Dieu? Un très-petit nombre sans doute; mais avec la conviction de cette vérité, quand on a le malheur de nier le purgatoire, ne doit-on pas se

dire, en pensant aux inévitables péchés véniels dont on charge à chaque instant sa conscience, ne doit-on pas s'écrier avec désespoir : Non, non, c'est impossible, pour moi il n'y a pas de salut ? Or, l'espérance est une vertu et le désespoir un péché, et un péché d'autant plus dangereux qu'il ouvre la porte à tous les autres péchés. Le désespoir, c'est la négation de Dieu, puisqu'il est la négation de son amour. Oui, on se dit que l'on est perdu; mais comme, malgré le sophisme dont on est victime, on se refuse à croire que l'on sera damné pour des fautes légères, on tombe nécessairement dans une espèce de doute ou d'indifférence, dans une apathie coupable, dans ce triste milieu enfin où demeurent un grand nombre de nos bien-aimés frères grecs et protestants, qui ne peuvent vous aimer réellement, car ils s'aiment trop eux-mêmes.

Non, chez eux il n'y a point de pur amour; les catholiques seuls peuvent vous aimer, la vérité seule peut engendrer la sainteté; l'histoire de l'Église est là pour le prouver. Nos frères séparés veulent bien acquérir la vertu, mais sans efforts. Or, pour arriver au ciel, il faut employer une sainte violence; et quelle violence pourrait employer l'immobilité ou le fatalisme? Tandis que, parmi nous, ceux qui cherchent à mériter le ciel sont sans cesse encouragés par l'espérance de l'expiation, et si parfois un catholique se livre volontairement au

désespoir, c'est parce qu'il n'est plus catholique que de nom, c'est parce qu'il ne croit plus à nos dogmes. Nous péchons sans doute, je le sais, mais nous avons le sacrement de pénitence pour nous relever, le purgatoire pour compléter notre expiation.

Ai-je besoin, Seigneur, après tout ce que je viens de dire, de prouver que le dogme du purgatoire est consolant ? Ah ! lorsqu'on a perdu un être chéri (et qui n'en a pas perdu?) il est doux de penser que, si son âme n'était pas assez pure pour s'unir à vous dès l'instant de sa mort, elle habite un lieu d'où elle se prépare, en montant de clartés en clartés, à s'élancer enfin dans votre sein, foyer de lumière ; il est doux de penser que nous pouvons prier pour elle et tendre une main secourable à cette âme qui, parvenue un jour aux célestes régions, nous offrira, à son tour, un appui pour monter vers elle. Je ne conçois pas la douleur sans cette douce croyance, et cela, mon Dieu, m'est une preuve certaine de la vérité de votre Église. Oh ! vous tous qui ne croyez pas au purgatoire, ô mes frères chéris ! que la pensée de la mort est vide pour vous, c'est un abîme sans fond ; à la mort, tous vos liens sont brisés, et à moins d'avoir la certitude du salut de ceux que vous pleurez, vous restez seuls sur la terre, et vous ne pouvez vous unir aux objets de votre amour.

Le dogme du purgatoire est donc logique et consolant ; mais est-il vrai ? Oui, sans doute, puisque

l'Église l'enseigne. — Mais, pour nous, l'autorité de l'Église est nulle, disent nos frères séparés, grecs et protestants. — Ce dogme est fondé sur la tradition, poursuivent les catholiques. — Mais pour nous la tradition est nulle, disent les protestants. Alors, il ne nous reste plus qu'à les suivre sur le terrain favori de leur controverse, la sainte Bible à la main. Et d'abord dans le second Livre des Machabées, nous voyons, ch. XII, v. 42 : « Et, se mettant en prières, ils conjurèrent le Seigneur d'oublier le péché qui avait été commis par les morts. Mais le très-vaillant Judas exhortait le peuple de se conserver sans péché, en voyant devant leurs yeux ce qui était arrivé à cause des péchés de ceux qui avaient été tués.

43. — Et ayant recueilli, d'une quête qu'il fit faire, douze mille drachmes d'argent, il les envoya à Jérusalem afin qu'on offrît des sacrifices pour les péchés de ces personnes qui étaient mortes ayant de bons et religieux sentiments touchant la résurrection.

44. — Car s'il n'avait attendu que ceux qui avaient été tués ressusciteraient un jour, il eût regardé comme une chose superflue et tout à fait vaine de prier pour les morts.

45. — Il considéra de plus qu'une grande miséricorde était réservée à ceux qui étaient morts dans la piété.

46. — C'est donc une sainte, pieuse et salutaire pensée que celle de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. »

Voilà donc, dans l'Ancien Testament, le sacrifice et la prière pour les morts, par conséquent un lieu de purification très-clairement démontré. — Mais, s'écrient les protestants, le Livre des Machabées n'est pas un livre inspiré, il est apocryphe, et son autorité est sans valeur. — Et qui le leur a dit? Où est dans leur Église l'autorité qui ait le droit de décider cette immense question? Luther, me dira-t-on, a nié l'authenticité du Livre des Machabées. Mais d'autres, parmi leurs pasteurs, ont été, de négation en négation, jusqu'à nier votre divinité, Seigneur Jésus. Or, n'avaient-ils pas, pour nier, pour décider, le même droit que Luther ou Calvin! Oui, sans doute, et pourtant les protestants veulent rester chrétiens! Quant aux Grecs qui prient pour les morts sans reconnaître le purgatoire, comment nommer leur inconséquence? Mon Dieu, je vous en supplie, faites-les rentrer dans la sainte unité.

Mais supposons un instant que le Livre des Machabées soit, en effet, apocryphe, et ouvrons le Nouveau Testament; nous y voyons :

« Accordez-vous au plus tôt avec votre partie adverse, pendant que vous êtes l'un et l'autre en chemin, de peur que votre partie ne vous livre....

et que vous ne soyez jeté en *prison* » (S. Matthieu, v. 25.)

« Je vous le dis en vérité, vous n'en sortirez point que vous n'ayez payé *jusqu'à la dernière obole.* » (S. Matth., v, 26.)

« Soyez donc, vous autres, parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (S. Matth., v, 48.)

« Car je vous assure que vous ne sortirez point de là que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole. » (S. Luc, XII, 59.)

Certes, ces paroles de saint Matthieu et de saint Luc prouvent clairement qu'il existe un lieu de purification, d'expiation, de payement, un purgatoire, une prison, n'importe le nom qu'on lui donne, mais un lieu, enfin, dont l'âme ne sortira qu'après s'être lavée de ses taches, afin d'être pure et parfaite pour s'unir au Père céleste, qui est parfait; et quant à cette perfection à laquelle vous nous dites d'atteindre, ô mon divin Maître! vous savez bien qu'ici-bas nous ne pouvons presque jamais y arriver, et qu'il faut un lieu où, nous purifiant de toutes nos souillures, nous arrivions à cet état qui seul peut nous rendre possible l'union avec vous. Vous nous recommandez bien d'être parfaits, même ici-bas; mais qu'elle serait terrible votre loi, si seulement ceux qui sont parfaits pendant leur vie terrestre pouvaient espérer le bonheur éternel! Mes compatriotes, je l'ai dit, prient pour les morts,

et tout en niant le purgatoire, ils reconnaissent, disent-ils, un endroit nommé prison, un lieu de ténèbres. Mais que fait l'âme dans ce lieu? s'y purifie-t-elle ou non? Nos frères séparés n'en savent rien. Quelques-uns de leurs docteurs pensent que l'âme y reste quarante jours. Mais alors, pourquoi prier pour les morts pendant quarante, cinquante et cent ans? Pourquoi ces fondations de messes de morts comme dans l'Église catholique?

Nous voyons ensuite (S. Matthieu, XII, 32) :

« Et quiconque aura parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné; mais celui qui aura parlé contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce monde ni *dans le siècle à venir*. »

Ces paroles ne sont-elles pas la preuve évidente qu'il existe des péchés que vous daignez pardonner après la mort? Or, comme ce ne peut être dans l'enfer, il faut bien qu'il y ait un purgatoire.

Enfin, ces autres paroles de S. Matthieu, chapitre XVIII :

34. — « Et ce Maître ému de colère le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il *payât* tout ce qu'il devait.

35. — C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, etc. »

Ces paroles ne sont-elles pas une preuve qu'il faut souffrir pour expier, qu'il faut tout payer pour sortir des mains de la justice? Or, où s'exercent les

arrêts de cette justice si ce n'est dans le purgatoire, ce lieu de tourment que l'on ne quittera qu'après avoir tout payé?

Je pourrais citer encore plusieurs textes à l'appui de la consolante vérité dont je parle, ô mon Dieu! mais il me suffira de rappeler ce que dit saint Paul dans la première Épître aux Corinthiens, ch. III :

13. — « L'ouvrage de chacun sera connu, car le jour du Seigneur fera voir quel il est; parce qu'il sera découvert par le feu, et que le feu mettra à l'épreuve l'ouvrage de chacun.

14. — Que si l'ouvrage que quelqu'un aura élevé subsiste, il en recevra la récompense.

15. — Si, au contraire, l'ouvrage de quelqu'un est brûlé, il en souffrira la perte; mais, pour lui, il sera sauvé, mais comme ayant passé par le feu. »

Vraiment, Seigneur, il faut être sourd et aveugle pour ne pas voir la vérité quand elle est si clairement expliquée. Plus on étudie vos livres inspirés, plus leur sens paraît lumineux.

Après tout ce que je viens de dire, il serait superflu de parler des preuves innombrables que nous fournit la tradition en faveur du dogme du purgatoire; je n'en citerai qu'une seule, ou plutôt je ne ferai que rappeler ce que j'ai dit plus haut touchant la prière pour les morts, que les Grecs séparés ont conservée tout en niant le purgatoire; ce qui prouve clairement qu'ils y croient, mais qu'ils n'en accep-

tent pas la dénomination, et là ils sont plus inconséquents que les protestants eux-mêmes.

Mon Dieu, combien je me suis étendu sur ce sujet! Mais, en parlant de vous, Seigneur, et des vérités que vous daignez nous enseigner, il m'est facile de me laisser entraîner, surtout quand je pense à mes pauvres et chers frères séparés.... Oh! que je les plains! ils me nomment fanatique, insensé, faible d'esprit; c'est juste, je dois leur paraître tel; car, pour voir, pour comprendre la lumière, pour la sentir et en jouir, il faut l'avoir vue, il faut la posséder. Seigneur, vous m'avez accordé cette grâce. Oh! que j'eusse été coupable, si je n'avais pas suivi les conseils de la voix divine qui parlait alors au fond de ma conscience! que j'eusse été malheureux, si vous ne m'aviez soutenu dans le combat! que j'eusse été méprisable, si j'avais été assez insensé pour sacrifier la vérité catholique et l'éternité à des vanités temporelles, à mes passions, à mes goûts, à des considérations mondaines ou à des préjugés nationaux! Aurais-je pu espérer le pardon? Oui, j'eusse mérité le rude châtiment qui est la conséquence naturelle et inévitable du plus grand péché : la négation volontaire de la vérité, le péché *contre le Saint-Esprit* et ses divines inspirations. Mais les chrétiens qui, nés en dehors de l'Église, n'ayant pas eu occasion de connaître la vérité, ont pratiqué la vertu autant que cela était

en leur pouvoir, et ont quitté la terre sans avoir l'âme chargée d'un péché mortel, ceux-là, ô mon Dieu ! restés de bonne foi dans l'erreur invincible, méritent-ils un châtiment? Non, sans doute; l'Église nous défend de le croire, et, malgré tout ce que disent nos frères séparés, nous croyons que ces âmes privilégiées qui ont désiré, qui ont cherché peut-être la vraie foi, mais que vous avez enlevées de la terre avant qu'elles eussent pu la connaître, nous croyons qu'elles sont sauvées, et que, dans le lieu d'expiation, elles connaîtront cette vérité indispensable à l'union avec vous, qui êtes la perfection. L'erreur est un mal, et elle engendre le péché qui, à son tour, engendre l'erreur. Ces deux maladies de l'humanité influent inévitablement l'une sur l'autre. Aussi, les âmes les plus belles ne peuvent-elles, en dehors de la vérité, atteindre aux hauteurs d'une âme catholique, à la sainteté. Vous avez pitié d'elles sans doute, car vous l'avez dit, Seigneur :

« Le serviteur qui aura su la volonté de son maître, et qui, néanmoins, ne se sera pas tenu prêt et n'aura pas exécuté ses ordres, sera battu rudement.

— Mais celui qui n'aura pas su sa volonté, et qui aura fait des choses dignes de châtiment, sera moins battu; car on exigera beaucoup de celui à qui on aura beaucoup donné. » (*S. Luc,* XII, 47, 48.)

Et à qui avez-vous le plus donné, mon Dieu, qu'à

ceux qui ont la faveur insigne de naître catholiques ou de le devenir? Nous méritons de souffrir beaucoup lorsque nous transgressons, car nous sommes comblés de grâces et entourés de moyens de salut; mais ceux qui, en dehors de la vérité, n'ont pu connaître votre volonté, seront moins rudement punis; et si leur âme était pure, si leur volonté était droite, oh! ils sont catholiques, ils appartiennent à l'âme de l'Église; oui, je l'espère, je le crois avec bonheur; l'Église m'enseigne cette douce croyance.

O mon divin Maître! ô mon bien suprême, ma consolation et mon bonheur! souvent je me demande comment je puis me permettre de vous entretenir ainsi de moi et de mes pensées, et, quelquefois, dans ma faiblesse, je suis tenté de vous faire des excuses comme à un des grands de la terre. C'est que j'oublie alors ce que vous êtes et ce que je suis; j'oublie que plus la distance qui nous sépare est grande, plus vous me voulez près de vous, et plus je dois faire d'efforts pour arriver à vous. Mon Dieu, je ne puis mesurer votre amour, il est au-dessus de ma conception; je ne puis vous dire non plus que je vous aime, car parfois il me semble que je ne vous aime pas, et pourtant vous voyez mon cœur, vous voyez qu'il est à vous. Mais ce n'est que par l'humilité que l'homme peut entrevoir le mystère de votre amour et le secret de

son union avec vous; car, en s'abaissant, il s'élève. Ce sont des choses que l'on ne peut prouver par le raisonnement seul; il faut avoir la foi; alors elles deviennent évidentes, elles n'ont pas besoin de preuves: est-il besoin de prouver que la conscience existe, que le soleil existe? — Oh! le bonheur que vous donnez, je le sens, et bien d'autres l'ont senti comme moi, cela suffit. Seigneur, Seigneur, combien vous nous aimez! vous changez en joie nos plus fortes douleurs. C'est là un mystère de l'humanité, le problème du bonheur, que la divinité seule, que la vérité seule, que l'amour seul pouvait résoudre. Riez, riez, philosophes de tous les siècles, sages de l'incrédulité; pour nous, nous sommes heureux au milieu des douleurs.... Mon Dieu, vous le savez, dans ce moment je suis inquiet.... mon âme est triste.... je souffre, et pourtant je vous loue, je vous bénis et je m'écrie avec enthousiasme : Faites-moi souffrir! mais que votre volonté soit faite. La résignation n'est pas l'absence de la douleur, comme la foi n'est pas l'absence du doute involontaire. La résignation est la victoire sur la souffrance, comme la foi est la victoire sur le doute par votre grâce. *Alleluia.*

VIII

Seigneur, je sens que je suis indigne de m'entretenir avec vous ; mais j'ai confiance en votre miséricorde, en votre amour, et je me laisse aller au penchant qui m'entraîne. Oh ! qu'ils sont pleins de bonheur les instants bénis où je ne vis que dans la pensée de mon Dieu ! Alors, aucun sacrifice ne me coûterait, je suis tout à vous, je serais heureux de me sacrifier pour vous, et je ne vous demande qu'une faveur, c'est de prolonger ces instants, c'est de les étendre, pour ainsi dire, dans le reste de mon existence, et d'y laisser se développer les joies qu'ils me donnent. Mais non, je vous demande encore une grâce, mon Dieu, c'est celle d'être humble ; que je ne m'imagine pas mériter vos faveurs, et que je sache que, serviteur inutile, je n'ai pas plus de droit à cette effusion de votre bonté, que je n'en avais à l'existence que j'ai reçue de vous. Mais n'y a-t-il pas de l'orgueil dans ce que je dis ; n'est-ce pas un manque d'humilité de supposer que je suis l'objet de vos faveurs et de votre amour ? S'il en est ainsi, pardonnez-moi ; mais il n'en est pas ainsi, et ce serait une fausse humilité de me le dissimuler,

car plus vous êtes grand, plus je comprends que vous vous abaissez jusqu'à votre pauvre et chétive créature. Mon Dieu, votre action est immense, votre amour est infini, et le désir que vous avez de voir le pécheur converti et heureux est aussi infini que l'amour que vous avez pour lui. Puis-je, après cela, craindre de paraître orgueilleux en disant que je suis aimé de vous? Non, et quoique j'ignore pourquoi, dans la distribution de vos grâces, à l'un vous donnez dix talents, à l'autre cinq, à l'autre un seul, je sais pourtant que votre volonté est adorable et que votre amour est juste. Cet amour, il n'est pas comme l'amour humain, il n'a pas de caprices. Vous ne pouvez pas ne pas aimer; bien plus, étant infini, vous ne pouvez aimer que d'un amour infini. Si donc vous m'aimez d'un sentiment infini, est-ce téméraire à moi de proclamer que je suis, en quelque sorte, le but de votre amour? Non, certainement, moi et tout homme, et tout pécheur, chacun est le but de votre amour, l'objet de vos soins, la fin de votre action; oui, le pécheur, car plus vous détestez le péché, plus vous voulez la conversion, le bien du pécheur. Comment donc ne me donnerais-je pas tout entier à vous qui vous donnez à moi? Car, de même que chacun de nous, en recevant votre divin corps, le reçoit tout entier, de même quand vous donnez votre amour, c'est un amour infini que vous versez sur nous : cet amour,

qui absorbe sans anéantir, qui nourrit toujours sans jamais rassasier.

Pendant les seize années que j'ai été marié, je n'ai été séparé de ma femme que deux fois; d'abord durant dix jours, au commencement de notre mariage, et puis, pendant six semaines, deux années avant sa mort. J'ai donc fort peu de lettres d'elle; je les conserve comme un trésor, et quand je les relis, des pensées salutaires naissent dans mon cœur. J'y trouve, entre autres, les phrases suivantes : « Je désire ton bonheur aux dépens du mien. « Dieu connaît le fond de mon cœur; il voit com- « bien je t'aime, et ton cœur sentira un jour tout ce « que je désire faire pour toi, pour ton bonheur. — « Je n'ai plus d'autre désir au monde; crois en moi, « — tu le peux. » Elle pensait, sans doute, à me ramener vers vous, mon Dieu, et peut-être vous demandait-elle de me faire participer aux fruits de son sacrifice. « ..... Combien nous serons heureux, « une fois réunis! nous commencerons une exis- « tence nouvelle, toute en Dieu. Prions et espé- « rons; toute ma vie te sera consacrée, Dieu ne « nous abandonnera pas... Il me soutiendra, j'es- « père, et acceptera mon sacrifice, en rendant la « santé à mon fils. »

En parlant de sa fille, elle m'écrivait : « J'espère « qu'elle n'aura pas besoin d'avoir dans la vie au- « tant de courage moral que moi. »

Ses lettres me touchaient, et je versais des larmes en songeant à ses souffrances, mais jamais un seul instant ma pensée ne s'arrêtait sur ce qu'elle me disait de vous, Seigneur ; je glissais là-dessus avec la criminelle légèreté de l'ignorance volontaire ; sa piété n'était, selon moi, qu'une consolation illusoire ; enfin, mon Dieu, je le répète encore une fois, j'étais aveugle et sourd... Laissez-moi donc vous bénir, vous remercier et pleurer mes erreurs; laissez-moi répéter mille fois que sans religion il n'y a pas de bien possible, et que, sans le bien, il n'y a pas de bonheur; le monde alors est livré au désordre, et le génie du mal y règne.

En relisant un vieux cahier où ma femme avait décrit quelques-unes de ses sensations, bien avant la maladie de son fils, je trouve des fragments pleins de tristesse; c'était comme un pressentiment de ce qu'elle aurait à souffrir. Quelquefois, j'y vois des élans d'un amour enthousiaste pour vous, mon Dieu, et puis des paroles qui montrent combien son âme avait compris le sacrifice. Je trouve entre autres le morceau suivant (nous habitions alors une campagne, sur le golfe de Naples) : « Oh ! « si je pouvais exprimer tout ce que la belle na- « ture me fait éprouver, et combien de sensations « inconnues elle a réveillées dans mon âme ! Lors- « que, par une de ces belles nuits d'Italie, qu'il « faut avoir vues pour s'en faire une idée... je

« me trouve seule à penser... je songe à tous ceux « que j'aime ; il me semble, dans ces moments, que « ma tendresse pour eux est plus vive et qu'aucun « sacrifice ne me coûterait pour eux ; je sens que « le bonheur ne consiste que dans la pureté de « l'âme ; aucune idée qui ne soit pure, qui ne soit « noble et grande ne peut naître en moi. Cette na- « ture m'inspire des idées grandes et généreuses ; « l'image du Créateur se présente à moi dans toute « sa puissance. Avec quelle force, avec quelle ré- « signation mon cœur s'élève vers lui ! Le chagrin « est avec moi, mais la consolation aussi est là en « présence de l'idée pure de Dieu. Souvent au mi- « lieu du monde je me crois... » Le fragment s'arrête là.

Oui, son âme était pure, et j'en ai une preuve dans l'amour qu'elle avait pour la vérité. Il est facile de comprendre qu'un cœur comme le sien demandait une nourriture plus forte que celle que peut donner l'Église grecque ; aussi éprouvait-elle, toujours davantage, ce vide que la vérité seule eût pu remplir. Hélas ! cette vérité, elle l'a connue trop tard pour savoir à quel degré de bonheur nous pouvons atteindre ici-bas. Seigneur, on rencontre parfois en dehors de votre Église des âmes choisies qui éprouvent ce vide affreux : nées pour une félicité qu'elles devinent, en quelque sorte, elles sentent qu'il leur manque quelque chose ; mais elles

ignorent quel est cet objet qui leur manque, elles ignorent que ce vide ne peut être rempli que par la jouissance que donne la certitude d'être dans la vraie Église. C'est un besoin, c'est une faim spirituelle qui, non satisfaite, produit en elles de cruels tourments. Si vous leur accordez la grâce de vous montrer à elles, de vous donner à elles, sainte vérité ; si elles acceptent les sacrifices que vous leur demandez, elles sont heureuses; sinon, elles tombent dans le mal, ou bien elles languissent et végètent comme de pauvres plantes privées du soleil de leur patrie. — Dans la créature d'élite dont je parle, un observateur chrétien aurait deviné ce besoin de vérité, que longtemps elle ignora elle-même. Les médecins attribuaient à des souffrances de nerfs cette inquiétude maladive qui se manifestait en elle, cette désharmonie intérieure et ces larmes fréquentes et subites qui, parfois, me tourmentaient et dont jamais je n'aurais pu découvrir la cause. — Oh ! si, quelques années avant sa mort, elle avait eu le bonheur de se faire catholique ! ... Mais non, je ne dois pas me plaindre, car elle vous a vue, divine vérité. Ce fut une bien douce récompense de sa vertu ; et cette récompense, vous seule la lui avez accordée, car jamais personne ne l'avait engagée à faire partie de l'Église, aussi ne puis-je jamais, sans penser à elle, lire ces consolantes paroles : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car

ils verront Dieu. » Dès qu'elle eut découvert votre vérité, elle ne transigea pas un instant avec sa conscience, et elle prit la résolution de quitter l'Église grecque, sans songer un instant aux sacrifices de tout genre qui l'attendaient. — Une chose lui en fit différer l'exécution, ce fut l'espoir de me voir entrer, en même temps qu'elle, dans la sainte unité. Avec quelle tendresse elle me disait : « N'est-« ce pas, mon ami, tu deviendras aussi catholique? « promets-le-moi. » Elle était donc résolue, et vous savez, Seigneur, ce qui l'a encore empêchée d'effectuer ce généreux désir : d'abord mes mauvais conseils, je l'engageais à différer ; ensuite, sa fin si imprévue pour elle ; oui, si imprévue ; car bien qu'elle s'y préparât depuis longtemps, elle était loin de l'attendre si tôt; je dirai même, que plus elle s'en approchait, moins elle y croyait. Accoutumée, résignée, elle ne voyait pas la mort s'avancer ; moi-même, je n'y croyais pas.

IX

Qu'il est malheureux de regarder comme un mal les tristes événements de la vie; et qu'ils sont à plaindre ceux qui, toujours occupés de soins maté-

riels, ont les yeux constamment fixés vers la terre! Qu'ils sont à plaindre dans leur manque de résignation, et qu'ils seraient coupables, s'ils savaient ce qu'ils font! Heureusement pour eux, ils ignorent que leur manque de foi est comme une négation de votre providence; car, dès que l'on vous admet, il faut bien croire que tout ce que vous ordonnez ou permettez, arrive pour le bonheur de votre créature, si elle veut en profiter; et non-seulement pour son bonheur final dans l'éternité, mais encore pour son bonheur temporel, car vous nous avez tant aimés, et vous avez ordonné les choses avec tant de sagesse, que c'est par la félicité terrestre que nous devons arriver à la félicité éternelle. Oui, vous voulez que, vivant par l'âme, nous ayons ici-bas un avant-goût de ce paradis pour lequel nous sommes créés. — Oh! je le répète, ils sont à plaindre ceux qui regardent les malheurs comme un mal; les malheurs sont les échelons les plus solides pour aller au ciel. Je le sens et je le vois, c'est votre amour qui châtie, divin Père, dont la sévérité n'est que tendresse; divin médecin, dont les opérations les plus douloureuses sont toujours les plus bienfaisantes. Je vous bénis au milieu de mes larmes, et je vous demande assez de force pour pouvoir vous bénir encore dans les plus cruelles souffrances, si votre bonté daigne me les envoyer. Oh! qu'il est bienfaisant le flambeau de la foi;

comme à sa clarté tout s'illumine, s'explique et se comprend ! Seigneur, en me donnant la foi, vous m'avez donné un trésor. Puissent mes actions vous prouver combien je vous aime !

Que les sages du monde rient et se moquent de moi, je ne cesserai de dire : « Heureux les pauvres d'esprit ! » et de répéter avec saint Ambroise : « O « homme, si tu t'abaisses jusqu'à la terre, le Roi « du ciel s'abaissera vers toi ; si, au contraire, tu t'é- « lèves pour chercher à le comprendre, il s'élèvera « encore plus haut, et tu ne pourras ni le trouver « ni l'atteindre. » — Oui, pour être élevé il faut s'abaisser. Vous-même, ô mon doux Jésus ! nous l'avez enseigné.

Malheureux incrédules qui voyez tout et ne comprenez rien, hélas ! vous n'êtes pas à la hauteur de ces sublimes pensées. Oui, il faut s'humilier ; car, pour voir, pour savoir, pour comprendre, il faut croire ; or, pour croire, il faut dompter les révoltes de la raison, faire taire son amour-propre, lier son imagination et corriger sa chair ; en un mot, il faut se dire : Je ne sais rien, je ne vaux rien, mais Dieu peut tout en moi. Ce n'est qu'en se dépouillant ainsi de tout mal, qu'on se rapproche de la vérité, et qu'on fait un pas vers la perfection, c'est-à-dire vers vous, Seigneur ; et par cela même, par cela seul, on est plus savant, plus sage et meilleur. O très-sainte perfection, vous êtes notre but, le

but de notre existence, qui n'aura atteint son état final et normal que lorsqu'elle se sera unie à vous par l'humilité.

Oui, ce que l'on nomme malheur est toujours un bien pour l'homme qui veut répondre à votre appel, Seigneur. La philosophie païenne, comme celle du christianisme, n'a pu rien conseiller de meilleur, de plus avantageux et de plus nécessaire que la connaissance de soi. « *Connais-toi toi-même,* » est une sentence dont personne ne révoquera en doute le mérite. Les anciens, qui ont tant deviné de choses, savaient que cette connaissance de soi est le seul moyen d'arriver à la sagesse; mais ils ignoraient pourquoi il en est ainsi; le christianisme seul pouvait nous l'apprendre, en enseignant que c'est par la connaissance de soi-même qu'on arrive à vous connaître, vous, sagesse suprême! Saint Augustin, sainte Thérèse et d'autres saints nous disent que c'est en nous-mêmes, que nous devons vous trouver; et cela est vrai; car, lorsque nous rentrons en nous-mêmes, — expression énergique, que ceux-là seuls peuvent comprendre qui ont fait l'expérience de cet état, — lorsque nous rentrons en nous-mêmes, nous concentrons dans l'intérieur de notre âme toutes les puissances de notre entendement; or, c'est dans cet intérieur de l'âme que vous habitez. Là, est le temple que vous avez choisi; malheur à l'homme qui ne sait vous y trouver! et

qu'il est à plaindre quand il prend pour but de son activité autre chose que le centre de son âme, autre chose que vous, Seigneur ! C'est donc en concentrant ainsi toutes leurs facultés dans eux-mêmes que Platon et d'autres philosophes sont parvenus, par la méditation, à découvrir quelque chose qui vous ressemble ; mais le chrétien, c'est vous-même qu'il trouve en son cœur ; toute l'existence des saints n'était qu'une longue étude d'eux-mêmes. Efforçons-nous de les imiter, en rentrant en nous par la méditation et la prière.

Et quels sont les moments les plus propres à cette grave et importante étude? Oh! ce sont les tristes époques de la vie, quand l'inquiétude nous ronge le cœur, quand nous pleurons sur le lit d'un mourant, ou bien dans les instants douloureux et bénis qui suivent quelque grand malheur ; surtout, si ce malheur nous frappe subitement et rudement ; s'il bouleverse, s'il brise notre existence. Alors, dans son isolement, le pécheur est forcé de réfléchir ; et à moins qu'il ne résiste au besoin de sa nature morale, il s'enferme dans la solitude de son âme, et répondant à votre appel, il pense au mal qu'il a fait, au bien qu'il aurait pu faire ; il jette un triste regard autour de lui, il voit que tout ce qui l'avait charmé n'était que vanité et néant ; il cherche alors, peut-être, une ancre de salut dans cet océan de frivolités qu'on nomme le monde ; il demande un ombrage

au désert de la vie; oui, il demande à tout ce qui l'entoure, un appui, un soutien, quelque chose de solide enfin; mais aucune créature ne lui répond; car le monde n'a rien pour la douleur; ou si on lui répond, c'est pour le distraire de la pensée qu'il aime; c'est pour lui parler d'or, d'ambition, de volupté; en un mot, c'est pour lui offrir le mal dont il ne veut plus. Alors, l'heureux infortuné abandonne le monde extérieur; il fuit les créatures, il leur dit adieu, et tournant les regards vers vous, il rentre en lui-même. Il entre dans ce temple, où d'abord il n'aperçoit rien, tout y est obscur; quelques statues brisées, qu'il reconnaît à peine, sont là sur un autel; mais il persévère, il avance, une voix secrète lui dit de marcher; il va jusqu'au fond du temple, jusqu'au fond de son âme; et là, c'est vous qu'il trouve enfin, Seigneur; vous, qui venez faire en lui votre demeure; vous, divine lumière qui éclairez tout homme venant au monde; vous, divin modèle d'après lequel vous vous êtes plu à nous créer. Oui, il vous trouve en lui, sagesse, amour, bonheur; vous lui ouvrez les bras, vous le pressez sur votre sein, et aussitôt, tout s'illumine dans le temple de son âme; les statues brisées se relèvent; il les a reconnues; il a retrouvé les trésors de ses jeunes années; ce sont la foi, l'espérance si douce et l'amour si divin; il est heureux! — Oui, mon Dieu, en vous le faible trouve la force, l'insensé la sagesse,

le criminel la vertu, le malheureux la félicité, en un mot, le mal se change en bien. — Voilà, Seigneur, ce que peut l'étude de soi-même, ce que peut la méditation, ce que peut la douleur.

Au contraire, l'homme que le monde nomme heureux, occupé de ses affaires ou de ses plaisirs, au lieu de se concentrer en lui-même, passe sa vie à se distraire; il se répand, se dissémine, s'éparpille, en quelque sorte, sur toutes les créatures, jusqu'à ce qu'il en vienne, enfin, à ne plus trouver en lui-même ni sagesse, ni vertu, ni bonheur, ni Dieu; mais comme il sent qu'il est créé pour autre chose que pour lui-même, il veut, il exige, il cherche encore, il cherche le bonheur, et ne pouvant le trouver en lui-même, c'est aux créatures qu'il le demande; mais celles-ci ne lui offrent que les folies du siècle, recouvertes du faux vernis du plaisir; il s'en empare, il s'y abandonne, il s'y plonge, il leur sacrifie toute son existence avec toutes ses affections, et il arrive, à la fin d'une vie inutile et coupable, à l'ennui ou au crime, dans tous les cas, au mal. Seigneur, pardonnez-lui, pardonnez-nous nos crimes, pardonnez-nous l'abus de vos grâces.

Oh! si l'on savait combien la vertu, malgré les sacrifices qu'elle impose, ou plutôt par ses sacrifices, donne de joies même dès cette vie!..... Que l'on compare, sans prévention, la vie du religieux,

la vie et la mort du martyr avec la vie la plus brillante que puisse offrir le monde! L'un et l'autre ont tout sacrifié; mais quelle différence!...

Seigneur, les souvenirs de ma vie passée reviennent douloureusement à ma mémoire, et je me rappelle, d'une part, cette pauvre femme faible, courbée, mourante, victime de son amour, comprenant et bénissant la souffrance; d'autre part, je me vois moi-même, plein de santé, léger, égoïste; mais au fond du cœur, bien malheureux, honteux, tourmenté de remords et rêvant même parfois le suicide.

X

Nous étions à Paris, et trois ans s'étaient écoulés depuis que cette femme chérie s'était offerte à vous comme victime d'expiation, lorsque les médecins me déclarèrent qu'ils avaient découvert le secret de son mal, de ce mal qui, en ruinant son corps, avait mûri son âme. Ils déclarèrent que sa poitrine était attaquée, et qu'elle n'avait plus qu'une année à vivre. Oui, son enveloppe terrestre devait bientôt se briser pour que son âme pût s'envoler vers le ciel. A cette nouvelle, je fus terrifié, bouleversé,

et je pris quelques bonnes résolutions; mais que sont les résolutions les plus sages, quand elles n'ont pas la foi pour appui? Dans l'espoir qu'un climat plus doux retarderait les progrès de la maladie, il fut décidé que nous partirions pour le midi. Ma femme, ignorant le danger de son état, ne se doutait point qu'elle approchait de l'accomplissement de son vœu. Elle n'avait, du reste, nullement l'imagination frappée; elle n'était point effrayée de ses souffrances; calme et résignée, elle cherchait pourtant à se soulager, et l'espoir de guérir un jour ne l'abandonnait pas. Néanmoins, elle me disait souvent qu'elle ne craignait pas la mort, et qu'elle ne concevait pas qu'on en eût généralement si peur; parfois elle me disait aussi: « J'ai manqué ma vocation, j'étais née pour la vie religieuse. » Tous les écrits qu'elle a laissés prouvent le désir qu'elle aurait eu de se donner entièrement à vous. Comme elle comprenait le charme de la solitude, de l'obéissance et de la règle! C'était une âme choisie, et vous la prépariez avec amour à la réalisation de son vœu, sous l'action duquel se développaient ses vertus.

Nous partîmes pour Nice. Quel triste voyage! que de souffrances elle endura! Je puis dire, sans exagération, qu'elle mourait de faim, tout en assistant à nos repas avec une sérénité qui faisait mal et bien à voir. Oh! c'était pitié de la contempler

ainsi combattant toujours et toujours victorieuse....

Je ne croyais pas à la possibilité de sa mort; mais le spectacle si imposant de sa maladie me rendait meilleur, et j'éprouvais de la honte quand une mauvaise pensée se présentait à mon esprit; cela seul ne prouve-t-il pas déjà combien les malheurs nous sont salutaires?

A Nice, ma pauvre malade sembla vraiment renaître sous l'action du printemps; l'un et l'autre nous reprîmes courage. Cherchant avec ardeur la vérité, et brûlant du désir de faire partie de votre Église, elle demanda un prêtre catholique, et eut le bonheur de voir très-souvent le R. P. Pellegrini, de la Compagnie de Jésus. Il était le confesseur de ma mère, qui se trouvait aussi à Nice, et que les paroles et l'exemple de ma sœur avaient, comme je l'ai dit plus haut, ramenée à la foi de nos pères.

Avant notre départ de Paris, ma femme avait eu un long entretien avec M. l'abbé Dupanloup qui, émerveillé de la beauté de ce cœur dont elle avait pourtant caché les plus précieux trésors, m'avait dit, en la quittant : « Quelle âme, Monsieur! il ne lui manque qu'une chose, c'est d'être catholique. » Il avait raison. Mais alors, pour moi, cette parole si vraie, si puissante, était vide de sens et me sembla une phrase à laquelle je ne devais faire aucune attention. Hélas! nous partîmes bientôt, et ma femme n'eut plus le bonheur de voir ce digne mi-

nistre de l'Évangile; je le regretterai toujours! Seigneur, je dois confesser ici une chose qui ne me donne pas assez de remords et dont je m'excuse trop facilement, en disant qu'à cette époque je n'étais pas chrétien; comme si c'était une excuse, comme si je n'étais pas coupable de ne pas croire! O mon Dieu, je le confesse avec douleur, c'est moi seul qui, pendant notre séjour à Nice, ai empêché ma femme de faire son abjuration; elle y était décidée.

J'avais sur son esprit une influence que j'étais loin de mériter; timorée et se défiant d'elle-même, elle avait en moi une confiance telle, qu'elle donnait rarement son opinion, quand j'étais présent, sans avoir d'abord cherché une approbation dans mon regard. Hélas! ce fut un malheur pour nous deux, car lorsque, instruite par l'excellent P. Pellegrini, elle eut résolu de devenir catholique, elle crut devoir me consulter encore une fois, et moi, hélas! hélas! je l'engageai à différer. Seigneur, qu'ai-je fait?... Combien je suis coupable! Il est vrai que je ne croyais pas mal faire; mais n'étais-je pas coupable de ne pas savoir? Oh! je m'en souviens, ce fut alors qu'elle me dit, en me suppliant: « Et toi aussi tu deviendras catholique... promets-le-moi, je t'en prie; » puis elle ajouta quelques paroles bien touchantes que je ne dois pas publier. J'évitai de répondre, et je l'engageai à remettre en-

core, pour quelque temps, l'accomplissement de son plus ardent désir. Mon Dieu, je ne connaissais pas votre Église, je ne savais pas le bonheur que l'on éprouve dans cette arche divine. Qu'ai-je fait? Je vous en demande pardon, j'en demande pardon à cette pauvre victime. Puissé-je seul porter la peine de ma faute !

Ce qui prouve clairement que j'agissais en aveugle instrument du démon, c'est que je n'avais réellement aucune raison sérieuse pour désirer qu'elle ne fût pas catholique. C'était une répugnance puérile; n'étant chrétien que de nom, il m'était indifférent qu'elle fût grecque ou catholique; et, historiquement parlant, je donnais, bien entendu, la préférence à l'Église romaine; en outre, je n'étais nullement arrêté par un intérêt temporel, je savais que nous aurions pu faire un secret de son changement de religion; bien plus, je pensais parfois, avec plaisir, qu'elle trouverait des douceurs et des consolations dans la pratique catholique, et qu'elle serait plus heureuse; sous ce rapport, je désirais même ce changement. Eh bien! malgré toutes ces considérations, le démon, qui me guidait, l'engagea, par ma bouche, à attendre encore... « Ce n'est pas pressé, lui dis-je; pourquoi brusquer une affaire si importante?... Les jésuites sont toujours les mêmes... je les reconnais bien là. » Parole inepte et impie!... Hélas! elle attendit, quoique

fermement résolue à faire plus tard ce que sa conscience lui demandait. Il est vrai qu'elle ne se croyait pas si près de la mort. Oh! comment puis-je expier le crime d'avoir empêché votre pauvre servante de se purifier par la possession de la vérité et de jouir, dans les derniers temps de sa vie, de vos divines consolations?

Peu de jours après cet entretien, nous partîmes pour les Pyrénées; le médecin des eaux crut devoir nous confirmer dans nos illusions sur l'état de la malade, et pourtant elle avançait à grands pas vers la mort. La vie était pour elle une vraie torture, et tout changement de lieu lui semblait devoir apporter un adoucissement à ses souffrances. En voyage, elle voulait s'arrêter; en place, elle désirait partir; mais son courage et sa résignation grandissaient avec ses souffrances. Dans le courant d'octobre, nous allâmes à Milan, et le plus célèbre médecin de l'Italie acheva de me tromper complétement sur l'état de cette pauvre mourante, en m'assurant que sa poitrine n'était point attaquée, que ses souffrances, seulement nerveuses, ne présentaient aucun caractère alarmant. — Je le crus; il m'était si doux de le croire.

Nous nous décidâmes à passer l'hiver à Milan. J'ignorais, hélas! qu'elle n'avait plus que quelques mois à vivre.

XI

Sa santé déclinait avec rapidité; mais je ne le voyais pas, ou du moins je ne m'en apercevais que rarement, et encore ma frayeur n'était que de quelques instants; c'était alors comme une forte émotion, comme un battement de cœur. Puis, je reprenais courage, je chassais toutes mes craintes; et, ne voulant pas m'avouer la possibilité de la perdre, je m'identifiais avec toutes ses illusions qui allaient en augmentant. Et poutant, une fièvre brûlante revenait tous les soirs et minait ce qui lui restait de forces; son pouls était parfois intermittent, et sa maigreur effrayante. Elle le voyait, elle en parlait, mais jamais elle ne s'en troublait; au contraire, son imagination ne cessait d'enfanter des projets pour un avenir plus ou moins éloigné; et elle s'attachait avec passion à des désirs qu'elle abandonnait aussitôt. En un mot, tous les symptômes les plus alarmants étaient là, et je ne voyais rien. Il est vrai que j'étais trompé, par les médecins, par ma tendresse, et surtout par une complète inexpérience des maladies de langueur; car malgré sa faiblesse, cette femme si résignée vivait

comme d'habitude; ses occupations, ses devoirs de société, ses promenades à pied, rien n'était interrompu; d'ailleurs, elle n'était pas encore entourée des tristes signes de la mort; tout contribuait donc à m'abuser; aussi m'unissais-je avec bonheur aux projets qu'elle faisait; j'allais au-devant de ses désirs. Pour l'amuser, j'achetais mille objets superflus, et je prenais des arrangements pour un très-long séjour dans cette ville, qu'elle allait quitter pour ne plus y revenir. Et puis, on est longtemps, très-longtemps avant de s'habituer à l'idée de voir mourir la personne avec qui on a l'habitude de vivre. Oh! quand cette pensée se présentait à mon esprit, il me semblait que mon cœur allait se briser. Pauvre femme, combien la vraie pratique religieuse, la pratique catholique lui manquait! elle le disait souvent: c'était un vide affreux, et elle soupirait après *une vie toute en vous, ô mon Dieu!*

Hélas! hélas! quoique sanctifiée par le désir et la souffrance, quoique catholique par l'âme, elle était extérieurement dans le schisme; il lui manquait donc cette pratique de tous les instants, cette pratique qui entre dans la vie du catholique et qui fait partie de son existence. Oh! pourquoi ne lui ai-je pas laissé faire son abjuration?... Son désir ne s'était nullement affaibli, et pendant notre séjour à Milan, c'est-à-dire peu de semaines avant sa mort, elle me parla de le mettre en exécution.

Je me souviens même qu'un jour elle me dit qu'elle voulait demander à ma cousine, la comtesse de Caumont La Force, la même qui nous avait apporté la médaille de la sainte Vierge, pendant la maladie de mon fils, et qui se trouvait alors à Milan, comment se faisaient les abjurations. Pauvre femme! ses facultés s'étaient du reste affaiblies, et sa volonté était comme paralysée. Occupée des soins minutieux qu'exigeait sa santé, exaltée en outre par les distractions continuelles dont je cherchais à l'entourer, et par les mille projets qu'elle formait, elle n'était pas en état d'accomplir l'acte le plus important de sa vie. Oh! s'il s'était trouvé près de nous un catholique fervent, elle serait morte dans votre sainte unité !

Vers la fin de décembre, le froid devint si rigoureux, et ses souffrances s'aggravèrent tellement, que nous nous décidâmes à passer le reste de l'hiver à Venise.

CHAPITRE III

ÉCRIT A ROME, EN 1845)

Retour

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.

J'ai été rempli de joie lorsqu'on m'a dit : « Nous irons dans la maison du Seigneur. »

Ps. CXXI, v, 36.

I

Mon Dieu, il y a quelque temps que j'ai interrompu le récit de mes erreurs et des grâces nombreuses que vous n'avez cessé de répandre sur moi; et aujourd'hui je me remets à l'œuvre, plus reconnaissant encore envers vous, mon unique maître, plus amoureux de votre divine beauté, plus rempli de votre sainte image, plus persuadé de la grandeur et de la sainteté de votre Église, plus convaincu de votre perfection, plus brûlant de zèle et

d'amour, en un mot, Seigneur, plus content et plus heureux. O mon Dieu ! aucune parole ne saurait exprimer la joie de mon âme; je ne puis que m'unir au saint enthousiasme qui remplissait le cœur de la très-sainte Vierge, et je m'écrie : « Mon âme glo- « rifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie « en Dieu mon sauveur, »

II

Ce fut le 2 janvier 1841 que nous quittâmes Milan. Que de fatigues ! que de douleurs pour cette heureuse victime de l'amour maternel, qui, en expiant et en vous bénissant, mon Dieu, obéissait aux lois de votre mystérieuse providence. Après huit jours de véritables tortures, nous arrivâmes à Venise, le 9 au soir.

Le lendemain matin, je trouvai, sur le quai des Esclavons, un appartement agréable, et lorsque je demandai à la pauvre mourante pour combien de temps je devais l'arrêter : « Pour un mois, » me répondit-elle avec ce regard de mélancolie calme, qu'elle conserva jusqu'à son dernier instant, et dont le souvenir m'arrache des larmes. « Pour un mois; nous ne resterons pas plus d'un mois ici. » En effet,

le 10 janvier elle fut transportée dans ce nouvel appartement, et le 10 février son âme alla habiter un séjour meilleur. Certes, en me parlant d'un mois, elle était bien loin de penser à sa fin. Son existence, pendant ce court espace de temps, fut heureuse malgré ses souffrances qui, du reste, allaient en diminuant, à mesure que diminuaient ses forces. Si purifiée déjà, elle devenait encore meilleure, plus patiente, plus douce et plus résignée. Sa faiblesse ne lui permettait presque plus de marcher; elle ne pouvait donc aller à l'église, mais elle faisait arrêter sa gondole devant vos saints temples catholiques. Et là, se mettant en prière, elle me disait d'y entrer afin de prier pour elle. J'entrais bien dans l'église, mais, hélas! je n'y priais point.

Pauvre victime! tout mourait insensiblement en elle, tout, excepté la piété; aussi n'éprouvait-elle plus qu'un seul besoin, celui de prier, celui de s'unir à vous. « Je ne crois pas mourir encore, » me dit-elle un jour; « mais si Dieu le veut, je suis prête. »

Oh! si je lui avais dit une seule parole catholique!... Hélas! je n'en eus pas même la pensée, et elle, je le répète, était trop faible pour agir seule. Tant qu'elle a conservé de la force, elle a ardemment désiré entrer dans l'arche du salut; mais toujours empêchée d'accomplir ce désir, ce ne fut que peu de temps avant sa fin, quand sa mémoire s'était

voilée, quand sa volonté eut cessé d'agir et qu'elle eut perdu toute énergie morale et physique qu'elle n'en a plus parlé.

Seigneur, je dois donc espérer que vous l'aurez reconnue pour une de vos brebis, car elle appartenait à votre bercail par le désir le plus ardent. Son âme était toute catholique; aussi avec quel enthousiasme aurait-elle bu, dans votre Église, à la fontaine féconde et intarissable de toute consolation, à cette source divine qu'alimente le Consolateur lui-même, l'esprit de vérité! Oh! combien il est heureux, une fois qu'on a été éclairé, de pouvoir hâter l'instant de son abjuration! Quand nous devons agir, agissons; le lendemain n'est plus à nous.

Que de détails intéressants je pourrais donner sur les derniers jours que cette femme si douce passa sur la terre! mais cela m'éloignerait de mon sujet; je ne veux écrire que l'histoire de ma vie morale, que l'histoire des grâces dont vous avez daigné me combler, Seigneur. Ce fut ainsi que, douze ou quinze jours avant sa mort, vous me donnâtes une bonne pensée; c'était un dimanche.

J'assistais à la messe dans l'église grecque. Pourquoi y étais-je venu? Je l'ignore : je n'y priais point, mais je pensais à ma femme, je craignais sa mort sans pourtant y croire : j'étais surtout bien loin de penser qu'elle dût être si prochaine... Tout

à coup je sentis dans mon cœur un besoin pressant de me réconcilier avec une personne dont je n'ai pas encore fait mention dans ce récit, à qui j'avais fait autrefois du mal en ternissant sa réputation ; elle m'en avait fait aussi peut-être, mais elle avait agi par légèreté.

Cette personne habitait alors une ville d'Allemagne. Je m'étais, en quelque sorte, promis de ne jamais lui pardonner, de ne jamais la revoir; et voilà que ce ressentiment, qui durait depuis quelques années, se fond tout à coup dans mon cœur; il me paraît mesquin, ridicule, et j'éprouve soudain un sentiment nouveau; je me dis qu'il faut pardonner, que moi aussi j'ai bien besoin de pardon; et dès le lendemain je m'empressai d'écrire une lettre qui fut, entre cette personne et moi, le commencement d'une réconciliation sincère; réconciliation qu'elle désirait aussi, et qui fut achevée par une seconde et plus directe démarche de ma part.

Voilà donc, Seigneur, l'effet admirable de votre grande bonté. Déjà le spectacle de la souffrance commençait à agir sur moi; vous acceptiez le sacrifice de votre servante, puisque votre grâce me touchait; j'obéissais à la voix de ma conscience, à votre voix, divin Rédempteur; c'était une première lueur qui venait éclairer mon âme. Oh! cette âme, elle était plongée dans d'affreuses ténèbres ; mais vous m'avez sauvé, Seigneur; vous m'avez rendu le

calme et la paix avec l'amour du bien. Gloire à vous! vous avez chassé le démon qui était en moi. Gloire à vous! cette femme bénie a été l'instrument dont vous avez daigné vous servir. N'est-ce pas là une preuve que la mort du juste est comme la continuation du sacrifice du Calvaire? En mourant sur une croix, vous avez sauvé l'humanité; en mourant sur un lit de douleur, une femme, par votre grâce, est devenue la cause de mon salut.

Sa faiblesse, je l'ai déjà dit, augmentait de jour en jour, mais si insensiblement qu'on s'en apercevait à peine, aussi ne fut-ce que deux jours avant sa fin que je commençai à croire sérieusement à une mort prochaine; car ce jour-là elle eut un quart d'heure d'exaltation qui me terrifia. C'était pourtant un délire heureux; elle se croyait guérie. Ses traits avaient pris une expression de bonheur inaccoutumé... Je m'en souviens encore, penchée vers moi et me serrant la main : « Je suis heureuse, me « dit-elle, je n'ai plus de douleurs, je suis guérie, « tu me remercieras, tu verras... » Seigneur, elle disait vrai, mais alors je ne pouvais pas la comprendre, je ne pouvais pas découvrir le sens caché de ses paroles. Après ce quart d'heure, l'abattement revint, et avec l'abattement reparurent les souffrances et l'expression de la tristesse. Ce fut un spectacle terrible, mais bien salutaire.

Le jour suivant fut décisif pour moi. Elle m'avait

parlé de vous, ô mon Dieu! elle avait prié avec ferveur, et avait écouté avec attention et un intérêt marqué les prières qu'elle m'avait demandé de lui lire. Dans la soirée, étant seul avec elle, je la vis tout à coup s'affaiblir. Elle eut des angoisses: « Fais quelque chose, me dit-elle, fais quelque chose, ce sera bientôt trop tard..., fais quelque chose... » Soudain, elle fit un mouvement du corps en avant, ses dents se choquèrent, ses yeux se fermèrent et sa tête retomba sur l'oreiller. Le médecin était survenu..., il lui prit la main, son pouls battait à peine : il me fit un signe de douleur. « C'est fini? » demandai-je ; il ne me répondit pas, mais je vis dans ses yeux qu'il le craignait... O mon Dieu ! vous seul savez ce que j'éprouvai alors! Je me sentis défaillir, puis je revins à moi, et soudain, poussé par une force irrésistible, je me jetai à genoux, et au milieu de sanglots et de larmes je vous adressai, Seigneur, à haute voix, et en présence du docteur, une prière fervente et sincère. C'était depuis mon enfance ma première prière, et c'était, qui le croirait? une action de grâces : je la croyais morte et je vous remerciais, je vous bénissais de ce que l'instant si redoutable s'était passé avec calme. Vous le savez, dans ce moment, la mort me parut douce et belle ; j'éprouvais les déchirements de la douleur mêlés d'un sentiment inexplicable de paix et d'espérance. Oh ! je ne pouvais pas le comprendre ;

mais à présent je me l'explique ; sans doute, une voix mystérieuse, la voix de la grâce, me disait à mon insu que le sacrifice de cette âme d'élite avait été accepté; que sa mort, en jetant dans mon âme un trouble salutaire, y répandait aussi une divine clarté et me mettait sur le chemin du salut. Je ne me rendais pas compte alors de ce qui se passait en moi : je n'entendais pas cette voix secrète ; d'ailleurs, je n'aurais pu la comprendre; mais elle réchauffait mon cœur et le remplissait de l'avant-goût de ce calme dont je jouis aujourd'hui. C'était comme un pressentiment de félicité... Oh ! pour qui n'est pas chrétien, mes paroles doivent paraître étranges... Quoi ! se réjouir de la mort de cette pauvre victime, et ne penser qu'à soi ?... Non, non, je ne m'en réjouissais pas... Je pleurais, j'étais dans une grande douleur ; et pourtant je sentais naître dans mon cœur des sentiments jusqu'alors inconnus de résignation et de calme religieux. Ces sentiments me forcèrent, moi sceptique, à tomber à genoux pour vous prier et vous bénir jusque dans la terrible épreuve. Oh! ces sentiments, ils n'étaient pas naturels... c'était vous, c'était votre grâce qui me les inspirait. Votre voix, votre divine lumière réchauffait mon cœur, et je le sentais tout brûlant au dedans de moi... Oui, vous aviez triomphé; le spectacle de la mort réveillait en moi l'amour du bien ; je pouvais désormais me sauver. D'ailleurs, pour

qui considère les choses au point de vue de la foi, pour qui regarde la vie future comme le but, cette mort n'était pas une mort vulgaire, c'était comme le sacrifice d'un martyr. En donnant sa vie, l'heureuse victime gagnait le ciel ; et moi, elle m'en ouvrait le chemin.

Dès ce moment, j'ai été un homme nouveau, j'ai été régénéré.

Après vingt minutes de léthargie, ma femme rouvrit les yeux et me regardant avec douceur : « Tu as beaucoup souffert, » me dit-elle. « Non, » répondis-je. « C'est que moi, j'ai tant souffert ! » Mais ce furent ses dernières douleurs. Depuis cet instant jusqu'à celui de sa mort, qui arriva trente-six heures après, elle n'eut plus de souffrances, le sacrifice était consommé. Elle fut calme, heureuse, et me disait souvent : « Je me sens très-bien. » Elle me parla de ses enfants, de ses sœurs, de son frère, de tous ceux qu'elle aimait sur la terre ; puis elle nomma son père, qu'elle avait perdu il y avait précisément quatre ans ce jour-là. Elle voulut voir ses enfants, et, en bénissant ma fille, elle la regarda avec tristesse, et dit : « Pauvre petite !... » c'était un dernier adieu.

Ce calme, qui précède souvent la mort, me trompa ; je crus qu'elle allait mieux, je repris complétement espoir... je ne voyais pas qu'elle s'affaiblissait de minute en minute. Enfin, le 10 février,

vers quatre heures du matin, et après quelques heures d'un sommeil agité, elle devint de nouveau entièrement calme, et dit : « Je suis bien, » un instant après elle ajouta : « Maintenant, laissez-moi, je veux dormir. » Elle s'endormit, en effet, d'un sommeil paisible entre quatre et cinq heures, et ce fut pendant ce sommeil qu'elle passa à l'éternité.

III

Vous savez, Seigneur, que je fus dans une grande douleur ; la vue de mes enfants me brisait le cœur, et puis il régnait autour de moi un vide affreux ; je n'avais plus rien à faire. Cette indépendance, cette oisiveté, oh ! combien elles me pesaient ! Je sentis alors combien ma femme m'était chère, et pourtant je crois que le véritable amour pour la créature, l'amour tel que vous le voulez, mon Dieu, ne peut exister dans une âme qui ne vous connaît pas. Oh! je le sais bien ; car ce ne fut que plus tard, lorsque, un peu purifié par la prière, je sentis toute la grandeur de ma perte, lorsque j'eus atteint cette époque de crise qui se trouve entre la douleur du passé et l'espérance de l'avenir, et que je pus comparer mon néant avec votre grandeur, que j'éprouvai les plus

violents regrets. Que vous fûtes bon pour moi, mon Dieu! car dès le premier moment qui suivit cette belle mort, une pensée nouvelle, une pensée consolante, vint se mêler à ma douleur; il me semblait impossible qu'elle n'existât plus : je le voyais et pourtant je ne pouvais le croire. Ce corps inanimé était là devant moi... Je voyais bien qu'elle était morte, et pourtant quelque chose me disait : elle existe encore. Je l'aime, pensais-je, je sens que je l'aime ; mais, qu'est-ce que j'aime en elle? Sa beauté? son corps? Oh ! non, ce n'est pas ce corps que bientôt le tombeau voilera à mes regards; non, je ne puis aimer ce corps. Est-ce son souvenir? Mais je sens que j'aime quelque chose de plus qu'un souvenir, j'aime quelque chose qui existe; je ne puis aimer une abstraction. Et que peut-il exister d'elle? Oh! c'est sa beauté morale, sa vertu ; et je fus satisfait, je fus heureux de cette pensée. On ne peut aimer que ce qui est beau ou ce qui semble tel; et quand on aime la laideur ou le vice on est dépravé.

Oui, me disais-je, c'est sa vertu que j'aime; mais cette vertu existe donc, elle n'est pas un vain mot, elle est quelque chose de positif? si elle existe, elle est quelque part, elle anime un être : il faut donc que cet être soit. Et alors il me semblait voir toujours cette douce créature planer devant moi, entre le ciel et la terre; je la voyais, sans cesse, me

regarder avec cet air de résignation et de calme douloureux qui, vers la fin de sa vie, arrachait des larmes, même aux indifférents! Oh! si sa vertu existe, me répétais-je, elle existe aussi; et alors, moi qui, jusqu'à ce jour, n'avais voulu, pour former mes convictions, d'autre guide que mes sens ou ma raison viciée, moi qui avais voulu être matérialiste, je compris, soudain, par l'amour uni à la logique, qu'il existe des convictions indépendantes des sens. Je sentis alors, fortement, que je devais croire à autre chose qu'à la matière et je m'écriai dans le fond de mon cœur : « Son âme existe, son âme est immortelle. » Dès lors une nouvelle lumière entra dans moi; un monde nouveau s'ouvrit à mes yeux; je fus subitement éclairé, car j'appris en même temps deux choses, et je les appris l'une par l'autre : l'existence de la vertu et l'immortalité de l'âme. Ces deux croyances sont inséparables, elles découlent l'une de l'autre. Sur cette première base de toute religion, le passage du doute à la croyance fut, chez moi, instantané. Certes, plus tard j'eus encore des doutes, mais de ces doutes qui s'effacent rapidement devant un des nombreux rayons de la vérité qui inondent le chrétien, et je puis dire que, dès le jour de mon malheur, je crus à l'immortalité de l'âme. Mon cœur et ma raison étaient convaincus et éclairés. Jusqu'alors, mon matérialisme avait été naturel et conséquent; car

n'aimant et ne voulant voir que la matière périssable, je ne pouvais croire qu'à ce qui meurt; mais une fois que je connus la vertu, que j'y crus et que je sentis que je l'aimais, je dus nécessairement croire à son immortalité; j'en sentis le besoin, non-seulement par le cœur, qui souvent est le meilleur des juges, mais encore par la raison. Personne alors n'aurait pu me convaincre d'illusion, je sentais profondément qu'en aimant celle que je venais de perdre, j'aimais sa vertu, son essence, son âme en un mot. Ce travail de la pensée fut en moi si rapide, que déjà, cinq à six heures après sa mort, je m'adressai au bon docteur Fassetta qui l'avait soignée, pour lui demander s'il croyait à l'immortalité de l'âme. « Oh! lui disais-je, je voudrais être convaincu que son âme existe.» Seigneur, encore une grâce dont je vous suis redevable: ce médecin était non-seulement un homme éclairé, mais encore un catholique pieux. « Lisez, me répondit-il, dans saint Jean, le chapitre où Notre-Seigneur parle de l'immortalité de l'âme. » Dans la soirée il m'apporta le saint Évangile, mais, se trompant de numéro, au lieu du chapitre v, v. 21, 25, 28, 29... il m'indiqua le chapitre XIII et les suivants... c'étaient précisément ceux dont vous vouliez vous servir pour m'éclairer.

Ici commence, ô mon Dieu! cette suite non interrompue de grâces dont vous avez daigné me

combler, grâces éclatantes, grâces nouvelles dont le seul souvenir fait couler mes larmes. A qui les devais-je? Etait-ce aux prières de celle que je venais de perdre, ou bien au désir qui, depuis quelques heures, me poussait vers vous? Je l'ignore; mais ce désir lui-même n'était-il pas une grâce? Oh! sans doute, car le pas que l'on fait vers vous, le cœur que l'on vous ouvre.... c'est vous, c'est toujours vous, mon divin Maître, qui agissez; c'est vous qui nous prenez la main pour nous faire marcher; vous qui frappez à la porte de notre cœur pour l'ouvrir; et ces grâces que je nomme nouvelles, elles étaient bien anciennes! toujours vous aviez voulu mon cœur, toujours vous m'aviez comblé de faveurs; mais moi je n'avais pas voulu.... Oh! dans votre conduite à mon égard il n'y a pas eu de miracles, je le sais, et pour me ramener à vous, vous vous êtes servi des événements ordinaires de la vie; mais, je l'ai déjà dit, tout dans la conduite de votre providence à l'égard des âmes est merveilleux : mais, pour qui veut tenir les yeux fermés, les miracles les plus palpables ne sont pas des miracles.

Le docteur m'apporta donc la sainte Bible, et me présenta le XIII[e] chapitre de saint Jean. Je n'avais jamais lu l'Évangile, le ciel m'avait donc été fermé : *ces sublimes* richesses, ces inépuisables trésors de beauté et d'amour, dans mon orgueilleuse folie, j'avais tout méprisé; entre mon âme et la vie j'avais

élevé un mur, et tout à coup ce mur s'écroulait... Alors un monde nouveau s'ouvrit devant moi ; c'était une découverte, il me semblait qu'elle m'appartenait et j'en jouissais avec bonheur. Seigneur! vous savez bien mieux que moi ce que j'éprouvai à la lecture de ces paroles (Saint Jean, chap. XIII, v. 33, 34) :

« Mes petits enfants, je n'ai plus que peu de temps à être avec vous; vous me chercherez, et ce que j'ai dit aux Juifs, qu'ils ne pouvaient venir où je vais, je vous le dis aussi présentement. Je vous fais un commandement nouveau, qui est de vous entr'aimer et de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. »

Mon fils et ma fille assistaient à cette lecture; nous fondions en larmes : il me semblait entendre la voix de leur mère. Bientôt j'arrivai aux paroles suivantes : « Et après que je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai, et vous prendrai avec moi, afin que là où je serai vous y soyez aussi. »

Alors, mon Sauveur, alors je vous méconnaissais encore; je l'écris en pleurant, je ne croyais pas à votre divinité et je cherchais, en quelque sorte, à attribuer vos adorables paroles à la femme qui m'était ravie. Je voulais croire que c'était elle qui me parlait : et pourtant je savais que c'était vous qui les aviez prononcées; et dans mon imagination, je

vous identifiais, pour ainsi dire, avec votre créature. Ces paroles, et toutes celles que je citerai encore, je les aimais; elles me touchaient et me consolaient, je les attribuais à ma femme, et je ne sais comment il se fit qu'en pensant à elle je pensais à vous; et qu'en l'aimant, c'était vous que j'apprenais à aimer. O mon Dieu! j'étais bien petit, bien faible et bien méprisable; mais vous avez eu pitié de moi, et vous avez permis, dans votre ingénieuse bonté, que l'amour que m'inspirait la créature s'épurât pour m'embraser d'une flamme divine. Sans doute, un pressentiment secret me faisait chérir ces adorables paroles :

« Et je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous : savoir l'Esprit de vérité que le monde ne peut pas recevoir parce qu'il ne le voit point et qu'il ne le connaît point; mais vous, vous le connaîtrez parce qu'il demeurera avec vous, et qu'il sera dans vous. Je ne vous laisserai point orphelins; je viendrai à vous.... Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus, mais pour vous, vous me verrez, parce que je vivrai et que vous vivrez aussi... » (S. Jean, c. XIV, v, 16, 20.)

« V. 26, 27, 28. Mais le Consolateur qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la

paix, je vous donne ma paix : je ne vous donne pas la paix comme le monde la donne; que votre cœur ne se trouble point, qu'il ne soit point saisi de frayeur : vous avez ouï ce que je vous ai dit; je m'en vais et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père.... »

L'impression que me fit alors cette lecture fut telle, qu'aujourd'hui encore, après quatre ans et demi, je ne puis lire ces paroles sans m'imaginer les entendre de la bouche de celle que j'avais tant aimée. Ce fut une grande grâce, Seigneur; car j'étais si mauvais, que je n'aurais pu, sans une action spéciale de votre miséricorde, m'élever immédiatement jusqu'à vous aimer, vous, mon Dieu, vous la source de l'amour et l'amour même! Pour arriver à vous, je devais passer par l'amour purifié de la créature; et vos adorables paroles, dans d'autres circonstances, hélas! peut-être ne m'eussent-elles pas touché. Oui, c'était à ma femme que je pensais, et néanmoins je sentais que je devais vous aimer comme l'auteur de ces paroles. Combien je fus touché en lisant le 13e verset du xve chapitre! car, me souvenant du vœu de cette pauvre mère, je compris le mérite du sacrifice; et c'est alors que vous identifiant, en quelque sorte, avec elle, je sentis, par l'amour que je lui portais, le besoin de vous aimer aussi; car vous dites :

« Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. »

Je fus comme ravi de ce verset; et encore aujourd'hui je pense, avec bonheur, au dévoûment de cette femme si forte par le cœur. Mon émotion croissait à mesure que je lisais; et je compris qu'il ne vous faut qu'un instant pour rendre la vue aux aveugles.

« Je ne serai plus maintenant dans le monde, mais pour eux, ils seront encore dans le moude et moi je retourne à vous. Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous... Sanctifiez-les dans votre vérité.... Et je me sanctifie moi-même pour eux comme une victime sainte afin qu'ils soient aussi sanctifiés dans la vérité... Mon Père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi. »

J'abrége mes citations; il faudrait copier ces divins chapitres en entier; mais je dois dire qu'après cette lecture je compris le sacrifice de ma femme, et par le sien celui du Calvaire.

IV

La conviction de l'immortalité de l'âme et l'amour de la vertu étaient à peine entrés dans mon cœur, qu'à leur suite il s'y précipita une foule de notions, de pensées, de convictions et de vérités, bien anciennes sans doute, mais nouvelles pour moi; elles réchauffaient, elles dilataient mon cœur... C'était un monde nouveau, et d'innombrables découvertes s'étendaient devant moi; je pressentais la vérité avec toutes ses jouissances.... Oh! il faut avoir connu cet état pour le comprendre; mais, misérables créatures que nous sommes, nous ne croyons que les choses que nous avons senties ou comprises... Et pourtant, si un incrédule de bonne foi voulait se fier à ma parole vraie, à la parole vraie de tant d'hommes qui, à la suite de combats plus ou moins longs, sont arrivés à la même conviction et au même bonheur que moi; s'il voulait ne pas se raidir contre son cœur, contre la grâce, contre la conscience du fond de laquelle vous lui parlez... oh! s'il voulait s'y fier, il serait heureux; il rentrerait dans le chemin de la vertu.

Oui, il surgit dans mon cœur une foule de

convictions nouvelles. Et d'abord, je me vis et je me sentis mauvais, et j'éprouvai en même temps un violent désir d'être meilleur. L'image de celle que je venais de perdre planait devant moi. Je l'ai déjà dit, je la voyais admirable de vertu, et je désirais lui ressembler. Puis, j'éprouvais tant de chagrin du mal que j'avais fait! Et tout à coup, je sentis profondément, et je compris d'une manière certaine que j'étais coupable. Autrefois, j'avais voulu accuser de mes fautes ma nature, la nécessité, les circonstances, le hasard, que sais-je? mais en ce moment, j'avais en moi la conviction intime de ma culpabilité, et personne au monde n'aurait pu me prouver le contraire. Oui, j'aimais à me répéter que j'étais coupable, que j'aurais pu ne pas l'être, et je sentis parfaitement en moi, et pour la première fois de ma vie, la conviction forte et complète de ma liberté, du libre arbitre humain. C'était déjà un pas immense de fait dans le chemin de la réconciliation. « Je suis mon maître, » m'écriai-je au fond de mon âme, « je suis libre, je « puis donc être meilleur, je puis donc être heu-« reux! »

O vertu, vertu sublime! je vous pris, je vous choisis alors pour ma seule divinité! vous m'apparûtes belle et séduisante, et je vous aimai, je vous désirai; mais il me semblait impossible de jamais arriver jusqu'à vous. Vous étiez pour moi comme

une oasis au milieu de déserts impraticables, comme une île de félicité dans un océan de tempêtes, et je me sentais défaillir à la pensée des obstacles qui s'élevaient entre vous et moi. Oh! vous le savez, divine vertu, je ne vous aimais encore qu'en théorie, car je n'avais pas le courage de chasser de mon cœur les objets que je sentais devoir détester, et que j'aimais encore : je voulais, et je ne voulais pas; je cherchais à être meilleur, et je désirais rester mauvais. Oui, je veux être vertueux, me disais-je souvent : je veux l'être par amour pour mes enfants, par amour pour ma femme; je dois l'être par amour pour moi-même... La vertu seule peut rendre heureux. Et cette dernière pensée m'apparaissait par instants, et vaguement encore, comme une preuve de votre existence, ô mon Dieu! Je veux donc être vertueux... mais, comment le devenir? Et une voix me répondit au fond du cœur : « En te spiritualisant. » Ce fut comme un rayon lumineux, comme une découverte sublime de mon intelligence, et aussitôt je me dis : « Je veux me spiritualiser. » Mais quel moyen employer? et mon cœur me répondit : « En suivant les préceptes de l'Évangile; » et alors, sans croire encore en vous, divin Rédempteur, j'admirai, j'adorai votre morale, et il me prit un violent désir de la pratiquer. Je me souviens même que j'écrivis à un de mes amis cette parole à jamais gravée

dans mon cœur reconnaissant : « Je voudrais être « chrétien, et j'espère le devenir. » Seigneur, vous m'avez exaucé. O bonté divine! je suis chrétien; je le suis du fond de mon être, et, quoique bien misérable encore, je suis prêt à mourir pour ma foi.

Mais alors, que j'étais loin de la douce et puissante conviction dont mon âme est remplie aujourd'hui! J'aimais la vertu, je sentais qu'elle était belle; mais vous, mon Dieu, je ne vous aimais pas encore, je croyais ne pas vous aimer. Aussi, qu'il fut beau l'instant où me demandant un jour pourquoi il faut vous aimer, et ce que l'on entend par ces paroles : *aimer Dieu ;* qu'il fut beau cet instant où ma conscience me répondit : *Aimer Dieu, c'est aimer la vertu; car Dieu est le bien parfait*. Oh ! que je fus heureux dans ce moment ! j'avais donc une raison de vous aimer, et je pouvais accorder ma logique avec le désir de mon cœur : je me sentais conséquent. Bientôt je compris que vous êtes non-seulement le bien parfait, mais encore la vérité, et je me dis : « J'aime la vérité, tout homme doit l'aimer, je dois donc aimer Dieu. » Enfin, Seigneur, un jour je sus que vous étiez non-seulement vérité et bien parfait, mais encore puissance, sagesse, force, amour, intelligence, beauté, ordre, en un mot, tous ces attributs adorables que, dans notre faiblesse, nous sommes obligés de distinguer, parce que nous som-

mes trop petits pour concevoir leur divine unité, et que nous nous sentons écrasés, anéantis par l'idée de la perfection, de l'absolu. Oh! alors, je me prosternai en esprit, et je m'écriai : — « Oui, je puis, je veux, je dois aimer Dieu ! » — et dès lors je commençai à vous aimer.

Mais mon intelligence était peu éclairée. Je ne croyais pas encore à votre sainte Trinité ; le Verbe et le Saint-Esprit étaient pour moi des êtres fictifs, ou bien, simplement des noms que l'homme se plaît à donner à tel ou tel attribut de la Divinité. En outre, vous étiez bien pour moi l'Être suprême ; je croyais que vous étiez la perfection ; mais par une étrange ignorance, je me permettais de ne pas vouloir admettre votre providence, comme si la perfection n'impliquait pas nécessairement cette providence.

Voilà, voilà, Seigneur, dans quel abîme mon âme était plongée. Oui, je tenais encore à l'erreur parce que je m'aimais trop moi-même ; et pourtant, malgré ce mal, ou plutôt à cause de ce mal, vous aviez pitié de moi et vous me poursuiviez de vos grâces. Une des plus grandes, la plus grande que vous m'accordâtes alors, fut la persévérance dans la prière, dans la lecture des livres sacrés, et, en général, dans la recherche de tout ce qui mène à vous. Oh ! je me souviens avec bonheur que l'idée de la perfection une fois entrée dans moi, elle s'était en

quelque sorte identifiée avec mon être, et que, sans la confondre pourtant encore absolument avec l'idée de votre existence, je l'aimais et je la cherchais déjà. « Oui, me disais-je souvent, la perfec-« tion existe, cette conviction est dans mon âme; « bien plus, je sens en moi-même l'idéal de la per-« fection, et, pour ainsi dire, cette perfection elle-« même. C'est un être, c'est un objet que je vois « dans mon intérieur, comme un rêve, comme une « étoile à travers des nuages, comme un objet « dans une glace éloignée; cet objet, il est là, il « habite en moi; au fond de moi; je le vois, je le « sens; je ne l'atteindrai jamais! je le sais; jamais « je ne pourrai m'unir à cet idéal ici-bas; mais je « peux m'en approcher de jour en jour davantage. « Sans doute, je désirerai toujours quelque chose, « mais tous les jours aussi mes désirs seront plus « accomplis. » Et voilà que, sans m'en apercevoir, naissait et apparaissait en moi l'idée de l'infini qui s'unissait à l'idée de la perfection. Il ne me restait donc plus pour vous aimer, Seigneur, que de me dire : « Mais cette perfection que tu aimes, cet in-« fini après lequel tu cours, cet idéal que tu en-« trevois, mais tout cela, c'est Dieu lui-même : tu « aimes un objet, tu aimes un être, mais tu ignores « son nom; et cet être, le chrétien l'appelle Dieu. » Oh ! quand je compris ces vérités, je fus content, je me sentis heureux et fier; et pourtant elles sont

bien simples; chaque enfant les a apprises dans son catéchisme ; son innocence, la pureté de son cœur les lui a fait sentir. — Mais, pour moi, elles étaient nouvelles. Ces notions fondamentales de toute instruction religieuse me semblaient une découverte magnifique de mon esprit, une conquête dont je devais me glorifier. Cela n'est-il pas une preuve que rien n'est ignorant et stupide comme le mal? Tout lui est difficile à comprendre; tandis que tout est simple et facile à l'homme de bonne volonté, à celui dont le cœur est pur. Vous l'avez dit : « Le royaume de Dieu est pour ceux qui ressemblent aux petits enfants; » et ce royaume advient d'abord en nous par la connaissance de votre divinité.

A mesure que j'avançais dans la voie bénie où vous m'aviez fait entrer, mon trésor spirituel s'augmentait de nouvelles richesses, et l'horizon de mon intelligence s'étendait. Toutes ces pensées, toutes ces convictions, toutes ces choses, en un mot, je les gardais soigneusement dans mon cœur, et je me sentais de jour en jour plus heureux.

Et puis, je priais tous les jours; je priais mal, très-mal, souvent sans une vraie confiance; il m'arrivait même fréquemment de me demander pourquoi je priais et de me contraindre à le faire, mais enfin je le faisais. Oh! je le répète, ceci est la plus grande grâce que vous m'ayez accordée; car ma prière était, à vrai dire, une inconséquence, mais

une inconséquence qui m'a sauvé. Gloire à vous, Seigneur, qui confondez notre raison viciée ! Tous les matins je me mettais à genoux, et m'adressant à ma femme, comme si elle existait encore, je lui demandais de veiller sur nous. En la priant, je sentis bientôt le besoin de prier pour elle, et peu à peu je m'habituai ainsi à m'entretenir tous les jours, pendant quelques instants, avec vous, ô mon Dieu ! A cette époque, la prière n'avait encore aucune douceur pour moi, et pourtant je n'aurais jamais voulu y manquer ; elle était pour mon âme comme un devoir, comme un besoin ; je sentais véritablement comme une puissance qui me forçait à m'agenouiller devant le souvenir de ma femme, devant la certitude de son existence spirituelle, devant l'espérance de son bonheur, devant le désir que je nourrissais d'acquérir la vertu ; et peu à peu, à mon insu, la foi naissait en moi. Je vis alors que je n'avais qu'un seul moyen d'obtenir l'accomplissement de mes désirs ; c'était de devenir franchement chrétien. Je m'en convainquis encore davantage en comprenant que, si autrefois les bons désirs que j'avais conçus, ou plutôt que vous m'aviez inspirés, ne s'étaient jamais soutenus, c'était parce que jamais je n'avais voulu leur donner le christianisme, la foi chrétienne pour guide. — Comment un incrédule pourrait-il devenir vraiment vertueux ?.... Mais, après la mort de ma femme, je compris que,

pour devenir bon, il faut prier; que la prière obtient la foi, et qu'avoir la foi c'est commencer d'être chrétien. Je ne devins donc chrétien que lorsque je voulus être sérieusement bon. O Seigneur, que vous êtes grand dans vos œuvres!!

V

Avec quelle bonté vous me traitiez alors, ô mon divin Maître! mais pourquoi dis-je : *alors?* Avez-vous jamais laissé passer un jour sans m'accorder quelque bienfait? Non, Bonté immuable; toujours, toujours la même, vous nous comblez de vos grâces et nous poursuivez de votre amour; mais il y a des jours qui sont plus spécialement les jours de vos miséricordes....

Une fois que le désir d'être vraiment vertueux fut entré dans mon âme, je recherchai avec ardeur tout ce qui pouvait me mener à vous. La lecture de l'Écriture sainte me subjuguait et m'entraînait; mais, dans ma folie, je voulais encore ne devenir chrétien qu'à demi; je marchandais avec vous, ô mon Dieu! je m'imaginais qu'il me serait facile, en rejetant une partie des dogmes de l'Évangile, de pratiquer pourtant sa morale; et je cherchais à trou-

ver dans vos paroles, divin Jésus, que vous n'étiez pas Dieu, que vous n'aviez pas enseigné à croire à votre divinité. O ineptie de l'ignorance! O inconséquence de l'orgueil! Seigneur, pardonnez-moi!

J'avais presque tous les soirs de longs entretiens avec le pieux docteur dont j'ai parlé plus haut, et avec un prêtre grec séparé : ils cherchaient tous les deux á m'éclairer sur les vérités fondamentales du christianisme, mais ma raison orgueilleuse se révoltait toujours; et, néanmoins, par une singulière inconséquence, je crus devoir chercher dans la confession à soulager ma conscience chargée de trente-six ans de péchés... Oui, je me confessai à ce prêtre, et le lendemain, je reçus de lui la sainte communion. O mon Dieu! je ne connaissais pas assez la gravité de cet acte; aussi ne fut-il pour moi d'aucun profit! D'ailleurs, quel bien aurait pu produire en moi l'absolution d'un prêtre sans juridiction et sans autorité? — Et ici je dois déclarer que tant que j'ai été en dehors du christianisme, j'ai fait le mal volontairement et sciemment, et que ce ne fut que lorsque je devins chrétien dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire catholique, que j'ai eu le bonheur de comprendre l'idée du bien, et que j'ai cherché à le mettre en pratique. Oui, ce changement décisif n'eut lieu qu'après ma première confession à un prêtre de votre Église. C'est bien remarquable;

mais il en doit être ainsi : car elle seule peut offrir à l'homme assez de secours pour se vaincre; elle est sur la terre la seule société où l'on puisse réaliser en soi l'idée de la perfection, le seul intermédiaire entre vous et l'homme; elle seule possède, parmi ses trésors, cette échelle dont le pied est posé sur un autel terrestre, et dont les derniers échelons se perdent dans votre infinité.

Que j'étais loin de comprendre cette vérité! Je croyais toutes les religions bonnes, et la sentence si vraie, si logique : *Hors de l'Église point de salut*, me semblait une monstrueuse absurdité. Néanmoins, j'aurais donné la préférence entre toutes à une des sectes protestantes. Le protestantisme me paraissait plus *raisonnable*, c'est-à-dire exiger moins de foi, en un mot, être moins chrétien. — Mais, grâce à vous, Seigneur, je n'ai pas été longtemps le jouet de cette erreur. Il y a dans le culte protestant quelque chose de sec dont mon cœur ne pouvait se contenter; et plus tard, j'ai vu que, non-seulement mon cœur se révoltait contre ce culte, mais que ma raison aussi se révoltait et contre le culte et contre le dogme. Pendant quelque temps, je pensai que peut-être l'Église grecque possédait la vérité, et une fois décidé à être chrétien, je cherchai très-sérieusement et avec un désir sincère, à appartenir de cœur à cette Église dans laquelle j'étais né. Aussi dans mes entretiens avec le prêtre dont je viens de parler,

j'étudiais avec soin les raisons par lesquelles il cherchait à me prouver la vérité de son Église. Mais cette illusion fut de courte durée ; plus je m'approchais de vous par l'amour et par le besoin de la vertu, moins la pratique des grecs pouvait me suffire ; et quoique loin encore de pouvoir apprécier la vérité catholique, je sentais déjà pour votre Église un attrait que je cherchais à vaincre de tout mon pouvoir, comme un mal.

Nous étions en carême, et votre providence avait voulu, pour mon bien, que le R. P. Minini, de la Compagnie de Jésus, prêchât tous les jours dans l'église la plus voisine de l'hôtel que j'habitais. J'avais besoin d'une forte nourriture spirituelle, et c'était avec un intérêt toujours croissant que j'allais l'écouter. Un jour, il parla de la mort, et je fus extrêmement touché de son discours ; puis, il déroula, dans une suite de sermons, une partie de votre divin enseignement; et plus d'une fois mon cœur palpita en l'écoutant! Mais je n'admirais encore que les vérités générales de la religion et particulièrement sa morale; quant au dogme, je le mettais toujours en seconde ligne ; je ne voulais pas m'en occuper, et je me souviens que je fus presque scandalisé le jour où, racontant l'histoire des hérésies qui avaient souillé le christianisme, le P. Minini tonna avec force contre les fourberies de Photius que nos frères séparés eux-mêmes sont forcés de

mépriser et de plaindre. J'étais encore si ignorant que j'accusais le P. Minini de manquer de charité, et je souriais de ses efforts. Ce qui me frappait néanmoins et m'édifiait dans les églises catholiques, c'était le profond recueillement des fidèles agenouillés ; je comparais leur attitude modeste et humble à l'agitation très-souvent indécente, à l'ennui profond, aux regards distraits et aux conversations continuelles d'un grand nombre de mes coréligionnaires pendant l'office divin ; je trouvais quelque chose d'officiel dans leur manière de prier; et, malgré moi, j'étais obligé de convenir qu'il y avait plus de piété chez les catholiques que chez les grecs. J'en parlai une fois au prêtre grec qui chercha à me désabuser, en m'assurant que cette piété si édifiante des catholiques était feinte. Du reste, ce prêtre, tout en blâmant les innovations que les catholiques avaient, selon lui, introduites dans leur Église, ne disait pas trop de mal de leur enseignement; et ici il m'est impossible de ne pas plaindre l'aveuglement de nos pauvres frères séparés, aveuglement inconcevable pour ceux qui appartiennent à la vérité. Ce prêtre était certainement instruit et d'un esprit au-dessus de l'ordinaire ; mais, telle est la force des préjugés d'une part, et celle de la vérité de l'autre, que cet homme qui croyait à son Église et qui tous les jours récitait dans son symbole : « Je crois l'Église *une*, » que ce même

homme, ce prêtre, par une inconséquence inexplicable, admettait pourtant comme *très-bonne* l'Église catholique. « Ce sont deux sœurs, disait-il; pourquoi donc ne pas vivre en paix l'une à côté de l'autre? » Singulière prétention! comme si la vérité pouvait cohabiter avec l'erreur, la lumière se mêler aux ténèbres; comme si l'Église *une* pouvait avoir une sœur! Non, non, elle est une, catholique, apostolique, romaine, et vous ne pouvez, Seigneur, avoir qu'une seule Épouse.

A cette époque, cette inconséquence des grecs, loin de me choquer, me semblait mériter le beau nom de tolérance et de charité; d'autant plus qu'en admettant cette prétendue fraternité, j'accordais mes sympathies naissantes pour le catholicisme avec mes intérêts matériels, avec mes préjugés et avec un faux amour-propre patriotique qui me faisait penser que l'Église grecque enseignait *aussi* la vérité.

Les études religieuses étaient alors mon unique occupation; elles seules m'offraient de l'intérêt, et je m'y adonnais tout entier. Je lisais, ou plutôt je dévorais tous les ouvrages que je pouvais me procurer concernant ces graves matières. Je lisais, *au hasard*, tout ce qui me tombait sous la main; ma soif de savoir était telle, qu'il me semblait qu'il n'y avait pas assez de livres. Heureusement, Seigneur, vous guidiez mon choix, et me donniez ce dont

mon intelligence avait besoin : l'Écriture sainte, quelques passages des saints Pères, les *Variations* de Bossuet, et bien d'autres ouvrages encore.

Mais ma lecture favorite était les *Confessions* de saint Augustin ; je les lisais sans cesse, j'en copiais des pages entières et j'en faisais des extraits. Sa philosophie me remplissait de désirs et d'amour. Avec quel bonheur, avec quel enthousiasme, je retrouvais dans ce grand homme des sentiments, des pensées qui avaient jusque-là dormi dans mon âme, et que cette lecture réveillait ! Je retrouvais en lui mes folies, mes égarements, mes douleurs et mon espérance. Je désirais, je demandais, j'enviais, je cherchais son amour, sa chaleur et sa foi. Oh ! comme mon cœur bondissait à la lecture de ces pages brûlantes ; comme je désirais vous connaître et vous comprendre ; comme je m'élançais en espérance, en pressentiment, au-devant d'un avenir de bonheur ! Grâces, grâces vous soient rendues mille fois, d'avoir mis entre mes mains cet ouvrage qui a été l'instrument de la félicité que je goûte ici-bas, et de la félicité que j'espère goûter un jour dans le ciel ! Grâces soient rendues à saint Augustin, mais aussi grâces soient rendues à celui dont vous vous servîtes pour me faire connaître ce livre ! Il me fut donné par le R. P. Minini.

Dans sa charité, cet excellent médecin spirituel avait entendu parler de moi. Il me savait malheu-

reux, et aussitôt il était venu m'offrir, avec de douces consolations, le remède dont j'avais tant besoin, ce livre de saint Augustin dans lequel il écrivit : « Que tous les jours il vous demanderait pour moi, Seigneur, la possession de votre sainte vérité ; et qu'il ne doutait pas que ma femme fût morte dans la foi catholique. »

Je n'étais alors en état de comprendre ni ces paroles ni le sentiment qui les dictait. Je me suis reproché souvent d'en avoir témoigné à cet apôtre zélé si peu de reconnaissance, et je regrette de ne l'avoir pas vu aussi souvent que j'aurais dû le faire; néanmoins, je l'ai vu assez pour recevoir de lui les premières semences de mon bonheur présent. Un soir, touché de sa bonté, je lui ouvris mon cœur; ce fut une espèce de confession ; car je lui parlai avec abandon, et lui témoignai le désir de devenir vraiment chrétien. « Mais ne vous imaginez pas, ajoutai-je, que je me fasse jamais catholique. » Et cet excellent prêtre, souriant avec amour, me répondit : « Avant tout, il s'agit d'entrer dans la mai-« son, d'être chrétien; vous choisirez la chambre « ensuite. » Oh! je l'ai choisie, Seigneur, il n'y en a qu'une. C'est une salle immense, magnifique; et elle seule occupe l'édifice tout entier.

VI

Il me serait impossible d'énumérer tous les combats que ma foi naissante livrait alors à ma raison rebelle. Grâce à vous, mon Dieu, cette foi avançait à travers les armées ennemies, et en avançant elle grandissait; enfin, comme le jeune David, elle a triomphé de Goliath. Oh! je sens à présent que j'ai la foi; mais combien de temps j'en ai douté! Que de découragements j'ai éprouvés! Oh! si vous ne m'aviez soutenu; si vous ne m'aviez caché les dangers matériels de ma position; si vous n'aviez rempli mon cœur d'un courage surnaturel, je serais tombé pour ne plus me relever peut-être; car tout, dans le christianisme, me choquait, me faisait ombrage, et bien souvent ma raison viciée se cabrait avec fureur. Les cérémonies, les pompes magnifiques, les orgues sonores, tout le culte enfin me semblait n'être que l'expression d'une superstition dégradante. Les images des saints me rappelaient les idoles du paganisme; les prêtres m'étaient odieux ou au moins suspects. Hélas! hélas! cela venait de ce qu'en moi manquant cette foi, qui est le fondement de la vertu, je ne voulais pas croire à

la vertu des autres. Et pourtant, j'avais toujours rendu hommage à la vertu de ma femme. Mais, Seigneur, peut-être me trompé-je; car plongé, comme je l'étais, dans les ténèbres, je sais à peine ce que je faisais et ce que je pensais à cette époque. Oh! combien l'orgueil et l'égoïsme obscurcissent la lumière de l'esprit : et cela doit être, car vertu et vérité ne sont qu'une chose. Le mal vit dans les ténèbres de l'ignorance, comme l'ignorance volontaire doit vivre dans le mal. Je ne saurais assez le répéter : je fus heureux, cent fois heureux, le jour où je sus que la connaissance de la vérité ne doit s'acquérir que par la vertu. Alors je l'ignorais encore, et à tout moment je me révoltais. Je ne pouvais ni ne voulais admettre entre autres l'accord de votre prescience avec notre liberté. « Ou Dieu ne « sait pas tout, me disais-je parfois, et alors il n'est « pas parfait, il n'est pas Dieu ; ou moi je ne suis « plus libre; alors il n'y a point de justice, point « de Dieu. » Voilà, Seigneur, le cercle étroit dans lequel ma raison égarée m'entraînait toujours. Et aussitôt tous mes doutes me revenaient, et le christianisme me paraissait une fable, et je niais même votre providence. Et pourtant, j'ai triomphé, ou plutôt, vous avez triomphé, Seigneur, de ces odieux moments; vous m'avez fait voir que rien n'est plus absurde que d'appliquer à votre intelligence l'échelle de notre intelligence. Si vous étiez

un homme, nous aurions raison de ne pas admettre ce qui nous semble incompréhensible; mais ou vous êtes la perfection, ou vous n'êtes pas; or vous êtes, je le sais, je le sens à cet idéal de bonheur qui existe en moi; vous êtes, je le vois, dans tout ce qui est. Donc vous êtes la perfection, donc vous avez la prescience. Mais alors, que devient ma liberté? Oh! c'est en vain qu'on cherche à le nier; je suis libre; je sens ma liberté, et je la vois des yeux de l'âme, comme je vois les membres de mon corps de mes yeux matériels. Mais alors, comment cet accord? Oh! je le vois par le sentiment et par la connaissance que j'ai de votre perfection. Cette perfection m'explique tout; et, dès que j'admets votre existence, je suis forcé d'admettre cet accord. — Accord de la grâce et de la volonté, accord de la prescience et de la liberté, vous êtes des mystères, mais des mystères adorables. En effet, Seigneur, si nous pouvions vous comprendre, vous ne seriez plus Dieu, ou nous ne serions plus hommes. L'imparfait ne peut comprendre la perfection, comme le vice ne peut comprendre la vertu. Il ne s'agit donc pas de comprendre, mais de croire; la foi, la faculté d'avoir la foi, la faculté de croire nous a été donnée pour quelque chose; c'est l'acte le plus méritoire de l'intelligence ici-bas. Mais parfois l'exercice de cette faculté nous est difficile; et alors nous voulons faire agir notre raison aux dépens de

notre âme. Hélas! nous voulons tout comprendre... Mais persuadons-nous bien que le raisonnement n'est pas notre seul *criterium;* laissons à l'âme son action libre. Pourquoi la gêner? pourquoi la priver d'une partie de ses facultés? L'homme peut abuser de tout, et faire vivre une de ses facultés aux dépens des autres; mais ce n'est vraiment que dans l'accord harmonieux de nos sens, de notre raison et de notre foi, que peut se trouver l'accomplissement de votre volonté sur nous, ô mon Dieu!

A l'époque dont je parle, toutes ces vérités m'étaient inconnues, et je n'avais nullement la conscience de ce qui se passait en moi. Comme un vaisseau perdu dans l'océan, tantôt battu par la tempête, tantôt mollement porté sur une plaine azurée, je croyais voguer au hasard; incertain si j'avançais ou si je reculais. Heureusement vous me guidiez, Seigneur; et un jour, sans le savoir, je me suis trouvé dans le port. — Oh! même à cette époque, les jours de calme étaient plus fréquents que les jours d'orage. Comme vous m'entraîniez vers vous! avec quelle douceur je me sentais attiré! Il me semble que je ne peux mieux exprimer ce que je sentais, qu'en transcrivant quelques-uns des fragments que j'écrivais alors.

Venise, février et mars 1841.

« Je prévois, sans le connaître encore, un champ très-vaste. Le désir d'*être meilleur* est le désir de la sagesse. On ne peut parvenir à la sagesse que par un désir immense, par de longs combats et par un recueillement très-profond et sans distraction qui nous identifie avec ce désir. C'est difficile, mais ce but vaut la peine d'être atteint; c'est difficile, parce que nos habitudes sont tellement enracinées en nous, qu'au moment où nous prenons la résolution de nous adonner à l'étude de la sagesse, nous péchons cent fois par pensées, par amour-propre et de mille autres manières. L'habitude en est telle, que nous nous apercevons à peine de nos péchés. Oui, nous péchons à tout moment. Mais ces idées exprimées, lues ou répétées sans réflexion, n'ont aucun sens; il faut s'identifier avec elles pour les comprendre. »

« Lorsque l'on songe à toutes les tentations dont nous sommes entourés, et lorsqu'on a vraiment en soi le désir de parvenir au bien et à la sagesse, on comprend, sans trop s'en rendre compte, tout ce que, dans notre ignorance, nous nommions *folie*. Que de choses nous ne pouvons expliquer! Ainsi, la profonde solitude d'un cloître, la vie d'un ermite... Vraiment, si je n'avais pas d'enfants, je

m'enfermerais dans quelque cellule... Le monde nommera cela *folie*, on se moquera de moi..., mais ce n'est pas tout de vouloir, il faut persévérer.

« L'homme entraîné par ses sens vers un objet indigne de lui, se trompe en croyant *aimer* l'objet de sa convoitise ; cet amour est passager, il s'affaiblit avec la satiété ; il s'use avec le temps, et on finit par mépriser la personne que l'on aimait, et par en être dégoûté alors même qu'on éprouve le besoin de la voir. L'amour pur et dégagé des sens, l'amour fondé sur la vertu, l'amour qui a pour base le respect, est le seul réel.

« Tous les sophismes dont nous nous leurrons pour nous excuser à nos propres yeux, toutes les arguties dont nous cherchons à nous entourer, ne résistent pas, en moi, contre le sens intime de la conviction, de la conscience qui me dit : Tu es coupable. La connaissance de soi-même est, sans aucun doute, la plus intéressante de toutes celles qui existent, et probablement la plus féconde. C'est elle qui doit nous mener à cette part de bonheur dont l'homme peut jouir sur la terre. Il donc utile de sonder profondément son intérieur, et d'examiner ce qui se passe en nous, de nous dégager de toute préoccupation, de nous recueillir de temps en temps dans une profonde méditation, en nous délivrant de toute distraction. Je parviens rarement à cet état, et encore dure-t-il peu de temps, c'est

comme un anéantissement de tout ce qui est extérieur; on s'enferme en soi-même; on s'identifie avec son intérieur, enfin *on pense* dans la force du mot.

« Cet état si nécessaire à acquérir, cet état qui, pour le poëte, est peut-être l'inspiration, s'obtient d'autant plus dificilement que notre imagination est plus mobile. Une pensée, un souvenir, une idée, quelque fugitive qu'elle soit, en engendre mille autres, et chaque souvenir, chaque pensée est une distraction de plus. Et puis, les mauvaises pensées qu'il faut chasser, les désirs qu'il faut étouffer, les vanités, les amours-propres, les mille péchés, enfin, quelque légers qu'ils soient, que nous combattons à chaque heure de la journée, péchés que nous connaissons à peine, et dont nous ne nous rendons pas compte, tellement nous y sommes habitués!... Vraiment, quand je regarde autour de moi, je suis effrayé de la malignité des hommes; je suis épouvanté, comme devant un horrible tableau, de toutes les abominations des soi-disant honnêtes gens. Et qu'est-ce donc quand je tourne mes yeux sur moi-même? Oh! j'y trouve un tel ensemble de choses mauvaises!..... En vérité, on serait tenté de faire des folies, ou de s'arracher les yeux pour ne point voir, ou de s'enfermer dans un cloître de trappistes!....

« Quand on est jeune, on vit par le cœur, on

sent le besoin d'aimer, et on aime d'un amour pur et platonique; alors, on donnerait sa vie pour son ami. Plus tard, les sens s'allument, et si le cœur est mal guidé, la raison se pervertit et établit que le vrai principe de l'existence est la matière; et comme on a besoin de s'approuver, de se flatter soi-même, on se crée bientôt un système philosophique absurde. On nie l'esprit, on devient matérialiste.... on finit par nier Dieu et l'éternité!!!

« ..... Mon esprit se formait des images propor-
« tionnées aux seuls objets de mes yeux, et je ne
« m'apercevais pas que cette action de mon esprit
« par laquelle je me formais des images corpo-
« relles, n'était pas corporelle comme elles, et que
« néanmoins elle n'eût pu les former si elle n'eût
« été elle-même quelque chose de fort grand. »
(Saint Augustin.)

« C'est un grand progrès quand nous savons, par expérience, que notre esprit peut errer.

« Il est très-difficile de se figurer une volonté sans un corps; mais en y pensant, on doit convenir que notre âme, qui est, et qui possède une volonté, n'a pas de corps. Depuis des siècles, les systèmes philosophiques changent de nom, mais ils roulent toujours dans un même cercle.

« Je sens en moi-même une certaine tiédeur funeste; je voudrais pouvoir conserver cette chaleur, ce zèle, ce feu sacré, cette espèce d'inspiration, qui

m'animaient naguère. Je veux pleurer mes fautes, je veux les détester. O mon Dieu! je m'adresse à vous, parce que je sens que la prière me donne de la force et m'élève! N'ai-je pas clairement vu que je n'ai qu'un moyen d'être heureux? la vertu... Et n'est-ce pas une grâce de Dieu d'avoir été persuadé, qu'en pratiquant la vertu, j'aurai le double avantage du bonheur sur cette terre et du bonheur éternel? L'amour, le désir de ce bonheur ne devrait-il pas suffire pour me faire suivre vos saints préceptes qui ne me dictent que ce que m'ordonne ma conscience? Et ne serait-ce pas une insigne folie que de courir après des plaisirs passagers pour négliger une double félicité durable? »

A cette époque, l'idée du bonheur dominait presque seule encore dans mon âme; ce fut plus tard que surgit l'idée du bien et qu'elle y occupa la première place.

VII

Voilà, ô mon Dieu! ce que j'écrivais; voilà les pensées salutaires que vous m'inspirâtes pendant les premières six semaines qui suivirent la mort de ma femme, et que je passai à Venise. Je quittai

alors cette ville dans l'intention de me rendre en Russie. A Nice, où j'allai voir ma mère, je renouvelai connaissance avec le R. P. Pellegrini. Quoique je fusse encore imbu de préjugés contre le christianisme en général, mais surtout contre l'Église catholique, et particulièrement contre les Pères jésuites, ces préjugés n'étaient plus aussi absurdes ni aussi tenaces qu'autrefois. Les six semaines qui venaient de s'écouler avaient amené de grands changements en moi.

Je revis ce Père avec plaisir : il avait connu la personne que je pleurais ; je pouvais lui en parler à cœur ouvert, et je mettais un certain amour-propre à étaler toutes ses vertus devant un prêtre. Ce fut en pleurant que je lui racontai le vœu qu'elle avait fait, et je vis avec joie que mon émotion se communiquait à lui. Oh ! il fallait que malgré moi, et sans le savoir, je tinsse déjà beaucoup à l'Église catholique, pour que j'entendisse avec joie un de ses ministres m'assurer que je ne devais avoir aucune inquiétude sur le sort de ma femme, qu'il l'avait bien connue, qu'elle avait été remplie de bonne foi et de candeur dans toute sa conduite, et qu'il ne doutait nullement de son salut.

Ma mère assistait souvent à nos entretiens, et elle vous demandait ma conversion avec ferveur et espoir. J'ai su depuis que, dans son désir de me voir catholique, elle me fit recommander aux prières

si puissantes de l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires. Oh! grâces lui soient rendues! grâce au cœur immaculé de Marie! Mon Dieu, vous savez quelle est ma reconnaissance, vous savez que lorsque je suis à Paris, ce sanctuaire est le lieu de mon repos et le refuge de mon cœur.

J'adressai au Père plusieurs questions concernant la différence des deux Églises, orthodoxe et grecque séparée, et je ne saurais assez louer le tact, la discrétion, la charité dont il fit preuve dans nos entretiens. Il se garda bien de me presser; il priait et laissait agir la grâce. Du reste, je dois ce même éloge à tous les jésuites que j'ai eu le bonheur de connaître. Sentinelles avancées de l'Église, champions valeureux de la foi, les jésuites sont toujours sur la brèche; ennemis redoutables du mal, est-il étonnant que le mal les calomnie et les outrage? c'est leur triomphe et leur gloire. Je sais que l'on accuse les jésuites de m'avoir entraîné, de m'avoir *séduit,* comme disent nos frères séparés. Pour moi, je le déclare à la face des hommes et de vous, ô mon Dieu! je le déclare pour rendre hommage à la vérité : je n'ai été entraîné par personne; vous seul m'avez *séduit,* Seigneur. Longtemps j'ai résisté, longtemps j'ai combattu; mais j'ai dû céder; sinon, j'aurais menti à moi-même, à ma conviction, je l'ai déjà dit, et ma conscience m'aurait tourmenté. J'aurais rougi de honte devant tout homme d'hon-

neur catholique ou grec, devant tout homme qui a le courage de sa foi. Le véritable honneur ne consiste pas à obtenir le suffrage des hommes! il a un but plus noble; et mentir à sa conscience par intérêt, vanité, séduction ou légèreté, n'importe le motif, c'est toujours *l'apostasie*, le plus grand des crimes. Oh! ma conscience, c'était dans votre Église seule que je pouvais la satisfaire!....

Sainte Église de Jésus-Christ, temple du vrai Dieu, arche du salut; on peut, quand on ne vous connaît pas, pratiquer en dehors de vous une espèce de vertu et acquérir une espèce de bonheur; mais cette perfection presque idéale, à laquelle vous voulez que l'homme aspire, Seigneur, je suis convaincu que ce n'est que dans votre Église que l'on peut y parvenir. Aussi, elle seule engendre des saints; sa foi, son enseignement, sa pratique, sa vie toute entière est nécessaire pour arriver à la sainteté.

Je le répète, personne ne m'a entraîné. J'ai vu, sans doute, des catholiques zélés; j'ai entendu des sermons, et j'ai lu des ouvrages qui m'ont convaincu; j'ai été en rapport avec des prêtres, et surtout avec des jésuites. Mais, si je ne m'étais pas servi des moyens que m'offrait votre amour, aurais-je pu arriver à la vérité? Est-ce en restant dans les ténèbres qu'on découvre la lumière? Et avais-je le droit de vous demander un miracle, comme celui

qui a éclairé saint Paul ou Alphonse Ratisbonne? Non, certes; et sans interrompre les lois ordinaires de la grâce, votre providence a été bien assez généreuse. Oh! comme cette providence s'est manifestée à moi peu de jours après mon départ de Nice, trois mois après mon malheur!

C'était à Berne, en Suisse, où je m'étais arrêté pour attendre un de mes amis. Le lendemain de mon arrivée dans cette ville, vous amenâtes dans l'hôtel que j'habitais un nouveau converti, le prince Théodore Galitzin. Je l'avais connu à Rome, quelques années auparavant; mais, comme nos opinions religieuses étaient diamétralement opposées, il ne s'était formé entre nous aucun lien d'amitié. Je n'aurais donc pas dû, d'après le cours ordinaire des choses, chercher à le voir; et pourtant, dès que je le sus à Berne, il me prit un violent désir de causer avec lui. C'était comme un instinct secret qui me poussait. Je désirais lui parler de ma femme, et lui dire qu'elle était morte dans des sentiments catholiques. Aussi fus-je bien content lorsque, peu d'heures après son arrivée, il se fit annoncer chez moi.

Alors, mon âme était tellement en proie à la douleur qu'il m'était impossible de parler d'autre chose que de l'événement qui venait de bouleverser mon existence. Et puis, il se passait en moi des choses si étranges! Le monde entier me paraissait changé.

J'étais triste, et pourtant je soupçonnais comme une vie nouvelle. Une lumière inconnue s'était levée sur mon horizon; mon âme ne dormait plus, mais elle n'était pas encore éveillée. C'était comme un crépuscule pendant lequel elle regrettait encore les charmes de la nuit, tout en ouvrant ses yeux aux clartés de l'aurore. Oh! j'avais besoin d'écrire, de parler..., j'avais besoin de verser mon cœur tout entier dans un cœur sympathique. Aussi, dès que le prince Galitzin parut, je lui parlai avec une pleine confiance de ma femme, de sa mort, de sa piété, du besoin que j'éprouvais moi-même de vertu et de religion; en un mot, de ma douleur et de mes espérances.

Qu'il soit béni ici-bas et dans l'éternité pour le bien qu'il m'a fait, cet excellent ami, à moi et à tant d'autres! Avec quelle charité il m'écouta, avec quelle sagesse il me parla de vous; avec quelle humilité il m'entretint de lui-même, m'avouant qu'il avait beaucoup péché; mais que depuis qu'il était catholique, il était tout autre : avec quelle simplicité, enfin, et avec quel zèle il avança l'œuvre de ma conversion! En le voyant si pieux et si sincère, je faisais naturellement un retour sur moi-même. Nous sommes du même âge, pensais-je, du même pays, dans la même position sociale; et pourtant quelle différence! je le voyais, je le sentais vertueux!... Mon Dieu, vous savez que vous m'ins-

pirâtes alors l'idée de devenir bon comme lui!... Et un soir que j'étais dans mon lit, je repassais en moi-même tout ce qu'il m'avait dit pendant la journée, et soudain... « Il est vertueux, me dis-je, qu'il est heureux! » Ce qui me frappait surtout était sa simplicité à côté des sacrifices de tout genre qu'il avait faits à sa conviction; et je me sentis de l'enthousiasme pour lui, mais un enthousiasme calme. Sa vertu était devenue subitement, vous le savez, Seigneur, mon idéal et mon but. « Il est vertueux, me répétai-je, il est heureux, et pourquoi ne le serais-je pas aussi? » Et aussitôt je me précipitai hors de mon lit, je me jetai à genoux et vous adressai une fervente prière : *Mon Dieu, donnez-moi la force et la foi.*

Ce furent, je crois, les seules paroles que je pus prononcer; mais je restai longtemps à genoux, et je les répétai je ne sais combien de fois. Vous savez, mon Dieu, que ces paroles sont devenues ma prière habituelle, et que presque jamais je n'élève mon âme vers vous, sans vous dire : « Seigneur, donnez-moi la force et la foi. » Vous savez aussi que cette prière me fit du bien, et que vous daignâtes l'agréer.

Bientôt le prince Galitzin m'expliqua plus particulièrement les vérités qui servent de base aux dogmes de l'unité et de l'autorité catholique. J'avais déjà fait quelques progrès, et il me semblait dé-

sormais hors de doute que je devais devenir franchement chrétien ; mais je m'imaginais encore que le christianisme était une vaste église renfermant beaucoup de chapelles, et je me disais comme les protestants : « Pourvu que l'on soit chrétien, qu'importe la chapelle dans laquelle on se prosterne? » Mon nouvel ami combattit et renversa cet échafaudage de vieux sophismes que je croyais invincibles. Et d'abord, à propos de l'unité, il me cita les adorables paroles que vous prononçâtes avant d'aller au Calvaire, divin Jésus, et la dernière prière que vous fîtes devant vos disciples (S. Jean, ch. XVII) : « Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient *un* comme nous... Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous ensemble ils ne soient qu'*un*, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, qu'ils soient de même *un* en nous, afin que le monde sache que vous m'avez envoyé. Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient *un*, comme nous ne sommes qu'*une même chose*. Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'*unité*. »

Ces paroles me frappèrent d'autant plus qu'elles font partie de ce discours qui avait fait sur moi une si profonde impression, peu d'instants après mon malheur. Elles m'étaient parfaitement connues,

mais je ne les avais pas comprises. Je n'avais pas même cherché à en saisir le vrai sens, parce qu'à la lecture de ce discours je ne m'étais occupé que des passages qui me rappelaient ma femme et son sacrifice. Mais à l'explication que m'en donnait le prince Galitzin, je sentais que les premières, que les plus grossières écailles qui couvraient mes yeux commençaient à tomber. Oui, il semblait décidé que cette partie de l'Évangile de saint Jean devait me convertir; car ce ne fut qu'après la lecture et l'explication des versets que je viens de citer, que, pour la première fois de ma vie, je compris que la vérité est une, et que vérité et unité sont la même chose. Je compris que s'il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'*une* foi et qu'*un* enseignement, et que si le christianisme est vérité, il ne peut y avoir qu'*une* seule Église vraie. Mais il me restait à savoir encore à laquelle des Églises existantes cette vérité appartient, et malgré mes instincts catholiques, je me sentais toujours entraîné vers l'Église grecque ou le protestantisme.

Toutes les âmes n'ont pas besoin du même aliment; la grâce ne présente pas toujours les mêmes motifs de conversion, et chaque conversion est une histoire différente : car les hommes, quoique subjugués par la même vérité, ne sont pas tous frappés de la même manière. Pour moi, ce qui changea mes idées religieuses, ou plutôt ce qui les fixa, ce

qui me frappa le plus, ce fut la connaissance du dogme de l'unité : ce fut cet axiome qu'il n'y a *qu'une vérité* et que dès lors il ne peut y avoir *qu'une religion*. L'Église gréco-russe enseigne certainement l'unité, comme l'Église catholique, puisque dans son *Credo* elle dit : *Je crois l'Église une*, et que, comme les catholiques, contrairement aux protestants, elle admet une Église visible et terrestre. Mais l'Eglise grecque n'enseigne cette vérité, ainsi que beaucoup d'autres, que parce qu'elle a été jadis unie à l'Église catholique, et simplement comme une théorie que ses docteurs ne comprennent plus eux-mêmes. Aussi peut-on dire hardiment qu'aujourd'hui il n'existe pas un Russe, prêtre ou laïque, qui croie à l'unité, par conséquent à l'infaillibilité de son Église; pas un seul qui soit prêt à verser son sang pour soutenir qu'elle seule est l'arche du salut.

Les uns admettent qu'on peut se sauver également étant catholique; les autres, comme les protestants, ne croient plus qu'à l'unité d'une Église invisible. Comme tous ceux qui se séparent de la vérité, ils sont dans un chaos qui fait peine. Hélas! ils ne s'en doutent pas eux-mêmes; et habitués à l'air vicié dans lequel ils sont nés, ils ignorent l'existence d'un air plus pur; ils ignorent qu'ils sont dans un abîme, dans un tourbillon, où, entraînés par l'habitude, le défaut de lumière, les préjugés, ils tournent avec une telle rapidité qu'ils ne voient

pas, en passant, ô mon Dieu! cette main que vous leur tendez pour les retirer du gouffre dans lequel leur Église nationale s'engloutit toujours davantage.

Lorsque je sus qu'il ne peut y avoir qu'une seule Église vraie, je compris que cette Eglise doit être universelle, catholique, et que c'est celle-là seule qui mérite de porter ce beau nom. Plus tard, les preuves de cette vérité s'accumulèrent en masse dans mon esprit; ma raison fut subjuguée, et je puis dire que tous les jours elle acquérait un nouveau motif de conviction. Il serait trop long, trop difficile d'énumérer toutes les raisons qui persuadèrent mon esprit. Quant à mon cœur, oh! il comprit bientôt que la pratique catholique seule pouvait le satisfaire; il comprit que pour l'homme qui a besoin de vous, mon Dieu! pour l'homme qui sent qu'il vient de vous, qu'il doit aller à vous, que vous seul devez être son but et sa vie, que pour le vrai chrétien, en un mot, la religion catholique est la seule possible, qu'elle seule entre dans l'existence de l'homme, qu'elle seule s'identifie avec cette existence et en devient une partie inhérente; tandis que les autres religions sont tout au plus à côté de la vie. Car la religion catholique seule nous prend au berceau, nous apprend à marcher; elle seule sait poser sur notre pénible route des jalons et des lieux de repos ou de refuge, elle seule nous soutient

au bord de l'abîme, nous porte à travers les torrents et les rochers ; elle seule enfin, écartant tout danger, ne nous quitte qu'après nous avoir remis entre vos bras paternels. Oh ! cette sainte et consolante conduite de l'Église ! elle est tellement bienfaisante que l'on comprend que la vérité seule a pu l'inventer et l'enseigner. Le bonheur qu'elle nous donne n'est-il pas une preuve de sa vérité ; et n'avez-vous pas dit que le consolateur est l'esprit de vérité? Ah! comment ne serait-elle pas vraie cette religion qui seule peut consoler et guérir? Et si elle est vraie, toutes celles qui n'enseignent pas ce qu'elle enseigne, ne sont-elles pas fausses? Oui sans doute, car elle seule nous initie au mystère de la vie, c'est-à-dire à la vraie existence, qui est l'union avec vous; elle seule nous apprend à vivre par l'âme, à oublier le corps, à exister spirituellement. Oh! qui dira les délices d'une âme catholique? Qui dira avec quel amour vous vous découvrez à elle? Tantôt vous l'éclairez soudainement d'un rayon lumineux, tantôt vous l'inondez d'un torrent, d'une masse de lumière. Seigneur, j'ai comme tant d'autres bien souvent des sécheresses, des ennuis et des dégoûts; bien souvent vous me châtiez et m'éprouvez, car je le mérite et j'en ai besoin. Mais que vos douceurs sont consolantes! Que la pluie est divine et féconde après la sécheresse! Oh! dans ces moments bénis, dans ces moments d'amour, vous avez souvent

daigné m'apprendre, et pour ainsi dire tout à coup, plus de vérités que je n'en avais recueilli dans des ouvrages volumineux ou dans de longs entretiens. C'est, qu'en effet, pendant l'oraison, l'âme ne voit que vous, elle ne parle qu'à vous, elle s'unit à vous ; la terre, le corps, tout disparaît... Comment ne deviendrait-on pas meilleur et plus savant ?... On s'approche de la perfection.

Mais, pour comprendre que la pratique catholique est la seule bienfaisante, la seule consolante, il faut en avoir fait l'expérience ; et ces pauvres âmes séparées de l'Église ne la connaissent pas... Elles ne peuvent donc nous comprendre. Parlez à l'aveugle-né des sublimes spectacles de la nature et de l'art ; parlez au sauvage, ou bien à l'homme oisif et voluptueux, des nobles plaisirs de l'étude ; enfin, parlez à un de nos frères séparés des délices d'une âme catholique : l'aveugle vous croira sur parole et sans vous comprendre ; le sauvage et le mondain ne vous croiront ni ne vous comprendront ; celui qui est séparé de l'Église rira de vous et vous nommera fanatique. En effet, pour les aveugles de toute espèce, plus vous vous éloignez des sens, plus la difficulté augmente. Que je les plains, ces pauvres âmes, dont l'erreur a gâté la nature ! Ah ! si elles pouvaient connaître la pratique catholique ! Par elle les mauvais deviendraient bons, les bons s'amélioreraient, et ceux, enfin, que vous avez tel-

lement bénis que, malgré leur erreur, ils sont naturellement vertueux, deviendraient probablement des saints. Infortunés! je vous aime parce que vous êtes malheureux. Oh! si vous pouviez m'entendre, si vous vouliez me croire, je vous dirais, avec l'amour dont mon cœur déborde pour vous, je vous dirais : « Venez et goûtez combien le Seigneur est doux ! » Et après que vous auriez goûté sa vérité, il n'y aurait pas à craindre que vous voulussiez la quitter.

Certes, mon âme était préparée; mais ce fut Galitzin qui, le premier, convainquit ma raison; et aujourd'hui je n'ai plus un doute sur la vérité; je suis heureux, ma conviction est complète.

Après avoir parlé de l'unité de l'Église et de sa pratique, mon nouvel ami m'expliqua sur quelles bases est fondée son autorité. Cela m'était complétement inconnu. A mesure qu'il me parlait, les nuages disparaissaient, et le ciel se montrait à moi. Il me dit comment l'autorité découle de l'unité; et comment l'unité est une conséquence de l'autorité.

Il me cita d'abord l'Évangile; puis il me montra, dans une suite non interrompue de dix-huit siècles, l'Église toujours victorieuse des hommes et du démon, conservant toujours sa puissance et son infaillibilité. C'est à saint Pierre, me dit-il, que Jésus-Christ a confié les clefs de son Église; c'est

sur lui qu'il l'a bâtie; c'est lui qu'il nomme le roc contre lequel le mal et l'erreur ne pourront prévaloir; c'est à lui qu'il confie ses agneaux et ses brebis, les peuples et leurs pasteurs; c'est à lui qu'il ordonne d'affermir ses frères dans l'épiscopat; c'est lui qui fait le premier miracle et qui préside le premier concile; c'est lui que Paul va vénérer; c'est lui qui est à la tête de l'apostolat; c'est lui, enfin, qui fonde à Rome la mère de toutes les Églises, après avoir fondé celle d'Antioche pour l'Asie, et par saint Marc celle d'Alexandrie pour l'Afrique. Et puis Jésus-Christ n'a-t-il pas dit: « Celui qui n'écoute pas l'Église, doit être traité comme un païen? » Toutes ces citations, et tant d'autres encore, ne sont-elles pas la preuve de l'autorité que Notre-Seigneur conférait à son Église et au chef de son Église? Et puis, « lisez l'histoire, » ajoutait ce pieux ami, « celle des premiers siècles, celle des conciles, toute l'histoire de l'Église; partout et toujours vous trouverez la réalisation des paroles de Jésus-Christ. Sa parole résonne à travers les siècles, non pas comme un écho qui s'affaiblit, mais toujours la même, puissante et féconde. »

Oh! comme mon cœur, altéré de vérité, se trouvait soulagé devant ces témoignages de la vérité!.. Que d'excellents conseils me donna Théodore, que de bons livres il m'engagea à lire! Mais ce ne fut que plus tard que ces semences portèrent leur fruit.

J'avançais avec précaution, avec crainte, me défiant de moi-même, de mon cœur, de mon imagination et surtout du désir que j'avais de trouver la vérité, comme si je n'étais pas né pour la posséder.

Peu de jours après l'arrivée de Galitzin à Berne, un de mes amis s'y trouva aussi. Il venait de Paris pour me voir. Je fus touché de cette preuve d'amitié ; je l'aimais sincèrement et je l'aimerai toujours : il est bon et malheureux. Mais je m'aperçus bien vite qu'entre nous était un abîme, et je pus mesurer le chemin que j'avais déjà fait. Il ne pouvait plus me comprendre, et moi je n'avais plus rien à lui dire. Le seul objet dont j'aurais voulu lui parler, hélas ! pour lui était une chimère. Cette vérité, après laquelle je courais, et que je regardais comme le trésor de mon avenir, il n'y croyait pas, il ne voulait pas y croire. Seigneur, a-t-il changé de principes ? Hélas ! je l'ignore. Daignez, mon Dieu, daignez l'éclairer; tous les jours je vous demande cette grâce. Qu'il ne se perde pas... Je compris alors combien le sentiment chrétien est fort pour cimenter l'amitié. Cet ami que j'aimais depuis tant d'années, hélas ! je me trouvais muet devant lui ; et Galitzin que je connaissais à peine, mon cœur s'épanchait par torrents dans le sien. La vérité peut seule unir les âmes.

En quittant Berne j'allai à Berlin, et pendant le voyage je lus *le Pape* du comte de Maistre. Il est

remarquable que ce fut l'ami incrédule, dont je viens de parler, qui me donna ce livre. « Par quel hasard avez-vous cet ouvrage ? » lui demandai-je. « Je ne sais, » me répondit-il ; « c'est mon libraire qui me l'a envoyé, et je l'ai emporté, mais il vous conviendra plus qu'à moi. Prenez-le. » Il me convenait en effet, car il a fait disparaître une foule de mes préjugés. O mystères de la grâce! Que vos jugements, ô mon Dieu ! sont incompréhensibles !

VIII

A Berlin, je passai six semaines dans une famille vertueuse, qui m'est unie par les liens du sang et de l'affection la plus tendre. Elle appartient à cette portion du protestantisme formée par le dernier roi et qui se nomme *évangélique*. Malgré lui, ce monarque sentait le besoin d'une unité religieuse, et, se mettant en contradiction avec la prétendue liberté du protestantisme, il força à s'unir deux Églises dont la croyance est diamétralement opposée sur un des dogmes fondamentaux du christianisme, sur le sacrement de l'eucharistie. Pour amener cette fusion impossible, il employa la force des

armes; aussi n'existe-t-elle pas. On se rassemble dans le même temple, on communie à la même table; mais les anciens luthériens admettent en quelque sorte la présence réelle, tandis que les calvinistes croient le contraire. Rien n'est plus affligeant que cette anarchie dans la foi; mais aussi rien ne démontre mieux la vérité et la nécessité de l'unité catholique. Ceux qui appartiennent à cette prétendue union ne savent que répondre quand on leur demande si ce qu'on leur distribue à la communion est du pain, ou si c'est le corps de Notre-Seigneur. Ils se perdent ordinairement dans des digressions incompréhensibles, ou bien ils disent qu'il est permis à chacun de croire là-dessus *ce que lui inspire son cœur!* Et ainsi, cette société qui se met en contradiction avec l'Évangile se nomme *évangélique*...Qu'elle se nomme donc *prussienne* ou *royale:* mais comment peut-elle prendre un titre qui n'appartient qu'à votre Église? Hélas! saint Paul l'a dit: « Il faut des hérésies. » Oui, il y a un soleil, et il y a des aveugles.

Du reste, les protestants, même ceux qui appartiennent à la même fraction, sont en désaccord sur presque tous les points. Et cela doit être, puisque chacun est libre d'interpréter l'Écriture comme il l'entend. Qu'on leur demande, par exemple, s'ils croient au purgatoire, ils jetteront des cris d'horreur; mais demandez-leur s'ils prient pour les morts:

« Oh ! sans doute, vous dira celui dont l'âme tendre craint pour le salut des personnes qu'il a perdues, c'est un besoin du cœur. » — « Moi ! » vous dira un autre, « moi ? prier pour mes parents ! ce serait leur faire injure; ils sont au ciel, et c'est plutôt à eux que je m'adresse afin qu'ils veillent sur moi; » et cette même personne refusera de vénérer les saints !... Mais, au reste, ce ne sont que les âmes d'élite, celles qui, à leur insu, ont besoin du dogme catholique, qui se permettent ces inconséquences naturelles. Quant aux vrais protestants, pour eux la mort doit rompre tous les liens.

Pendant que j'étais à Berlin, j'entendis parler avec vénération du pasteur***, qui jouissait parmi les protestants d'une grande réputation de simplicité et de sainteté. Il avait été prêtre catholique, et, comme Luther et d'autres infortunés, il avait quitté l'Église. A cette époque, malgré mes sympathies catholiques, je doutais encore, et parfois je me sentais entraîné vers le protestantisme; aussi me décidai-je à aller voir M***, après lui en avoir fait demander la permission. Certes, pensai-je, en me rendant chez lui, si la vérité est dans son Église, c'est bien lui, naguère prêtre catholique, qui pourra me l'apprendre et me l'expliquer. Mais, gloire à vous, Seigneur ! il ne m'a rien appris, rien expliqué. Et d'abord, quelle différence entre l'accueil que fait un prêtre de votre Église à celui qui cher-

che la vérité, et l'accueil que me fit cet infortuné! Il était emprunté, gêné... Non, non, il ne doit pas être heureux. Je lui parlai de son changement de religion comme quelqu'un qui veut s'instruire, et en lui faisant entendre que ce n'était pas par un motif de curiosité que je l'interrogeais; mais je vis que cet entretien lui était désagréable; je lui demandai néanmoins à quelle Église il appartenait. « A aucune, » me dit-il, « *toutes les Églises sont pourries* (alle Kirchen sind faul). » Surpris de cette réponse, je réitérai ma question. « Mais qui parle aujourd'hui d'Églises? *elles sont toutes pourries,* » me répondit-il, « et Jésus-Christ a dit : — Quand vous vous réuni-« rez plusieurs en mon nom, je serai au milieu « de vous. Cela suffit. » Jésus-Christ, me dis-je en moi-même, parle aussi d'une Église qu'il a bâtie, à laquelle il donne un chef, et dont la doctrine incorruptible demeurera toujours. D'ailleurs, dans le *Credo* que ce pasteur récite il est bien question d'une Église. Et, continuant à causer avec cet étrange chrétien : « S'il n'y a plus d'Églises, lui dis-je, si elles sont toutes *pourries*, il ne peut y avoir non plus d'enseignement. Pourquoi alors se rassembler dans vos temples? Pourquoi prêche-t-on? D'ailleurs, s'il suffit, comme vous dites, que deux ou trois personnes se rassemblent pour prier, chaque famille peut se réunir à certains jours; il n'est pas nécessaire qu'on aille à l'église! — Oh! non, »

me dit-il, comme s'il parlait de la chose la plus indifférente du monde, « il vaut toujours mieux (es ist immer besser) appartenir à une Église. — Vous êtes donc d'une Eglise ? » lui demandai-je. — « Oui, » dit-il, « je fais partie de l'Eglise *évangélique ;* mais je vous répète que les noms ne me font rien, je ne m'occupe pas d'Eglises, *elles sont toutes pourries ;* j'enseigne le christianisme, l'amour de Dieu et du prochain d'après l'Evangile. » Seigneur, cet homme, ce prêtre savait-il ce qu'il disait? Je l'interrogeai encore sur quelques points, mais il évitait d'entrer en discussion ; et je dois à la vérité de dire qu'il était, sur les premiers siècles de l'histoire, d'une ignorance qui ne peut pas excuser, mais qui peut faire comprendre son apostasie. Et voilà leurs apôtres, voilà leurs conquêtes sur nous! Oh ! nous pouvons le dire hardiment : jamais, non jamais personne n'a quitté l'Eglise catholique que par ignorance, pour quelque intérêt temporel, ou bien pour se livrer à ses mauvaises passions. Ce n'est jamais pour devenir meilleur que l'on abandonne la vérité. — L'apostasie est le plus grand de tous les crimes, je l'ai déjà dit. C'est un épouvantable malheur.

Seigneur, cette famille si vertueuse, dont tous les membres me sont si chers, et au sein de laquelle j'ai trouvé tant de douces consolations, ah! Seigneur, si elle était catholique !.... daignez

l'éclairer, ayez pitié d'elle. Marie, ils ne vous prient pas, ils ne vous connaissent pas, mais vous, priez pour eux !

Toujours triste, toujours rempli des souvenirs les plus poignants, mais en même temps du besoin d'être meilleur, j'éprouvais un violent désir de me confesser : je sentais que ma conscience ne serait tranquille que lorsqu'elle se serait déchargée dans le cœur d'un prêtre catholique. Il y avait bien une chapelle russe à Berlin, mais il ne me vint même pas à la pensée de m'adresser à l'aumônier. Déjà les prêtres catholiques seuls m'inspiraient de la confiance; eux seuls me paraissaient posséder l'autorité de pardonner, le droit de consoler; eux seuls me paraissaient remplir consciencieusement leur devoir, qui est la pratique de la charité. Les prêtres russes, hélas ! ont perdu le prestige de leur caractère sacré en devenant les employés ecclésiastiques du gouvernement. Et leur Eglise, par cela seul qu'elle a secoué le joug si doux de l'autorité pontificale, reconnaît la suprématie de l'Etat et se trouve par conséquent dans une dépendance qui empêche de voir dans ses ministres les envoyés du ciel. Et puis, le mariage des prêtres, qui, malgré tout ce qu'en ont dit nos frères séparés, n'a jamais existé dans l'Eglise romaine (1), me révoltait et me pa-

(1) En vain nous opposerait-on de fausses interprétations des paroles de saint Paul; nulle part il ne prescrit, nulle part il n'au-

raissait contraire à l'esprit de pureté du christianisme.

En un mot, le dogme, la pratique et la discipline catholique m'entraînaient et me subjuguaient. Tous les dimanches, j'allais à l'église de Sainte-Hedwige; je ne savais pas encore suivre la messe, mais je priais du fond de l'âme, et au moment de la consécration, quand je voyais les fidèles se prosterner, je faisais comme eux : je ne savais pas au juste ce qui se passait à l'autel, mais, je le répète, je priais! Je priais pour ma femme, je demandais son bon-

torise l'usage du mariage dans les ministres des autels. Au contraire, ses éloges de la continence et l'invitation qu'il fait aux simples fidèles de pratiquer cette vertu à son exemple, prouvent qu'il était bien éloigné de faire du mariage un précepte à qui que ce soit, et à plus forte raison à ceux qu'une profession sainte appelle à une haute perfection. — Et lorsque saint Pierre dit à Notre-Seigneur qu'il avait *tout quitté* pour le suivre, en exceptait-il sa femme? Non, sans doute, car saint Jérôme, qui vivait au IVe siècle, nous dit en termes formels (lettre XXXe), *que tous les apôtres étaient ou célibataires, ou gardant la continence dans le mariage;* et dans son commentaire sur l'Épître à Tite, il atteste que les ecclésiastiques étaient tenus au célibat, exposant en même temps les raisons solides sur lesquelles était fondée cette loi. — Je puis indiquer également l'autorité de Tertullien, qui vivait deux siècles avant saint Jérôme; celle de saint Augustin (*de Adul. conjug.*, livre II, chap. XXII); le XXXIIIe canon du concile d'Elvire, tenu en 360, qui ordonne « à tous les évêques, « prêtres, diacres et clercs de s'abstenir de leurs femmes; » le premier concile de Nicée (325), qui défend absolument « à tout « évêque, prêtre, diacre et clerc, d'avoir chez lui d'autre femme

heur, et je me sentais ému jusqu'à verser des larmes. Oui, j'étais ému, j'étais plein de consolation au milieu de ma tristesse, et je pressentais en quelque sorte une félicité inconnue et comme l'accomplissement de tous mes désirs. Que de fois j'eus envie d'aller m'agenouiller dans un confessionnal! Oh! pensais-je, je serais si heureux! mais je n'étais pas catholique. Dans ces moments bénis où vous entraîniez mon cœur vers vous, aucun protestant, aucun rationaliste n'aurait pu me prouver que la confession n'est pas un besoin du cœur. Mais, chose

« que sa mère, sa sœur ou sa tante, ou les seules personnes qui « sont hors de tout soupçon. »

Il serait facile de multiplier les témoignages et de citer les décrets des papes et des conciles, qui démontrent avec la dernière évidence que le célibat ecclésiastique était en honneur en Occident dans les beaux siècles du christianisme, et qu'on en rapportait l'origine aux apôtres eux-mêmes; mais je me borne, en terminant, à évoquer une autorité que certes les Grecs ne récuseront pas, celle de Photius lui-même, qui, au IXe siècle, atteste l'existence du célibat chez les Latins.

Quant à l'Église d'Orient, au temps des Athanase, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Chrysostome, des Épiphane, d'Eusèbe de Césarée, et de tant d'autres illustres personnages que l'Église catholique met au nombre de ses docteurs et de ses Pères, elle était bien éloignée de prescrire ou de conseiller le mariage aux prêtres et aux clercs. Les limites d'une note ne me permettent pas de plus amples détails, et je renvoie le lecteur qui veut s'instruire de ces graves matières, aux sources que je lui ai indiquées et à l'excellent ouvrage du R. P. Rozaven, de la Compagnie de Jésus : *L'Église catholique justifiée.*

étrange! j'avais encore si peu la conscience de ma foi, et je croyais si peu croire, que je me persuadais que ce besoin ne m'était inspiré que par le désir d'être vertueux, et que vous, Seigneur, n'y aviez aucune part. Je ne savais pas encore complétement que le bien, c'est vous-même. — J'ai besoin de vertu, me disais-je, j'ai donc besoin de me confesser, de m'humilier; c'est peut-être un moyen inventé par les hommes. — J'ignore ce qu'est un sacrement; mais, quoi qu'il en soit, la confession m'est nécessaire pour arriver à mon but. Et c'est ainsi que, sans le savoir, je me prouvais à moi-même l'harmonie qui existe entre le besoin du cœur et l'enseignement de l'Église. Heureuse, mais singulière inconséquence! il paraît que mon cœur était déjà subjugué par la vérité, mais que mon esprit se révoltait encore. Je cherchais la perfection, et je ne voulais pas de la foi!

Je retrouve deux des divers fragments que j'écrivis à cette époque. Je crois devoir les copier; ils peignent mieux que tout ce que je puis dire aujourd'hui, Seigneur, les combats que mon âme éprouvait alors.

Berlin, juin 1841.

« L'homme se sent entraîné d'un côté par ses appétits, et de l'autre par ses besoins spirituels; les uns et les autres lui procurent des jouissances. Lesquel-

les de ces jouissances sont à préférer? Celles que lui donnent ses appétits ne sont pas durables ; et, après elles, il ne reste à l'homme qu'un vide désolant : on devient mauvais. Les jouissances de l'esprit, au contraire, c'est-à-dire la victoire de la volonté, laissent au fond du cœur une satisfaction permanente. Serait-ce parce que l'esprit est impérissable ! Plus on exerce cette volonté, plus on se sent de force; c'est le contraire des jouissances physiques, qui produisent la faiblesse dans un corps périssable. Donc, les jouissances de l'esprit doivent être préférées à celles du corps. Plus on aura vaincu, plus on sera content de soi-même, c'est-à-dire heureux. Or, le bonheur est l'objet de nos désirs. »

« Mais on ne parvient à cet état qu'en se spiritualisant ; et quelle est la doctrine qui donne le moyen de se spiritualiser? Évidemment, le christianisme. »

« Les anciens ont naturellement soupçonné la vertu ; mais en eux manquait la base ; il leur manquait ce qui donne la force ; c'est-à-dire le moyen, l'arme..., la foi ; la foi, qui nous dit que les souffrances endurées sur la terre seront récompensées dans le ciel. Il leur manquait l'espérance ; cette espérance, qui, appuyée sur la foi, devient certitude ; il leur manquait l'amour ; en un mot, il leur manquait le christianisme. — Mais le contentement que vous donne ce que vous nommez vertu, n'est qu'or-

gueil, me dira-t-on, et votre foi n'est qu'illusion. — Je veux bien; mais comment l'orgueil et l'illusion me rendent-ils bon et heureux? »

« Pourquoi suis-je moins tourmenté qu'il y a quelques mois? Serait-ce parce que je me sens plus près de vous, mon Dieu? Je vous en remercie, c'est une grâce spéciale de votre bonté; c'est pour que je ne me décourage pas dans le désir que j'ai de parvenir au bien. Continuez à me mettre en état d'avancer, de persévérer. Je sais que par moi-même cela est impossible, et je suis heureux de croire que c'est vous qui me donnez le désir du bien. Continuez donc, Seigneur, continuez, je vous en supplie; car, si je me laisse aller aux plaisirs du monde, je m'éloigne de vous, je m'éloigne du souvenir bienfaisant de celle que j'ai perdue, je m'éloigne de ma propre estime, et je suis malheureux. Oh! soutenez ma résolution; faites que je persévère, et que je sois persuadé que le vrai bonheur consiste dans une entière exécution de vos saints préceptes. Et si je parviens un peu à vous obéir, ôtez de mon cœur l'orgueil et la vanité; que je sois humble, et que je reconnaisse que c'est à vous seul, Seigneur, que je le devrai. »

« Et toi, que la mort m'a ravie, prie pour moi, et du séjour des bienheureux où tu te trouves sans doute, veille sur moi; inspire-moi les idées saines et les idées saintes; obtiens-moi assez de force

pour continuer à voir que ce n'est que par leur exécution que je puis parvenir au bonheur durable et vrai qui est la vertu. »

Voilà, Seigneur, ce que j'écrivais à une époque où je ne voulais pas admettre l'intercession des saints ! mais, heureusement, le cœur se venge des écarts de la raison.

IX

J'ai déjà parlé dans cet écrit des avantages de la solitude et des bienfaits que vous avez daigné répandre sur mon âme, lorsque, méditant sur elle-même, elle a pu prendre son essor vers vous, mon Dieu ; et me voici arrivé à une époque de ma vie où, plus que jamais, j'ai éprouvé combien le silence, l'étude et la méditation sont utiles pour nous unir à vous, et pour attirer sur nous les dons de votre grâce.

En quittant Berlin, au lieu de me rendre à Pétersbourg, comme j'en avais formé le projet, j'allai à Boulogne-sur-Mer; et, pendant deux mois que j'y séjournai, vous savez, Seigneur, que mon unique occupation fut la recherche de votre vérité. Hormis quelques heures employées avec mes enfants, je

passai mes journées seul, ou plutôt avec vous, mon amour et mon bonheur. Combien l'âme s'ennoblit! combien elle grandit dans cette divine société ! Unie à vous, s'occupant de vous seul, elle se détache peu à peu de tous les liens terrestres pour monter, pour s'élever..., et plus elle s'élève , plus son horizon augmente et s'étend ; bientôt la terre disparaît à ses yeux, et bientôt plus près de vous, elle voit, elle sait, elle sent, elle comprend que vous êtes cette vérité unique dont elle a un si grand besoin, ce bien dont elle a si soif; elle sait que vous êtes l'amour, le bonheur, cette perfection, en un mot, pour qui elle a été créée, cet idéal réalisé devant lequel elle se prosterne et adore.

Pendant le temps que j'ai passé à Boulogne, j'ai lu bien des livres, d'abord ceux dont Théodore Galitzin m'avait parlé, nommément deux ouvrages de Mgr Wiseman et celui du R. P. Rozaven sur l'Eglise russe ; puis *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, du comte de Maistre; les *Pensées de Pascal ; l'Imitation de Notre-Seigneur*, et enfin plusieurs ouvrages des saints Pères des quatre premiers siècles. Ce sont ces derniers livres qui m'ont fait le plus de bien : j'en ai tiré de nombreux extraits, et j'aime à feuilleter ces notes qui ont été pendant longtemps un arsenal où j'allais chercher, et toujours avec succès, des armes pour combattre mes doutes.

Jamais je ne vous ai prié, mon Dieu, avec plus de ferveur que pendant ce séjour à Boulogne ; mais mon imagination était encore malade, mon cœur était en proie à la douleur, et je n'avais pas de guide, pas de médecin spirituel près de moi ; le jour, la nuit, je priais presque sans cesse ; oh ! que de larmes je versais alors ! Quelquefois, pendant mon sommeil, des songes affreux venaient se présenter à moi, et je me réveillais souvent en jetant des cris et le cœur tellement serré que je n'aurais pu prononcer une parole : d'horribles idées m'épouvantaient ; mais, doux Seigneur, vous, comme une bonne mère qui veille sur son enfant, vous vous montriez à ma pensée, et vous m'inspiriez l'idée de faire le signe de la croix, de me jeter à genoux, et de vous demander *la force et la foi.*

Nullement décidé encore à embrasser la foi catholique, ce que je cherchais le plus dans mes lectures, c'étaient des raisons qui me prouvassent que l'autorité du souverain pontife n'était pas d'institution divine. Eh bien ! mon Dieu, vous savez que partout, à chaque page, je trouvais des preuves du contraire. J'étais subjugué, je m'avouais vaincu, et pourtant je résistais encore. Je ne me disais pas formellement : « Tu ne seras pas catholique, » mais j'éloignais dans ma pensée l'instant de la décision, et, tout en me laissant aller avec délices au sentiment qui m'entraînait vers votre Eglise, je croyais

pouvoir résister à l'attrait divin. Je pensais, je priais comme un catholique; je cherchais à agir en bon catholique; bien plus, je préparais ma confession générale avec la résolution arrêtée de la faire à un prêtre catholique; et pourtant je n'étais pas encore décidé!

Rien, je crois, ne m'a été plus utile que cette préparation à une confession générale; je m'en occupais avec ardeur presque tous les jours. Tantôt cherchant à rappeler à ma mémoire tous les péchés que j'avais commis, je vous demandais de m'éclairer sur leurs causes et leurs effets. Tantôt, m'observant avec attention, je me rendais compte de mes croyances et de mes doutes. En un mot, je faisais connaissance avec moi-même, et j'apprenais à comparer ma petitesse avec votre grandeur, ma bassesse avec votre miséricorde. Quand je pensais à un avenir peu éloigné, c'était toujours l'idée de la confession qui se présentait à mon esprit. Je devais bientôt aller à Paris, et là était M. l'abbé Petétot, curé de Saint-Louis-d'Antin, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. — Enfin, me disais-je, je pourrai causer à mon aise avec un prêtre, je pourrai m'agenouiller devant lui et soulager ma conscience. — Néanmoins, ce besoin de me confesser et l'impatience que j'éprouvais, étaient tels qu'un jour, ne pouvant plus me maîtriser, je me décidai à aller voir un prêtre de Boulogne re-

nommé par sa piété, M. Haffreingue. Mais, ne le connaissant pas et retenu par une timidité bien naturelle dans ma position, je n'eus pas le courage de lui avouer ce qui m'amenait chez lui, et cherchant un prétexte, je lui demandai un maître de langue latine pour mon fils. Le vénérable ecclésiastique me reçut avec cette bonté que l'on trouve toujours dans les ministres de votre Église ; mais il ne pouvait deviner le but réel de ma visite, et quoique je lui eusse parlé de mes sympathies catholiques, il ne me connaissait pas assez pour me proposer de me confesser. Les choses en restèrent donc là, et je remis jusqu'à mon arrivée à Paris la réalisation du plus cher de mes vœux.

Je crois devoir transcrire quelques-unes des nombreuses pages que j'écrivis pendant ce séjour à Boulogne. Seigneur, vous savez que c'est pour vous que j'écris ce petit livre, pour vous, ou plutôt pour moi ; car, en m'en occupant, je me sens au cœur plus de reconnaissance, plus d'amour et plus de bonheur. Peut-être personne ne le lira, peut-être en montrerai-je quelques fragments à des âmes égarées qui cherchent le divin bercail.... Oh ! puissent-elles, comme moi, le trouver et s'y reposer dans vos bras, divin Pasteur !

Boulogne-sur-Mer, août et septembre 1841.

« ..... Il y a une chose qui doit faire croire au christianisme : c'est que plus vous avancez dans la carrière du bien, plus votre foi devient forte. Un homme disait un jour à Pascal : « Oh! si j'avais de la foi, combien ma conduite serait bonne! » — Pascal répondit : « Commencez par vous bien conduire, la foi viendra. » — Cette réponse est sublime de vérité, et peut faire, si l'on veut y réfléchir, plus de conversions que n'en font bien des raisonnements. En effet, si de ce que vous êtes meilleur, vous devenez croyant; si Dieu daigne nous donner la foi comme une récompense et une conséquence de la vertu, qui comprend sagesse, force, charité, enfin tout ce qui peut ennoblir l'homme, il est clair que la foi est ce qu'il y a de meilleur au monde; car, non-seulement elle est une conséquence de la vertu, mais elle engendre la vertu et en est une condition. Et tout cela serait l'effet du hasard? il n'y aurait pas dans cette sublime combinaison une volonté toute-puissante, immuable et pleine de bonté, toute-puissante, puisqu'elle décide ainsi de sa créature; immuable, puisqu'elle veut que la même cause produise en tous les hommes les mêmes effets; pleine de bonté enfin, puisque la foi se trouve être en même temps le suprême bonheur de l'homme et

sa plus grande récompense ici-bas? C'est en vain qu'on voudrait le nier; ce ne sont pas des paroles, mais de profondes vérités. Donc, la vertu par la grâce de Dieu nous mène à la foi, et la conscience de cette vérité nous conduit naturellement à l'idée de Dieu, qui nous conduit à son tour au christianisme. Oh! soyons vertueux, et Dieu nous fera chrétiens. — Mais il y a des hommes qui pensent que la foi n'est qu'une illusion, et que nous aimons à substituer aux jouissances dont nous prive la pratique de la vertu, un faux bonheur, un feu follet que nous prenons pour la réalité, et auquel nous sacrifions les jouissances de la vanité et de la chair. Toute *la Résignation* de Schiller a cette idée pour base. D'après cette philosophie, la vertu ne serait plus qu'un mot et n'aurait pas plus de mérite que le crime. Tout serait donc livré au hasard ou à l'adresse; tout serait matière, et ainsi l'Être suprême nous aurait créés pour se moquer de nous. Il y aurait néanmoins un Être suprême, car on ne peut se figurer le monde s'étant créé lui-même. Mais cet Être suprême serait le Dieu du mal, du désordre, de l'indifférence et du hasard : or, nous voyons que dans le monde physique tout suit un ordre; et cet ordre n'existerait pas dans le chef-d'œuvre de la création, dans l'homme, dans cette partie de l'homme où gisent sa pensée, sa conscience, sa volonté, son esprit, dans son âme enfin? Non, non, cela ne peut

pas être. C'est en vain que j'ai cru pouvoir devenir matérialiste. Dès que je réfléchis de bonne foi, tout mon être se révolte à cette pensée; et tous les sophismes ne pourront me prouver qu'il est indifférent, dans l'intérêt de ma vie future, d'être bon ou mauvais. O mon Dieu! ne permettez pas à cette pensée désespérante de jamais rentrer dans mon cœur; faites que je sois vertueux et plein de foi! »

« Parfois je me demande pourquoi renoncer au monde? c'est peut-être une folie; tant d'autres en jouissent, peut-être n'aurais-je pas la force de persévérer et de mener à une bonne fin cette entreprise si difficile.... Mon Dieu, vous voyez mon cœur et vous savez que ce n'est pas que je veuille le mal, non, mais je me sens faible pour le bien; je sens moins de chaleur, moins d'amour, moins de reconnaissance, en un mot, moins de foi. Mon Dieu, ayez pitié de moi... ne m'abandonnez pas; revenez, si vous m'avez quitté, revenez habiter mon cœur. Donnez-moi cette ferveur dont je me sens indigne; donnez-moi de nouveau la faculté de vous prier de toute mon âme. Que je ne cherche plus, que je n'examine plus; tout cela est vain. J'ai beaucoup cherché et je n'ai trouvé que le doute, le remords, le vide; et depuis que je ne cherche plus, je sens mon âme comme remplie; je ne suis pas dans le port, mais je le vois, et j'espère y parvenir. Bénissez-moi, Seigneur; donnez-moi la force et la foi :

la foi pour croire, la force pour persévérer.... »

« On dit que ce sont les hommes qui ont inventé l'idée de la Divinité, la morale, et le dogme de l'immortalité de l'âme. D'abord, qui a été cet inventeur fameux ? On l'ignore : c'est singulier ! Comment ! aucun pays, aucun peuple ne revendique la gloire d'avoir donné naissance à cet homme ?.... C'est très-singulier ! — Ce sont peut-être des idées innées, me dira-t-on, des idées générales ; — mais dans ce cas elles ont été données à tous les hommes ; et par qui ? et comment ? Répondez, prétendus philosophes !... »

« L'homme, en développant sa partie spirituelle, devient meilleur ; plus il s'approche de Dieu par la pensée et le désir, c'est-à-dire plus il prie, plus il se sent porté vers le bien ; et dès qu'il désire fortement une chose bonne, il adresse ce désir à Dieu. N'est-ce pas une preuve que sans Dieu il ne peut rien ? Et moi-même, qui est-ce qui me donne la force de résister au mal ? Évidemment c'est Dieu ; car je ne l'ai obtenue que lorsque je me suis adressé à lui. Je sais bien que la volonté de l'homme lui est indispensable, et Dieu ne le rendra pas bon, s'il ne veut absolument pas le devenir. Ce que Dieu fait est immense, puisque, quand nous sommes dans la fange du péché, il nous avertit en frappant à la porte de notre cœur. Oh ! la prière est divine, et il n'y a qu'une cause divine qui puisse produire un

tel effet. Dieu a fait nos cœurs de telle sorte que, dès que nous nous adressons à lui, nous nous sentons soulagés. Que nous faut-il de plus? et ne dois-je pas croire, quand je vois les effets de la prière sur moi-même? Or, si je ne puis parvenir au bien que par le christianisme, ne dois-je pas m'y attacher de toutes mes forces? »

« Que je vous remercie, mon Dieu, de la grâce que vous me faites de désirer la confession! Que je suis heureux de comprendre le bienfait de ce sacrement! La confession est bien plus que la confidence; elle a un caractère éminemment divin. Combien on doit se sentir heureux, lorsqu'on est sûr d'avoir tout dit, d'avoir déchargé sa conscience! Cela est pénible sans doute, mais une âme entraînée par le repentir ne se laisse pas troubler par un embarras purement charnel. Avec quel bonheur j'accomplirai la pénitence salutaire, réparatrice, expiatoire qu'il vous plaira de m'ordonner, Seigneur, par la bouche de votre ministre. Mais je veux me préparer longtemps d'avance à l'accomplissement de ce devoir, et je ne puis le faire que par un examen scrupuleux de moi-même. Éclairez-moi, mon Dieu, dans cet examen; soutenez ma mémoire, et donnez-moi l'horreur du mal que j'ai commis. Que je sache au juste comment j'ai péché, contre moi-même, contre mon prochain, contre vous. Mais tout péché est contre vous; Seigneur, pardonnez-

moi. J'ai péché volontairement, je l'avoue, et avec une science parfaite de ce que je faisais ; oh ! puisse votre grâce venir au secours de ma faible volonté ! »

« Il faut une bien grande vertu pour renoncer entièrement au monde, pour rompre tout à fait avec lui. Mais ce n'est vraiment que lorsqu'on pense sérieusement à ce sujet, que l'on voit combien on est attaché au monde. Quand on aime l'occupation et que l'on n'a pas un goût très-vif pour les plaisirs bruyants, on se dit : Il ne m'en coûterait pas beaucoup de vivre dans une complète solitude, et de m'enfoncer dans un couvent; je n'y vivrais qu'en Dieu, je me détacherais des créatures, et en m'approchant de la perfection, je commencerais à me faire une espèce de paradis sur la terre, puisque je jouirais de Dieu autant qu'il est possible d'en jouir ici-bas. Tout cela est très-vrai et très-beau; mais lorsqu'on pense sérieusement à prendre ce parti, on s'en effraye malgré soi, et on ne comprend pas qu'on puisse vivre dans l'oubli total du monde, et mourir, pour ainsi dire, dans le souvenir de tous ceux que l'on a connus, que l'on a aimés. J'éprouve même un sentiment de peine à la pensée d'être complétement oublié ; c'est une idée triste. Mais quand on ne veut aimer que Dieu !... Oh ! je ne sais ce que sa bonté me réserve dans l'avenir; mais bien souvent, lorsque je me perds dans mes pensées, oui, bien souvent, mon imagination me re-

présente moi-même disant la messe à un autel catholique!... »

X

Peu de temps après mon arrivée à Paris, dans le courant d'octobre 1841, je fis connaissance avec M. l'abbé Petétot. Vous savez, mon Dieu, que je n'ai jamais su lui exprimer la reconnaissance que je lui dois, pour la charité avec laquelle il m'a ouvert ses bras et son cœur; pour son zèle, et surtout pour l'infatigable patience avec laquelle il a travaillé à ma conversion ; et c'est dans votre sein, Seigneur, que je dépose le tribut de ma gratitude. Qu'il soit béni par vous pour le bien qu'il m'a fait! Malgré ses nombreuses occupations, il consacrait des soirées entières à m'expliquer les plus simples vérités du catholicisme, vérités que mon esprit obscurci par le mal se refusait à saisir. Ah! pour moi ces soirées étaient bien courtes, et j'oserais dire qu'elles l'étaient aussi pour l'ange qui me guidait. Sa charité s'animait, tous deux nous voyions que j'avançais ; et, s'il est un bonheur comparable à celui du néophyte qui monte l'échelle de la vérité, ce doit être la félicité de celui qui dirige et soutient ses pas

chancelants. Quelle fut ma joie, lorsque je lui eus fait ma confession générale! Malgré le désir que j'en avais depuis longtemps, et, quoique bien préparé, lorsque le moment arriva, je cherchais mille prétextes; je voulais éloigner l'instant de cette douloureuse opération. Enfin, grâce à vous, Seigneur, qui me poussiez malgré moi, j'eus le courage de la subir. Combien elle me fut salutaire! Je ne dirai pas les émotions que j'éprouvai, ma honte, mon trouble, mon repentir, mes larmes et enfin mes joies; joies célestes, joies divines! Je me sentais si léger; et pourtant je n'avais pas reçu, je ne pouvais pas recevoir l'absolution; je n'étais pas catholique. Ma joie n'était donc qu'un avant-coureur, qu'un faible pressentiment de celle qui m'attendait plus tard. Oh! qu'elle est puissante cette voix de la conscience qui nous fait accomplir l'acte le plus pénible et le plus humiliant, qui nous fait accomplir avec bonheur ce qui répugne le plus à la nature! Ce besoin que nous éprouvons de nous confesser pour devenir meilleurs, n'est-il pas une preuve que la confession est d'institution divine? Je sentais parfaitement qu'elle était un devoir pour moi, et que, sous peine de ne plus goûter un instant de repos, je devais le remplir. Si nous n'étions que matière, s'il n'y avait pas en nous un agent spirituel et fort, si cet agent n'était pas en rapport direct avec vous, si vous ne nous guidiez pas, aurions-

nous jamais l'idée de nous confesser? Si la confession n'était pas une loi divine, si elle n'était pas un sacrement, aurions-nous, malgré le besoin de l'aveu, le courage de l'humiliation et la constance de la pratique? Non, sans doute. Enfin, ce fait, que la religion catholique est la seule qui ait conservé la confession dans toute sa pureté; ce fait n'est-il pas la preuve qu'elle seule est vraie, qu'elle seule est divine? On m'objectera, je le sais, l'Église gréco-russe; mais qui ignore que la confession que l'on y fait une fois tous les ans, entre les mains de prêtres mariés et privés de juridiction, n'est plus, à vrai dire, qu'un simulacre de sacrement? La parole peut être la même que dans notre Église, mais l'esprit n'y est plus. Or, la parole tue, et l'esprit vivifie. Aussi est-il impossible que la confession de nos frères séparés fasse un bien réel et durable; car il y a une grande différence entre être touché un instant par le désir du bien, et persévérer dans la pratique de la vertu et de la charité. Quant à la confession catholique, c'est un nouveau baptême; elle régénère, elle ravive l'homme; et, je le répète, ce n'est que depuis ma première confession catholique, que je me suis senti complétement changé.

L'Église grecque séparée, on le sait, a presque tout ce que possède l'Église catholique, mais elle l'a à l'état de mort, et son enseignement ne peut vraiment contenter que ceux qui cherchent la forme

sans s'occuper du fond. Quant à l'enseignement catholique, il est si logique et si conséquent; sa pratique est si bienfaisante et si pleine de consolations; cette religion, en un mot, est un guide si sûr pour arriver à la vertu, que je ne conçois pas qu'on hésite à l'embrasser quand on a le désir de pratiquer le bien. Et ceci, — je ne crains pas de le dire à vous, mon Dieu, qui connaissez le fond de mon cœur, — j'étais, en quelque sorte, catholique avant d'être entièrement chrétien. Et ce n'est point un paradoxe; car j'avais encore des doutes sur les vérités fondamentales du christianisme, que je n'en avais plus sur l'autorité du catholicisme. Admettons un instant, me disais-je, la vérité de l'Évangile, et il n'y a plus qu'une religion chrétienne, et, certes, c'est la religion catholique. Je concevais le déisme, le matérialisme et le scepticisme si inconséquent, si absurde; mais je ne comprenais pas qu'on restât protestant ou grec; car je voyais que l'autorité et l'unité, ces conditions indispensables de la vérité, n'appartiennent qu'à l'Église universelle. En effet, Seigneur, vous dites : *mon Église* et non pas *mes Églises*. D'ailleurs, l'Église doit conserver la vérité; or, la vérité est une; donc, l'Église ne peut être qu'une. Si toutes les Eglises enseignaient la même chose sous un même chef, comme dans les premiers jours du christianisme, elles seraient toutes divines, elles seraient toutes *une,* comme le sont encore

toutes les Eglises particulières qui composent l'Eglise catholique, comme sont tous les membres d'un même corps. Il y aurait alors *unité ;* mais comme elles enseignent des choses différentes, opposées même, il est évident que toutes, hors une seule, sont dans le faux. Les protestants prétendent que, pour appartenir à votre Eglise, il suffit de croire en vous, Seigneur Jésus-Christ; mais ils oublient que, croire en vous, c'est croire à votre saint Evangile, à votre sainte parole; ils oublient que c'est à saint Pierre que vous avez confié votre troupeau, et que, pour être du même bercail, il faut avoir le même pasteur. Quant à l'autorité qu'ils nient, ne l'avez-vous pas établie par ces paroles : « Que, s'il ne les écoute pas non plus, dites-le à l'Eglise, et, s'il n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain? » (S. Matthieu, XVIII, 17.) Vous avez donc donné une autorité à l'Eglise; vous ne nous avez pas ordonné de nous plaindre à vous, mais à l'Eglise. Vous reconnaissez une Eglise visible à laquelle on doit se plaindre, qui doit juger, c'est-à-dire qui a l'autorité. Et s'il n'y a qu'une Eglise, peut-elle être autre que l'Eglise catholique? La catholicité n'est-elle pas un des caractères de la vérité, comme l'unité et l'autorité ? D'ailleurs, votre Eglise est la seule qui croie à sa propre autorité, la seule qui ose la proclamer. Et, maintenant, où, et dans qui réside cette autorité? Car, évidemment,

il faut qu'elle réside quelque part : donc, il faut un chef visible. La seule société qui croie à cette vérité, ai-je dit, la seule qui la mette en pratique est l'Eglise catholique ; aussi est-elle la seule, indépendante du pouvoir temporel, en tout ce qui concerne sa juridiction pour les intérêts des âmes. Toutes les autres sociétés chrétiennes sont soumises au joug d'un prince ; l'Eglise catholique seule a un chef qui peut dire à tel évêque, à tel prince, à tel peuple : « Vous n'êtes pas dans la vérité, vous ne faites plus partie de l'Eglise. »

Mais, dira-t-on, chaque Eglise séparée jouit, à l'égard de ses sujets, du même droit d'excommunication que le pape à l'égard des siens. D'abord, cela n'est pas ; car là où il n'existe pas d'autorité, il ne peut y avoir de sujets ; et quand même une Eglise séparée prétendrait à l'autorité, qu'en ferait-elle, n'ayant pas la faculté de l'exercer, et étant obligée d'en référer au prince temporel pour toutes ses décisions? Je ne parle pas ici des protestants qui, par cela même qu'ils se croient en droit de protester, annulent l'idée d'autorité ; mais de l'Eglise russe, que quelques personnes peu instruites regardent comme la rivale de l'Eglise catholique. Où est son autorité? Entre les mains d'un évêque, d'un synode, d'un patriarche?... Mais qui, d'entre mes compatriotes, ne serait pas obligé d'avouer, que, séparée de l'unité, elle aussi a dû nécessairement

être absorbée par le pouvoir séculier? En effet, qu'un évêque, appartenant à l'Eglise russe, tombe dans quelque nouvelle hérésie et qu'il y entraîne son diocèse; qui le ramènera ou le condamnera? qui maintiendra l'unité du dogme? Il y aura un diocèse hérétique, prétendant être dans la vérité et faisant partie de cette unité grecque qui, du reste, n'est que nominale. N'en voyons-nous pas un exemple frappant dans les nombreuses sectes de l'Eglise russe?

Dans l'Eglise catholique, au contraire, qu'un évêque fasse un schisme, aussitôt il sera, ou ramené par son père, ou condamné par son juge; il sera traité comme un païen et un publicain; il *sera jeté dehors*, et l'unité subsistera sans que le dogme ait souffert. Oui, tout homme de bonne foi doit comprendre que la papauté est la seule garantie de vérité et de liberté. Sans elle nous serions retombés dans la barbarie, ou plongés dans la civilisation matérielle des Chinois. Le catholicisme seul peut mettre en pratique cette divine parole : « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. »

XI

Telles étaient, à la fin de 1841, les convictions qui entraient peu à peu dans mon intelligence, et qui devaient bientôt l'occuper tout entière, pour en faire un être nouveau.

A cette époque, mon âme, partagée entre la douleur et un irrésistible besoin de vérité, était tellement absorbée, que le monde extérieur disparaissait en quelque sorte pour elle. Avec quelle sollicitude, ô mon Dieu! vous m'avez sauvé! car, pour chasser ma douleur, et me faire comprendre que je devais encore tenir à la vie par l'affection, vous m'envoyâtes une douleur nouvelle, une inquiétude affreuse, mais salutaire, et qui dure encore : je veux parler de cette longue maladie de ma fille qui, par les angoisses qu'elle fit naître dans mon cœur, et par les soins qu'elle exigeait de moi, me rappela à la vie, stimula mon activité, en me forçant à m'occuper d'autres choses que des souvenirs déchirants dans lesquels je me plaisais. Vous sûtes calmer mes terreurs, en me poussant fréquemment vers le tribunal de la pénitence, où je m'ac-

coutumai à courir avec joie, et vous apaisâtes la soif de vérité qui me dévorait, en me conduisant vers le port du salut, vers votre sainte Eglise. Là, j'ai pu enfin me désaltérer; et, aujourd'hui, je bois à longs traits les flots divins qui s'échappent avec abondance de cette source unique de bonheur. Oh! que vous êtes bon pour moi! Je suis catholique; c'est trop de bonheur; j'en suis effrayé; et je demande pourquoi vous ne voulez pas me faire expier par plus de douleurs les fautes que j'ai commises.

Oui, telles étaient les convictions qui pénétraient dans mon âme, un an après la mort de la femme admirable que j'avais perdue. Mais que j'étais loin d'éprouver le calme que je sens aujourd'hui! Ces convictions n'étaient pas encore complètes; je n'étais pas sûr de ma foi; je ne la sentais pas; et, n'ayant aucune expérience des choses spirituelles, je pensais que ne pas sentir la foi, c'était ne pas l'avoir, et que le désir que j'en éprouvais était une preuve qu'elle me manquait. Cependant, il n'en était pas ainsi; et votre grâce me donnait justement assez de foi pour sentir le besoin d'en avoir davantage. Car, à tout moment, l'incrédulité à laquelle je m'étais habitué depuis tant d'années, venait me répéter ses nombreux sophismes, et faisait valoir ses droits sur mon cœur, hélas! trop faible. Souvent je lui cédais, et alors les passions à peine engourdies revenaient aussi à la charge, et s'étayant de raisons

spécieuses, qu'autrefois j'avais employées moi-même pour combattre le christianisme, elles faisaient entendre leur voix à mon oreille encore attentive. Oui, le doute et les passions s'aidaient mutuellement pour livrer à mon âme de terribles assauts. Ce travail de la foi qui s'opérait dans mon intelligence, était si peu spontané, si lent, qu'il me serait impossible de dire quand je fus entièrement convaincu. Un jour, j'étais plein de foi, le lendemain, il me semblait que je ne croyais plus à rien; j'étais si peu capable de sentir la vérité, si mobile, si variable, que, plus d'une fois dans la journée, je changeais de conviction, et qu'il m'arrivait parfois de nier les vérités qu'une heure auparavant j'aurais publiquement confessées avec joie. — Cela me rendait très-malheureux; mais j'étais sincère, et, dans votre bonté, vous m'inspiriez toujours, en définitive, une pensée consolante dont je faisais, pour ainsi dire, la base de tous mes raisonnements. Et, quand mon imagination avait bien divagué, quand ma raison s'était longtemps débattue contre mon cœur, vous me rameniez tout doucement dans l'intérieur de mon âme, et là, je trouvais profondément gravées quelques vérités contre lesquelles aucun sophisme n'avait de force. — Ces vérités étaient : que nous avons besoin de bonheur; que la vertu est belle, et que nous sommes libres; que, pour être heureux, il faut pratiquer la vertu; qu'un être

parfait avait seul pu créer l'âme de manière à trouver le bonheur dans la vertu ; que, pour pratiquer la vertu, il faut se spiritualiser; qu'il faut être chrétien ; et qu'on n'est vraiment chrétien qu'en étant catholique dans toute la force de l'expression. Voilà, Seigneur, le résumé des idées fondamentales que vous aviez mises en moi. C'était le catéchisme de mon cœur; c'était un trésor auquel mon cœur forçait ma raison à recourir, quand le doute relevait en moi sa tête hideuse. Ces pensées me donnaient du calme, je me sentais heureux; mais, tout à coup, un entretien, une lecture, un regard, une pensée, un souvenir faisait renaître en moi des sophismes qui me replongeaient dans le trouble.

Un des sujets sur lesquels le doute me revenait le plus facilement, était l'utilité de la prière. Je priais, je voulais prier, je sentais le besoin de prier, j'écrivais des pages nombreuses pour me prouver à moi-même qu'il faut prier; et pourtant au fond de mon âme restait toujours un doute que je ne pouvais chasser. Il me semblait que l'acte de la prière n'était pas logique; que ce n'était qu'une consolation illusoire! « Pourquoi, me disais-je, demander à Dieu de me rendre meilleur; ne puis-je pas me vaincre sans prier? La prière n'est qu'un désir exprimé, et dans ce cas elle n'est que le désir exprimé d'être heureux par le bien; désir que l'homme pourrait satisfaire par lui-même, en résistant forte-

ment au mal. Mais, comme souvent le courage manque, alors par la prière, par cette expression du désir qui est en lui, l'homme croit s'appuyer sur un être plus fort et n'emprunte réellement ses forces qu'à lui-même, Voilà, me disait ma raison viciée, voilà la réalité ; tout le reste est illusoire. Que l'homme veuille être vertueux, il le sera sans la prière, s'il en a la force. » — O le misérable sophisme ! ! Mais c'est précisément la prière, et la prière seule qui donne la force ; elle seule peut l'inspirer au martyr, comme elle l'inspire à l'homme dans la vie ordinaire. D'ailleurs, à quoi bon nous perdre dans des subtilités ? S'il est prouvé que nous devenons meilleurs en nous servant de la prière, il est évident que nous avons été créés de manière à en avoir besoin. Ensuite, comment Dieu l'exauce ; qu'importe que nous ne sachions pas l'expliquer? Tous les hommes connaissent-ils les ressorts secrets de l'âme et ses mouvements, et ses rapports avec vous, Seigneur ? Savons-nous même ce qu'est l'âme? Non, sans doute ; mais il nous suffit que l'expérience de tous les hommes nous ait appris que c'est par la prière seule que l'on peut arriver à la vertu, pour proclamer qu'elle est nécessaire.

Mais ce qui vaut encore mieux que l'expérience humaine, c'est votre divine parole. Oui, vous nous avez ordonné de prier, et notre cœur nous porte, malgré nous, à prier. Oh ! lorsque, dans le silence

de la méditation, nous nous interrogeons nous-mêmes, nous reconnaissons la puissance de la prière. Non, ce n'est point une satisfaction illusoire. En effet, comment ne deviendrions-nous pas meilleurs en nous adressant à vous? Car, en vous demandant d'être meilleurs, nous vous demandons la force de vaincre le mal; nous vous demandons le bien. Mais vous, Seigneur, vous êtes le bien; vous êtes la force. Donc par la prière, nous mettons notre âme en rapport avec vous; nous nous approchons de vous; nous nous unissons à vous; nous nous unissons au bien et à la force. Or, peut-on s'unir au bien sans devenir meilleur, à la force sans devenir plus fort? Peut-on s'approcher du feu sans sentir la chaleur; de la lumière sans être éclairé? Oui, par la prière nous nous rendons, en quelque sorte, participants de votre perfection; tout le mystère, tout l'effet de la prière s'explique par l'union que la grâce opère entre l'âme et la Divinité. Pouvez-vous en effet, Seigneur, ne pas vous approcher de l'âme qui s'approche de vous, comme dit saint Jacques?

Ma raison dévoyée me soulevait alors une autre espèce de difficulté. « Soit, me disait-elle, je conçois que l'homme, dans sa faiblesse, a besoin du soutien de la prière lorsqu'il veut devenir meilleur, et, pour ce cas, j'admets son utilité, elle peut être raisonnable. Mais, quand vous demandez à Dieu des grâces purement temporelles, des guérisons,

des victoires pour vous ou pour d'autres, la prière me paraît un pur enfantillage... « Non, mon Dieu, cela n'est pas, répondais-je ; car Dieu peut tout. — Mais, reprenait ma raison, Dieu changera-t-il, au caprice de tous ceux qui l'invoquent, ses immuables décrets? » A cela, Seigneur, je ne veux faire qu'une réponse. C'est que, quel que soit l'objet que nous vous demandons, le but final de toutes nos prières est toujours notre bonheur. Or, vous, Sagesse et Providence, vous savez mieux que nous ce qu'il nous faut pour être heureux, vous savez quand il faut accorder ou refuser nos demandes; vous êtes notre père et nous sommes de petits enfants qui, dans notre ignorance, voulons saisir le feu parce qu'il brille. Nous vous demandons le bonheur : qu'importe de quelle manière vous nous exaucez, si c'est en nous accordant nos demandes, ou en nous inspirant la résignation, quand vous nous les refusez? Notre but, notre vrai but est le ciel. Si nous correspondons à votre volonté sur nous, nous sommes sûrs de l'obtenir. Tout le reste est mystère. Mais qu'est-ce qui n'est pas mystère ici-bas? Oh! la raison n'est vraiment raisonnable que lorsqu'elle sait qu'il est des choses qu'elle doit ignorer.

XII

Il me fallait donc absolument le catholicisme avec sa vérité, avec sa logique et sa pratique; et, j'aime à le répéter, c'était au point que je me sentais catholique de cœur avant d'être entièrement chrétien. Que de choses je voyais dans le christianisme devant lesquelles mon orgueil se refusait à plier, et sur lesquelles je suspendais tout jugement; mais en admettant ces choses comme étant la vérité, la religion catholique seule satisfaisait non-seulement mon cœur, mais aussi ma raison. Elle seule me paraissait conséquente, tandis que toutes les autres sociétés chrétiennes se basaient sur les mêmes fondements, sur les mêmes mystères, mais en s'arrêtant devant les conséquences les plus rigoureuses que la raison doit en tirer. En outre, je voyais partout, en dehors de l'Église catholique, des paroles, des lois, des conseils ; en elle je trouvais des faits, c'est-à-dire la réalisation de la parole : la vie. Ainsi l'Église grecque séparée croit à la nécessité de l'autorité, et de l'unité d'une Eglise visible, mais l'une et l'autre lui manquent. Ainsi les sectes protestantes qui nient l'autorité, et qui par leurs

principes mêmes doivent se trouver en contradiction flagrante avec elle, invoquent pourtant celle d'un Luther et d'un Calvin, etc. Il en est qui ne font pas difficulté de croire au mystère de l'Incarnation; il ne choque pas leur raison; mais celui de la présence réelle dans la sainte Eucharistie leur paraît impossible, comme si le premier mystère n'était pas aussi inconcevable que le second; ou comme si celui-ci n'était pas aussi bien marqué dans l'Ecriture que le premier! Dans toutes les religions séparées je trouvais l'accomplissement de la condamnation suivante : « Comme la branche de la vigne ne saurait « d'elle-même, et sans demeurer attachée au cep, « porter aucun fruit, il en est de même de vous si « vous ne demeurez en moi. Celui qui demeure en « moi et en qui je demeure, porte beaucoup de « fruits..... » Oui, je trouvais que l'Eglise catholique seule était attachée au cep divin; elle seule, depuis son institution, n'avait cessé de vivre; elle seule, en convertissant des individus et des peuples, elle seule, en enfantant sans cesse des missionnaires, des saints et des martyrs, elle seule portait beaucoup de fruits. Partout ailleurs, je trouvais des germes avortés, ou bien des branches stériles et desséchées.

J'étais donc catholique de cœur, et pourtant — je ne puis assez déplorer mon aveuglement — mon esprit s'arrêtait encore devant les vérités fondamen-

tales du christianisme; je ne voyais pas, qu'en refusant de les admettre, je niais toute vertu, toute moralité, et que je livrais le monde au hasard, c'est-à-dire au désordre. O Seigneur, qu'il est juste que nous soyons punis de notre incrédulité par l'aveuglement! car vous l'avez dit: « J'ai appesanti son cœur... je l'ai frappé d'aveuglement. » (Exode, x.)

Oui, cela est juste; et il est naturel que lorsque nous nous sommes obstinés, pendant bien des années, à tenir les yeux fermés à la lumière, ils soient tellement affaiblis que cette lumière les éblouisse et les aveugle, quand ils essayent de la contempler. Cela est juste, ô mon Dieu! car vous êtes la justice et la raison mêmes. La vérité était encore trop forte pour les yeux de mon âme affaiblie par l'erreur et le péché; elle était trop belle, trop éblouissante, elle devait donc m'aveugler; mais vous avez eu pitié de moi, car en étant la justice, vous êtes aussi la miséricorde. Insensiblement vous avez fortifié mes organes spirituels, et vous avez daigné, sainte Vérité, descendre dans mon âme et vous donner à elle.

Ce qui me choquait surtout, était l'existence du mal sous les regards de votre bonté infinie. Je ne savais pas encore que le mal n'est que la négation, que l'absence du bien, comme l'erreur n'est que l'absence de la vérité, comme les ténèbres ne sont que l'absence de la lumière, comme la mort est

l'absence de la vie. Je ne savais pas que le positif seul existe, que le négatif n'a pas d'être, et je me disais parfois : « Dieu, en créant l'univers, a créé tout ce qui existe, il a donc créé le mal; et la première prévarication, celle de l'ange déchu n'aurait pas eu lieu, si Dieu n'avait mis en lui le mal, le penchant au mal, la possibilité du mal. Dieu ne serait donc pas la bonté? » disais-je, et cette idée m'effrayait. Ensuite, en admettant la rédemption, je trouvais injuste que l'ange n'eût pu en profiter comme l'homme, et cela aussi me bouleversait. Oh! que j'étais loin de savoir raisonner, et combien aujourd'hui ces difficultés me semblent faciles à résoudre! Ce furent surtout les méditations quotidiennes, que mon directeur spirituel m'avait conseillées, qui dissipèrent mes doutes à ce sujet; ces méditations, Seigneur, pendant lesquelles je me sens plus près de vous, plus uni à vous, Sagesse, Science infinie, pendant lesquelles je me sens parfois subitement inondé de lumière! J'éprouve alors des jouissances indicibles. Elles s'effacent bien vite, il est vrai, mais elles laissent toujours dans mon âme des traces de leur passage; c'est comme un parfum céleste, ou bien comme une traînée lumineuse. Et c'est ainsi et instantanément que me sont venues presque toutes les convictions qui sont aujourd'hui les plus fermes appuis de ma foi; c'est ainsi que j'ai compris, sans effort, comment vous, tout-puissant

et souverainement bon, avez pu créer les anges et les hommes capables de faire le mal.

En effet, vous existez, car vous êtes l'Être; personne n'en peut douter. Mais où existez-vous? Partout. Votre existence n'a jamais commencé; vous êtes incréé, car vous êtes le Créateur, le principe de tout, le seul être nécessaire... la vie. Vous êtes donc la perfection, vous ne pouvez donc pas faire le mal; car le mal est l'opposé de vous qui êtes le bien. Vous pouvez tout, excepté ne pas être. Le soleil peut-il produire les ténèbres? Non, car il faudrait, pour que les ténèbres fussent, que le soleil ne fût pas ; or, le soleil pourrait ne pas exister, car il a été créé; mais vous, qui êtes le Créateur même, vous qui êtes l'Être des êtres, vous ne pouvez pas ne pas être; donc vous ne pouvez pas le mal. Oui, vous existez toujours, ô divine Beauté! et renfermant en vous toutes les perfections qui ne sont qu'*un*, qui sont vous, mais auxquelles dans notre faiblesse nous sommes obligés de donner des noms divers; renfermant, dis-je, en vous toutes les perfections, vous vous suffisez, vous êtes heureux, vous n'avez besoin de personne.

Mais, non, je me trompe; vous avez en quelque sorte voulu avoir un besoin, le besoin de vous communiquer, c'est-à-dire de donner à des êtres en dehors de vous, le bien, le bonheur que vous éprouvez vous-même.

Le bien, voilà le positif; voilà l'existence; voilà la réalité; le bien qui est la seule chose que vous puissiez donner, vous avez voulu le communiquer, et vous avez créé des anges. Mais pourquoi les avez-vous créés? Sans aucun doute pour votre gloire et pour leur félicité. En leur donnant la vie, vous leur donnâtes les moyens d'arriver au bonheur : ils devaient en jouir éternellement; c'est pour cela qu'ils existaient. Mais comment devaient-ils être heureux? Ils n'avaient pour cela qu'un moyen: rester unis à la source du bonheur, au bien, à vous, mon Dieu. Oui, ils devaient rester attachés à vous, toujours vous admirer et vous aimer. L'éternité pour eux devait être la contemplation de l'éternelle beauté et leurs joies infinies devaient s'exprimer par l'éternel hosanna! Ils devaient, ô paix ! ô bonheur! ô perfection! ils devaient vivre de votre vie toujours, toujours...

Mon Dieu, tel a été votre but en créant les anges. En est-il un plus beau? Oh! non : amour, vous vouliez aimer; bien suprême, vous vouliez vous communiquer, vous répandre : répandre la perfection relative qui est une copie de votre perfection absolue. Mais pour que le bonheur de l'ange fût mérité, il fallait qu'il y parvînt par un acte libre; c'est-à-dire il fallait que la créature intelligente fût douée de liberté. La liberté est une des conditions du bonheur.

L'incrédule me dira peut-être : — « Dieu n'est donc pas complétement heureux, puisqu'il n'est pas libre de ne pas être, puisqu'il n'est pas libre de faire le mal? » — Mais cette objection est vaine; car vous, Seigneur, qui êtes incréé, vous êtes le bonheur même; vous ne pouvez vouloir vous séparer de vous-même; vous êtes l'objet et le sujet en même temps, et puisque vous êtes la perfection, en vous se trouve la plus complète liberté. Oui, vous pouvez tout, excepté ne pas être, excepté le mal; et vous jouissez de cette impossibilité, comme nous de la possibilité de faire le bien que vous nous avez accordée. L'ange, au contraire, créature et être contingent, a pu se rendre malheureux, parce qu'il a pu s'éloigner de vous. — « Mais, me demandera l'incrédule, pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé les anges de manière à ce qu'ils ne pussent être qu'heureux?» — Je réponds : « Dieu l'aurait pu sans doute, mais il n'y était pas obligé, » et votre amour, ô mon Dieu! a fait plus qu'il n'était obligé de faire, en créant l'ange enrichi de vos grâces, et en lui donnant les moyens d'arriver au bonheur suprême.

Mais, hélas! parmi les anges, quelques-uns ne se sont pas contentés de n'aimer que vous; ils ont voulu s'aimer eux-mêmes et, en dehors de vous, se contempler eux-mêmes; ils se sont admirés, ils vous ont oublié; vous n'avez plus été l'unique objet de leurs sentiments; ils ont pensé à eux; et, deve-

nus égoïstes et orgueilleux, ils ont brusquement rompu avec vous, avec le bien, avec le bonheur, et ils sont instantanément tombés dans le mal qu'ils avaient une fois choisi pour toujours. Leur béatitude dépendait de ce fait, de ce choix unique; ils sont tombés dans tout ce qui vous est contraire; ils ont rompu avec la lumière, avec la vérité, avec l'être; ils se sont précipités dans l'erreur, dans les ténèbres, dans la mort; et ils se sont créé un malheur sans retour, sans repentir, un malheur indépendant du temps, un malheur éternel, l'enfer!

L'enfer; oh! comme cette parole choquait ma raison ignorante et superbe! Et pourtant, il est bien naturel que la créature libre qui refuse de s'unir à vous, soit séparée de vous; que la créature qui ne veut ni amour ni bonheur, soit dans la haine et dans le malheur. Est-il surprenant que lorsqu'on s'éloigne de la lumière, on soit dans les ténèbres?

Quant à l'homme, puisque son choix se prolonge dans le temps et que sa vie est un voyage plus ou moins long vers l'éternité, vous l'avez mis en état de se repentir, et vous lui avez accordé la grâce de la rédemption. Que si, malgré vos bienfaits, il veut encore se perdre, est-ce vous, mon Dieu, que nous devons en accuser? Alors perdu, damné pour toujours, il se trouve dans l'état de l'ange déchu; il s'est ôté à jamais la faculté de vouloir le bien.

Aujourd'hui, je le comprends; mais à cette épo-

que l'éternité des peines, pour des fautes que je nommais temporelles et passagères, choquait ma raison. Je ne savais pas que le péché commis contre vous prend quelque chose d'infini de votre infinité même. N'est-il pas vrai que plus un être est élevé, plus l'offense est grave, et plus il est pur, plus l'impureté le blesse? Je ne savais pas que, si l'éternité du paradis est en harmonie avec la perfection de votre amour, l'éternité des peines doit l'être avec la perfection de votre justice; et que, pour que l'ordre soit parfait, et que votre action soit manifeste, il faut que votre perfection se montre également dans votre justice comme dans votre amour. Certes, si la sainteté nous rend semblables à vous, comme dit saint Jean, et si dans le ciel nous devons être participants de votre nature, il est clair que l'opposé de la sainteté doit nous séparer complétement et pour toujours de vous. Non, non; vous n'êtes plus avec celui qui se livre sciemment au péché; votre image, qui à l'époque de son innocence l'éclairait et l'embellissait, n'est plus en lui; le désir, l'amour du bien, la paix, la joie, en un mot, cette divinité qui est la vie et le bonheur, tout cela n'y est plus. Le pécheur vous a tué en lui; il a renouvelé dans son âme le déicide du Calvaire, et il vous hait, car il hait le bien; sa vie n'est plus, dès lors, qu'un continuel sarcasme, un long blasphème, un enfer sur la terre. Certes, vous l'appelez encore et

le pressez de revenir, car plus vous détestez le péché, plus vous aimez le pécheur; et plus aussi, je l'ai déjà dit, vous voulez le sauver; mais s'il persévère dans le mal, s'il s'est rendu impuissant pour le repentir, s'il meurt dans le péché mortel ; ah! il est transporté hors de la vie active, hors de l'état de l'épreuve, dans l'état de l'inaction, dans l'état final qui ne peut plus changer. Comme l'ange déchu, il a atteint le terme. En effet, pour que la cessation de la douleur et de la peine pût avoir lieu, il faudrait qu'il y eût cessation du mal; mais cette cessation ne peut exister que par le repentir et le pardon, et l'un et l'autre sont devenus impossibles, parce que la grâce n'habite pas l'enfer, parce que le sang de Jésus-Christ n'y coule pas. Il faut donc bien, hélas! que la peine soit sans fin. Ah! dans cet affreux état, le damné comprend bien mieux qu'on ne peut le faire dans cette vie, qu'il est lui-même le seul auteur de son infortune; que c'est la créature, que c'est le péché qui a fait l'enfer, et que si vous l'y condamnez, Seigneur, c'est parce que l'ordre et la justice exigent que le mal soit puni, et que le pécheur subisse la conséquence logique de l'abus qu'il a fait de la grâce et de la liberté. D'ailleurs, si l'enfer n'existait pas, toute moralité serait perdue, le monde serait livré au mal; et saint Jean Chrysostome a raison de nous dire : « Que nous devons vous remercier de nous avoir appris à con-

naître l'enfer, puisque rien ne peut autant que cette pensée nous faire maîtriser nos passions et nous empêcher de tomber dans le souverain malheur. »

O mon Dieu! que je vous bénis de m'avoir éclairé sur ces questions! Ma raison se trouve à présent d'accord avec ma foi, et je comprends que vous n'avez voulu offrir le bonheur ni à l'ange ni à l'homme sans leur donner en même temps la liberté de ne pas vouloir en profiter. Mais quand mon cœur flottait encore entre vous et l'erreur, et que ma raison voulait tout juger, je me demandais souvent : — Comment se fait-il qu'un Dieu bon ait créé des êtres qu'il savait devoir se perdre? — Cette question que je ne pouvais résoudre me tourmentait; aujourd'hui, elle est encore insoluble pour moi, mais elle ne m'inquiète plus. Les subtilités dont s'occupait ma raison n'importent guère à ma foi; je sais que vous ne pouvez pas le mal, que vous ne pouvez pas le vouloir. Ce que vous avez dit, ce que votre Eglise enseigne, me suffit; je n'en veux pas savoir davantage. Rien dans cet enseignement ne me choque plus, je me soumets avec bonheur, sachant, Seigneur, que la foi est plus belle que mes vaines lumières, et que l'acte le plus raisonnable que ma raison puisse faire, c'est de reconnaître son impuissance devant vous.

Et maintenant, parlerai-je encore de mes anciens doutes sur le péché originel, sur la rédemption, etc.?

Ils se sont tous dissipés devant la vérité, et aujourd'hui la foi me fait aimer ces divins mystères. Je sais que tout ce que vous avez ordonné est nécessaire pour la justice en particulier, comme pour l'harmonie générale ; je sais que vous avez créé l'homme à votre image et à votre ressemblance ; je sais que vous avez trouvé votre création *très-bonne*, et je ne puis que m'écrier : « Gloire à vous dans le temps et dans l'éternité ! Gloire à vous, Dieu caché, dont les mystères sont impénétrables ! » Oui, je sais que tout ce qui vient de vous est juste, que tout est amour. Je le sais bien mieux que l'enfant qui sait qu'il est aimé de sa mère ; bien plus que le malade qui sait que son médecin veut le sauver. C'est avec bonheur que j'ignore, et je serais même malheureux de tout savoir, car alors je n'aurais plus besoin de la foi qui est l'épreuve du chrétien. D'ailleurs, je l'ai déjà dit, le fini, l'imparfait peut-il juger, peut-il comprendre l'être parfait et infini ?

XIII

Le chrétien, comprenant que le mystère est indispensable, comprend aussi qu'il doit se résigner à ne pas savoir, comme il doit se résigner à souffrir, comme il doit se résigner à mourir. Il sait, d'ail-

leurs, qu'ici-bas tout est mystère. Comprenons-nous la souffrance? comprenons-nous la mort? comprenons-nous l'existence? Non, sans doute; et pourtant, à moins d'être insensé, on ne se révolte guère contre les lois ordinaires de la nature; on accepte ce que l'on ne peut refuser, en se disant: « Il en doit être ainsi; c'est un ordre établi. » La seule voie de la sagesse est donc la résignation; mais pour se résigner à ce qui nous arrive de pénible, pour se résigner quand on sent en soi la révolte, en un mot, pour se résigner en chrétien, il faut être humble; car l'humilité ne cherche pas à comprendre, elle ne veut rien expliquer, elle ne conteste jamais, elle est contente de tout. Heureuse d'ignorer, parce que vous le voulez ainsi, elle ne demande pas de savoir; aussi, vous l'éclairez parfois d'une lumière ineffable. Oh! comme cette lumière brille avec plus d'éclat que tous les feux follets de la science humaine! Celle-ci travaille, dispute, s'aigrit, s'irrite...; en sait-elle davantage? Non; et le savant du siècle, ne voulant pas reconnaître qu'il n'y a de vérité qu'en vous, ne voulant pas chercher humblement la vérité par le perfectionnement de lui-même, reste incrédule et aveugle; et cela doit être; car, au lieu de concentrer sur vous seul tous les rayons de son âme, il les dissémine sur mille objets, et par cela même voit plus mal. Alors, dans son obscurité, il doute ou il nie; en tous cas, il se

révolte, et au lieu d'accuser son intelligence de faiblesse, c'est vous qu'il accuse d'injustice. Hélas! mon Dieu, vous savez que c'est là ce que je faisais autrefois, lorsque j'entendais parler de liberté, de prescience et de grâce. Que de blasphèmes j'ai entendus sur ce sujet de la bouche de l'incrédule, ignorant ou savant! car, l'impiété comme la foi ont, l'une et l'autre, la propriété de niveler les intelligences : la première, en les plongeant dans les ténèbres; la seconde, en les élevant vers la lumière.

— Que veut dire cette parole, *la grâce,* demande l'incrédule, et pourquoi s'imaginer, si Dieu est juste, qu'il accorde capricieusement ses faveurs? — O Seigneur, n'êtes-vous pas le maître de les dispenser selon qu'il plaît à votre sagesse ou à votre amour? Vous ne nous devez rien; la parabole du père de famille, comme bien d'autres passages de l'Evangile, nous le disent. — Mais, reprend l'impie, par cela même que Dieu nous a donné la vie et qu'il nous demande notre amour, il nous doit certainement le bonheur.— Pardonnez-lui, mon Dieu, il ne sait ce qu'il dit. Le bonheur, vous le lui versez à pleines mains; vous le lui offrez à chaque instant de son existence, mais il le refuse; c'est un autre bonheur qu'il veut. Oui, à tout moment, vous parlez à sa conscience; vous lui dites: « Détruisez en vous ce vice, résistez à cette tentation, fuyez ce danger, surmontez cette douleur, combattez cette passion;

et vous serez heureux. » — Bien plus, vous lui dites : « Venez à moi, et je vous soulagerai ; soyez humble, et je vous élèverai ; pleurez, et je vous consolerai ; en un mot, soyez bon, et je vous rendrai heureux. » — Et quand il résiste, vous lui parlez avec plus de force ; quand il fuit, quand il s'échappe de vos bras, vous le poursuivez et le retenez au bord du précipice. Pour le réveiller, vous le secouez et le frappez, rudement quelquefois, mais toujours en l'embrassant avec amour ! Et si, après cela, il ne veut pas, s'il est décidé à périr, Seigneur, il faut bien qu'il périsse. O admirable et précieux mystère de l'accord qui existe entre la dignité de l'homme et la bonté de Dieu ! Grâce divine et volonté humaine, vous êtes toutes deux indispensables pour mener au bien suprême. Si l'homme ne pouvait pas se perdre, il n'aurait pas la liberté ; or, sans liberté, il n'aurait pas le bonheur qui provient de l'épreuve et du sacrifice. Dans le plan choisi par votre Providence, il faut donc que l'homme puisse se perdre pour qu'il puisse se sauver. D'ailleurs, l'action de votre grâce n'est-elle pas incessante ? n'est-elle pas puissante sur chaque homme ? chaque homme n'en reçoit-il pas une effusion continuelle ? Pour s'y soustraire, il faut le vouloir ; car vous, mon Dieu, vous nous appelez tous et toujours sur votre sein brûlant. Oh ! si chacun de nous consentait à s'examiner, il verrait sans

doute que les grâces dont vous nous comblez, sont innombrables; chaque bon désir, toute bonne pensée, le moindre bon mouvement en nous est une faveur. La grâce est comme un fleuve, comme le Nil qui avance dans les campagnes pour les fertiliser. L'homme est comme la terre; s'il oppose une digue aux flots bienfaisants, ils ne peuvent avancer, et leurs efforts demeurent infructueux; mais si, au lieu de s'élever en montagnes, la terre ouvre au fleuve un large sein, il l'inonde, la pénètre et la rend productive. Certes, le plus grand criminel, lui-même, serait arrivé à la sainteté, si, au lieu de vous résister, il avait toujours suivi les inspirations de la grâce, les impulsions, les exigences de son cœur. J'en suis sûr, et cette pensée me remplit d'amour et de reconnaissance!

Quel est le coupable, en effet, — et qui n'est pas coupable? — qui pourrait soutenir avec vérité qu'il n'a pas été bien souvent appelé par la voix de sa conscience à rentrer dans le chemin de la vertu? Tous les hommes entendent cette voix; les uns y répondent et se jettent dans vos bras, les autres se bouchent les oreilles et se précipitent dans l'enfer. Tous, quand il leur vient dans la pensée de faire une mauvaise action, s'entendent dire en eux-mêmes : Il ne faut pas agir ainsi; — mais ils passent outre, éprouvant, malgré la jouissance du péché, le sentiment du regret et de la honte, en un mot, le

remords; tous ont senti qu'ils ont toujours été libres de faire le mal ou d'y résister.

Seigneur, si ces choses sont vraies, si elles sont une loi de l'humanité, et si on admet votre existence comme Créateur, qui oserait prétendre que vous n'êtes pas la Providence, et que vous n'exercez pas une action incessante sur notre âme pour nous attirer vers le bien, vers le bonheur, c'est-à-dire vers vous-même? Oh! pas un homme de bonne foi n'oserait le soutenir, et c'est tout ce qu'il nous importe de savoir pour être persuadés que votre grâce est justement répartie entre les hommes.

D'ailleurs, n'avez-vous pas dit, pour nous rassurer, qu'on ne demandera beaucoup qu'à celui qui aura beaucoup reçu? n'avez-vous pas dit que les derniers ouvriers seront récompensés comme les premiers? Votre Évangile n'est-il pas rempli de textes consolants? Oh! vous n'êtes pas avare de vos faveurs; plus on les accepte et plus vous en donnez; le bien les attire; elles sont comme la rosée qui, venue du ciel sur la terre, remonte de nouveau pour retomber en pluie abondante. Non, non, personne n'a le droit de se plaindre, et chaque homme reçoit assez d'inspirations pour atteindre le bonheur ici-bas et dans l'éternité.

XIV

Je dois compter au nombre des grâces que j'ai reçues, la rencontre que je fis, à mon arrivée à Paris, du prince Jean Gagarin, aujourd'hui religieux de la Compagnie de Jésus. Plus jeune que moi de dix ans, d'un esprit prompt et cultivé, et d'une imagination active, il possédait, et c'était en lui le trait le plus frappant, une âme de feu qui avait besoin de se communiquer, et qui, ne pouvant trouver dans le monde des éléments à embraser, ne savait comment satisfaire la soif qui le dévorait. C'était une âme de missionnaire qui errait comme perdue et se consumait elle-même. Mais vous daignâtes donner un but à son enthousiasme; vous daignâtes la toucher en lui montrant le chemin du salut, de la gloire et du bonheur; en un mot, le chemin de la croix qui, pour le monde, est une folie et un scandale. Le prince Gagarin n'avait jamais cessé de croire au christianisme; et, comme les âmes d'élite, il avait toujours senti de l'attrait pour la vérité, c'est-à-dire pour la religion catholique. Nous nous étions connus autrefois, dans des temps de dissipation; et maintenant, nous nous rencontrions de

nouveau ; lui, gai, actif, occupé de mille projets qui devaient tous avorter, cherchant et fuyant la vérité tour à tour ; en un mot, se partageant entre vous et le monde..., moi, triste, malheureux, tourmenté, et pourtant conservant au fond du cœur l'espérance d'un avenir plus clair. Il vint à moi avec amitié ; je savais que son âme était catholique ; aussi éprouvai-je comme un besoin de lui dire ce qui était dans la mienne. Avec quelle promptitude nous nous comprîmes ! et cela devait être : vous étiez le lien qui nous unissait. Nous aimions à nous trouver ensemble, et bientôt nous en prîmes tellement l'habitude, que nous passions presque toutes nos soirées l'un avec l'autre, lisant, étudiant, et nous racontant mutuellement les grandes choses que vous opériez en nous. Je lui parlais de ma femme, de sa vie si belle, de sa mort plus belle encore ; je lui parlais des reproches que me faisait ma conscience, et des désirs invincibles qui s'étaient comme emparés de moi : lui me parlait aussi de ses désirs et surtout de sa foi ; je l'admirais, je lui portais envie, et nous nous enflammions mutuellement d'amour pour la vérité. Son amitié me fut bien salutaire. Parmi les nombreux ouvrages que nous lûmes ensemble, je citerai celui du R. P. Rozaven que j'avais déjà lu à Boulogne, la *Symbolique de Mohler*, et un livre russe de M. Mouravieff : ce dernier ouvrage a pour titre : *La vérité sur l'Église universelle*, et pour but de prou-

ver que c'est l'Eglise gréco-russe qui est l'Eglise catholique. Heureusement pour nous et pour tout lecteur impartial, ce livre a manqué son but; car il prouve, en effet, la vérité, tout en voulant défendre l'erreur; et, c'est après l'avoir étudié avec soin, que nous fûmes presque entièrement convaincus que l'Eglise qui s'appelle catholique est la seule qui le soit, en effet. On peut usurper un nom, mais on ne peut pas forcer le public à le donner à qui il n'appartient pas; les titres n'ont de valeur qu'autant qu'ils sont légitimes.

Néanmoins, je dois rendre justice à M. Mouravieff; il a du talent et il en tire parti. Mais que peut l'erreur contre la vérité? L'apologie de l'erreur est, pour un homme de bonne foi, un rôle trop difficile, et c'est avec plaisir que je rends justice à M. Mouravieff. Il a complétement manqué son but. L'erreur a tort de vouloir se mettre au grand jour. Ce qu'elle a de mieux à faire, est de se cacher, de végéter dans l'ombre, et de ne point afficher d'injustes prétentions.

XV

Dans nos études, le prince Gagarin et moi, nous étions souvent étonnés de la confusion que font nos anciens coreligionnaires des questions de dogme avec celles qui n'ont pour objet que les rites. Ne savent-ils pas que nous ne contestons pas à l'Église grecque l'antiquité et la beauté de son rite? Ignorent-ils que quelques Églises catholiques ont des rites différents de celui de Rome, et que, dans la réunion si désirable des deux Églises, il ne s'agirait nullement d'enlever à la Russie ses vénérables usages et ses magnifiques cérémonies? Elle conserverait sans doute et le baptême par immersion, comme l'Eglise de Milan, et sa liturgie, comme l'Eglise grecque unie, et ses belles prières, et le pain fermenté, et la communion sous les deux espèces: tout, en un mot, tout, hormis les points dogmatiques sur lesquels elle n'est pas d'accord avec la vérité.

Mais, cette vérité, oh! que les Russes l'adoptent, qu'ils l'embrassent, et la vie reviendra en eux avec ses œuvres et son activité! Qu'ils l'embrassent, et je leur promets des jouissances dont ils ne peuvent

aujourd'hui concevoir une idée. Et, qu'ils ne se fassent pas illusion; la branche séparée du tronc ne peut végéter qu'autant qu'il y reste de la séve : cette séve desséchée, il faut que la branche périsse. Surtout, qu'ils ne se consolent pas en répétant toujours que ce qui nous sépare est si peu de chose, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Erreur et préjugé funeste! en fait de dogme tout est essentiel. Ah! le vaisseau qui échoue près du port ne se perd-il pas comme celui qui a sombré en pleine mer? Non, ce qui nous sépare est un abîme, mais un abîme que l'on peut facilement franchir; le grand pas à faire est de reconnaître l'unité et l'autorité : l'autorité de ce tribunal auguste qui commence au Cénacle de Jérusalem et siége encore à Saint-Pierre de Rome. Mais non, les Russes préfèrent placer l'autorité dans un synode sans indépendance, né d'hier et inventé par un prince temporel. Ah! Pierre le Grand, ce vaste et puissant génie, avait-il mission pour constituer les choses de l'Eglise? Où étaient ses droits à la succession des apôtres? Et ce synode, je m'adresse à la bonne foi de mes compatriotes, est-il un seul parmi eux qui croie à son autorité, à son infaillibilité? Non, certes. Or, peut-on exiger qu'un être doué d'intelligence se soumette volontairement à une autorité qui pourrait errer? L'infaillibilité est la condition nécessaire de la sûreté, de la certitude, de la foi. Or, cette infaillibilité,

l'Eglise catholique seule la possède, les catholiques seuls y croient.

L'autorité de l'Eglise une fois reconnue, mes chers frères séparés n'auraient plus de difficulté à se réunir à nous dans les deux points qui nous séparent : ils admettraient le purgatoire, auquel ils croient par le fait; et la procession du Saint-Esprit, question qui, à vrai dire, n'est souvent qu'un malentendu de leur part (1).

En effet, il est de foi que ni les Apôtres, ni les Papes, ni les Conciles n'ont jamais ajouté à la révélation ; mais l'Eglise, quand elle le juge nécessaire, constate un dogme, le définit, le déclare. C'est ce qui a eu lieu par rapport à la fameuse addition du *Filioque* au symbole. Ce n'était nullement une nouveauté profane, car l'Ecriture et la Tradition renferment cette grande vérité. Qu'on lise l'Evangile; on y verra que vous enseignez, Seigneur, que l'Esprit-Saint reçoit tout du Fils aussi bien que du Père, et que le Fils lui-même envoie l'Esprit de vérité. (Évang. de saint Jean, XVI, 14; XV, 26.) L'Esprit-Saint procède donc du Fils aussi bien que du Père. L'Evangile nous l'enseigne clairement; les paroles de Jésus-Christ sont là, et cette croyance est arrivée intacte jusqu'à nous. Les protestants eux-mêmes,

(1) Voir les *Études de théologie, de philosophie et de morale*, par les RR. PP. Charles Daniel et Jean Gagarin, tome II.

ces grands démolisseurs, ces destructeurs de la Tradition, n'ont pas osé toucher à ce dogme : et si Photius y a porté sa main sacrilége, personne n'ignore que ce fut parce que son ambition cherchait un prétexte pour secouer le joug si doux de saint Pierre. Dans sa fameuse lettre au patriarche d'Aquilée, qui lui-même était schismatique, Photius cite un grand nombre de docteurs, qui avaient récité le symbole sans cette addition. Personne ne le nie; mais de ce qu'avant le concile de Nicée on avait récité le symbole sans la parole *consubstantiel*, oserait-on conclure que les trois premiers siècles n'ont pas cru à la consubstantialité du Verbe? Mais c'est précisément parce qu'on croyait à la chose, qu'on a ajouté la parole. Eh bien ! il en est de même pour l'addition du *Filioque* à l'égard de la procession du Saint-Esprit. Elle fut faite pour déclarer la vérité contre une hérésie qui niait ce qu'admettait toute l'Église.

Et c'est ainsi que tombe, devant la vérité historique, tout l'échafaudage des fourberies de Photius de si triste souvenir, et dont je ne crains pas de flétrir la mémoire. Ah! quel mal il a fait!!... C'était un homme habile sans doute, d'un esprit subtil, l'homme, peut-être, le plus savant de son siècle; mais que sont tous les dons de la nature, quand la volonté les dirige vers le mal? Le démon n'est-il pas un esprit adroit et subtil, n'est-il pas savant?

Premier écuyer de l'empereur, Photius voulut devenir patriarche; il voulut être le digne successeur de tant de mauvais ambitieux, d'Anatole, d'Acace, d'Euphémius, et de bien d'autres qui avaient souillé le siége patriarcal de Constantinople. Hélas! il réussit, il est nommé patriarche; mais pour parvenir à cette dignité, que de crimes, que de cruautés il entasse! On dépose saint Ignace, on l'emprisonne, on le jette dans un cachot infect, on le frappe, on le torture; saint Ignace que les Grecs eux-mêmes nomment saint! Oh! cette histoire m'inspire l'horreur et le dégoût! Les fourberies de Photius sont telles que, pendant quelque temps, d'épaisses ténèbres couvrent tout l'horizon; mais bientôt la vérité se fait jour. Saint Ignace est rétabli sur son siége patriarcal, et Photius, déjà plusieurs fois anathématisé, l'est de nouveau par Jean VIII, et il est enfin relégué dans un couvent, où il termine sa honteuse existence. Et ce serait là le fondateur que l'Église russe préférerait aux hommes apostoliques qui lui ont prêché la vraie foi!

Avec la chute de Photius disparut le schisme, et l'Eglise vit renaître la paix dans la sainte unité. Mais, cent cinquante ans plus tard, vers le milieu du XIe siècle, un homme médiocre, Michel Cérulaire, étant patriarche, le schisme éclate de nouveau et se consomme. Oui, la robe de Notre-Seigneur fut déchirée. Hélas! elle l'est encore; mais il est

au moins consolant de se dire que le dernier acte officiel qui a eu lieu entre les deux Eglises, est l'acte du concile de Florence au xve siècle, un acte de réconciliation et d'amour (1). Cependant les Grecs se révoltèrent de nouveau, et la Russie suivit plus tard leurs erreurs. Mais, quoi qu'elle en dise, elle a été catholique, puisqu'elle embrassa le christianisme dans l'intervalle qui sépare le schisme de Photius de celui de Michel Cérulaire, et elle est restée sous la dépendance du saint-siége plus longtemps que la Grèce. Du reste, cinq conciles œcuméniques, et tous les Pères grecs et latins qui ont traité *ex professo* le mystère de la Trinité ; ceux mêmes dont Photius invoque l'autorité, en un mot, toute la tradition a cru que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils (2).

Voilà, Seigneur, ce que me disaient l'histoire et la foi ; et c'est du fond de mon âme que je vous remercie de m'avoir éclairé sur un point si important. Néanmoins, je voulus examiner ce dogme sous le point de vue philosophique, et ma raison fut convaincue, autant que cela est possible quand il s'agit d'un mystère.

(1) Le 8 juin 1439, à Florence, sous le pontificat d'Eugène IV, les Pères grecs, hormis Marc d'Ephèse, souscrivirent au dogme de la procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils, et chantèrent le symbole avec l'addition du *Filioque*.

(2) Voir *l'Histoire de Photius*, de l'abbé Jager.

Tout le monde comprend que, dans la sainte Trinité, la volonté, l'amour, le Saint-Esprit, procède de l'Être, de la Puissance, c'est-à-dire du Père; car on ne conçoit pas la volonté sans l'Être. Mais on comprend aussi que la volonté ne peut procéder de l'Être sans le concours de son intelligence, de sa pensée, en un mot, du Fils, du Verbe éternel. Celui-ci est engendré, sans aucun concours; et sur ce point les deux Eglises sont d'accord. Mais pour le Saint-Esprit, les Grecs séparés, on le sait, prétendent n'admettre sa procession que du Père : et pourtant, n'est-il pas clair que, pour que cette troisième personne procède, il faut que le Père ait le concours de son Fils, que l'Être ait le concours de sa pensée, car l'être intelligent sans elle ne peut se concevoir? On comprend aussi que le Saint-Esprit ne peut pas procéder du Fils seul, car l'intelligence sans l'Être n'existe pas, comme nous l'avons dit tout à l'heure; il faut donc qu'il procède du Père et du Fils.

La troisième personne de la sainte Trinité est donc une relation mutuelle, unique, réelle, éternelle du Père et du Fils, leur lien d'amour. Du *moi qui est*, et du *moi pensée*, doit procéder le *moi amour*. L'acte positif de la volonté consiste à aimer; le Saint-Esprit est donc l'amour du Père et du Fils; et comme la volonté n'agit qu'après l'intelligence, il est clair que le Saint-Esprit est la troisième personne.

Et comment, en effet, ne comprendrais-je pas, ô mon Dieu! que, si vous n'aimiez pas votre Fils auquel vous communiquez toute votre nature, vous ne vous rendriez pas toute la justice que vous vous devez, et que si votre Fils ne pouvait vous rendre ce même amour, il se trouverait par là même dans un état d'infériorité qui détruirait toute notion de sa consubstantialité avec vous? L'Esprit-Saint donc, amour substantiel, unique des deux personnes, ne peut pas ne pas procéder également de l'une et de l'autre sans que leur égalité, leur consubstantialité soit détruite, sans que le mystère de la Trinité disparaisse, sans retomber, en un mot, dans l'arianisme, contre lequel précisément les évêques de l'Eglise d'Espagne, pour faire une profession plus explicite de la vérité, ajoutèrent le *Filioque* que l'Eglise adopta.

Du reste, le synode russe ne nie pas formellement ce dogme; et quoique ses théologiens ne l'admettent pas, il est remarquable que ce même synode en 1839 n'a pas demandé aux malheureux grecs-unis, que l'on a arrachés de force à l'Eglise, une rétractation, une nouvelle profession de foi sur ce point si important! Certes, je ne veux pas supposer que le synode ignore ce qu'il doit en croire, et j'aime mieux penser qu'il existe de sa part un simple malentendu, comme je l'ai dit plus haut.

Ah! Seigneur, si jamais j'avais le bonheur de lire

cette page à un de mes compatriotes, qui, de bonne foi, cherchât la vérité, peut-être lui viendrait-il la pensée d'examiner à fond sa croyance. Et si alors, de plus en plus touché de votre grâce, il vous demandait de lui faire connaître la vérité tout entière, cette perle précieuse pour laquelle on est heureux de tout sacrifier; ah! Seigneur, ne la cachez pas à ses yeux! Qu'il la voie, qu'il la saisisse, qu'il l'emporte, qu'il la conserve dans son cœur comme dans un tabernacle, et qu'il lui rende le même culte d'amour que nous rendons à la sainte hostie; car alors il vous aura trouvé vous-même, ô mon Dieu!

XVI

Ce fut en janvier 1842 que vous m'envoyâtes une croix nouvelle, cette cruelle maladie de ma fille alors âgée de onze ans. Oh! cette croix, je la porte encore; et il me semble que de tous les malheurs dont votre bonté a daigné me frapper, c'est celui qui m'a fait le plus souffrir. Mais, que votre saint nom soit béni! cette croix, je la regarde comme une grâce insigne. Que de bien elle m'a fait! D'abord elle m'a fait sortir de cet état d'engourdissement

moral, dans lequel j'étais plongé depuis la mort de ma femme : et puis, que de fois elle m'a forcé à aller chercher au pied de vos autels et devant la statue de votre sainte Mère, un peu d'espérance et beaucoup de consolations! La douleur me poussait vers vous! C'était elle qui m'avait attiré dans la voie de la vérité et de la piété; et maintenant encore l'inquiétude me tenait en haleine, et alimentait mon amour par l'espérance et par la crainte. Vous le savez, Sagesse infinie; léger comme je le suis, j'avais besoin d'un aiguillon qui m'empêchât de vous oublier; il me fallait de la douleur pour vous rester fidèle. Cette maladie a été pour moi une source de bénédictions, en me montrant qu'il n'y a de bonheur que dans la foi et dans le détachement des choses d'ici-bas.

Cependant, le 10 février approchait. C'était le premier anniversaire de la mort de ma femme, et j'éprouvais un grand désir de me rapprocher de vous, ô mon Dieu! par la sainte communion; car j'étais enfin chrétien. Certes, j'avais déjà plus que des doutes sur la vérité de l'Eglise à laquelle j'appartenais encore, mais je n'étais pas entièrement catholique, et, après bien des incertitudes, je crus pouvoir faire mes dévotions dans la chapelle de l'ambassade russe; inconséquence grave, sans doute, mais que vous m'avez pardonnée depuis, je l'espère, ô Dieu de bonté! — Je communiquai mon

projet au prince Gagarin qui se décida à communier avec moi. Nous allâmes donc à la sainte table, dans cette église où vous daignez encore rester captif, ô mon humble et glorieux Sauveur ! Nous étions en ce moment pleins de ferveur et de bonne volonté. La vérité était notre seul but, notre unique désir, et nous nous sentions prêts à tout sacrifier pour l'obtenir. « O mon Dieu! vous disais-je, mon « âme est dans le trouble, mais vous pouvez me « sauver. Dites-moi ce que je dois faire, indiquez- « moi par un moyen quelconque la voie que je dois « suivre, donnez-moi un signe, montrez-moi votre « vérité. Mais, n'êtes-vous pas vous-même cette « vérité adorable que je cherche et que j'implore? « Puis-je donc trouver un meilleur moyen de l'ob- « tenir qu'en m'unissant à vous dans votre sacre- « ment? Oui, en recevant dans quelques instants « votre corps et votre âme, votre humanité et vo- « tre divinité, je vais m'unir étroitement à vous, à « cette vérité adorable que je veux et que je cher- « che ! Je la reconnaîtrai, je l'aurai, et il me sera « facile de ne plus vous quitter, de vous suivre tou- « jours. Oh! je crois que j'ai raison d'aller vers « vous, puisque vous seul pouvez m'indiquer le « chemin que je dois suivre; vous ne pouvez pas « me tromper. » — Le prince Gagarin avait la même pensée que moi; nous étions prêts à suivre vos inspirations, c'est-à-dire à rester dans l'Eglise

russe ou à la quitter. Cette communion était pour nous une dernière épreuve, un dernier appel à la vérité. Eh bien! vous nous avez exaucés, Seigneur, malgré tout ce qu'il y avait dans notre action de contraire aux vrais principes; car, depuis ce temps-là, nos irrésolutions cessèrent; vous nous illuminâtes tous deux d'une manière merveilleuse; nous n'eûmes plus de doutes, et nous fûmes fermement décidés à devenir catholiques. En un mot, cette communion a été ma dernière communion dans l'Eglise grecque. Ce furent de beaux jours! Mon ami, plus digne que moi, fut comblé de plus de grâces, il entra plus tôt que moi dans l'Eglise, et prit en même temps la sainte résolution de se donner tout à vous sous la glorieuse bannière de saint Ignace de Loyola.

XVII

Le prince Galitzin avait dû quitter Berne et s'était réfugié à Paris. Il était venu à moi, plein de zèle et de charité. Le prince Gagarin ne le connaissait pas encore, mais ils devinrent bientôt amis. Nous étions en carême ; et, tous les jours, je les accompagnais à Notre-Dame, et dans bien d'autres églises pour

entendre des sermons où la vérité catholique nous était clairement expliquée.

O Seigneur, de quelle joie mon cœur se trouvait inondé, lorsque le soir, après un magnifique discours du R. P. de Ravignan, je sentais profondément que la vérité est une, et que l'Eglise catholique en est l'unique dépositaire; avec quelle ferveur je priais, et que de larmes il m'arrivait de répandre! Je l'avais enfin réalisé ce rêve de mon cœur; il était devant moi ce but idéal de mon existence, le bonheur; ce but vers lequel j'avais toujours cru courir, et dont je m'étais sans cesse éloigné : je le voyais, il était à moi, je pouvais l'atteindre, il n'y avait qu'un pas à franchir, et ce pas, je me sentais non-seulement le courage de le faire, mais je sentais que je le ferais avec enthousiasme : oui, avec enthousiasme; car sans enthousiasme on ne fait rien de grand; et quoi de plus grand que d'embrasser la vérité?

O mon Dieu! que les jouissances dont vous inondiez mon cœur durent être grandes, puisqu'elles y répandirent le calme que, depuis plus d'un an, il m'avait été impossible de goûter, puisqu'elles me donnèrent la force de supporter cette douloureuse maladie de ma fille, puisqu'elles m'inspirèrent le courage de vous dire, en vous bénissant : « Si vous la voulez, elle est à vous! »

Et pourtant une chose me tourmentait : je croyais

n'avoir pas assez de foi, surtout quand je me comparais à mes deux amis. Oh! qu'ils soient bénis pour le bien qu'ils m'ont fait! Des doutes affreux, des restes de mon ancien scepticisme venaient parfois se jeter entre mon bonheur et moi; tantôt c'était une voix séduisante, comme la voix d'une sirène, qui venait exciter mon orgueil ou flatter mes sens; tantôt le découragement s'emparait de mon cœur; alors je regrettais le mal que j'avais aimé; puis, je m'effrayais de ces regrets, puis je le regrettais encore : en un mot, mon harmonie intérieure était troublée. — « Eh bien! me disait alors le prince Galitzin avec une douce et bienfaisante ironie, eh bien! abandonnez la prière, quittez toute pratique, soyez enfin ce que vous étiez autrefois. » — Et la paix rentrait aussitôt dans mon âme : je sentais qu'il avait raison, et chaque fois qu'il employait cet argument, le bien triomphait. Oui, mon Dieu, je le dis et ne saurais assez le redire, tout ce qui m'arriva fut pour mon bien; et s'il y a eu une victime ici-bas, ah! elle n'est pas à plaindre, je l'espère. Oui, la mort de ma femme, les circonstances dans lesquelles cette mort m'a placé, la maladie de ma fille, et les événements qui se sont, pour ainsi dire, groupés autour de mon existence en si peu de temps, tout, en un mot, n'a eu qu'un but à mon égard, mon salut!

XVIII

Dans le courant de l'année 1842, j'eus le bonheur de me trouver en relation avec plusieurs prêtres qui m'inspirèrent pour la religion catholique encore plus de respect et d'amour que je n'en avais. Est-il possible de trouver ailleurs ce zèle, ce dévoûment, cette charité, qui distinguent ses ministres? Et cela ne suffit-il pas pour prouver que l'Église catholique est la seule Épouse de votre Christ? Je crois vous devoir nommer particulièrement, ô mon Dieu! le R. P. de Ravignan, cet apôtre, mille fois béni, dont vous vous êtes servi pour détruire jusqu'à la racine des derniers doutes qui restaient dans mon cœur. Je voudrais pouvoir vous dire toute la reconnaissance dont je me sens pénétré pour lui; mais ce serait impossible, et pourtant je sens que cette reconnaissance est bien faible en comparaison de celle que je devrais éprouver.

C'était bien votre grâce qui me guidait, lorsque pour la première fois j'allai chez lui, comme entraîné par la vérité, par la magie de sa parole. Je ne l'oublierai jamais! C'était pendant la semaine

sainte. La veille de ce jour heureux, en l'entendant prêcher, j'avais éprouvé comme un besoin irrésistible d'aller lui ouvrir mon cœur, et le lendemain matin à six heures j'étais déjà dans l'église de Notre-Dame au pied de l'autel où le R. P. de Ravignan célébrait la sainte messe. Une demi-heure après vous me conduisiez près de lui; près de celui qui devait être désormais mon directeur, mon père, mon guide, mon soutien et mon appui. Oui, j'étais à ses côtés, mon âme s'épanchait dans la sienne, il souriait de bonheur et nous palpitions tous deux sous l'action de la grâce. — « Mon Père, » lui disais-je, « je ne viens pas vous demander si je dois me faire catholique; je le suis de cœur, ma conviction est complète, et je suis décidé à faire tous les sacrifices pour ma foi. » — Et le P. de Ravignan souriait toujours avec plus de bonheur; son âme catholique, son âme de saint se répandait sur ses traits. — « Oui, je suis décidé, » lui dis-je; mais j'ai des enfants dont toute l'existence dépend de moi : notre législation est des plus rigoureuses, vous le savez; que dois-je faire? Surtout ne pensez pas à moi, mon Père, je ne mourrai pas de faim. » — Et ce prêtre zélé me donnait les conseils que j'ai eu le bonheur de suivre, et que votre sagesse elle-même lui inspirait.

Oh ! oui, c'était votre grâce qui me guidait, lors-

que je prenais la douce habitude d'aller déposer dans son cœur tous les secrets du mien. Que de fois je me suis dirigé vers cette sainte maison de la rue des Postes, l'esprit agité et le cœur rempli de trouble! que de fois, en y allant, je sentais que d'épais nuages obscurcissaient mon âme; que la froideur, le dégoût et le découragement s'en étaient emparés! Eh bien! chaque fois que j'en suis sorti, le calme était de nouveau dans mon âme; le monde me paraissait changé, le ciel était plus beau, l'air plus léger, et la ville moins triste. J'étais un autre homme, je me sentais heureux, reconnaissant et plein d'amour. Car, aux pieds de ce saint prêtre, j'avais épanché et vidé mon cœur, j'avais versé des larmes, je m'étais volontairement humilié. Mon Dieu, mon Dieu, puis-je rendre en paroles ce que j'éprouvais alors?

Non, aucun raisonnement, aucun sophisme n'aurait pu me convaincre que j'avais tort; je sentais la vérité, je la voyais, je la goûtais, elle était à moi; c'était une acquisition nouvelle, celle de la conviction, d'une conviction intime, inébranlable, entière, parfaite; en un mot, de la conviction par le sentiment. — Et que l'incrédule ne rie pas; il existe des choses que dans sa philosophie il doit ignorer; il existe un monde inconnu, invisible pour lui; le raisonnement et la chair n'y atteignent jamais... Mais qu'il le demande, ce monde in-

connu, qu'il demande cette vérité dont il a besoin, ce bonheur qui est son rêve ; oh ! qu'il le demande, qu'il le cherche... qu'il essaye... Oui, qu'il essaye d'être meilleur, d'être humble; qu'il en fasse l'épreuve, je l'en conjure, et bientôt il sera heureux, heureux par le bien. Car en nous, il y a autre chose que l'esprit, il y a le cœur qui veut être content, et qui a le droit de l'être ; c'est pour cela qu'il a été créé. Eh bien ! le contentement du cœur, ce bonheur si calme que je sens en moi, jusque dans les moments de la plus affreuse douleur, Seigneur, je l'ai obtenu par la foi et par la prière. Aussi, je répète sans cesse : Gloire et reconnaissance éternelle à vous, mon Créateur et mon Dieu; mais gloire et reconnaissance aussi à la créature qui, entre vos mains, a été l'instrument de ce bonheur ! *Amen.*

XIX

J'en suis venu enfin à l'époque de mon abjuration ; mais, avant d'en faire le récit, je crois devoir nommer les autres personnes dont les lumières et la charité ont plus ou moins aidé, ou hâté ma conversion. Ce sont d'abord des ecclésiastiques :

MM. Dupanloup, Bautain, Desgenettes et Bossuet; puis madame Swetchine, M. Pierre Yermoloff et le pieux et zélé vicomte de Girardin, aujourd'hui au séminaire de Saint-Sulpice. Les prières ferventes de ma mère, alors absente de Paris, celles de bien d'autres âmes charitables, et surtout celles de l'Archiconfrérie du Saint et Immaculé Cœur de Marie m'ont été d'un grand secours. Douces et saintes soirées de Notre-Dame des Victoires, que mon cœur ne vous oublie jamais!

Je crois devoir encore mentionner ici la conversion d'un jeune Russe qui était à Paris depuis sept à huit mois. Cette conversion, qui eut lieu en novembre 1842, me fut d'un effet très-salutaire. Ce jeune homme avait suivi avec moi les prédications du R. P. de Ravignan, à Notre-Dame, et bientôt touché de la grâce, il vint me dire qu'il voyait clairement que la vérité est dans la religion catholique, et qu'il avait un violent désir de l'embrasser; mais qu'il ne se sentait pas le courage d'affronter tous les dangers d'une abjuration. Sur quelques observations que je m'empressai de lui faire à propos des dangers bien plus réels qu'il y avait pour lui de rester dans une Église à laquelle il ne croyait plus, ce jeune homme me répondit : « Vous avez raison, je le sais, mais l'énergie me manque; je ne me sens pas le courage de sacrifier mon avenir temporel à ma conviction. Si j'étais mourant, je

n'hésiterais pas. La mort seule pourrait me donner la force de changer de religion, la force de remplir mon devoir. »

Ce jeune homme se portait bien; mais peu de jours après la conversation que je viens de citer, il tomba malade ; sa poitrine fut attaquée, et trois mois après, les médecins déclarèrent qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre. Aidé de Théodore Galitzin, en qui il avait une grande confiance, je crus devoir lui parler avec ménagement du danger de son état. D'abord il se refusa à y croire; mais lorsqu'il en fut convaincu, il se résigna à mourir, et fut heureux de recevoir un prêtre catholique. M. l'abbé Desgenettes, dont le nom vaut plus que tous les éloges, vint le voir; et cet excellent jeune homme, montrant alors autant de courage qu'il avait eu de faiblesse peu de mois auparavant, se jeta avec bonheur dans les bras de notre mère commune. — « Que je suis fier, que je suis heureux ! » nous disait-il en nous embrassant, « j'appartiens à la vraie Église. » — Ces paroles, il me les répétait sans cesse. Il mourut avec calme, et le dernier mouvement de ses lèvres fut pour les presser sur l'image de votre corps crucifié, ô mon doux Jésus !

XX

Enfin le grand jour approchait, et, à la fin de l'année 1842, il fut décidé entre le P. de Ravignan et moi que je ferais mon abjuration le 6 janvier 1843, jour de la vocation des gentils. Le temps qui me restait jusqu'à ce moment, je le consacrai à des lectures, à la méditation et à la prière.

Néanmoins, je dois le dire, à mesure que l'instant de ma délivrance approchait, je sentais se refroidir en moi le feu de l'enthousiasme que votre sainte vérité y avait allumé. Ma nature se révoltait à l'idée du joug sous lequel elle allait se courber; et mon orgueil et mes passions, ces anciens maîtres de mon cœur, tous ces démons à peine endormis, se révoltèrent avec fureur pour tenter un dernier assaut sur l'âme qui allait leur échapper. Bientôt, je sentis dans mon cœur un froid glacial et désolant, je me trouvai sec et aride... Oh! je vous demandais, Seigneur, un peu de chaleur pour m'aider à consommer le sacrifice!... Mais en vain, ma froideur augmentait de jour en jour. « Comment! me disais-je, demain tu seras enfant de l'Église; demain tu auras atteint le but de tes désirs; tu

seras un autre homme, et tu ne sens rien !... » — Et le démon me suggérait des scrupules et de mauvaises pensées : je ne me sentais pas assez bon pour être catholique, je me trouvais trop froid. Mais le P. de Ravignan me consolait en souriant. « Tant mieux, me disait-il, et je préfère que vous fassiez ce grand acte avec calme et par persuasion que dans un moment d'exaltation. » Puis il ajoutait : — « Parce que vous êtes changé, est-il à dire que Dieu le soit, que la vérité le soit? Non; la vérité est immuable : mais vous n'avez pas encore l'expérience de la vie spirituelle, c'est à ceux qu'il aime que Dieu envoie des sécheresses; car il veut augmenter leur amour par l'épreuve. » — Il avait bien raison, et à présent je vois clairement que ce que je prenais pour de la froideur, était un profond recueillement de moi-même à l'idée de l'acte important que j'allais accomplir. Mes facultés étaient arrêtées, et ma vie morale, en quelque sorte, suspendue; je ne pouvais donc pas me juger moi-même. Mais, grâce à vous, Seigneur, j'eus un guide éclairé. Et puis, je le crois et je dois le dire, si, lorsqu'on a pris la résolution de se faire catholique, on éprouve, quelque temps avant d'abjurer, des doutes et des tentations de revenir sur ses pas,... oh! que l'on passe outre, et qu'on méprise ces doutes. La foi avec la paix complète, entière, ne se donne que comme une récompense du sacrifice.

C'est une vérité dont j'ai fait l'expérience, et que bien d'autres convertis ont éprouvée aussi. Dans nos rapports avec Dieu, il faut se contenter de la certitude que donne la foi.

Je sais que l'incrédule trouverait mille raisons à alléguer contre cette vérité... Mais l'incrédule est-il juge compétent en matière de foi? Qu'il se contente de la philosophie des sens et de la philosophie de la raison humaine. Pour celle de la foi, il est aveugle... Qu'il prie donc, s'il veut comprendre; car la foi se donne : et s'il ne veut pas prier... Seigneur, que d'autres prient pour lui!

A l'époque de mon abjuration, ma fille était très-malade. Depuis un an, d'affreuses douleurs parcouraient tous les membres de son corps, et, depuis quelque temps elles s'étaient fixées dans le genou, comme au début de la maladie. Elle ne pouvait pas le plier et il lui était impossible de marcher. Ma mère était alors à Nice, où mademoiselle Céline de Maistre avait été guérie peu de mois auparavant par l'application d'une relique du chanoine del Buffalo, mort en odeur de sainteté en 1836. D'après le conseil d'une pieuse dame russe qui, depuis, a eu le bonheur de rentrer dans l'Église, j'avais écrit à ma mère pour lui demander de me procurer une parcelle de cette même relique. Le 5 janvier, veille du jour fixé pour la cérémonie de mon abjuration, je reçus ce que

j'avais demandé : ma mère y avait joint la prière au précieux Sang, connue sous le nom des *Sept Offrandes*.

Dans la soirée, le prince Galitzin vint me voir. Je m'empressai de lui montrer la relique. « Faisons, me dit-il, une neuvaine au chanoine del Buffalo pour la guérison de votre fille ; cette relique arrive à propos : c'est demain le grand jour. — Non, lui répondis-je, je n'ai vraiment pas, dans ce moment, le courage de demander à Dieu une grâce temporelle. Que sa volonté soit faite ! » En me couchant, j'étais calme et froid. « Dans quelques heures tu seras catholique, pensais-je, et tu ne sens rien ! » — La nuit mon sommeil fut très-agité. Il me vint un songe qui m'a frappé par sa coïncidence avec l'esprit de la réalité, avec la partie spirituelle de cet événement le plus important de mon existence.

Oui, il m'est doux de croire que c'est aux prières de la femme pieuse que j'avais perdue, que je dois d'être entré dans le sein de l'Église. Jamais je n'oublierai avec quel accent elle me disait : — « N'est-ce pas, tu te feras catholique ?... promets-le-moi. »

Le lendemain vers huit heures du matin, 6 janvier 1843, jour fortuné, heure mille fois bénie ! j'étais dans la chapelle du couvent des Oiseaux, où je trouvai le R. P. de Ravignan, madame Swetchine

et Théodore Galitzin. Le prince Gagarin était en Russie, sans quoi il n'eût pas manqué à cette solennité ! Tout ce que je puis dire sur la cérémonie de mon abjuration, c'est qu'elle eut lieu; que le P. de Ravignan me donna l'absolution de tous mes péchés; qu'il me dit, pendant que j'étais à genoux au pied de l'autel, des paroles qui me firent verser beaucoup de larmes, et qu'il me donna la sainte communion. Quant aux détails, il m'est impossible de m'en souvenir. Entre cet instant et ma mémoire s'étend comme un voile épais, et je me rappelle seulement qu'anéanti sous le poids du mystère qui s'opérait en moi et autour de moi, je ne pouvais, pour ainsi dire, ni sentir ni penser; il me semblait que ma vie était arrêtée, et si j'éprouvais encore quelque chose, c'était la douleur de ne rien éprouver. Oh ! à présent je comprends que c'était parce que je sentais trop, que je croyais ne pas sentir.

Après la messe, en prenant congé du P. de Ravignan, je lui dis tristement : « Mon Père, je n'ai pas de foi. » — Il sourit avec bonté; il savait mieux que moi ce qui se passait dans mon âme ! Bien souvent, depuis cette époque, il m'a rappelé ces paroles; et aujourd'hui encore, lorsque je lui parle avec reconnaissance de ma joie, de mon bonheur, il me dit avec un saint sourire : « Oh ! vous n'avez pas de foi ! »

Et maintenant, si jamais cette feuille tombe sous les yeux d'un de nos frères séparés à qui vous auriez inspiré, ô mon Dieu ! la pensée d'embrasser la vérité, et qui vacillerait encore... oh ! qu'il réfléchisse à ce qu'il vient de lire et qu'il ne s'effraye pas des sécheresses et des froideurs inséparables de la vie spirituelle. Non, tout n'y est pas consolations sensibles ; et qu'il pense surtout, je l'ai dit, que la paix de la foi est bien souvent la récompense du sacrifice. Qu'il médite cette vérité et surtout, je l'en conjure pour son bonheur, qu'il en fasse l'expérience.

XXI

Je quittai le couvent des Oiseaux avec le prince Galitzin, et, après avoir entendu la messe à l'église Saint-Roch, ma paroisse, après avoir prié surtout pour ma femme et pour ma fille alors si malade, je rentrai chez moi dans cet état d'insensibilité qui me faisait tant souffrir. A midi, j'appelai ma fille dans ma chambre pour y faire avec elle la prière que, depuis la mort de sa mère, je faisais habituellement au milieu du jour avec mes enfants. Elle

ignorait complétement ce qui s'était passé dans la matinée, et ne connaissait que très-imparfaitement mes idées catholiques. Couchée sur un petit lit roulant dont elle se servait depuis bien des mois, elle souffrait, et tout mouvement du genou lui était impossible. Vous savez, mon Dieu, que j'osai à peine vous demander sa guérison. Et néanmoins, quand nous eûmes achevé notre prière, je pris la relique du chanoine del Buffalo, et la montrant à ma fille : — « Tiens, lui dis-je, voici une parcelle de cette relique du chanoine del Buffalo dont un morceau a opéré chez mademoiselle de Maistre le miracle que tu sais. Je l'ai reçue hier de Nice ; faisons donc une neuvaine au chanoine del Buffalo pour qu'il obtienne de Dieu ta guérison ; mais ne t'attends pas à un miracle ; nous n'en sommes certes pas dignes. Cependant, si nos prières ne te font pas de bien au corps, elles t'en feront à l'âme. » Et, posant aussitôt la relique sur la jambe malade, je me mis à genoux et récitai à haute voix la prière des *Sept Offrandes*. Vous savez, mon Dieu, que je priai avec foi ; mais j'étais loin d'espérer la grâce insigne et subite que votre bonté me réservait comme une récompense de ce que j'avais fait pour vous et pour mon salut, de ce que j'avais consenti à être heureux. — A peine la prière fut-elle achevée, que je vis ma fille plier le genou. — « Qu'as-tu ? » lui demandai-je. — Elle fondait en larmes...

« Je suis guérie, » s'écria-t-elle, et aussitôt elle s'élança dans mes bras sans éprouver la moindre douleur. Je pleurais avec elle... mais, ce qui se passa dans mon cœur n'est pas facile à décrire : vous seul le savez, ô mon amour, ô ma vie !.. Pour moi, je l'ignore... Oh ! la glace de mon cœur était fondue; j'aimais, je croyais tout à coup, et je sentais avec force et mon amour et ma foi ; ma foi, jusqu'alors nue et sèche, était maintenant accompagnée de douceurs ineffables. Je ne puis penser à cet instant sans verser d'abondantes larmes !...

Je courus chez mon excellent ami Galitzin, chez madame Swetchine et chez le P. de Ravignan. Celui-ci me dit : « Vous croyez maintenant ! »

Pendant six semaines ma fille se porta bien, quoique les circonstances fussent très-défavorables à sa santé ; mais, après ce temps, les douleurs revinrent; j'essayai de nouveau l'application de la relique bienfaisante, et de nouveau les douleurs cessèrent. Quatre fois, en tout, nos prières au chanoine del Buffalo obtinrent le même résultat. Alors nous vous avons loué, nous vous avons béni ; et lorsque, dans votre sagesse, vous avez trouvé bon, Seigneur, de ne plus nous exaucer, je me suis humilié, et ma foi n'a pas diminué; car, je suis convaincu que vous savez mieux que nous quand il nous faut des souffrances et quand il nous faut des consolations. Je suis convaincu que c'est toujours pour

le salut de notre âme que vous distribuez les biens et permettez les maux.

XXII

Elle est enfin terminée cette histoire des grâces dont vous m'avez comblé, ô mon Dieu! et je ne puis que vous répéter que je suis reconnaissant et heureux. Mais, pourquoi ne puis-je le proclamer devant le monde entier (1)? Vous savez, Seigneur, combien ce secret me pèse! Pour une âme, le silence sur sa foi est un douloureux sacrifice! Hélas! l'empereur croit devoir laisser subsister encore les lois qui nous gouvernent. Ah! ces lois!.... Seigneur, faites, je vous en supplie, qu'elles disparaissent; faites que l'on comprenne en Russie qu'il n'est pas bien de gêner les consciences et qu'il est enfin temps de laisser à tout catholique le droit de remplir les obligations sacrées que lui impose sa foi. Oui, faites qu'un jour

(1) Je prie le lecteur de ne pas oublier que ces lignes ont été écrites en 1845, et qu'à cette époque j'étais encore laïque et chargé du soin de mes enfants.

il me soit donné de pouvoir, dans ma patrie, pratiquer ma religion sans entraves, et surtout sans danger pour le prêtre qui aura ma confiance.

En attendant, je vivrai d'espoir dans cet exil volontaire et que vous bénissez sans doute. Il est probable que bientôt mon secret se divulguera; j'en serai heureux, mille fois heureux, si telle est votre volonté. Et alors, si parmi mes compatriotes il s'en trouve qui croient devoir me blâmer, je vous prierai pour eux, et dans toute la simplicité de mon cœur, avec cette confiance qui naît de la certitude, je demanderai à leur bonne foi si j'eusse mieux fait de refouler ma conviction dans mon cœur; si je devais mentir à moi-même; si je devais vous tromper, ô mon Dieu! Renoncer à la vérité que l'on connaît, ou ne pas l'embrasser, est une lâcheté, un crime, que votre justice poursuit jusqu'au jour heureux du repentir et de la réconciliation.

Seigneur! encore une grâce, et une grâce que vous désirez m'accorder. J'aime ma patrie, j'aime mes frères, vous le savez; mais l'amour n'est heureux que si son bonheur est partagé. Faites donc, ô mon Dieu! que d'autres âmes éprouvent aussi cette félicité dont je suis rempli; beaucoup d'autres âmes; celles surtout qui me sont si chères! Vous les connaissez : elles sont séparées de l'Église!.... Père saint, vous pouvez les toucher; divin Pasteur,

vous pouvez les rapporter au bercail ; Amour, vous pouvez les embraser de votre feu. Ouvrez-leur vos bras, pressez-les sur votre sein, et qu'elles puissent, consommées dans votre sainte unité, goûter le bonheur que je goûte et espérer celui que j'espère.

Marie, refuge des pécheurs, espérance des désespérés, priez pour elles ! *Alleluia.*

DEUXIÈME PARTIE

VOCATION ET BONHEUR

(ÉCRIT A GIEN, AU COLLÉGE DES BARNABITES, EN 1858.)

> Melior est dies una in atriis tuis super millia. Elegi abjectus esse in domo Dei mei magis quam habitare in tabernaculis peccatorum.
>
> Un seul jour dans vos tabernacles vaut mieux que mille autres jours. J'ai préféré être des derniers dans la maison de Dieu que d'habiter dans la tente des pécheurs.
>
> Ps. LXXXIII, 11.

I

Près de seize années se sont écoulées depuis le jour où j'ai quitté l'Église grecque, et près de trois ans depuis celui où j'ai dit un éternel adieu au monde. L'expérience est faite. Les rêves de l'adolescence et les illusions de la jeunesse ont entièrement disparu : j'ai cinquante-trois ans; je suis donc à cette époque de la vie où l'on calcule davantage, où la poésie a fait place au raisonnement, où l'esprit est moins téméraire, le corps plus pa-

resseux, où la réalité enfin apparaît dans sa nudité, d'ordinaire si hideuse et si triste. Oui, l'expérience est faite et pour moi la réalité est belle. Voyageur ou pèlerin, arrivé au terme, au sommet de la montagne, à ce sanctuaire que je contemplais et désirais de loin, je regarde aujourd'hui d'un œil serein les profondes vallées qui s'étendent à mes pieds et s'éloignent, peu à peu, dans l'ombre. Depuis dix-sept ans, j'ai monté de vérité en vérité, de clarté en clarté; et j'ai trouvé le lieu de mon repos dans la vie religieuse, sur ces sommets bénis qui s'élèvent au-dessus de la région des tempêtes, et où je réchauffe mon âme aux rayons de l'éternel soleil. Pour moi la réalité est belle, et je ne demande plus de rêves; tous mes rêves se sont accomplis, tous mes désirs se sont réalisés. Content du présent, espérant mieux de l'avenir, je ne soupire point après le passé. Je remercie Dieu d'un bonheur dont je me sens indigne, et cueillant avec abondance les fruits de l'automne, je ne regrette nullement les fleurs fanées du printemps.

Et comment ne m'estimerais-je point heureux? J'ai été choisi du sein de millions de Grecs séparés pour faire partie du nombre, hélas! si restreint de Russes qui se sont convertis; nombre qui ira en augmentant, sans doute, car Notre-Seigneur l'a dit : *Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur*, Oui, il l'a dit; ne craignez donc point, mes chers

frères, vous que la vérité a touchés et changés comme moi, ne craignez point, petit troupeau : le règne de la justice viendra aussi pour nous. Nous sommes les prémices de cette union que tout chrétien doit désirer et qui s'effectuera. Ne craignez point; nos peines et nos prières trouveront grâce devant Dieu : la Russie sera catholique. Oui, comment ne serais-je point heureux, puisque j'ai été choisi pour appartenir à une de ces familles, comparativement si peu nombreuses, que Dieu appelle à suivre les conseils évangéliques? Ah! quand je compare ma jeunesse si brillante et si vide à mon existence présente si modeste et si remplie, quand je compare ce que j'éprouvais dans les réunions du monde et dans ses salons dorés à ce que j'éprouve aujourd'hui dans le calme de ma pauvre cellule; oh! comme mon âme s'élève vers Dieu avec reconnaissance, comme je sens mon bonheur! Quand je compare mes voyages à travers l'Europe avec les courses bénies qu'il m'est donné de faire à présent; quand je songe qu'au lieu de l'uniforme de hussard dont j'étais si fier dans ma jeunesse, je porte l'austère robe des Barnabites; qu'au lieu d'assister aux fêtes bruyantes du monde, je prends part aux fêtes de nos églises, et que le banquet quotidien de l'Eucharistie a remplacé pour moi de frivoles ou de coupables banquets, oh! je le répète, que je sens mon bonheur! Alors, je

buvais à longs traits dans la coupe du plaisir, et j'étais malheureux; le monde me nommait riche, et je me trouvais pauvre; on me croyait libre, et je me sentais esclave; mais maintenant que j'ai prononcé les trois vœux solennels qui m'ont cloué pour toujours sur la croix; maintenant que je ne possède rien et que j'ai juré de renoncer à toute volonté, à tout plaisir, j'ai trouvé la richesse, la liberté et le bonheur : la richesse, dans cette plénitude de sentiments dont mon cœur déborde et qui m'élèvent et m'unissent à mon Dieu; la liberté, dans la conformité de ma volonté avec la sienne; le bonheur enfin, dans la fuite du plaisir, dans le sacrifice des instincts de la nature aux inspirations de la grâce et dans ce calme que me donne la conviction intime, ferme, inébranlable, d'avoir accompli mon devoir.

O calme du cœur que Dieu seul peut donner, conviction, paix et bonheur, trésor et jouissances de l'âme, je ne vous avais jamais connus!

Je me suis monté la tête, m'a-t-on dit, je me suis exalté. — Mais, est-ce à mon âge que l'on s'exalte pour renoncer à tout ce qui flatte la nature et pour embrasser une vie austère; et résiste-t-on longtemps à cette épreuve, quand ce n'est pas Dieu qui appelle ? Je suis un fanatique, un fou; mais le fanatisme préserve-t-il du péché, la folie rapproche-t-elle de Dieu? J'ai voulu faire parler de moi, j'ai

de l'ambition, je désire les honneurs ecclésiastiques! Mais aurais-je choisi une congrégation religieuse dans laquelle on prête le serment solennel de ne jamais accepter ces dignités à moins d'un ordre exprès du Pape? O vous qui me condamnez, craignez d'être du nombre de ceux dont saint Paul a dit : « L'homme de la terre n'est pas capable des choses qui sont de l'esprit de Dieu; elles lui paraissent une folie, et il ne peut les comprendre, parce que c'est par une lumière spirituelle qu'on doit en juger. »

Cette réponse est suffisante pour tout homme dont le cœur est droit. S'il est chrétien en esprit et en vérité, il me comprendra; sinon, qu'il ne juge pas des choses auxquelles les sens et la raison humaine ne peuvent atteindre. Non, les illusions, en définitive, ne consolent pas, et le fanatisme ne rend pas heureux. On m'opposera peut-être les sacrifices et les expiations des fausses religions. Que prouvent-ils? Rien, si ce n'est que l'homme a besoin d'expier, de se sacrifier et de souffrir, et que cette vérité reçoit son application, même au sein des plus grossières et des plus brutales erreurs. Ah! s'il ne s'agissait que de moi, je n'essayerais certes pas de prouver la réalité de ma vocation; et, fort du témoignage de ma conscience, je me contenterais de me taire et d'être méconnu. Mais il s'agit de ces prêtres vénérables qui m'ont reçu

parmi eux avec confiance et charité; il s'agit de l'ordre religieux auquel j'ai le bonheur d'appartenir, et que mon devoir ainsi que mon amour m'ordonnent de défendre. Ces paroles, je le certifie, ne m'ont été ni dictées, ni conseillées, ni inspirées en aucune façon; elles viennent de ma raison et de mon cœur.

O vous tous qui jugez les vocations religieuses et qui vous permettez de les blâmer et de les condamner, dites-moi, êtes-vous vraiment compétents; et connaissez-vous tous les rapports d'une âme avec son Dieu? Connaissez-vous ses besoins, en avez-vous sondé les profondeurs et les mystères? Savez-vous quelles sont à son égard les exigences de la grâce? Non, vous ne le savez pas; mais vous n'aimez pas la vie religieuse, la résolution qu'a prise cette âme ne vous convient pas : et dès lors elle a tort, elle est faible, elle s'est laissé séduire.

Avec quelle légèreté vous prononcez! Oui, je vous le demande, connaissez-vous les besoins de l'âme que vous condamnez? Et, si cette âme a la conviction qu'elle est appelée de Dieu, si elle a longtemps pensé et prié; si elle a demandé d'être éclairée et de ne rien entreprendre contre l'éternelle volonté; si enfin, après avoir prié, consulté et attendu, elle s'est convaincue, dans toute la liberté de sa raison, que son salut est attaché à la réalisation de cette grande pensée, dites-moi, ne

renoncerez-vous pas à votre premier jugement?

Quoi! une vocation est donc une chose monstrueuse, inouïe? Mais depuis que le christianisme existe, n'y a-t-il pas toujours eu des anachorètes, des moines, des religieux et des prêtres? N'a-t-on pas vu des princes et des princesses, des rois et des reines échanger leurs habits dorés contre la bure du religieux? L'Église, ce tribunal qui juge le monde en dernier ressort, n'appelle-t-elle pas notre état, un état de perfection? L'Évangile ne nous recommande-t-il pas la chasteté, la pauvreté et l'obéissance volontaires? Jésus-Christ ne nous conseille-t-il pas de tout abandonner pour le suivre? Saint Paul n'exalte-t-il pas la folie de la croix? Le cœur enfin, le cœur lui-même ne nous dit-il pas parfois qu'il est bon de fuir le monde pour chercher le repos dans la solitude et les bonnes œuvres? Ah! n'êtes-vous plus chrétiens, ou avez-vous oublié la langue de votre enfance? Qu'on m'ait blâmé de m'être fait catholique, je le comprends : l'erreur doit blâmer la vérité; mais qu'on en veuille à un catholique d'avoir embrassé la vie religieuse, de la part de chrétiens cela ne se peut comprendre. Oui, c'est parce qu'il s'agit d'intérêts plus graves que ceux de ma chétive personne, c'est parce qu'il s'agit de la vérité, que j'ajoute aujourd'hui cette quatrième partie à l'histoire de ma conversion, et que j'entreprends de raconter de quelle manière

Dieu m'a appelé à la vie religieuse et comment il m'a donné la force d'exécuter le plus cher de mes vœux.

II

On a vu dans l'histoire de ma conversion avec quelle rapidité les vérités fondamentales du christianisme entrèrent dans mon âme, aussitôt après le malheur salutaire dont Dieu s'était servi pour me rappeler à lui. On a vu aussi que, dans mon intelligence et dans mon cœur, la conviction de l'existence de l'âme et l'amour de la vertu avaient donné naissance à l'idée de l'infini. Eh bien ! dès lors cette idée ne m'a plus quitté; cette idée de l'infini, de la perfection, de Dieu, devint la compagne nécessaire et continuelle de mon existence. Elle y entra; elle en fit partie; et, sans cesse, elle planait devant mes yeux, comme un but que je devais atteindre dans le ciel et dont je pouvais toujours me rapprocher sur la terre. Non, ce n'était point un mirage, c'était bien la réalité; et, quoique je ne pusse donner une forme exacte à ma pensée, elle était constamment présente, et tou-

jours je me disais : « C'est là qu'il faut arriver. » Eh bien ! je crois, oui, je crois que c'est de cette pensée que Dieu s'est servi pour me faire persévérer dans la pratique religieuse et pour me détacher peu à peu du monde. Il est vrai que ce germe de vocation que l'on a vu naître dans mon âme sous l'influence des premières lueurs de la vérité, est resté longtemps caché ; mais à mesure que la vérité y grandissait, elle le réchauffait et le préparait à se développer et à produire. Ce ne fut, néanmoins, que lorsque mes devoirs de père ne mirent plus obstacle à l'attrait de la grâce, et que je fus entièrement libre, que cette lumière brilla d'un éclat si vif que le germe devint plante ; ma vocation se réalisa. Oui, l'idée de l'infini, l'idée du bien, du parfait était dans mon âme ; je la voyais en moi, je l'ai dit plus haut, et cela me rendait heureux ; mais cela ne suffisait pas, il fallait encore traduire cette pensée en acte. Comment ? Je l'ignorais. Je ne savais rien, tout était vague, confus dans mon esprit, Dieu seul le savait. Je ne savais rien, et pourtant j'étais catholique, je savais donc tout ce qu'il faut savoir. Je savais que le parfait, l'infini, l'absolu existe, et que cet infini est Dieu. Je savais que je viens de lui et que c'est à lui que je dois aller. Je savais que Dieu est la sainte Trinité qui crée et conserve. Je savais que le Verbe s'est fait chair, qu'il m'a racheté et qu'il a laissé à son Église

cette vérité qui seule peut me sauver; je savais que le Saint-Esprit est amour, et que cet amour sanctifie; je savais que je devais aimer mon doux Jésus, et que je ne pouvais arriver à lui que par le bien, c'est-à-dire par lui-même, parce qu'il est non-seulement le but, mais encore la vie. Je savais que cette voie est en même temps la vérité et la vie : la vérité que je possédais sans doute, mais dont j'avais soif, dont j'aurais toujours soif encore, précisément parce qu'elle est l'infini, c'est-à-dire la vie, la vie réelle, la vie qui est Dieu. Oui, il me fallait arriver au bien par le bien, au parfait par le perfectionnement, à l'infini, en élevant, en prolongeant le fini. Mais cet infini, mais ce bien, c'est Jésus; il fallait donc aller à Jésus, marcher avec Jésus, faire vivre Jésus en soi. Cela ne pouvait s'effectuer que de loin, sans doute, de loin, de bien loin, de toute la distance qui nous sépare de la Divinité; mais, en toutes manières, il fallait que cela se fît. Oui, il fallait traduire en acte fini la pensée de l'infini; il fallait donc s'efforcer de devenir pur et humble, pauvre et obéissant, il fallait se renoncer, expier, souffrir et porter sa croix tous les jours; il fallait, en un mot, suivre Jésus et réaliser d'une manière terrestre le céleste idéal.

Mon Dieu, je suis loin d'avoir accompli ces désirs. Achevez votre œuvre!

Cette œuvre, elle s'opérait en moi sans que je

m'en aperçusse; car ce n'est jamais pendant le travail de la grâce qu'on peut en apprécier les progrès. Je ne voyais rien, je ne savais où j'allais; Dieu seul le savait. Sa voix, sa voix secrète parlait sans cesse à ma conscience et à mon cœur; et moi, tantôt en résistant, tantôt en m'abandonnant avec délices, je me laissais guider.

Comment cela s'est-il fait?

Je l'ignore. Cela s'est fait; il n'est pas besoin d'en dire davantage. D'une part, Dieu se servait, sans doute, des circonstances extérieures auxquelles ma vie se trouvait mêlée; d'autre part, du mal qui était en moi, et du bien qui est lui-même. Pour transformer la plante sauvage, Dieu s'y est, en quelque sorte, greffé, il s'y est greffé par la doctrine de la vérité et par les sacrements; il s'y est greffé en la nourrissant de sa chair, et en l'arrosant de son sang précieux. Mais qu'il a fallu de temps pour achever cette transformation! Hélas! treize années s'écoulèrent entre le jour béni où j'abjurai l'erreur, et cet autre jour mille fois béni où, le cœur rempli de crainte et d'espérance, j'arrivai à Monza (1) et frappai timidement à la porte du Noviciat des Barnabites.

(1) Ville située à quelques lieues de Milan, célèbre surtout par les précieuses reliques que l'on vénère dans sa magnifique cathédrale.

Pendant ces treize années, entre ces deux époques si solennelles de ma vie, la grâce m'a constamment suivi; bienfaisante comme le rayon du soleil, elle fondait les glaces de mon cœur et le réchauffait; bienfaisante comme la brise de l'été, elle en tempérait les ardeurs superflues. Pendant les cinq à six premières années qui suivirent mon abjuration, je vécus dans le sein de ma famille, me consacrant tout entier aux soins que réclamaient mon salut d'une part, l'éducation de mes enfants de l'autre. C'étaient là mes deux passions, mes deux félicités : Dieu dans le ciel, et mes enfants sur la terre; mes enfants, surtout ma fille, dont la santé toujours chancelante était pour moi une source d'inquiétudes; oui, ma fille était l'astre vers lequel se portaient instinctivement mes regards, et d'où la grâce les élevait plus haut. Oh! pendant bien des années j'eus le cœur rongé par la douleur, et j'ai passé de tristes journées et de bien tristes nuits; mais Dieu était avec moi, et l'inquiétude faisait naître la confiance. Et, lorsque après une longue nuit de douleurs, — il faut avoir longtemps pleuré sur le lit d'un objet aimé pour me comprendre, — lorsque, après une nuit cruelle, je me dirigeais de grand matin, le corps fatigué et l'âme brisée, vers l'église où Dieu daignait s'unir à moi dans son adorable sacrement, ah! qui pourrait dire les délices qui surabondaient dans mon âme,

et ma foi, et mes prières et mes larmes, et cette voix secrète et puissante qui me disait : — Tu seras exaucé ! — et puis mes joies, joies pures, joies sanctifiées, lorsqu'en rentrant je voyais que Dieu avait soulagé, que Dieu avait eu pitié de moi!

Cette époque de ma vie de famille, je ne l'oublierai jamais. C'était une continuelle épreuve, une alternative constante de douleurs et d'espérances. J'étais malheureux et heureux à la fois. L'inquiétude me faisait prier, la prière me donnait la patience, et Dieu me donnait l'amour. Oui, cette époque a été le creuset dans lequel Dieu purifiait mon âme pour la détacher du monde.

Ce fut en France et en Italie que je passai ces treize années. La mauvaise santé de ma fille et l'impossibilité de pratiquer librement ma religion me fermaient l'entrée de la Russie. Dans toutes les villes que j'ai habitées, j'ai trouvé des prêtres zélés, des prêtres comme l'Église catholique seule en peut produire. Il m'est doux de nommer, parmi ces hommes apostoliques dont Dieu s'est servi pour avancer en moi son œuvre, le R. P. de Villefort et le R. P. Tapparelli d'Azéglio, tous deux de la Compagnie de Jésus. Ils savent que mon cœur leur est reconnaissant. Je me suis aussi trouvé pendant deux années consécutives en relation intime avec un de mes jeunes compatriotes, M. J. Martinof, dont l'amitié me fut d'un grand secours. En 1844

j'eus le bonheur d'assister à son abjuration; un an après, il s'enrôlait, comme avait fait le prince Gagarin, dans l'humble et glorieuse Compagnie de Jésus. Je crois devoir nommer aussi un livre dont la lecture a eu sur moi une grande influence; la *Vie de saint François de Borgia* par le P. Bartoli. Oh! comme mon cœur palpitait en lisant l'histoire de cette existence si humble après une vie si brillante: comme je me sentais entraîné à suivre son exemple; comme j'exprimais parfois mes désirs à mes directeurs spirituels! Mais mon temps n'était pas encore venu, et les devoirs qui me retenaient dans le monde forçaient, en quelque sorte, mes désirs à rentrer dans mon âme.

III

Après quelques années passées dans le calme, des devoirs impérieux me rappelèrent dans les salons, et de nouveau je pris part à ces fêtes si remplies et si vides, si joyeuses et si tristes. De nouveau je fis partie de tout cet ensemble frivole et souvent ridicule par le sérieux qu'on y attache; et, je dois l'avouer, je me laissai distraire. La politique d'une part, les vanités mondaines de l'autre m'en-

traînèrent. Mais, que le Seigneur en soit béni! si mon imagination se laissa parfois égarer, jamais mon cœur, jamais ma foi n'a faibli. Au milieu de ces salons, de ces spectacles, au milieu de la foule bruyante et folle, partout je trouvais un ennui, un vide désolant; et chaque fois que je m'étais laissé aller à ces vanités, j'avais honte de moi-même; je voyais que le but manquait; ma raison, ma conscience, mon cœur, ma foi, tout en moi se révoltait, et je me demandais : *Et après? et après?* Oui, cette question, *et après?* cette terrible question me faisait comme rentrer en moi-même; et alors je fuyais la foule; je m'enfermais, je priais et je courais à l'église. Oh! oui, que le Seigneur en soit mille fois béni! il n'a pas permis que j'abandonnasse jamais la prière, la messe quotidienne et la fréquentation des sacrements. Comme il parlait à mon cœur! D'année en année je comprenais toujours davantage le néant des grandeurs et l'ennui des plaisirs, je comprenais qu'une fois que l'âme a été touchée par la grâce et qu'elle a eu le bonheur de goûter la douceur de l'intimité avec vous, ô mon Dieu! le monde ne doit plus ni la distraire ni la tromper. Car il faut, il faut revenir à la vérité, à la raison, à la partie sérieuse, à la partie essentielle de la vie; il faut se rappeler l'Évangile, et se demander : *A quoi sert de gagner le monde entier et de perdre son âme?* Oui, il faut

rester fidèle à la grâce et ne pas détruire en soi l'œuvre divine; il faut monter, monter toujours, car il ne s'agit plus de vivre dans les basses vallées; on a désormais fixé son habitation dans une région plus élevée, et cette région devient le point de départ pour s'élever encore. Non, ce n'est plus le péché seulement qu'il faut éviter, mais les infidélités et les imperfections elles-mêmes; car, au point de vue de l'infini, toute imperfection est un mal. Oh! je le sentais, et mon âme aspirait à un état meilleur.

Ce fut surtout après le mariage de ma fille que Dieu parla plus haut à mon cœur. Je n'étais plus nécessaire à mes enfants, je n'avais plus rien à faire dans le monde; et vieillir dans les salons me paraissait absurde et ridicule. J'aurais pu recommencer une carrière dans mon pays; mais quelle carrière pouvait me tenter? Dieu me voulait à lui. Ma carrière, je la voyais ouverte; elle était devant moi, c'était la route du ciel. D'ailleurs, en Russie, ne pouvant pas me proclamer catholique, j'aurais été gêné dans ma pratique religieuse et il m'était impossible de plier les besoins de mon âme aux pénibles entraves que nécessitait ce secret. Non, non, je le dis avec bonheur, aucune carrière ne m'a tenté; l'ambition, les honneurs, tout me paraissait mesquin et faux. Et puis, si j'avais eu assez de faiblesse pour me laisser séduire; si j'avais pu pré-

férer les honneurs à vous, ô mon Dieu! cette terrible question, *et après?* ne serait-elle pas sans cesse revenue comme un remords empoisonner mes joies et me tourmenter? Oh! cette question, puisse-t-elle être, pour bien des âmes, comme les premiers rayons du soleil qui viennent éclairer les restes d'une fête, en montrer tout le néant et parfois l'infamie! Oui, je le sentais, il me fallait une vie de bien, une vie de bonnes œuvres, une vie en Dieu.

Cette vérité m'apparut surtout lors de la première retraite spirituelle qu'il me fut donné de faire chez les RR. PP. Jésuites de la rue de Sèvres à Paris. C'était en 1852, quelques mois après le mariage de ma fille.

Semaine heureuse! Dirigé par le R. P. de Ponlevoy et par le R. P. de Ravignan, hélas! déjà malade, je vis mon but. Il se présenta à moi dans toute sa beauté, et si alors on me l'avait permis, je ne serais plus rentré dans le monde. Mais les prêtres que Dieu conduisait, me connaissaient mieux que je ne me connaissais moi-même; mon cœur n'était pas assez touché; le fruit n'était pas mûr, il ne fallait donc pas le cueillir. J'avais encore besoin d'épreuves. Il fallait que, forcé par la grâce, j'en vinsse à dire : *Non, non; je ne puis plus rester dans le monde, il me faut la vie religieuse,* comme j'avais dit quelques années auparavant : *Non, je ne dois plus rester dans le schisme, il me faut la vérité.*

Lorsqu'on a goûté les douceurs d'une retraite, il est difficile de passer une année sans avoir de nouveau recours à cette cure efficace de l'âme, sans se retremper dans le bain spirituel de la solitude. Pendant une de ces retraites que je fis à Rome dans la maison du *Gèsu* sous la conduite du R. P. de Villefort, ma cellule se trouvait en face de celle du P. Minini ; et un jour, lui rappelant les entretiens que nous avions eus à Venise onze années avant cette époque : « Eh bien ! lui dis-je, mon Père, me « voici catholique ; je suis non-seulement dans la « *maison*, mais j'ai encore choisi *la chambre ;* » et ce bon Père me pressa dans ses bras avec tendresse.

Pendant mes divers séjours à Rome, je me liai d'amitié avec la famille Borghèse, si éminemment catholique, et dont le souvenir réveille toujours ma reconnaissance. Je nommerai particulièrement la princesse mère dont l'âme pieuse et fortement trempée unit à une exquise délicatesse une activité incessante et toujours sereine dans le bien. Souvent elle passait de longues heures près du lit de ma fille, et toujours sa charité soutenait ma faiblesse et calmait mes douleurs. A ce souvenir vient se mêler un autre souvenir bien consolant aussi : celui du prince Théodore Galitzin, cet excellent ami de mon âme, dont l'affection ne cessait de verser sur mon cœur toujours en proie à l'inquiétude, le

baume de la résignation. Après une vie consacrée aux bonnes œuvres, ce zélé converti est mort à quarante-trois ans, acceptant d'horribles souffrances avec le calme que la foi seule peut donner. Il est mort entre mes bras, et sa dernière parole fut : « Quel bonheur d'être bientôt avec Dieu ! »

Mais parmi tant d'hommes d'élite que la Providence envoya à mon secours, elle choisit surtout, je l'ai déjà dit, le R. P. de Ravignan pour m'indiquer la voie que je devais suivre. Cet homme de Dieu demeurait, même lorsque j'étais loin de lui, mon conseil et mon guide. Je crois faire une chose agréable au lecteur en publiant quelques-unes des lettres de ce saint que je retrouve dans mes papiers. — Il verra comment cette lumière, si brillante dans l'Église, et que la mort n'a certes pas éteinte, éclairait mon âme de ses rayons bienfaisants, et, sous votre action, Seigneur, la conduisait doucement vers le but. J'insérerai ces touchantes lettres dans mon écrit à mesure que se développeront les événements auxquels elles se rattachent.

Versailles, 28 mai 1852.

. . . . . « Vous allez donc partir; mes vœux ardents devancent le terme fixé pour nous retrouver encore réunis ; vous savez tout ce que Dieu a mis pour vous dans mon cœur. Ma tendresse et mon

dévoûment ne vous laisseront jamais sans les témoignages de mon zèle *persécuteur* et de ma confiance en votre fidélité. »

Paris, 31 août 1852.

« Votre lettre du 24, quelque courte qu'elle soit, m'a fait le plus grand plaisir, mon bien cher comte. Je me plaignais déjà intérieurement du long intervalle qui s'était écoulé depuis que je n'avais eu de vos nouvelles. J'ai besoin d'en recevoir souvent.

« Oui, nous demanderons avec ardeur à Dieu le don de persévérance ; certes, c'est bien de lui seul qu'il faut l'attendre. Notre faiblesse nous tient toujours suspendus, comme vous le dites, au bord de l'abîme. La distance du bien au mal est en soi immense, presque infinie; pour nous, elle est de l'épaisseur d'un cheveu; nous pouvons à chaque instant la franchir ; aussi, comme nous devons admirer et célébrer l'œuvre de notre sanctification intérieure, œuvre si laborieuse, si pénible, et en même temps si douce, si glorieuse ! Voilà ce que nous sommes : l'union des deux extrêmes; mais Jésus-Christ a vaincu pour nous, et il faut prendre part à sa victoire. Vous le savez, mon bien cher comte, la plus constante assiduité à nos oraisons et communions est notre arme la plus sûre. Nous irons en bas si nous ne montons en haut, bien haut. Telle

est, d'ailleurs, l'économie de la Providence à l'égard de certaines natures; elles ne comportent pas un certain milieu. — Ou la sainteté ou le crime. . . . . Que le cœur de Notre-Seigneur vous remplisse de l'abondance de ses grâces !

« — La pensée de vous revoir au mois d'octobre me rend heureux. Oui, vous me trouverez à Paris. Je suis toujours muet, voué au silence le plus absolu et à la solitude complète, l'état de mon larynx l'exigeait; je crois qu'il s'améliore. . . . . .

. . . .

Adieu, adieu, mon cher et véritable ami, demandez au bon Dieu qu'à votre retour je puisse vous parler sans restriction de tous les sentiments que mon cœur vous a voués. »

Paris, 17 novembre 1853.

« Hier, enfin, mon bien cher comte, et après six ou sept semaines d'attente, j'ai eu de vos nouvelles par notre excellente madame de Gontaut. Je vous avais écrit à Bade après votre dernière lettre. Je ne sais si cette réponse vous a atteint quelque part. Mais je sais aujourd'hui votre adresse, et je me hâte de vous faire parvenir ma plainte et mes désirs. Comment donc m'avoir négligé si longtemps? Je suis apparemment trop égoïste et trop exigeant; pardonnez-moi. Au moins, je puis vous le dire,

mon intérêt pour vous est bien le vœu le plus ardent pour votre bonheur. Que je vous sache content, toujours fervent et assidu au service de Dieu, je me reposerai en remerciant le Seigneur. Quelques mots de votre lettre à madame de Gontaut me permettent de compter sur votre retour à Paris. Il m'est libre aussi de vous y désirer sans contredire vos projets. Ici, vous serez entouré de vrais amis, et, je crois, d'amis profitables pour votre âme.

« Je n'ose pas trop me mettre du nombre, mais au moins vous ne douterez pas, j'espère, de ma tendre sollicitude. Dieu a uni mon cœur à votre âme, et rien ne l'en séparera.

« Cette guerre m'inquiète à cause de vous; si elle allait vous empêcher de venir! Mais non.

« Mon bien cher ami, arrivez donc bientôt, vous me manquez trop. Je suis jaloux de Côme et de Milan. Adieu, adieu, je vous serre la main. Vous comptez sur ma tendresse et mon dévoûment inaltérable..... »

Paris, 11 décembre 1853.

« Mon bien cher comte, vos lettres me consolent et me pénètrent des plus doux sentiments de reconnaissance envers Dieu...

« Nous ne pouvons vivre qu'en nous appuyant sur cette pensée de l'amour infini et toujours indul-

gent de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il nous rassure contre notre faiblesse et nous affermit contre les appréhensions de l'avenir. Ainsi, avancerons-nous soutenus dans la carrière. Combien mon cœur vous félicite des grâces reçues!...

« Madame de Bolviller (1) entre au noviciat du Sacré-Cœur.

« Madame Swetchine est toujours en proie à de vives souffrances. Partout la croix !....

« Adieu donc, cher et tendre ami, je vous chéris pour la vie et au delà !.....

« Recevez mes tendres félicitations, Dieu bénira cette union. Prions donc et espérons. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point je m'identifie avec vous, avec tout ce qui vous touche. Notre alliance est intime, notre amitié éternelle. Nous vivrons unis dans le cœur de Notre-Seigneur..... »

IV

En 1854, je dus aller en Russie. Je passai une partie de l'été à Pétersbourg et à Péterhof, résidence impériale, admirablement située au milieu de jardins sur les bords du golfe, en face de Crons-

(1) Dame russe convertie.

tadt. Des collines environnantes on voyait croiser les flottes ennemies. Hélas ! nous étions en guerre avec la France ; guerre bien triste au point de vue de l'humanité, mais bien glorieuse pour nos deux nations et bien profitable, sans doute, car elle les a rapprochées, et pour toujours, je l'espère. Dignes de se mesurer sur le champ d'honneur, la France et la Russie le sont bien plus encore de se donner la main comme deux amis que, même au milieu de la mêlée, unissait la sympathie qui naît d'une conformité de sentiments, d'intérêts et d'habitudes. Certes, si cette guerre a rétabli et rehaussé la gloire de la France, elle n'a pas diminué la nôtre, et elle a été, en outre, comme le point de départ de cette ère glorieuse et pacifique que l'empereur Alexandre vient d'inaugurer d'une manière si brillante. Ah ! puisse-t-il achever son œuvre et mettre le comble à sa renommée, en accordant à ses sujets la liberté spirituelle et civilisatrice du catholicisme, dont la Russie a un si grand besoin pour augmenter son influence, son bonheur et sa gloire ! C'est de cette condition que dépendent ses hautes destinées; c'est de cette liberté que dépend son avenir.

Notre pays est, en outre, appelé par la Providence à une belle mission dans la Chine et dans tout l'Orient; qui en doute? Si l'empereur veut l'accomplir, il lui faut l'union avec Rome. Car, pour

civiliser ces pays, il doit y introduire le christianisme, et cette œuvre sublime ne peut être confiée qu'à des missionnaires catholiques, à nous qui sommes sujets fidèles, je le proclame, et prêtres de la vraie Église. Le clergé grec, personne ne l'ignore, n'a jamais produit, depuis le schisme, ni un missionnaire ni une sœur de charité qui mérite ce nom. Il faut vivre pour donner la vie. Que notre bien-aimé empereur nous permette donc de rentrer dans notre pays et d'y proclamer notre foi. Après tout ne sommes-nous pas enfants de la Russie, enfants reconnaissants et à jamais dévoués? Ai-je commis un crime?... J'ai obéi à la voix de ma conscience. D'ailleurs, ne me connaît-on pas? On m'a vu à la cour et dans le monde, et l'on n'a rien à me reprocher. Pourquoi donc nous empêcher de consacrer nos travaux et nos jours à notre patrie? sommes-nous ses ennemis? Non, nous voulons son bonheur avant tout, son bonheur sous l'égide de nos lois et du gouvernement paternel de notre empereur. Eh bien! c'est au cœur de ce prince, à son cœur si noble et si généreux que je m'adresse. Ah! il sait bien qu'il est des lois surannées qu'il est temps d'effacer de notre code! Et s'il nous donne aujourd'hui la liberté civile, s'il affranchit nos paysans, pourquoi ne pas nous donner en même temps, je le répète, cette autre liberté, cette autre indépendance bien plus précieuse, dont notre raison,

dont nos cœurs, dont nos consciences ont besoin? Certes, si l'empereur veut des sujets fidèles et dévoués, c'est parmi nous, catholiques, qu'il les trouvera; car le fils de la vraie Église pratique avec bonheur ce qu'ordonne l'Apôtre des nations : *Obéissez aux puissances établies;* car nous pratiquons ce qu'ordonne Jésus-Christ : *Rendez à César ce qui appartient à César.* Et certes, c'est sans rien perdre du respect et des sentiments de sujets et de fils, que nous disons avec saint Pierre et saint Jean : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Oui, mon cœur et ma vie sont à ma patrie et à mon souverain, mais mon âme, mon âme, est à Dieu seul.

Oh! s'il m'était donné de revoir mon pays, que je serais fier, que je serais heureux d'y porter librement ma pauvre robe de barnabite! Quelle reconnaissance nous devrions à l'empereur pour avoir affranchi nos consciences et notre foi, et quelle gloire ce serait pour lui! Et pourquoi ne pas l'espérer du cœur si loyal et si bon de notre souverain, et de cette Providence adorable qui conduit tout avec force et douceur? *Expectans expectavi* (1).

(1) Tandis que ce livre était sous presse, les journaux retentissaient douloureusement du bruit de nouvelles persécutions dirigées en Russie contre les catholiques du rite grec. Qu'il me serait doux de croire que ces nouvelles sont complétement fausses! Mais malheureusement les détails que l'on donne ne sont que

Pendant mon séjour à Pétersbourg, j'eus bien souvent l'occasion d'admirer le courage de ses habitants; et je me sentais heureux et fier d'être Russe. Cronstadt était bloqué, Sévastopol assiégé, les nouvelles qui nous arrivaient étaient souvent désastreuses; eh bien! pas la moindre crainte dans la ville, pas un instant de défiance. Bien des fa-

trop circonstanciés et des actes officiels ont été rapportés. On a produit, entre autres, une pièce qui défend formellement aux prêtres catholiques de recevoir au tribunal de la pénitence, à l'auguste et inviolable tribunal de la conscience, les Grecs unis, restés dans le secret de leur cœur fidèles à la vraie foi!.... Est-ce possible? Mon patriotisme se refuse à le croire, alors même qu'il ne sait plus comment justifier ses doutes, et il ne me reste qu'une consolation dans ma douleur, c'est de me dire: « On a trompé notre bon souverain, l'empereur ne le sait pas! » O mes pauvres frères, heureux confesseurs de la foi, quelles sont vos douleurs! Que ne m'est-il donné de les adoucir! Combien de temps encore doit durer la terrible épreuve? Hélas! je ne puis vous offrir que mon amour, mes larmes et mes pauvres prières!....

Seigneur, ces prières, c'est à vous que je les adresse, à vous « qui tenez entre les mains les cœurs des rois. » (Prov., XXI, 1.) Daignez abaisser un regard de pitié sur vos enfants. Nous élevons vers vous nos mains et nos cœurs suppliants. Oui! l'empereur ignore les iniquités que l'on commet en son nom, il ignore que d'indignes agents abusent de ce nom vénéré et cher à tous les Russes. Seigneur, faites que la vérité se montre à ses yeux et qu'il en soit touché. Il sait que « la miséricorde et la justice vous sont agréables, » que la générosité sied bien à la force, qu'elle est la vraie dignité de la puissance et le plus bel ornement de la couronne des princes. Il le sait, et « notre espoir ne sera pas confondu.... »

milles étaient en deuil, sans doute, mais jamais une plainte; l'amour de la patrie savait vaincre la douleur. C'est que chez nous ce mot de patrie a un effet magique; le sentiment gouverne encore nos jeunes populations, et le nom du Seigneur, se mêlant à celui de la Russie et de son souverain, fait palpiter nos cœurs; il fait des braves de nos citoyens, des héros de nos soldats. Ah! si ce peuple était catholique, que ne ferait-on pas d'hommes qui ne craignent pas le sacrifice et dont le dévoûment est un besoin du cœur?

Oui, notre union avec la France nous sera profitable; avec la France, cette fille aînée et bien-aimée de l'Église; avec la France qui, du sein de ses ruines et par un mouvement spontané renaît aujourd'hui à la foi pour marcher d'un pas intrépide en répandant partout la vérité; avec la France, au sein de laquelle sont nées les trois plus grandes institutions religieuses de ce siècle: l'Œuvre de la propagation de la Foi, la Société de Saint-Vincent de Paul et l'Archiconfrérie du très-saint et immaculé cœur de Marie. Je peux ajouter l'ordre des Petites-Sœurs des Pauvres, ces filles héroïques qui se lient non par le vœu de la pauvreté, mais par un vœu de *misère*, ordre mendiant par excellence, et que les populations accueillent avec transport. Ce sont là des faits qui parlent bien haut et qui prouvent les ressources de cette grande nation. Malgré

l'incrédulité ou l'indifférence qui gangrène les masses dans quelques provinces, et dont s'effrayent les gens de bien, il existe encore dans cette noble terre de France une énergie qui la sauvera et la rajeunira. Voyez ce qui s'y passe : les églises se relèvent et s'embellissent; le clergé est instruit, zélé et dévoué; les ordres religieux, ce nerf du christianisme, reparaissent de tous côtés. Et puis, ici, la vérité ne pactise pas avec l'erreur; deux camps sont en présence; deux armées s'observent, se mesurent et combattent. C'est la vie. D'un côté est la haine, de l'autre la charité. A qui des deux restera la victoire? Le bien, en définitive, ne l'emportera-t-il pas sur le mal, n'est-il pas le plus fort? Enfin un dernier symptôme : le respect humain diminue. On ne craint plus de se montrer chrétien. Oh! qu'il est beau de voir des hommes du monde donner la main à des prêtres et à des religieux, et cette armée pacifique s'avancer à la conquête de l'univers sous l'étendard de Marie, et sous la bannière de la croix!

Mais, si j'admirais le courage et l'héroïque constance de mon pays, combien j'étais affligé du spectacle déplorable que présentent les suites funestes de l'erreur religieuse. Dans le peuple, dans ce peuple si bon, les sectes fourmillent. L'erreur naît de l'erreur. Dans les hautes classes la foi diminue avec rapidité, et chez un grand nombre elle n'est

plus qu'un simulacre, une chose officielle. Qui oserait m'accuser de mensonge? Hélas! mes chers concitoyens ne le savent pas, ils ne le croient pas; et habitués au demi-jour dans lequel ils ont été élevés, la lumière les étonne et les blesse.

Et pourtant, n'est-ce pas la vérité? Voudrais-je calomnier mon pays? Certes, je ne suis pas un de ces voyageurs étrangers qui, après quelques jours passés parmi nous, jugent, décident et condamnent.

O mes chers frères, tournez vos yeux vers la lumière, je vous en supplie, et que la vérité ne vous offense pas; c'est dans votre intérêt que je parle; la question vaut la peine d'être approfondie. Non, vous ne pouvez pas tous invoquer la bonne foi de l'erreur, et on vous a trop parlé de l'Église catholique pour qu'il ne soit pas de votre devoir et de votre intérêt de l'étudier. Il y va du salut éternel.

Si j'avais joui de ma liberté au point de vue spirituel, j'aurais été très-heureux de me trouver à Pétersbourg. Vivant dans la famille de mon excellent frère que je chéris de toute la tendresse de mon âme, entouré de compagnons de ma jeunesse, de parents et d'amis, et traité par l'impératrice mère avec cette bonté à laquelle Sa Majesté m'a habitué depuis longtemps et qui a fixé dans mon cœur une éternelle reconnaissance, j'eusse été très-heureux, je le répète. Mais la gêne et les continuelles en-

traves auxquelles j'étais obligé de me soumettre, me rendaient impossible un plus long séjour dans mon pays. Je ne pouvais m'accoutumer à toutes les exigences pénibles de précautions incessantes; et de nouveau il me fallut m'expatrier. Je le fis avec douleur! Oh! la vie de famille est si douce pour l'exilé, et l'air de la patrie est toujours si suave! Oui, je partis avec douleur; et pourtant avec un sentiment qui jusqu'alors m'avait été inconnu : car, je ne sais comment il arriva que ce fut à Péterhof, au milieu des souvenirs de mon enfance et de continuelles distractions, que m'apparut soudain d'une manière plus marquée la nécessité impérieuse de quitter le monde et tout ce que je chérissais le plus; que m'apparut la nécessité d'embrasser la vie religieuse. Je ne savais pas encore dans quel ordre Dieu me voulait, mais il me sembla désormais certain qu'il me voulait religieux. Je n'arrêtai pourtant pas mon dessein d'une manière définitive; je devais encore consulter et prier. Quand je pris congé de l'impératrice, il me fut très-pénible de devoir répondre, sur l'époque de mon retour, en termes vagues aux questions que Sa Majesté daigna m'adresser avec cette délicatesse exquise et cette bonté dont elle est un rare modèle. Et lorsque j'embrassai mon frère chéri, je sentis mon cœur se serrer. C'était peut-être un dernier adieu!...

A Berlin, je confiai ma pensée à mon confesseur,

le digne curé de Sainte-Hedwige. Je la confiai aussi à un prêtre, à Heidelberg, qui me répondit en me citant les divines paroles par lesquelles Notre-Seigneur nous apprend qu'il faut savoir tout quitter pour le suivre quand il nous fait la grâce de nous appeler.

Je m'arrêtai ensuite quelques jours à Sayn dans la Prusse rhénane, chez un de mes amis, le prince Louis Wittgenstein; et je fis part de mon projet à la princesse. Cette femme, si distinguée par la rectitude du jugement, la pureté de l'âme et l'élévation des sentiments, a eu le bonheur de rentrer dans l'unité religieuse; et, foulant aux pieds tout respect humain, toute crainte mondaine, elle a fait embrasser la foi catholique, la foi orthodoxe à ses enfants. J'avais confiance dans le jugement de la princesse; aussi fus-je heureux de l'entendre approuver mon projet et m'encourager à l'exécuter.

De Sayn je me rendis à Genève auprès de ma fille qui était très-malade, et je fis à la cure de cette ville, sous la sage direction de M. l'abbé Mermillod, une retraite dont le souvenir bienfaisant ne s'effacera jamais de mon cœur. Je fus profondément édifié du zèle de ces bons prêtres de Genève. Vrais soldats de Jésus-Christ, et toujours aux prises avec l'erreur, ils combattent vaillamment et remportent souvent de belles victoires. La nouvelle église qui s'élève à l'entrée de cette capitale du protestan-

tisme, en est une preuve éclatante. Oui, Dieu préparait en moi son œuvre; mais une année devait s'écouler encore jusqu'à la réalisation de mes désirs. La pensée de quitter le monde était constamment présente à mon esprit, et pourtant je n'y croyais pas. Parfois il me semblait que je ne devais pas me lier par des vœux et que le sacerdoce me suffirait; parfois, au contraire, l'idée de la vie religieuse m'entraînait avec délices. Ce fut surtout à Gênes, où je passai l'hiver suivant, au milieu de circonstances bien douloureuses, mais comblé de grâces spirituelles, que je compris combien les vœux de religion doivent donner de force à l'âme. Les entretiens que j'eus avec le R. P. Teppa, barnabite, connu par d'excellents ouvrages de piété, contribuèrent à me donner cette conviction.

Enfin, dans l'été de 1855 j'allai à Paris, et malgré mon désir d'embrasser la vie religieuse, mes incertitudes étaient telles qu'il fut décidé entre le R. P. de Ravignan et moi que je commencerais mes études théologiques pour entrer dans le clergé séculier.

O mon cher Père! vous qui, pendant quinze années, avez été mon ami, mon père et mon consolateur; vous, qu'aujourd'hui je cherche en vain autour de moi; vous qui, sur votre lit de mort, m'avez souri et béni; chaque fois que votre nom chéri revient sur mes lèvres ou sous ma plume,

mon cœur s'émeut d'admiration, de douleur et d'amour!

Ce fut à l'Oratoire de l'Immaculée-Conception que je reçus l'hospitalité de la science et de l'affection religieuse. Le R. P. Petétot, supérieur de cette maison, avait été mon premier guide, lorsque les portes de l'église allaient s'ouvrir devant moi; c'était encore chez lui que je devais être initié aux études sacrées. Je passai quelques mois au milieu de ces fils dévoués de Saint-Philippe de Néri, chez lesquels l'amour remplace le vœu; et je pris dans leur sainte maison non-seulement le goût de la théologie, mais encore celui de la règle et de la vie commune. Oui, j'étais édifié et reconnaissant, mais Dieu m'appelait ailleurs; il me fallait un joug, il me fallait les vœux; et pourtant j'en étais encore si peu certain, qu'en quittant Paris, au moment des vacances, je demandai au R. P. Petétot la permission de revenir dans le mois d'octobre continuer mes études chez lui.

Non, je n'étais sûr de rien. Oh! comme je priais; comme je demandais la lumière! C'était une époque de trouble; la grâce combattait en moi: tantôt avec moi, tantôt contre moi; car je voulais et je ne voulais pas. Oui, je demandais la lumière, je la demandais avec foi; et, un jour, devant un autel de la sainte Vierge, je sentis, dans le fond de mon cœur, qu'elle me serait donnée. Cette assurance

me calma pendant quelque temps ; mais bientôt les doutes revinrent. Oh ! j'aurais voulu un signe qui me donnât la certitude que j'étais appelé ! J'ignorais alors que là où l'on se conduit par certitude, par évidence, ce n'est plus la foi qui agit ; et que la foi est indispensable pour le mérite de presque toutes les œuvres surnaturelles.

En terminant ce chapitre, je crois devoir faire mention de deux femmes dont la pieuse amitié a été pour moi une source de consolations dans mes divers séjours à Paris. On a déjà vu leurs noms dans cet écrit : madame Swetchine et madame la comtesse de Gontaut-Biron. Je connaissais la première dès ma plus tendre enfance ; elle avait été l'amie la plus intime de ma mère, et près d'elle j'avais trouvé, à l'époque de ma conversion, les conseils d'une haute intelligence et d'un cœur dont elle cachait trop soigneusement les trésors. Tous les éloges que je pourrais faire de cette femme accomplie seraient superflus ; des voix éloquentes en ont dit les vertus. Mais ce que je ne veux pas taire, ce sont les témoignages de son affection ; j'aime surtout à me rappeler que plus d'une fois elle m'a dit : « Quand vous êtes à Paris, je me sens plus tranquille ; il y a dans votre présence quelque chose qui me rassure. Je voudrais vous voir près de moi au moment de ma mort. » Dieu ne l'a pas permis. Quant à madame de Gontaut, je ne saurais non plus exprimer

avec assez de force le bien que m'ont fait ses paroles, son exemple, son active charité, et la persévérance qu'elle mettait à me faire entreprendre, presque malgré moi, des œuvres auxquelles je m'attachais tellement ensuite, que je n'aurais plus voulu les quitter. Elle, aussi, a souvent pleuré avec moi près du lit de ma fille. La vénération que nous avions tous deux pour le R. P. de Ravignan était entre nous un lien que la mort de ce saint prêtre a encore resserré.

Voici quelques-unes de ces lettres si affectueuses que ce saint religieux m'écrivait pour m'encourager et me soutenir. Je reçus la première de ces lettres à Pétersbourg.

Saint-Acheul, 26 août 1854.

« Mon très-cher et excellent ami, que de peines à la fois et de douleurs m'exprime votre lettre! Hélas! telle est donc la vie! Je savais l'état de votre pauvre fille. On me l'avait mandé de Paris. Madame de Gontaut me tenait au courant. Quelle épreuve encore pour votre cœur de père! Oh! oui, prions... J'espère de la bonté de Dieu le rétablissement de sa santé.

« Pour vous, ô mon bien cher comte! en ce moment votre devoir évident est d'aller auprès de votre chère enfant. Si vous passez par la France, j'en se-

rai heureux. Que de choses à nous dire ! Mais relevez-vous dans la foi. Songez à l'immense miséricorde de Dieu qui veut sauver votre âme. Votre dette paternelle acquittée, il faudra tâcher de retrouver quelque temps de liberté et de repos pour vous retrouver aussi sous l'action de la grâce. — La grâce ne vous manquera jamais.

« Oui, vous vous sentez plus soutenu dans un milieu de piété. Qu'une des directions de votre avenir soit de vous l'assurer.

« Adieu, je vous serre contre mon cœur. — Votre ami le plus tendrement dévoué. »

Saint-Acheul, 7 septembre 1854.

« Mon très-cher ami, je vous réponds à Genève à la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire de Heidelberg. Avez-vous eu la consolation de trouver une amélioration réelle dans l'état de votre enfant ?... J'espère que cette santé nous sera rendue pleine et entière. Oui, votre âme est traversée par l'épreuve de plus d'une manière, et il m'eût été doux de m'entretenir à cœur ouvert avec vous. Mais rappelez-vous la miséricordieuse indulgence du bon Pasteur; nous ne pouvons en douter. Sa grâce est avec vous ; demandons une persévérante et généreuse fidélité; et paisiblement dans la lumière de

Dieu, examinons comment nous pourrons nous établir dans le milieu qui nous convient.

« Maintenant vous avez la mission et la garde du père dévoué à sa pauvre enfant.

« Il faut donc renoncer à nous voir dans ce moment. Je conçois aussi la raison de prudence, mais dans deux ou trois mois, par exemple, ne serez-vous pas libre de résider où vous voudrez? J'avoue que j'admettrais difficilement une impossibilité permanente.

« Je retourne à Paris lundi prochain; quelques devoirs m'y rappellent, et ce sera pour y rester désormais. Comme nous aurions été libres de nous voir et de causer à cette époque de l'année!

« Adieu, cher et bien cher comte. Je bénis votre malade dans toute l'effusion de mon cœur, et je vous embrasse tendrement, comme mon meilleur ami. »

Paris, 12 septembre 1854.

« Mon bien cher comte....., vous êtes donc maintenant à Genève. Fasse le ciel que le changement d'air consolide le mieux de la santé de votre chère enfant, et qu'elle revienne enfin à son état ordinaire! . . . . Dieu nous enseigne par tous les moyens la soumission à sa volonté, et la foi en sa puissance. Que pouvons-nous, hélas!

pauvres créatures, sinon nous résigner et attendre? Au reste, vous le savez très-bien, tout pour nous est moyen.

« Vous êtes toujours préoccupé de votre avenir et du besoin de trouver un port où vous vous reposiez à l'abri des influences du monde. O mon cher comte! que Dieu vous donne sa lumière et sa paix! Nous aurons, j'espère, l'occasion de causer à loisir de votre âme et de vos pensées. Pour votre sanctification, je puise dans l'expérience du passé la conviction qu'il vous faut un milieu religieux et une part d'action dans des œuvres de charité!..... Il faudra tout mûrir dans la retraite : quand la ferez-vous? Attendons et prions.

« Adieu, mon bien cher et tendre ami : je vous bénis dans toute l'effusion de mon cœur. Vous me connaissez tout dévoué à votre âme pour ma vie. »

Paris, 30 novembre 1854.

« Mon bien cher comte, la permanence de votre pensée et la direction fidèle des désirs de votre cœur vers un état de perfection me semblent une action de la grâce. Je me sens incliné, sans l'affirmer intérieurement encore, vers ce grave parti qui vous est montré comme un port de salut. Oui, convenez humblement avec le Seigneur que vous lui demanderez à Pâques, à Rome, une dernière et so-

lennelle décision. Je l'avoue, cependant, je voudrais beaucoup vous voir pour ce moment qui fixerait votre vie. Les idées qui se présentent à vous pour un avenir possible, me paraissent aussi assez justes. Je crois qu'une congrégation, comme l'Oratoire, par exemple, pourrait vous convenir. Vous y trouveriez la vie religieuse, moins les vœux, le sacerdoce, le travail et le zèle. Vous savez que le P. Petétot, les PP. Gratry et de Valroger ont ressuscité sous une forme nouvelle et avec de nouvelles garanties la Société des Oratoriens en France. Ils m'inspirent une entière confiance. C'est une sainte et religieuse entreprise. Vous pourriez l'examiner de près. Les congrégations analogues des autres pays vous conviendraient-elles également? C'est ce que je ne saurais bien dire.

« Vous avez raison de regarder pour vous déterminer, plus haut que la terre, plus loin que la famille.....

« Vous vivez en Dieu et pour Dieu. Mais ce n'est encore là qu'une hypothèse : priez, attendez et priez toujours. Mes vœux vous accompagnent fidèlement.

« Adieu; dans le cœur de Notre-Seigneur, nous nous retrouvons. Vous savez comme je vous suis fortement attaché et intimement dévoué. »

Paris, 15 janvier 1855.

« Mon bien cher comte, l'excellente madame de Gontaut me communique votre bonne lettre écrite à M. de Lambel.

« Je trouvais le temps long depuis vos dernières nouvelles; mais vous avez été malade vous-même; et comment ne le seriez-vous pas? Quelle croix et quelles épreuves à vaincre! oui, c'est le cas de rappeler le cri énergique de Job : — *Scio quod Redemptor meus vivit et ex carne surrecturus sum.* — Jésus-Christ vit et je ressusciterai. Ici-bas la douleur, les angoisses, les tribulations : Seigneur, bientôt votre vie et votre résurrection. Que mon âme se purifie au creuset des afflictions, pour s'élever ensuite plus libre et plus forte jusque dans le sein de Dieu même. Et après tout, cher comte, ne faut-il pas lever les yeux et le cœur en haut? . . . .

« Quand votre pauvre enfant sera mieux, *venez nous voir*. . . . .

« Adieu sur la croix, cher comte, adieu! — Priez et espérez!

« Je vous donne mon cœur avec tout ce qu'il a de meilleur! »

Paris, dimanche 4 février 1855.

« Mon bien cher ami, j'ai reçu votre touchante lettre du 26 janvier, et je veux y répondre un mot avant d'entrer en retraite; car, je la commence aujourd'hui. Pour huit jours, je serai en solitude, pensant à vous, vous aimant du fond du cœur et conjurant Notre-Seigneur de vous donner la lumière de la paix.

« Vous allez donc visiter votre famille spirituelle, hiverner un peu à Rome, et enfin nous revenir. Il me tardera de vous embrasser, et d'épancher mon cœur dans le vôtre. Il faudra bien enfin trouver une solution, avec la grâce de Dieu. . . . .

. . . .

« Cherchons purement le royaume de Dieu, sa volonté sainte et entière, et abandonnons-nous à son cœur par Marie, notre mère immaculée!

« Nous ne devons pas voir trop clair; mais aspirer au but de tous nos efforts, la sanctification vraie de notre âme.

« Adieu, adieu, cher comte, je vous bénis, comme je vous chéris tendrement pour l'éternité. »

Issenheim, près Soultz (Haut-Rhin), 25 juillet 1855.

« Mon bien cher comte, vous me laissez trop longtemps privé de la consolation de vos nouvelles, et mon cœur vient vous en demander.

« Comment donc vous trouvez-vous depuis ces dix jours ? Je n'ai pas besoin de vous dire que votre souvenir vit présent au plus intime de mon cœur. Il vous désire; il demande pour vous les grâces les meilleures. C'est que votre expérience intérieure prouve assez tous les desseins de bonté spéciale que Notre-Seigneur a sur votre âme. Aussi offrez bien, et sans cesse, toutes les affections, tous les vœux que vous pouvez former ou sentir, afin que l'accomplissement de la volonté divine soit plein et entier dans votre vie. Ne mettez de votre côté ni pensées arrêtées, ni projets, ni raison même quelconque ; mais ouvrez-vous à l'action de Notre-Seigneur, donnez-lui tout ce que vous êtes et tout ce que vous pouvez. Ne redoutez en aucune manière une vocation qui pourrait vous destiner à une vie plus parfaite. De vous-même, vous devez plutôt aspirer à une vie plus parfaite, quoique toujours et uniquement suivant la mesure de grâce préparée pour votre cœur. Mon bien cher ami, soyons tout à Dieu, et que nos années désormais lui soient entièrement consacrées. Vous avez

reçu trop de grâces, vous avez été très-constamment averti et sollicité par Dieu même, et par les conseils que la Providence vous envoyait, pour ne pas croire à un dessein marqué de son amour. Que sera-ce? Je ne sais : mais attendez en priant, et désirez beaucoup tout ce que Notre-Seigneur vous destine.

« Une vie ordinaire, quoique bonne, ne serait pas ce qui répondrait à la marche de la Providence sur vous.

« Patience, prière, et une sainte retraite au mois d'octobre.

« Je goûte, je l'avoue, sans peine, cette douce solitude : demandez à Dieu que j'en profite.

« Adieu, adieu, — je vous aime bien tendrement pour l'éternité. »

Issenheim, près Soultz (Haut-Rhin), 23 août 1855.

« Mon bien cher comte, mon cœur de père et de frère restait fidèlement avec vous, je vous assure; mais j'attendais pour vous répondre une nouvelle lettre qui me donnât des indications précises et sur votre séjour à Aix ou à Milan et sur l'état de votre âme. Elle souffrait sous l'action de Dieu quand vous avez quitté Paris; j'étais bien aise d'apprendre comment, rendu à votre chère enfant et à vos

habitudes, plus libre aussi dans vos mouvements, vous envisagiez la question intérieure qui vous presse. Je ne doutais assurément pas de votre volonté droite et sincère; mais je ressentais une vraie peine de vos combats et de vos difficultés. Rendons grâces à Notre-Seigneur, vous êtes tel que je le désirais, constant et dévoué, et déterminé à continuer l'épreuve. Oh! oui, il faudra une pleine et entière certitude pour vous décider à recevoir les saints ordres et à changer de genre de vie. Soyez tranquille, nul ne vous y portera, et personne moins que moi, si votre âme n'entend et n'accepte la voix de Dieu qui l'appelle. Ainsi, la prière, la patience et l'épreuve reprise jusqu'à une solution définitive, ce qui ne doit se prolonger que durant un temps très-limité. Vous recevrez la lumière, car vous la cherchez de bonne foi. Vous saurez mieux encore vous défier de vous-même, et vous voudrez ne compter qu'avec la saine raison, les vues de la foi, avec la mesure de grâce et non avec les impressions. Au mois d'octobre, dans la paix et dans la liberté de la retraite, nous causerons à loisir. Vous connaissez mon tendre dévoûment pour votre âme : je ne désire assurément pour elle que ce que Dieu même veut lui donner.

« Demandez à Notre-Seigneur très-instamment, je vous prie, qu'il vous délivre de vos influences

nerveuses ; la santé est une condition pour travailler à la perfection, toutefois, autant qu'il plaît au Seigneur de nous l'accorder. . . . .

« Adieu, mon bien tendre ami, je vous reste uni pour l'éternité. »

Kientzheim, lundi 3 septembre 1855.

. . . .

« Mon bien cher comte, vous souffrez et supportez avec constance le travail intérieur de votre âme. — Le jour se fera, et la paix reviendra. Il est impossible que la persévérance des bons désirs et de la prière n'amène le résultat que nous cherchons. Continuez donc à tenir votre cœur prêt : ouvrez-le, non aux impressions d'une nature ardente, mais à la grâce dans toute sa vérité. Ce que Dieu vous demandera, vous le ferez ; reposez-vous dans cette disposition au dévoûment et au sacrifice. — Quand vous vous sentez agité, ne délibérez pas ; attendez, priez, faites diversion. Il est certain que rien n'est décidé ; et mon esprit, pas plus que le vôtre, ne se trouve éclairé. La retraite, quelques mois d'épreuve nous montreront ce que nous aurons à conclure. Mais défiez-vous de vos agitations ; elles conseilleraient mal ; aussi vous appliquez-vous à les vaincre.

« Je compte toujours revenir stable à Paris à la

fin de septembre; je vous attendrai. Peut-être vaudra-t-il beaucoup mieux suivre quelques cours à l'Oratoire ou ailleurs, sans vous mettre comme en pension quelque part. Vous avez besoin en tout, pour le bien, de liberté.

« Patience donc, cher comte; désirez toute la perfection que Dieu vous destine dans la mesure de sa grâce, mais demandez-lui instamment de vous fixer une dernière fois et pour toujours.

« Adieu donc dans le cœur du Maître. Je vous quitte pour mon religieux et paisible troupeau. . .

« Adieu, je vous aime tendrement et pour le bien de votre âme. »

V

Je quittai Paris pour me rendre sur le lac de Côme, où je faisais bâtir une maison de campagne. J'avais rêvé d'en faire un jour un petit Tusculum chrétien; mais Dieu en avait décidé autrement, je ne devais jamais l'habiter.

A Aix, en Savoie, où je passai le mois d'août, je voyais, tous les matins, à l'église, un jeune homme, un pauvre ouvrier, dont la piété m'édifiait beaucoup. Bientôt j'appris qu'il passait pour un saint

dans tout le pays; et la veille de mon départ, quoique je ne fusse nullement connu de lui, je lui demandai de faire une neuvaine de prières à mon intention. Mon but était d'obtenir la grâce de savoir la volonté de Dieu à mon égard. On verra tout à l'heure l'effet de cette neuvaine.

J'arrivai à Milan dans les premiers jours de septembre. Depuis quelques années cette ville avait pour moi un grand attrait; c'était peut-être un pressentiment des joies que Dieu m'y réservait. Je m'y étais lié d'amitié avec des cœurs nobles que j'aimerai toujours, et avec des âmes pieuses, surtout avec le R. P. de Sopranis, de la Compagnie de Jésus, et le R. P. Piantoni, recteur du collége des barnabites. Tous les matins, j'assistais à la messe de ce dernier dans une petite chapelle du collége, et de jour en jour je me sentais plus de ferveur et d'amour; de jour en jour grandissait en moi le besoin, la nécessité de me donner entièrement à Dieu; de jour en jour je me renfermais davantage dans le cercle de cette pensée, qui me dominait et m'absorbait tellement que, les influences extérieures s'affaiblissant de plus en plus, le monde n'existait pour ainsi plus pour moi : je vivais en moi-même, je vivais avec cette pensée, je vivais avec Dieu, et je pressentais un bonheur certain. Je ne me rendais pas, il est vrai, un compte bien exact de ce qui se passait dans mon intelligence

et dans mon cœur, car j'étais trop *près* pour juger. A présent, je vois que je commençais alors une vie nouvelle ; oui, c'était une nouvelle jeunesse. Des sentiments d'une pureté, d'une fraîcheur céleste naissaient, s'épanouissaient et brillaient dans mon âme comme de belles fleurs du printemps au milieu de l'automne. Étais-je appelé? Je l'ignorais; mais je me sentais entraîné, subjugué; je l'ignorais, et pourtant j'avais en moi la conviction de ma vocation ; je savais et je doutais en même temps; c'était un tourment, mais un tourment plein de charme.

O vous qui jugez les vocations religieuses au point de vue de la nature, puisse le Seigneur vous donner l'intelligence des choses de l'esprit! Pour vous c'est encore un livre fermé, c'est un monde différent de celui que vous habitez ; on y parle une langue étrangère, une langue inconnue : la langue de la *folie* selon le monde. Que vous seriez heureux si Dieu vous initiait aux secrets de cette *folie,* aux secrets de sa grâce!

Oui, j'étais entraîné, mais je me méfiais tellement de moi-même, je craignais tellement d'être le jouet de mes impressions, de mon imagination ou de mon cœur, que je demandais constamment à Dieu un signe ; et Dieu eut pitié de moi.

Le 8 septembre, jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, j'étais, comme à l'ordinaire, de grand

matin, dans la petite chapelle du collége. J'y étais seul, je priais devant l'image de la Mère des douleurs, je m'adressais à elle avec confiance.

La veille de ce jour, un jeune homme qui allait entrer dans l'ordre des barnabites, me parlant de sa vocation avec la candeur de ses dix-sept ans, m'avait confié que c'était à Marie qu'il devait la grâce d'être appelé à l'état religieux. Pendant mon oraison, je me sentis tout à coup profondément attendri. Il me serait impossible de répéter aujourd'hui les paroles entrecoupées de sanglots que j'adressai à la très-sainte Vierge. Je lui parlai avec confiance, avec tendresse, je lui disais : « Vous êtes ma mère, » et je sentais qu'elle l'était réellement. Non, jamais encore je ne lui avais parlé ainsi.

Mon oraison achevée, j'allai entendre la sainte messe dans l'église du collége. Lorsque les élèves eurent tous communié, je m'approchai aussi de la sainte table, et je me trouvai à côté du jeune homme dont je viens de parler. Et voilà qu'au moment de recevoir des mains du P. Piantoni le corps de Notre-Seigneur, une pensée me traversa l'esprit; ce fut un éclair : « Cet enfant, me dis-je, va donc se donner à vous ; fils unique, il abandonne sa fortune, sa famille, son avenir; et moi, moi à cinquante ans, je n'aurai pas ce courage? »

Ma décision fut prise; le signe m'était donné; la sainte Vierge m'avait exaucé! Ce soir je serai

barnabite, me dis-je, c'est fait, je le suis; » et tous mes doutes disparurent.

O mon Dieu! vous qui voyez mon cœur, vous savez ce que j'éprouvai alors!

Après la messe j'allai trouver le R. P. Piantoni: « Me voulez-vous dans votre ordre? lui demandai-je; je suis décidé — Non, » me répondit-il avec cette délicatesse exquise que lui inspirait son cœur et avec cette prudence dont on prend l'habitude dans la vie religieuse; « tout cela est bien prompt. » Et comme j'insistais : « Ecrivez, reprit-il, au P. de Ravignan : c'est lui qui est votre directeur. » Je lui adressai, en effet, le même jour une lettre pleine d'émotion, et tout à coup, pendant que j'écrivais, le souvenir du jeune ouvrier d'Aix auquel j'avais demandé une neuvaine, me revint à l'esprit. Je n'y avais plus pensé. Eh bien! cette neuvaine s'achevait précisément en ce jour de la Nativité de Marie!

Le R. P. de Ravignan me répondit par ces paroles : « Rien ne serait plus heureux qu'une vocation religieuse; et, à cet égard, puisqu'il s'agit du vénérable ordre des barnabites, vous n'avez rien de mieux à faire que de vous en rapporter à l'avis du R. P. Piantoni; c'est un principe certain que les supérieurs d'un ordre ont grâce et autorité pour juger les questions qui les regardent, spécialement pour l'admission d'un novice. Je verrais donc avec

plaisir que vous allassiez faire votre retraite à Monza au noviciat des Révérends Pères. »

Je montrai cette lettre au P. Piantoni; mais la retraite ne me fut pas accordée: il m'engagea à la faire ailleurs, et peu de temps après on me pria, vu mon âge et mes habitudes si différentes de celles de la vie religieuse, de renoncer à mon désir, en me conseillant, avec bienveillance, de donner suite à la pensée que j'avais eue un instant d'entrer dans le clergé séculier.

Je dus me taire, et pourtant une conviction secrète me disait : Tu seras barnabite. Pourquoi? Qu'est-ce qui m'attirait dans cette ordre? Ah! si ce n'était pas Dieu, comment expliquer ma persévérance dans ce désir et mon insistance, malgré des refus réitérés? L'entrée au noviciat était devenue le but de ma vie, et je me sentais prêt à accepter toutes les humiliations plutôt que d'y renoncer.

Mais le temps se passait et on ne me voulait pas. Le P. de Ravignan lui-même commençait à se montrer plus froid; tout cela me faisait parfois douter de ma vocation. Je ne savais que faire, et j'étais bien tourmenté....... Dieu conduisait les événements.

Un jour, c'était à Turin, je priais devant le Saint-Sacrement. J'avais demandé à Dieu, avec plus de force qu'à l'ordinaire, de m'éclairer, et j'allais sortir de l'église, lorsque je vis un prêtre monter

en chaire. Soudain, il me vint la pensée d'écouter les premières paroles du sermon. Qui sait? pensais-je, elles seront peut-être de nature à me décider! — En effet, elles semblèrent s'adresser à moi. Les voici : *Vous êtes mort, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.* Ces paroles me consolèrent et me fortifièrent dans ma résolution; mais, je le répète, j'étais bien malheureux. Le P. de Ravignan me conseillait toujours une retraite définitive; et cette retraite, je ne savais où la faire. Les PP. barnabites me l'avaient refusée; je ne pouvais non plus aller à Paris auprès du P. de Ravignan; la prise de Sévastopol, qui venait d'avoir lieu, m'eût rendu le séjour de la France peu agréable dans ce moment. Un matin, pendant la sainte messe, il me vint la pensée de m'adresser pour cette retraite à M. Gros, grand vicaire à Chambéry, qui m'avait souvent aidé de ses conseils. Le P. de Ravignan approuva mon projet et je partis pour cette ville.

Pendant les huit jours que je consacrai à l'examen de mon âme, je ne vis personne que mon pieux directeur. J'étais donc seul avec Dieu; je me remis entièrement entre ses mains, et comprenant que, dans le trouble de mon âme et au milieu de circonstances qui contrariaient mes désirs, il m'eût été impossible de connaître par moi-même la volonté divine, je renonçai à toute volonté propre,

et pris la ferme résolution de me laisser conduire entièrement par l'obéissance. J'étais sûr que j'avais affaire à un homme consciencieux, prudent et sage, et qui aurait mieux aimé mourir que de trahir ma confiance, ou que de se laisser influencer par son imagination dans une affaire de cette gravité. Je savais, en outre, que cet homme de Dieu recevrait, sans aucun doute, une grâce spéciale pour me guider et décider de mon avenir. La foi m'en donnait la certitude.

Ceux de mes lecteurs qui ont fait une retraite dont devait dépendre leur existence, et qui, en entrant dans cette solitude, ont laissé à la porte toute volonté, tout désir, toute sympathie pour s'établir dans l'indifférence la plus complète; ceux-là peuvent comprendre comment se passa cette semaine pour moi.

Tous les jours, trois méditations d'une heure, une considération et une lecture. Tous les jours, l'examen de conscience pour préparer ma confession générale, et l'examen des motifs qui m'engageaient à embrasser la vie religieuse, ou à y renoncer; tous les jours, la sainte messe, la prière et le chapelet; tous les jours m'éloigner spirituellement du monde, le détruire autour de moi et dans moi, me prosterner, m'humilier, m'habituer à l'idée du sacrifice, me préparer à la souffrance, m'étendre sur la croix, m'anéantir, ne vivre que par l'âme,

n'être plus à moi-même, en un mot, m'unir à Dieu et vivre avec lui pour mieux connaître sa volonté : voilà comment je passai ces huit jours. Voilà ce qu'est une retraite : le chef-d'œuvre de la vie spirituelle.

Le sixième jour, 26 novembre, mon choix fut arrêté. M. Gros examina devant Dieu ma conscience, mon cœur et mes besoins, au point de vue de mon salut; il pesa tout dans la balance de la nature et de la grâce ; et après m'avoir refusé son adhésion, pendant vingt-quatre heures, afin de m'éprouver; après m'avoir tenté par l'idée du bien que j'aurais pu faire dans le monde, il me dit : « Allez, vous êtes appelé à la vie religieuse, je n'en doute pas. Je le pense depuis un an, et j'en ai été certain dès le commencement de cette retraite. Je vous donnerai un écrit pour le P. provincial des barnabites de Milan, et vous serez reçu parmi eux, je l'espère. » Oh ! ces paroles qui allaient changer toute mon existence, comme elles tombèrent dans mon cœur !

Mon Dieu, continuez à répandre vos bénédictions sur ce prêtre selon votre cœur !

Ma première lettre fut pour le P. de Ravignan. Il n'avait plus aucun doute, vous aviez décidé, Seigneur. Voici ce qu'il m'écrivit :

« Mon bien cher comte et excellent ami, — vous allez donc entrer dans la vie si désirée et faire

l'épreuve d'une vocation qui vient de Dieu, je l'espère. Les meilleurs conseils et les meilleurs appuis vous entoureront et mes prières seront fidèlement avec vous. Après tout, Dieu connaît votre cœur et l'exaucera. Cherchez-le dans la véritable liberté de ses enfants et tout sera bien.

« Ici, je ne crois pas devoir parler de vos projets à qui que ce soit. Il faut, ce me semble, attendre. Je vous conseille de ne faire aucune confidence à ce sujet; le moment propice viendra pour les communications. Si nous ne devons plus nous retrouver sur cette terre, ô mon cher comte! j'offrirai au cœur immolé de Jésus ce sacrifice qu'il m'impose, mais nous demeurerons unis et nous cheminerons ensemble vers la patrie. — Adieu donc, à Dieu. Vivons uniquement pour l'aimer et le faire aimer.

« Soyez assez bon pour offrir mon profond respect au R. P. Piantoni.

« Adieu encore. »

Dans les premiers jours de décembre j'arrivai à Milan, et le 17 janvier 1856, après six autres semaines d'épreuves, je partis enfin pour Monza, accompagné de mon excellent ami le P. Piantoni et d'un autre de mes amis qui, peu de temps après, revêtait aussi la robe des barnabites.

Oh! que de larmes je versai! Dieu me donna la force d'accomplir le plus cher de mes vœux. Oui, je

dis adieu au monde et la porte du noviciat se ferma sur moi.

VI

Il est des moments, des moments bien rares sans doute, où l'on vit par l'âme bien plus qu'à l'ordinaire; où l'âme se fait sentir davantage et où l'on comprend bien mieux la tristesse ou la joie dont on est affecté; on sait alors parfaitement ce que l'on éprouve, on s'en rend compte; la conviction en est intime et complète, et on est ou profondément malheureux, ou dans la plénitude du bonheur. Mais, comme pour le chrétien, le malheur n'existe réellement que par le péché, et, comme il est toujours libre de se repentir et d'espérer, par conséquent d'être heureux; il est clair qu'il dépend de lui non-seulement de n'atteindre jamais le comble de l'infortune, mais d'augmenter même au contraire de plus en plus la somme de la vraie félicité, qui n'est autre chose que l'adhésion complète à la volonté divine. Le bonheur intime dont je parle se traduit d'ordinaire par un calme, une certitude, une paix que l'on tenterait en vain d'exprimer ou de décrire. L'homme est, sans doute, alors plus près de vous, ô mon Dieu!

Oh! comme je fis l'expérience de cette vérité dès le lendemain de mon entrée au noviciat? C'était de grand matin; j'avais quitté ma cellule et je me rendais silencieusement au chœur pour y réciter l'office avec mes nouveaux frères; frères inconnus, mais que j'aimais déjà! Le long corridor était à peine éclairé par une petite lampe, et à travers les carreaux de la fenêtre on voyait la neige qui couvrait la campagne. Il faisait froid, tout était sombre et triste. Eh bien! je certifie que dans mon âme brilla subitement un rayon qui y répandit la lumière et la chaleur. J'étais content, ce n'était pas un jeu de mon imagination; non, c'était précisément cette paix, ce calme dont je viens de parler. Le sacrifice était accompli; je me sentais heureux et je savais que je l'étais. O vous que Dieu appelle hors du monde, âmes heureuses et choisies qui m'inspirez une sympathie pieuse et une sainte tendresse; oh! je vous en conjure, ne résistez pas, obéissez et persévérez. Ah! vous connaîtrez aussi les joies spirituelles; vous connaîtrez le don de Dieu. Sans doute, il y a des douleurs dans la vie religieuse, car il y a des sacrifices; mais ce n'est que par le sacrifice que vous serez heureuses. Le sacrifice est la mesure de l'amour, il est la condition du bonheur. Et, dans le monde, n'avez-vous pas aussi vos souffrances? Oui; et elles sont plus nombreuses, plus cruelles et bien souvent inutiles.

Ah! rien n'est triste comme des douleurs inutiles! Tandis que nous, nos sacrifices sont comptés, chaque larme est pesée dans la balance de la miséricorde divine.

Oui, dans la vie religieuse il y a des douleurs, mais on ne pèche pas, ou l'on pèche moins: Dieu y est moins offensé, donc on est plus heureux. Et puis la mort, la pensée de la mort! N'est-il pas doux de savoir que lorsqu'elle viendra frapper à notre porte, c'est entre les bras de Dieu que nous la recevrons; tandis que les mondains, où les trouvera-t-elle? Au spectacle, au milieu d'un bal, d'une orgie, sur la couche du péché peut-être..... Cette pensée me fortifiait, et je bénissais Dieu.

Le noviciat n'est qu'un temps d'épreuves, sans doute, et je savais en y entrant que, tant que je n'aurais pas prononcé mes vœux, je conserverais ma liberté; mais, craignant les suites de mon impressionnabilité naturelle, j'avais pris, lors de ma retraite à Chambéry, l'engagement solennel de rester au noviciat au moins sept à huit mois, et, avant ce terme, de tout supporter plutôt que d'abandonner ma nouvelle existence. Dès le lendemain de mon arrivée à Monza, je renouvelai cet engagement volontaire entre les mains de mon sage et excellent directeur, le maître des novices, et je me promis de mourir plutôt que d'y manquer.

Eh bien! je déclare ici, car c'est la vérité, que

durant les quatorze mois que j'ai passés dans cette douce école de mon âme, jamais, non, jamais je ne fus tenté un seul instant de rentrer dans le monde. Son bonheur me paraissait si mesquin, si misérable! D'ailleurs, je me sentais à ma place; je savais, je comprenais que j'étais où Dieu me voulait, et si parfois j'éprouvais un peu d'ennui ou de tristesse, il me suffisait d'un moment de réflexion pour retrouver le calme: *Sursum, corda!* me disais-je, et de nouveau j'étais heureux.

Et comment ne l'eussé-je pas été au milieu de ces jeunes frères, dont toutes les actions m'édifiaient, dont chaque parole me stimulait au bien? Et leurs conseils, et leurs avertissements fraternels, si naïfs, si respectueux et si simples, ces avertissements de l'amour, de l'amour innocent, de cet amour que la vie religieuse seule connaît, de l'amour sanctifié par la pensée de Dieu! Oh! cet amour, il ne se permet jamais une critique même innocente, il se reproche le moindre jugement téméraire ou la plus petite moquerie, il regarde comme très-coupable le désir de briller aux dépens du prochain, il hait l'ambition et la rivalité. On est toujours émules et jamais rivaux. Cet amour, il est patient et doux; il aide dans tous les besoins moraux et physiques; il repousse l'égoïsme; il immole les petits intérêts particuliers aux besoins généraux; il ignore la froideur et le caprice; il cherche et active l'u-

nion; tous les jours, il se dévoue et à tous les instants de la journée, car il ne craint pas le sacrifice; il ignore le tien et le mien; chacun vit pour tous et tous vivent pour chacun. Communauté d'intérêts, de but, de prières : le présent, l'avenir, tout est en commun hormis le passé, souvent si douloureux. C'est la vie des premiers chrétiens. Comme on se réjouit du succès de ses frères, comme on souffre de leurs fautes! Avec quelle naïve tendresse on vous reçoit, avec quelle tristesse résignée on vous voit partir! Ah! c'est vraiment le bonheur. Et ici, non, je ne crains pas de l'affirmer: quelque unie que soit une famille, l'affection qui y règne ne peut en aucune façon être comparée à celle des novices entre eux; et cela doit être; l'amour de la famille est basé sur la nature; celui des religieux est surnaturel. Oui, je faisais l'expérience d'une existence nouvelle et inconnue; des sentiments nouveaux naissaient dans mon âme; c'était l'adolescence de mon cœur. « Je me crois en paradis, écrivais-je un jour au P. de Ravignan, mes Pères sont des saints, et les novices sont des anges. Je suis honteux de me trouver au milieu d'eux..... »

Jours fortunés du noviciat, printemps de mon âme, je vous ai connus trop tard!

J'ai dit qu'une retraite est le chef-d'œuvre de la vie spirituelle. Eh bien! le noviciat est une longue retraite; les jours s'y ressemblent et s'écoulent avec

une rapidité qui n'a rien d'effrayant : on sait que l'on marche vers Dieu. Dans cette vie uniforme et occupée, les journées sont trop courtes, tandis que dans le monde, au milieu de continuelles dissipations, si les années sont rapides, si la vie est courte, les journées, les heures sont bien longues! Que de moyens on invente, que de péchés, hélas! pour gaspiller le temps qu'on est si désireux de conserver! Oh! comme au noviciat on prie mieux que partout ailleurs, et combien la méditation y est plus nourrie, plus forte et plus suave; comme la vie intellectuelle grandit; comme le monde s'éloigne; comme on s'approche de Dieu; comme on s'unit à lui! Dans ce travail continuel de l'âme, dans cet exercice continuel de l'obéissance et de l'humilité, dans ce renoncement à tout ce qui flatte les sens, dans cette lutte constante de la grâce avec la nature, et dans les victoires de la volonté bonne sur la volonté mauvaise, l'homme se fortifie, se spiritualise et se transforme. Cette vie est pour lui comme une lime dont l'opération incessante détache peu à peu la rouille du métal qu'elle façonne et qu'elle polit pour en faire un être nouveau. Non, dans la vie religieuse, l'âme ne se rapetisse pas, et l'on ne devient point égoïste; au contraire, le cœur aime plus qu'il n'avait jamais aimé, et l'intelligence, qui, peu à peu, grandit et se développe, découvre, dans l'océan de la vérité, des

pays inconnus, des îles ravissantes, des jardins enchanteurs.

Aux exercices de piété nous unissions la lecture quotidienne des règles des novices, chef-d'œuvre de sagesse et de piété, composé par un saint, le bienheureux Alexandre Sauli, et celle de nos admirables constitutions, fondement de notre ordre qui, grâce à l'esprit de cette sage législation, est encore dans toute sa vigueur. Oui, c'est l'esprit de ces constitutions qui, depuis plus de trois siècles, conduit tant d'hommes dans la voie de l'humilité et de la charité, et qui fait et fera longtemps encore, je l'espère, des savants, des apôtres et des martyrs. Oh ! que je me sentais heureux d'appartenir désormais à une famille religieuse dont l'activité embrasse toutes les bonnes œuvres : la prédication, l'instruction de la jeunesse, la direction des âmes, la conversion des infidèles, le soulagement des pauvres, des malades et des prisonniers. Mais que je me sentais indigne d'être parmi ces hommes qui se sacrifient en se cachant, comme le disait saint Charles, le protecteur et l'ami de notre ordre; saint Charles qui, toutes les fois qu'il demeurait dans notre maison de Saint-Barnabé, poussait l'humilité jusqu'à laver les pauvres écuelles de nos novices; saint Charles, dont le souvenir, dont l'esprit est vivant parmi nous.

Oui, le temps se passe avec rapidité, et quand le

noviciat est achevé, on est un autre homme, on s'est habitué à vivre dans l'intimité de Dieu, dans la charité avec le prochain, dans la sévérité à l'égard de soi-même ; l'âme s'est pliée à l'obéissance et au sacrifice; on aime son ordre, on aime sa règle; la règle est devenue une habitude et un besoin.

Après ce temps d'épreuve les jeunes gens font, dans la maison du scolasticat, un second noviciat qui dure de quatre à sept ans; on y joint l'étude à l'oraison, on y achève son éducation spirituelle, et le novice, de plus en plus façonné par la règle, est devenu un véritable religieux, un digne prêtre du Seigneur.

Je disais tout à l'heure que dans la vie religieuse on aime bien plus que dans le monde, j'ajouterai que l'on aime bien mieux.

J'ai fait l'expérience de cette vérité. Certes, j'ai toujours aimé mon pays. Quel est l'homme qui n'aime pas le pays qui l'a vu naître? Mais ce n'a été qu'au noviciat que j'ai appris à l'aimer véritablement, à l'aimer en chrétien. Oui, grâce à Dieu, l'amour de la patrie a pour moi un but plus noble et plus élevé qu'il ne l'avait autrefois. C'est sa gloire que j'aime, c'est son bonheur que je désire : or, cette gloire, ce bonheur est dans la possession de la vérité et dans sa propagation parmi les peuples qui l'ignorent.

Eh bien! oui, et j'aime à le répéter, ce fut au noviciat que le véritable amour de la patrie entra dans mon cœur. Avant cette époque je ne m'en étais guère occupé au point de vue spirituel, et j'avais fort peu prié pour la conversion de la Russie; mais dans cette vie de silence et d'oraison, je compris, un jour, que le but de ma prière, après mon propre salut, devait être désormais et pendant toute ma vie le retour de cette grande et généreuse nation à l'unité religieuse. Je le compris, et je demandai à Dieu de m'exaucer.

Seigneur! si les circonstances ne m'ont pas permis de servir mon pays en combattant pour lui, que ma prière, au moins, que ma vie, s'il le faut, lui soit désormais consacrée, et que j'apporte, ne fût-ce qu'un grain de sable au magnifique édifice de sa restauration spirituelle!

J'étais occupé de ces pensées, lorsque je reçus de mon ami le R. P. Gagarin son excellent ouvrage : *La Russie sera-t-elle catholique* (1)?

Ce livre a fait assez de bruit pour que je n'aie pas besoin d'en parler. La question y est traitée avec des vues que ni la politique ni les sentiments humains n'auraient su inspirer à l'auteur. En rentrant dans la religion de nos pères, il y a quinze

(1) Traduit dernièrement en russe par le R. P. Martinoff; chez Frank, rue de Richelieu, 67.

ans, ce noble jeune homme jurait de se dévouer à Dieu et à sa patrie : il a tenu sa promesse.

Mon Dieu, mon Dieu, daignez nous exaucer! Et vous, mes frères, mes chers frères séparés, oh! je vous en conjure, ne souriez pas de pitié et ne jetez pas un regard de dédain sur ces lignes que vous adresse mon cœur aimant et fraternel.

Je vous l'ai dit, et le redis encore : ne fermez pas les oreilles pour ne pas entendre : la vérité vaut la peine d'être examinée et étudiée; car la vérité est un trésor, mais un trésor qui se donne : la vérité est le bonheur, et vous avez besoin d'être heureux; la vérité est Dieu, et il vous ouvre ses bras.

VII

Pendant ces quatorze mois que je passai à Monza, les fréquentes lettres que je recevais du R. P. de Ravignan me donnaient la force d'achever l'œuvre de ma félicité.

En voici quelques-unes; puissent-elles faire du bien aux âmes qui liront ce livre! c'est là mon désir en les publiant.

Paris, 1er décembre 1855.

« Mon bien cher et tendre ami, Dieu a parlé à votre cœur dans la retraite, suivez sa voix. Conjurez-le instamment de vous fixer à jamais dans un état de vie conforme à sa volonté sur vous. Armez-vous de constance, de courage, de calme; et vous trouverez enfin ce que vous cherchez. Mon avis, donné en dernier lieu, était fondé sur l'expérience et sur la connaissance de votre nature très-impressionnable. Dieu peut tout ce qu'il veut, et il saura bien vous tirer enfin d'incertitude. Essayez donc à Monza, et espérez.

« Mon bien cher comte, mon cœur et mon plus tendre dévoûment seront toujours avec vous. Je vous aimerai davantage, s'il est possible. Adieu, prions ensemble. »

Paris, Noël 1855.

« Mon bien cher comte, un mot du cœur seulement au milieu des occupations de la fête. J'avais gardé entre mes mains, sans le déposer à l'archevêché, à cause de votre position, l'original de votre abjuration. Je vous l'envoie en l'accompagnant de tous mes vœux et de mes plus tendres souvenirs;

vous le sentez bien, votre direction appartient désormais, selon Dieu, à ceux qui vous sont donnés comme supérieurs. Devenez leur enfant soumis et pleinement abandonné à leur conduite. Voici un grave essai, priez avec ferveur, considérez tout par les vues de la foi : oubliez le reste.

« Oui, je vous écrirai avec bonheur, conservons ces douces relations. Mon amitié pour vous ne finira qu'avec ma vie. »

Paris, 16 janvier 1856.

« Mon bien cher comte......, à l'heure qu'il est, vous serez donc entré dans la carrière; ce sera l'épreuve. Dieu et son Église l'entendent ainsi; votre cœur dévoué embrassera la règle et les saints exercices de la vie religieuse avec courage et avec amour; la grâce vous sera donnée en abondance et la lumière d'en haut manifestera l'œuvre de Dieu. Cherchez uniquement la volonté du Seigneur en toutes choses. Sans doute, vous rencontrerez des difficultés, des tentations..., vous les vaincrez par la prière et par l'obéissance. Après tout, jetez-vous en aveugle dans le cœur de notre divin Sauveur, et il vous nourrira de sa propre vie. Votre ami, qui viendra vous joindre, augmentera vos consolations spirituelles. Que toutes les bénédic-

tions du ciel vous soient données avec surabondance!

« Toujours ma tendresse vous suivra; mon âme s'unira à la vôtre, ce sont des liens impérissables que Dieu même a formés. Nous nous entendrons dans la prière et par lettres. Mon cher et religieux ami, la mort ne nous séparera pas... Adieu donc, priez pour moi. »

Paris, 14 février 1856.

« Mon bien cher et digne ami, vous ne pourrez pas peut-être lire ma lettre pendant votre retraite; mais je tiens en tout cas à répondre immédiatement à votre bonne lettre du 9, qui vient de m'arriver. Vous allez donc réfléchir encore et vous préparer à prendre le saint habit de religieux. Mon cœur, qui vous sera toujours tendrement uni, ne cesse de recommander votre âme, votre présent, votre avenir à Notre-Seigneur. Cherchez son règne, sa volonté, et il vous éclairera, vous fortifiera, et vous conduira au terme. Sans aucun doute, la question est bien grave, votre nature ardente a besoin de se fixer. Comme je désire que vous ayez trouvé le lieu de votre repos! On a su à Paris, par Milan, votre entrée au noviciat, on l'a sue à Rome : la chose est donc publique : à la garde de Dieu! »...

Paris, 9 mars 1856. Dimanche de la Passion.

« Mon cher et bien cher ami, vous portez donc à cette heure, et depuis quelques jours déjà, le saint habit de religieux : et vous vous trouvez parmi les novices fervents et dévoués d'un ordre vénérable. Ma vive tendresse, qui a suivi depuis quinze ans tous vos pas, ne peut rester insensible à cette grave et solennelle démarche de votre vie, la plus grave sans doute. Combien je vous désire la paix et la sainte liberté d'esprit ! Vous devez, avec votre nature ardente, vous attendre à des alternatives et à des orages : regardez en haut, d'où viennent la lumière et la force. Ne vous laissez jamais décourager et abattre : Dieu fera son œuvre. Cette année sera la dernière épreuve pour fixer irrévocablement votre sort sur cette terre, votre bonheur pour l'éternité : ayez confiance et combattez les combats du Seigneur. Vous aurez des ennuis et des dégoûts ; impossible qu'il en soit autrement.

« Alors, patientez, attendez le moment de la grâce, ouvrez votre cœur à votre maître des novices, et obéissez humblement. Vos excellents amis sont religieusement occupés de vous devant le Seigneur; madame de Gontaut entre autres est profondément touchée de votre souvenir. Nous nous retrouverons au moins au ciel; cela doit suffire.

Mais toujours, tant que je vivrai, je vous conserverai le plus tendre, le plus inviolable attachement. Mes respectueux devoirs au R. P. Piantoni, je vous prie. Adieu, adieu. »

Paris, 3 avril 1856.

« P. C.

« Mon bien cher frère, et bientôt sans doute, mon cher et Révérend Père, j'unis fidèlement mon cœur au vôtre. J'ai reçu votre lettre du mois dernier, et j'ai demandé au cœur de Notre-Seigneur, pour vous, la paix véritable, la paix intérieure et solide, indépendante des impressions et des sentiments passagers. C'est, en effet, dans la paix seulement que Dieu se fait entendre, et par sa douce inspiration dirige, éclaire, purifie notre âme. Le noviciat est une retraite continue; le monde n'existe pas pour vous en ce moment; parents, amis, vous demeurent chers sans doute, mais spirituellement; votre temps, vos pensées, vos affections sont à Dieu. — Vivez pour mourir et mourez à toutes choses : *Mortui estis et vita vestra abscondita est in Deo*.

« La lumière divine vient alors donner à l'âme une nouvelle vie. O mon cher ami, puissions-nous ne garder rien de terrestre ni d'humain! La paix

donc et la lumière du Seigneur soient avec vous. Je ne connais rien de meilleur. Ma tendresse s'applique à ce désir pour vous. Recommandez-moi aux prières de vos frères. Adieu, je vous aime de toute mon âme, pour la vie. »

Paris, le 21 mai 1856.

« Mon bien cher ami, c'est avec un profond intérêt que j'ai lu votre dernière lettre du 17. J'attendais cette visite de vos enfants : c'était une épreuve réservée à votre cœur de père, épreuve difficile et sensible. Ce que vous me mandez me montre une grâce puissante et une volonté fidèle dans votre âme. Dans cette grave circonstance vous aurez pu de nouveau vous sonder et vous interroger vous-même. En suivant l'inspiration du sacrifice, vous n'étiez pas exposé à vous tromper. Ce sont la chair et le sang qui nous trompent et nous entraînent par l'influence des affections légitimes. Priez, abandonnez-vous entre les mains du Maître et marchez sous son égide.

« Vous savez quel intérêt mon âme vous a voué; rien ne l'affaiblit, et votre confiance persévérante est un lien qui me rapproche sans cesse de vous.

« Chacun dans la voie que Dieu nous a tracée, nous marchons vers le terme : si nous ne devons

pas nous revoir sur cette terre, nous nous retrouverons ailleurs....

« Si vous voyez le R. P. Piantoni, veuillez lui offrir mes humbles respects. Les bienveillantes intentions de vos frères me touchent profondément : remerciez-les et priez-les d'agréer tous mes vœux.

« Adieu donc, cher et tendre ami, vivons heureux à la suite de Jésus crucifié : avec lui tout est bien. Union de prières. »

Paris, le 20 juin 1856.

« Mon bien cher et digne ami,

« Depuis votre lettre si affectueuse du 4 de ce mois, j'ai voulu bien des fois vous écrire; mille devoirs compliqués m'en ont empêché.

« Vous aurez donc subi toutes les épreuves les plus sensibles pour un cœur de père. Votre âme a dû bien souffrir: et c'était assurément l'occasion pour vous de juger, mieux que jamais, votre vocation.

« Les parents les meilleurs, le monde quel qu'il soit, ne sont que des juges incompétents dans une pareille question. La paix, la prière, la réflexion, l'esprit évangélique : tels sont les éléments pour décider d'une grâce et de ses caractères, quand il paraît que Dieu appelle à la vie de perfection religieuse. Laissez donc de côté, avec foi et courage,

la chair et le sang; remontez droit à votre Dieu; interrogez-le avec respect et avec amour, et dans la liberté de votre volonté, confirmez-vous vous-même pour suivre la voie commencée.

« Mon cœur ne se séparera jamais du vôtre; il vous donne ses vœux, ses prières et sa plus tendre affection; je serai heureux de voir les RR. PP. barnabites quand ils viendront en France, et vous ne pouvez douter de notre empressement à resserrer les liens des deux familles.

« *Totus tibi in Christo.* »

Paris, le 17 septembre 1856.

« Mon bien cher et digne ami,

« J'ai reçu votre bonne lettre du 12 avec celle qu'elle contenait pour le P. Gagarin. Ce bon Père est absent, il est allé voir dans le Midi Balabine et Ostromoff; il revient ces jours-ci. Votre lettre l'attendra rue des Postes où il demeure. Le P. Martinoff est allé passer quelques mois en Allemagne, pour une œuvre de zèle; je pense qu'il nous sera aussi bientôt rendu......

« Patience, tout prend peu à peu sa place en ce monde. Votre vocation devait, sans doute, fort étonner le grand nombre; on s'y habituera, et vous aurez toute l'abondance des bénédictions du Seigneur.

« A mon retour de notre noviciat d'Alsace, il y a quelques semaines, j'ai reçu la visite d'un de vos révérends Pères que j'ai été heureux de voir. Il me remit votre ancienne lettre; et nous avons causé bien cordialement comme de vrais amis. Soyez bien sûr que tous tant que nous sommes, nous serons toujours empressés de fraterniser avec vos Pères.

« L'établissement de Gien sera béni, je l'espère. Quand donc nous viendrez-vous aussi? Votre temps s'avance et la grâce se développe dans votre cœur. Les bruits, les jugements du monde s'éloigneront de plus en plus de vous. Religieux, consacré à la gloire de Dieu et au salut des âmes, vous suivrez avec courage la voie tracée devant vous par la main de Dieu; et quand vous aurez accompli votre tâche, vous irez vous reposer. Allons, un peu de temps et de travail encore, avec la prière. »

Paris, 31 octobre 1856.

« P. C.

« Mon bien cher et digne ami,

« Non, la princesse Wittgenstein ne vous a pas dit, à son passage par Monza, quels sentiments d'affection et de dévoûment vous conserve mon cœur. Ils ne s'effaceront jamais. Ils croîtraient, s'il était possible, à la pensée de votre persévérance.

« Encore quelques mois et tout sera donc con-

sommé, jugé pour vous. Vous aurez traversé les épreuves du noviciat et laissé parler le monde. Dieu aura fixé votre demeure dans la vie religieuse, il vous aura préparé aux travaux du zèle; tout le reste n'est rien. Pourquoi nous préoccuper des tristes choses de cette terre? La gloire de Dieu, le salut des âmes, voilà notre fin. Elle est assez belle et assez complète.

« Les PP. Gagarin et Martinoff sont bien sensibles à votre bon souvenir. Le P. Gagarin avait reçu votre lettre. Ils travaillent avec zèle, toujours en vue de la Russie.

« Je crois tout à fait qu'une maison de votre ordre vénérable à Paris serait utile : j'espère que vous en ferez partie : il vous faut quelques Pères français.....

« Le temps se passe, mais nous allons au ciel. Que le travail, le zèle, l'oraison, nous conduisent où sont arrivés tous les saints !

« Adieu donc, cher et religieux ami, vivons unis dans le cœur de notre commun Maître; priez pour nous. »

Paris, le 16 décembre 1856.

« Mon bien cher et fidèle ami,

« Vos lettres m'apportent toujours une nouvelle consolation : cette constance et cette volonté persé-

vérante sont le meilleur signe de la vocation et de la grâce du Saint-Esprit. Vous avancez avec courage; tout est bien. Les combats sans doute et les épreuves ne vous manqueront pas, mais pourquoi les redouter? Vous arriverez. Bientôt donc votre noviciat sera fini; vos vœux solennels seront prononcés; l'alliance sera consommée. Il vous faudra désirer encore un peu de temps le sacerdoce.

« Mais enfin, et sans trop attendre, je pense, vous monterez à l'autel. Alors sur cette terre, vous n'aurez à prétendre qu'aux travaux du zèle et aux œuvres apostoliques. Vous serez un instrument utile dans les mains de Dieu, si vous lui demeurez uni par l'oraison et la familiarité intime des exercices spirituels. Là est notre vie et notre force. Le religieux pense, agit, parle, respire par l'oraison : c'est aussi son refuge et son abri, et le repos dans toutes les fatigues. Je sais bien que votre âme possède et conservera toujours ce don précieux.

« Le P. de Ponlevoy, très-fatigué et presque épuisé, a dû s'absenter de Paris depuis six mois. Il paraît remis : nous espérons le revoir au mois de janvier. Il vous chérit tendrement, vous ne l'ignorez pas. Je réclame, toutefois, la première place : mon âme est liée à la vôtre depuis le jour où je vous connus, par l'affection la plus profonde et la plus dévouée.

« Adieu donc *in corde Jesu.* »

Paris, 21 janvier 1857.

« Mon bien cher et tendre ami,

« Oui, comme votre si bonne lettre du 5 et du 6 me le disait, nous avons des souvenirs qui nous lient éternellement l'un à l'autre dans le cœur de Notre-Seigneur. Quatorze années se sont écoulées depuis votre profession de foi : des épreuves de plus d'un genre ont assailli votre pauvre cœur ; et voilà enfin plus d'un an que vous êtes abrité dans le port de la vie religieuse et sous le saint habit des barnabites. Que Dieu soit à jamais béni ! Avec vous je lui rends grâces, et lui demande ardemment pour votre âme les grâces, les lumières et les consolations dont elle a besoin. *Adhuc longa restat via;* vous allez prononcer vos saints vœux, vœux sacrés et solennels, engagements chéris autant qu'inviolables; qu'ils soient, toute votre vie, votre force et votre appui. Nous aurons encore à combattre et à vaincre ; la peine et le travail ne nous manqueront pas ; mais notre Roi nous attend pour nous couronner.

« Je me suis mis en retraite, en solitude profonde après l'affreux attentat (1) : j'avais besoin de silence et de prière. Hélas ! qu'est-ce donc que

(1) L'assassinat de Mgr Sibour.

ce triste temps? et qu'il faut gémir et s'humilier la face contre terre devant le Seigneur! Il est, au moins, des cœurs qui dédommagent le cœur du Seigneur.

« Bientôt donc vous irez à Milan, si je ne me trompe, et dans peu vous serez prêtre; puis nous nous reverrons dans notre France. O mon cher et religieux ami, mon frère bien-aimé! je serai heureux de vous presser contre mon cœur et de vous redire mon éternel dévoûment. . . . .

« Recommandez-moi aux prières de vos frères. »

Paris, 26 janvier 1857.

« P. T.

« Mon bien cher et religieux ami, jusqu'au 27 février mon cœur sera plus que jamais près du vôtre. Vous allez donc, après votre épreuve terminée, vous consacrer pour jamais à Dieu par des engagements solennels. Ils sont pour vous, l'éternité commencée, la fin de ce monde si triste, et la séparation totale de ce qui attache à la terre. Élevez-vous avec courage et dans la foi pure jusqu'à cette région spirituelle et surnaturelle où Dieu habite. Ne cherchez pas la ferveur et les goûts sensibles. Ils ne sont pas la grâce et la vérité. La foi et le sacrifice dans la foi suffisent. Tout est bien : nous vivons pour Dieu seul. Comme je vous presse contre

mon cœur ! n'êtes-vous pas mon fils, quelque indigne que je sois ?

« Vous m'écrirez après vos vœux. Vous me direz quand vous croyez être ordonné prêtre, quand nous pouvons espérer de vous revoir.

« Les PP. de Ponlevoy, Gagarin, Martinoff, Lefèvre, prieront avec vous et pour vous. . . . . .

« Ici nous gémissons sous le pesant fardeau du malheur qui nous accable. Ce prêtre assassin est une menace pour cette Babylone. Puissions-nous fléchir la colère de Dieu !

« A Dieu, à Dieu seul toujours. Je vous aime et vous embrasse en frère et en père bien tendrement dévoué. »

Mon noviciat touchait à son terme. Je voudrais pouvoir raconter en détail ce que, pendant ces quatorze mois, j'ai vu de grand au point de vue de l'humilité et de la charité.

Mais il ne me conviendrait pas de tout dire. L'épreuve était terminée. Dans quelques jours je devais prononcer mes vœux solennels avec l'ami qui m'avait accompagné lors de mon arrivée à Monza. Je devais dire au monde un éternel adieu ; je devais m'étendre au pied de l'autel sous un drap mortuaire, pour ressusciter peu d'instants après à une vie nouvelle. Oh ! comment décrire ce que j'éprouvai sous ce suaire symbolique, pendant qu'on

chantait les litanies des saints? C'en était fait, je me séparais pour toujours de ceux que j'avais le plus aimés; je brisais, j'immolais mes souvenirs les plus chers. Tout était fini et j'étais heureux, heureux et calme, comme le lendemain de mon entrée au noviciat, lorsque de grand matin je traversai le corridor pour me rendre au chœur.

Oui, comment décrire ce que j'éprouvai, lorsque j'entendis ces paroles mystérieuses de l'Écriture dont l'application était si touchante : *Surge qui dormis, et exurge a mortuis, et illuminabit te Christus? Levez-vous, vous qui dormez parmi les morts, et Jésus-Christ sera votre lumière.*

Lorsqu'on leva le drap funèbre, lorsque je revis la lumière, ah! je sentis alors au fond de mon cœur que ce jour était le plus beau jour de ma vie. Et quand mes pères, mes jeunes frères, et mes amis venus de Milan, me pressèrent en pleurant dans leurs bras : « Oui, leur dis-je, oui, en vérité ce jour est le plus beau de ma vie! je suis enfin religieux dans l'ordre où Dieu me voulait. »

Ce même jour, et à la même heure, une touchante cérémonie avait lieu à Paris; madame Swetchine réunissait dans sa petite chapelle tous mes amis et dans le nombre plusieurs Russes convertis. Le P. Martinoff célébrait la sainte messe, le P. Gagarin adressait de saintes paroles à la pieuse assemblée, et tous appelaient sur moi les

bénédictions du Seigneur. Je reçus cette nouvelle en même temps que la lettre suivante du P. de Ravignan.

Paris, 3 avril 1857.

« P. C.

« Mon révérend et très-cher Père, et toujours mon bien tendre ami, je ne vous ai pas répondu plus tôt parce que j'espérais votre prompte arrivée à Paris. Madame de Gontaut me communique votre bonne lettre qui annonce un retard, et je m'empresse de vous féliciter de toutes ces grâces reçues et de la profession religieuse qui vous livre au Seigneur pour toujours. Que le monde pense ou dise ce que bon lui semble : nous sommes morts au monde, et nous vivons en Jésus-Christ seul. Quelle gloire et quel bonheur ! et ma joie est grande de vous savoir ainsi pénétré des inappréciables avantages de votre vocation. Après tout, vos nombreux compatriotes et vos nombreux amis se mettront à réfléchir ; et il faudra bien, à moins de perdre le sens, trouver une force et une vérité surnaturelle dans votre détermination étrange à leurs yeux; c'est la folie de la croix. *Nos stulti !*

« Maintenant je vous souhaite repos et liberté. J'ose former le vœu que toutes les exigences du dehors ne viennent pas fatiguer l'homme inté-

rieur; soyez à vous, à votre règle, et à vos exercices religieux, et j'espère aussi, à vos études ; et tâchez qu'on vous respecte et même qu'on vous oublie.

« Pardon, mon tendre Père, de ces audacieux avis ; je me les donne au milieu des assauts de l'extérieur et je supplie la divine Bonté de me garder avec la grâce un refuge au plus intime de l'âme.

« Nous vous attendrons avec désir, impatience, nous savons ce que vous êtes pour nous, vous savez ce que nous sommes pour vous.

« Il tarde au P. Gagarin de vous entretenir de vos communs projets.

« Adieu, adieu, je vous embrasse tendrement en frère, en ami et toujours un peu en père. »

La veille du jour de ma profession, un de mes jeunes compagnons, enviant saintement mon bonheur, me disait : « Mon cher frère, vous savez que, par la profession solennelle, on gagne de grandes indulgences. Demain vous aurez donc recouvré comme votre innocence baptismale. Ah ! si vous pouviez réellement mourir sous ce drap mortuaire ! Quelle consolation ce serait pour nous de vous savoir au ciel ! »

Peu d'heures après la cérémonie de ma profession, je serrai sur mon cœur ces jeunes frères avec

lesquels j'avais passé la plus belle année de mon existence, et je partis pour le scolasticat de Rome. La première lettre que j'y reçus du noviciat se terminait ainsi : « Je vous remercie, mon cher frère, des conseils que vous m'avez donnés durant le temps que nous avons passé ensemble, et je prierai bien Dieu pour vous. Mais que puis-je lui demander ? *Seigneur,* lui dirai-je, *faites-le beaucoup souffrir.* Comment ne souhaiterais-je pas, en effet, des croix à quelqu'un que j'aime autant que vous ? » J'ai su depuis que le jeune homme qui m'écrivit cette lettre, avait souvent prié à cette intention. Oui, mes meilleurs amis, ceux qui me chérissaient comme un père et un frère à la fois, me souhaitaient les uns la mort, les autres la douleur !... Que le monde hausse les épaules, qu'il crie au fanatisme ; vous, hommes pieux de toutes les conditions, vous, jeunes gens des séminaires et des noviciats, vous tous, enfin, que Dieu a touchés de sa grâce et qui savez que c'est l'âme qu'il faut aimer, vous comprendrez ces sublimes souhaits. Saint Paul s'élevait encore plus haut dans les hardiesses de son amour ; il désirait être anathème pour ses frères.

Oui, jeunes chrétiens, vous les comprendrez ces souhaits d'une héroïque charité. Oh ! croyez-moi, parmi vous aussi il y a beaucoup d'*appelés,* mais, hélas ! combien l'ignorent, il faut qu'on le leur

dise ; plusieurs le savent, mais ils veulent l'ignorer, il faut qu'on prie pour eux. Ah! ne sommes-nous pas tous nés pour la perfection? *Estote perfecti;* et la perfection ne s'acquiert-elle pas plus facilement par la vie parfaite, par la vie religieuse? La vie religieuse n'est-elle pas le moyen le plus sûr de l'atteindre? Sans doute, on y porte sa croix; on la porte tous les jours comme le prescrit Jésus-Christ, et cette croix est parfois pesante et sombre, mais souvent aussi elle est lumineuse et légère, et bien souvent les épines qui nous blessent le front se changent même ici-bas en couronnes de fleurs qui, au ciel, deviendront plus brillantes encore.

VIII

Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Personne ne quittera pour moi et pour l'Évangile sa maison, ou ses frères ou ses sœurs, ou son père ou sa mère, ou sa femme ou ses enfants, ou ses terres, que présentement, dans ce siècle même, il ne reçoive cent fois autant de maisons, de frères, de sœurs, de mères, d'enfants et de terres avec des persécutions, et dans le siècle à venir la vie éternelle. » (Marc., x, 29.)

Je trouvai en effet dans notre maison de Saint-Charles à Rome une nouvelle famille, une famille chérie; des pères vénérés et de jeunes frères qui m'accueillirent avec la bienveillante simplicité, avec la joie vraie et non étudiée, avec l'affection sincère et sans arrière-pensée que l'on ne trouve presque jamais que dans ces maisons religieuses, où tout est commun, où l'on vit dans ses frères, où l'intérêt de tous est celui de chacun. Et combien se trompent ceux qui pensent que ces nouveaux liens d'une parenté surnaturelle brisent ou affaiblissent ceux de la nature; au contraire, ils les resserrent et les renforcent en donnant à l'amour terrestre un but et un motif divins.

Pendant mon noviciat j'avais déjà été initié à la dévotion du saint Cœur de Jésus; mais à Rome, au milieu de mes compagnons d'étude, tous adorateurs pieux et zélés de ce Cœur divin, je compris encore mieux le prix de cette touchante et forte dévotion. Cœur de Jésus, Cœur souffrant et percé d'épines, Cœur immolé à Gethsémani, dans le prétoire et sur le Calvaire, Cœur jamais fermé, abîme de miséricorde et d'amour, j'ai appris à vous adorer!

Je lus avec un grand intérêt la Vie de la vénérable Marguerite Alacoque, à qui Notre-Seigneur révéla les immenses avantages de ce culte d'amour envers la source de l'amour, précisément à l'époque

où le jansénisme corrompait et détruisait, en quelque sorte, la notion même de l'amour. Lorsque l'hérésie menace, lorsque la foi languit, que les mœurs se corrompent et que les peuples s'endorment au bord de l'abîme, Dieu, qui dispose toutes choses avec poids, nombre et mesure; Dieu, pour les réveiller, puise dans les trésors de sa grâce; et tantôt il suscite, dans quelque village obscur, un saint caché, dont la puissante prière arrête son bras prêt à frapper; tantôt il fait paraître à la face du monde entier une lumière éclatante : un Moïse, un Grégoire VII, un Bernard; ou bien encore il inspire, par un fait miraculeux, passager ou permanent, la pensée d'un pèlerinage ou de quelque autre dévotion, nouvelle peut-être dans sa forme, mais toujours ancienne dans son essence, un culte touchant et salutaire. Telle a été l'origine de la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus. Né au sein de mille contradictions dans un pauvre couvent du bourg de Paray-le-Monial, ce culte, comme le grain de sénevé de l'Évangile, a produit un de ces arbres magnifiques, dont les branches offrent aujourd'hui, à tous ceux qui veulent se reposer sous son ombre, un refuge à l'abri des orages.

Allez, allez donc au Cœur de Jésus, vous tous que l'erreur, l'ignorance ou les passions fatiguent; allez et il vous soulagera.

IX

Depuis quelques années il s'agissait de rétablir notre ordre en France, où, pendant près de deux siècles, il avait rompu le pain de la parole divine et élevé une partie de la jeunesse à la religion et aux lettres. Appelés d'abord par Henri IV dans le Béarn que ravageait le calvinisme, nos Pères avaient reconquis cette province à la foi orthodoxe. Saint François de Sales, qui aimait à se nommer barnabite, avait procuré leur établissement à Montargis, d'où ils s'étaient répandus dans une grande partie du royaume. La révolution les chassa; mais un illustre prélat, dont l'amour pour le bien n'est égalé que par son admirable activité, Mgr l'évêque d'Orléans, voulant renouveler l'œuvre du saint évêque de Genève, nous a rappelés, il y a deux ans, dans son diocèse.

Il nous fallait encore un noviciat, et le désir de nos supérieurs était de l'ouvrir à Paris. Peu de jours après mon arrivée à Rome, j'eus l'insigne honneur d'être présenté à Sa Sainteté et de lui demander sa bénédiction pour cette entreprise. Dans mes voyages précédents, j'avais été plus d'une fois

admis auprès de Grégoire XVI et de Pie IX, et mon cœur catholique avait toujours tressailli aux pied du vicaire de Jésus-Christ. Mais cette fois, ce n'était plus un simple fidèle agenouillé devant le pape, c'était un religieux fier de se prosterner devant son prince spirituel, et heureux de contempler son père. C'était un fils dont les lèvres couvraient de baisers la main qui le bénissait, dont le regard cherchait le regard serein qui s'abaissait sur lui avec tendresse, et dont le cœur rempli de vénération se fondait sous la pression de l'amour. Pie IX, dont la postérité parlera avec bien plus d'éloges encore que n'en parlent ses contemporains, et dont les œuvres se développeront pendant tous les siècles; Pie IX, dont le nom est immortel, Pie IX, enfin, interprète de la vérité sur la terre, daigna me dire des choses que jamais je ne pourrai oublier. Il me parla de la Russie avec cette foi, cette espérance, cette conviction, qui s'appuient sur la parole de Jésus-Christ, et avec cette charité ardente dont ses entrailles s'émeuvent à la pensée de ses enfants égarés, pauvres orphelins volontaires. Tandis qu'il parlait mon cœur était brûlant en moi. Le pape me communiquait sa chaleur et augmentait mes désirs. Il approuva nos fondations de France, il les bénit, et nous encouragea.

Le samedi saint 1857, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, mère et chef de toutes les églises,

je fus élevé à l'ordre sacré du sous-diaconat, au milieu de deux ou trois cents jeunes gens admis aux divers ordres. Oh ! qu'il me fut salutaire de me prosterner, pauvre religieux, au pied de cet autel devant lequel j'avais passé si souvent avec le dédaigneux sourire de l'impiété ou le sot orgueil de l'ignorance !

Il y avait en ce moment à Rome un très-grand nombre de mes compatriotes, et parmi eux beaucoup sans doute me désapprouvaient; mais quelques-uns, je l'espère, je le crois fermement, reconnurent la sincérité de mes intentions et en furent touchés.

Oh ! sans doute, les cœurs nobles, les âmes élevées, et il y en a beaucoup en Russie, les âmes élevées éprouvent, même involontairement, de la sympathie pour la folie de la croix. L'âme est naturellement chrétienne, dit Tertullien ; or le christianisme a la croix pour fondement. Oh ! ils reviendront, ils reviendront ces frères chéris, en qui le sentiment est encore, grâce à Dieu, un puissant mobile. L'erreur a désormais fait son temps parmi eux, et ils se trouvent de plus en plus en contact avec cette vérité qu'ils sont si dignes de connaître, de défendre et de propager; oui, ils reviendront, ils doivent revenir. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont conservé parmi les trésors de leur foi le culte de Marie ; ce n'est pas pour rien qu'ils l'invoquent,

qu'ils croient à sa conception immaculée, sans le savoir peut-être (1), et qu'ils en célèbrent la fête. Non, ce n'est pas pour rien que Marie qui, seule, a vaincu toutes les hérésies, — *Tu sola in universo mundo cunctas hœreses interemisti*,— inspira à Pie IX la grande pensée de proclamer ce dogme précisément à une des époques les plus solennelles pour la Russie. Voyez, à peine a-t-elle montré à l'Europe étonnée ce que peut l'amour de la patrie, qu'elle se relève d'un échec passager, et forte d'expérience, se développe d'une manière admirable sous la main civilisatrice de son jeune monarque. Oui, Marie sera le lien qui unira les deux Églises et qui fera de tous ceux qui l'aiment un peuple de frères sous la paternité du vicaire de Jésus-Christ.

Six mois après mon élévation au sous-diaconat, je me trouvai de nouveau en Lombardie, et je reçus de mes supérieurs l'ordre de me préparer au sacerdoce. Je fis ma retraite à Monza: il me serait impossible de décrire ce que j'éprouvai, en frappant de nouveau à la porte du noviciat, en traversant de nouveau les longs corridors. Avec quelle impatience je frappai, avec quelle vitesse je marchai, et pourtant j'aurais voulu m'arrêter à chaque pas et

(1) Voyez les lettres du R. P. Gagarin sur le dogme de l'Immaculée Conception adressées à une dame russe. (3e lettre, chez Casterman, Paris.)

contempler chaque tableau, chaque image; et quand j'embrassai mes anciens compagnons, quand notre joie éclata en sourires, en larmes et en exclamations d'amour; quand je me sentis serré dans les bras du maître des novices, oh! qui pourrait peindre l'allégresse de mon cœur, ses sentiments si rapides et si calmes à la fois?

Que l'humilité de ce religieux me le pardonne, je ne puis m'empêcher de dire que c'est à lui, après Dieu, que je dois d'avoir persévéré dans ma vocation et d'avoir surmonté les difficultés de ma nouvelle existence. Mais je ne l'ai su que plus tard; car c'est peu à peu que je suis parvenu à comprendre ce que vaut pour l'âme l'obéissance aveugle et passive. Son influence est surnaturelle. Pour suivre Jésus-Christ il faut se renoncer et porter sa croix tous les jours, il faut obéir, il faut souffrir.... Mais un jour viendra où l'on bénira les humiliations et les douleurs.

Avec quel tact mon maître des novices m'avait conduit! Comme il avait su tempérer la fermeté par la douceur, unir la force à la tendresse! Entre nous s'était établie une union qui avait pour lien, d'une part, l'amour du guide; de l'autre, l'amour et la confiance de celui qui se laissait guider. Et qu'on ne me taxe pas d'exagération dans les éloges que je fais de bien des personnes avec lesquelles je me suis trouvé en rapport. Il existe ici-bas plus de

belles âmes qu'on ne pense ; mais dans la bruyante agitation de la foule, il n'est pas facile de les reconnaître, c'est dans la solitude qu'elles se révèlent ; c'est loin du monde qu'on les trouve.

Je passai donc de nouveau quelques semaines bien douces dans mon cher noviciat. Oh ! comment dire ce que j'éprouvais en me retrouvant dans la tribune de notre église où j'avais tant prié ! dans cette cellule où j'avais tant pleuré !..... Non, je n'ai pas de paroles pour peindre ma reconnaissance. Je me sentais loin du siècle, de ses passions, de ses misères, de ses petitesses et de ses déceptions douloureuses. J'étais désormais sur des pics inabordables au monde ; un mur spirituel qu'il ne peut franchir m'en séparait ; je me sentais dans la plénitude de mon indépendance, dans la vraie liberté. Oh ! cette pauvre cellule ! j'y retrouvai tous les objets que j'y avais laissés, la même table, le même prie-dieu, le même crucifix. Entre ces murs chéris, entre ces objets et moi, existait un lien mystérieux qui me les faisait aimer ; je me sentais plus à l'aise ; je respirais plus librement ; j'étais chez moi.

Cependant un triste souvenir se présentait aussi à ma pensée : le souvenir de ma faiblesse, le souvenir de mes fautes sans nombre. Oh ! dans ce cœur que de hauts et de bas ! que d'élans parfois, et après, que d'infidélités, que de résistances à la grâce, que de réticences avec Dieu, que de lâche-

tés honteuses!... C'étaient de tristes souvenirs, mais la pensée de la miséricorde divine ranimait ma confiance, et répandait de nouveau le calme dans mon âme. O confiance du pécheur, sentiment incompréhensible pour qui n'est pas chrétien, sentiment surnaturel que Dieu seul pouvait concevoir et inspirer à l'âme! saint et adorable mystère! l'abîme de la misère est comblé par l'abîme de la miséricorde. Le péché, quand il n'a pas tué l'âme, quand ses effets restent dans les limites du fini et qu'il ne mérite pas une peine éternelle, le péché véniel, en un mot, quoiqu'il soit un mal, ne prive pas l'homme de l'amour du bien, il ne ravit pas à l'âme chrétienne sa beauté essentielle, qui est inséparable de l'état de grâce. Et lorsque, hélas! le péché est mortel, lorsqu'il implique la préférence des biens périssables au bien absolu; lorsqu'il fait perdre le bonheur souverain et éternel, et qu'il atteint en quelque sorte les proportions de l'infini; oh! alors même la grâce inspire encore l'espérance, car le repentir, car l'expiation, par les mérites de Jésus-Christ, ressuscite l'âme humaine et lui rend la vie. — Oui, « la mort est la solde du péché, mais la vie éternelle est une grâce de Dieu en Jésus-Christ. » (Rom., c. XXIII.) — « La mort est absorbée par la victoire. Rendons grâce à Dieu qui nous donne la victoire par Jésus-Christ. » (I Cor., XV.)

O profondeur de la miséricorde! ô puissance de l'amour!

X

J'allais donc être élevé à la plus haute dignité à laquelle l'homme puisse atteindre, le sacerdoce! Le sacerdoce, et combien de personnes l'ignorent, est ce qu'il y a de plus grand dans le monde. Le prêtre placé entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'homme, a reçu de Jésus-Christ des pouvoirs dont aucune autre créature n'avait jamais été investie. Oint du Seigneur, magistrat des âmes et juge des consciences, le prêtre est l'instrument vivant de la grâce qui se répand par les sacrements, et il occupe une place autant au-dessus de toute autre place que l'âme est au-dessus du corps, que le ciel est au-dessus de la terre. A qui, en effet, Jésus-Christ a-t-il dit, si ce n'est au prêtre : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez? » (Jean, xx, 23.) A qui a-t-il dit : « Allez et instruisez tous les peuples? » (Matth., xxviii, 19.) A qui a-t-il donné le pouvoir de le faire descendre lui-même sur nos autels? A la voix de quelle créature la Divi-

nité se fait-elle victime, et entre quelles mains consent-elle à rester captive?

Il suffit, quand on a la foi, de réfléchir un instant avec calme à cette puissance du prêtre pour en connaître la grandeur. Il pense, il veut, et sa volonté exprimée efface les péchés. Il prononce une parole, et cette parole change du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ.

L'homme est créé à l'image de Dieu; en lui l'être engendre aussi sa pensée, son verbe, et de leur relation intime et instantanée procède aussi la volonté, l'amour; mais tandis que dans l'homme cette volonté, quelque puissante qu'elle soit sur le cœur de Dieu, n'est pourtant qu'un désir, qu'une prière, qu'une volonté à genoux, et c'est ce qui la rend si puissante, dans le prêtre exerçant son ministère, la volonté a un pouvoir divin, elle est celle de Jésus-Christ lui-même.

On le voit, le sacerdoce est la plus haute de toutes les dignités, la plus élevée de toutes les magistratures, et le dernier curé de village, je ne crains pas de le dire, est plus grand, cent fois, que tous les rois de la terre ensemble. Que sont, en effet, toutes les grandeurs du monde? que sont les trésors et les pierres précieuses? que sont les couronnes et les sceptres? que sont les droits et les pouvoirs? la dignité des anges elle-même, qu'est-elle à côté du pouvoir du prêtre, de la dignité sa-

cerdotale? Admirez cette magnifique hiérarchie, ce lien mystérieux, mais visible, qui unit le ciel et la terre dans un baiser de paix et d'amour. Admirez ce tableau, que l'Église orthodoxe seule présente : en bas sont les prêtres, et leur nombre est immense; plus haut, les évêques en nombre moindre, et tout au haut de la mystique pyramide, le pape seul, le pape chef de l'Église, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, infaillible dans ses décrets, mais dont le pouvoir sur le corps réel de Jésus-Christ n'est pas et ne peut pas être plus grand que celui du simple prêtre, car, je le répète, il n'y a rien de plus grand au monde.

Et lorsqu'à cette dignité surhumaine sont encore unis les vœux de religion; lorsqu'en faisant de Dieu une victime et un captif, on se fait victime et captif soi-même; lorsqu'en offrant la victime, on offre sa propre immolation, oh ! alors on s'identifie tellement avec Jésus-Christ, et il s'établit entre l'homme et Dieu une union si complète, qu'on peut, avec raison, dire comme saint Paul : « Je vis ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Hommes du monde, qui passez devant le prêtre du Seigneur avec le sourire de la suffisance, avec le sarcasme et le mépris, avez-vous jamais pensé sérieusement à sa dignité; vous êtes-vous jamais demandé : Qu'est-ce qu'un prêtre? Non, sans doute,

et pourtant vous le condamnez. C'est juste, la conduite du prêtre est le blâme continuel de la vôtre; et on n'aime pas à être blâmé; le prêtre est votre juge, et on n'aime pas à être jugé; le prêtre est chaste, et vous, vous riez de la chasteté; vous n'y croyez même pas; le prêtre, en général, est humble et pauvre, et pour vous la pauvreté est une folie, l'humilité un opprobre; le prêtre est charitable, il aime et pardonne, et vous, vous voulez vous venger; pour vous, le pardon est un déshonneur. — Ah! vous ne pouvez juger ni le prêtre ni le religieux, ils doivent vous paraître petits, vous les voyez de si loin.

Et pourtant, si, laissant de côté le mal et de puérils préjugés, restes vermoulus d'un siècle écroulé; si, adoptant la bonne foi pour règle de conduite, vous vous rapprochiez de nous, et nous tendiez la main, vous trouveriez sans doute dans nos rangs le médiateur et le réconciliateur que vos consciences attendent, le consolateur que votre cœur appelle, le coopérateur de Dieu dont votre âme a besoin pour son salut; vous trouveriez, en un mot, des frères prêts à se sacrifier, et qui, lorsqu'il s'agit de vous, regardent leur propre existence comme un brin de paille que le vent emporte. Vous le voyez, nous vous ouvrons les bras, nous vous appelons à grands cris, nous courons à vous, car c'est vous, pauvres brebis égarées, qui avez besoin de nous...

Grâce à Dieu, dans les pays catholiques, les mondains seuls, c'est-à-dire les hommes qui n'ont pas l'esprit de Jésus-Christ, à quelque classe qu'ils appartiennent, nourrissent encore contre le clergé ces préventions que leur inspirent la chair et le sang, l'ignorance, l'égoïsme, l'orgueil ou la luxure. Quant à ceux qui veulent vivre chrétiennement, moralement, en général ils vénèrent le clergé et se trouvent honorés de l'approcher.

On sait de nouveau que son influence est salutaire, et qu'elle ne s'appuie pas sur l'ignorance des masses; plus les lumières se répandent dans une nation, plus la civilisation de l'Évangile s'y développe, plus aussi le prêtre y est respecté, aimé et obéi. La science, la vraie science, a enfin donné le baiser de paix à la foi, et toutes deux travaillent de concert à moraliser les hommes, à les rendre sages et heureux. Toutes deux doivent donc faire respecter le clergé, cet instituteur des peuples, instituteur de droit divin : *Docete omnes gentes*. Sans doute, la foi est d'un ordre supérieur, surnaturel, mais c'est avec amour qu'elle tend la main à celle qu'elle regarde comme sa fille, et qui enseigne aussi la vérité. — Non, non, les siècles pieux ne sont point des siècles de désordre et de barbarie. Le désordre, c'est quand le gouvernement s'immisce dans les affaires spirituelles, quand il empiète sur les droits du pape et se met en révolte

contre Rome; la barbarie, c'est quand on abat les croix, qu'on démolit les églises, qu'on torture les consciences et qu'on persécute les prêtres.

Oui, c'est alors que règne vraiment la barbarie dans un peuple, quelque civilisé et poli qu'il paraisse. Heureusement ces tristes époques sont passagères; ce sont les maladies des nations, et le clergé catholique, nous pouvons l'espérer, malgré la haine des individus, malgré les excès des masses ignorantes ou coupables, le clergé, dans les pays catholiques, sera de jour en jour plus vénéré et chéri.

Quant aux peuples qui vivent en dehors de la vérité, dans quel état est leur clergé? Je ne parle pas des protestants, ils n'ont pas de prêtres; car ils n'ont pas le sacrement de l'ordre. — Leurs ministres ne peuvent ni consacrer ni absoudre. Jamais un protestant n'a reçu l'absolution. C'est des Grecs séparés que je parle. Hélas! eux aussi ne sont-ils pas privés de cet insigne bienfait? Ils l'ignorent, mais cette seule pensée ne suffirait-elle pas pour décider tout Russe raisonnable à devenir catholique? Ils ignorent que leurs prêtres ne peuvent avoir de juridiction. De qui la tiendraient-ils? J'en appelle à la bonne foi de tous mes compatriotes, et je leur parle avec cet amour, avec cette ardente charité que je sens pour eux dans mon cœur. Certes, je ne voudrais blesser personne,

Seigneur ! vous le savez ; mais comment leur parler d'eux sans les blesser, comment leur parler de la vérité sans les offenser? Et pourtant cette vérité, il faut bien que je la dise. — Mon Dieu, vous voyez ma conscience ; vous voyez mon cœur et vous savez que c'est à vous que j'obéis.... Oui, ce clergé, dans quel état est-il? surtout celui des campagnes ; comment un prêtre est-il reçu par le seigneur du village et même par ses domestiques? comment est-il considéré par le paysan? comment le clergé du second ordre est-il traité par les évêques? Où est la dignité du sacerdoce? Quel est le rôle du prêtre? Dépendant, asservi, timide, le prêtre, fonctionnaire de l'État, se trouve réellement au dernier degré de la hiérarchie civile. S'il a du cœur, s'il comprend sa position, s'il se compare au prêtre catholique, combien il doit rougir et souffrir !

Hélas! le clergé russe ne peut pas avoir cette dignité qui est le premier apanage des ministres du Seigneur, parce qu'il n'a pas d'indépendance ; et celle-ci lui manque parce qu'il est en dehors de la seule société qui aurait pu la lui garantir. Comment serait-il indépendant ? il n'a pas de chef spirituel. Il y a anomalie dans son existence, c'est un corps sans tête, ou plutôt un corps spirituel avec un chef temporel, au moins de fait ; le fait a absorbé le droit. Ce spectacle est profondément dou-

loureux ; mais cela devait arriver. Toute Église non orthodoxe tombe nécessairement sous le pouvoir du chef de l'Etat.

Et ici la négation est inutile. — L'histoire est là. En effet, la Russie, suivant les errements et les erreurs de Constantinople, sa métropole, se sépara peu à peu de Rome. Ce premier fait en amena naturellement un second. Rien n'est plus logique. C'est l'histoire de toutes les révolutions religieuses et politiques. L'autorité légitime une fois méconnue, et la séparation avec Rome consommée, pourquoi la Russie aurait-elle obéi au patriarche de Constantinople qui lui avait donné l'exemple de l'insubordination ? Aussi, au xv[e] siècle, se divise-t-elle de l'Eglise grecque ; on nomme un patriarche de Moscou, et s'il n'y a pas schisme complet dans la communion, il y a schisme dans la juridiction. Néanmoins, l'Eglise russe conserva pendant quelque temps encore dans le patriarcat comme une image, comme une ombre, comme un souvenir de l'institution fondamentale et divine de la papauté. Mais le patriarche, on le sait, gênait Pierre le Grand. Ne relevant pas de Rome, ce pauvre prêtre, sans appui, sans force morale, est facilement renversé, et Pierre le remplace par son fameux synode, espèce de consistoire qui gouverne encore l'Eglise, et qui lui-même est gouverné.

Voilà la vérité, voilà le mal, et si la nation russe

n'en gémit pas autant qu'elle le devrait, c'est parce qu'elle l'ignore et que l'habitude lui cache les dangers de sa position.

Quant au clergé, il souffre sans doute; il sait qu'il n'est pas à sa place et aspire instinctivement à un état meilleur. Mais élevé dans l'erreur, le plus grand nombre des prêtres ignorent d'où leur doit venir le salut. Ils lèvent des yeux suppliants vers le ciel et vers notre jeune monarque, ils attendent, ils espèrent. Oh! oui, qu'ils attendent et surtout qu'ils prient..... Mes frères, prions ensemble, Dieu nous exaucera, il éclairera, il touchera les cœurs.

XI

Non-seulement le clergé russe manque de dignité, je ne parle pas ici de quelques honorables exceptions, il manque aussi de zèle et de dévoûment. La charité est fille de la vérité; le zèle de l'erreur, c'est le fanatisme. Le clergé russe n'est pas fanatique, il est indifférent, il est assis dans les ténèbres à l'ombre de la mort. — Où sont ses œuvres, ses sacrifices, son apostolat? qu'est devenue cette Église grecque si brillante et si sainte?

où sont ses Athanase, ses Basile, ses Grégoire et ses Chrysostome? Pauvre esclave, depuis qu'elle est séparée de Rome, elle ne produit plus rien, rien..., c'est la mort. Et pourtant que de saints sortiraient des rangs de ce clergé; que d'orateurs, de missionnaires et de martyrs, s'il pouvait renaître dans l'unité de la vérité!

Oh! tout cela est triste et ces pensées me font saigner le cœur; mais elles augmentent ma foi en me montrant que du catholicisme seul peut naître un véritable clergé. Oui, c'est bien triste, mais l'Apôtre nous enseigne que « l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance; or cette espérance n'est point trompée... »

Je sais que les Grecs séparés, dans leur indifférence pour le salut du prochain, indifférence à laquelle ils n'ont jamais réfléchi, que peut-être même ils ignorent, nous accusent de trop de zèle pour les âmes; et par un renversement complet de toute raison, taxent ce zèle de fanatisme ou au moins d'exagération coupable. C'est un manque de charité, disent-ils, une persécution odieuse; on ne laisse ni vivre ni mourir le monde en paix, et les catholiques, après tout, ne sont, pauvres dupes, que les instruments aveugles de l'ambition des papes. Pour nous, ajoutent-ils, et que de fois j'ai entendu des prêtres, hélas! tenir

ce langage; pour nous, nous ne cherchons pas à faire des prosélytes, nous laissons chacun suivre sa croyance; nous ne voulons troubler la conscience de personne et nous ne sommes pas ambitieux.

Ah! savent-ils dans leur insouciance coupable et qu'ils décorent du nom de charité, savent-ils que le manque de zèle est un péché, un péché d'omission pour tout homme qui se croit dans la vérité; mais que, pour le prêtre à qui des âmes sont confiées, n'avoir pas le zèle des âmes, c'est pécher contre la justice, car c'est pécher contre son devoir? Ont-ils oublié que Dieu vomit les tièdes de sa bouche? ont-ils oublié le figuier stérile que Jésus-Christ a maudit? ont-ils oublié la parabole des talents? Non, nous ne voulons pas que le Seigneur nous dise un jour: « Serviteur méchant et paresseux, qu'on lui ôte le talent qu'il a et qu'on le donne à celui qui a dix talents..., et qu'on jette ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Ainsi la malédiction de Jésus-Christ, la malédiction et l'enfer quand on ne produit rien! Et que devons-nous produire, si ce n'est des œuvres de charité? Et quelle œuvre de charité est comparable à celles qui ont l'âme pour objet! Certes, si nous croyons à l'existence de l'âme, à sa supériorité sur le corps, à son immortalité, notre

premier devoir n'est-il pas de nous occuper des âmes et de les sauver? Bâtissez des hôpitaux, élevez des maisons de refuge pour les pauvres et les orphelins : si vous ne pensez pas avant tout aux âmes que Dieu vous a mises entre les mains, si vous leur cachez la vérité, si vous la retenez « captive dans l'injustice » (Rom., I, 18), ah! pensez à la parabole des talents et tremblez....

Nous ne devons pas, dites-vous, faire du prosélytisme, nous ne devons pas chercher à propager la vérité. Mais Jésus-Christ ne nous a-t-il pas ordonné d'enseigner? Et si les apôtres avaient raisonné de cette manière, où en serait le monde aujourd'hui? Il faut, selon vous, laisser chacun dans la religion où il est né, et c'est manquer de charité que de troubler les consciences? Langage facile en vérité ; système commode pour ceux qui veulent assister les bras croisés à la perte des âmes ; système conséquent même, lorsqu'on en vient, par l'aveuglement que produisent l'erreur et l'habitude, jusqu'à ne pas comprendre que la vérité est une, et qu'en dehors de la vérité, le salut est impossible. Je ne parle pas ici de ceux qui sont dans la bonne foi de l'erreur invincible. Dieu les jugera dans sa miséricorde.

Grâce au ciel, nous ne pensons pas comme les Grecs. Pour nous le zèle des âmes est une vertu, un devoir. Un prêtre catholique sans dévoûment,

un prêtre qui n'aurait pas de zèle... Ah ! je n'ose pas achever ma pensée... s'il y en a, prions pour eux.

Ce dévoûment de toute la vie, de chaque instant de la vie est pénible, ce renoncement à soi-même, ce sacrifice continuel, cette mort constante, sont très-pénibles sans doute; mais aussi c'est en nous la mort de l'égoïsme, c'est la victoire sur nous-mêmes, la victoire de la grâce, la victoire du bien, la victoire de Dieu, c'est l'apogée, c'est le triomphe de l'amour, c'est l'état le plus sublime de l'homme sur la terre. N'être jamais à soi et faire toujours le contraire de ce que désire la nature, courir après la brebis qui vous entraîne au désert, courir le jour et se lever la nuit; passer de longues heures dans un confessionnal ou dans des salles d'étude; passer des journées entières dans la méditation en pensant aux âmes ; pour elles braver de dangereuses épidémies; mourir de chaud dans les plaines d'Afrique; mourir de froid sur les pics du Saint-Bernard; mourir dans les tortures à la Chine ou au Japon. Et puis les mécomptes, les découragements, les sécheresses, les aridités et les douleurs de l'âme... oh! c'est un supplice; c'est la vie du prêtre catholique, c'est son idéal, son rêve chéri.

Et pour cela que faut-il? Il faut aimer, il faut aimer, car Dieu nous a donné un cœur; et on ne peut aimer sans se dévouer, et on ne peut se dévouer sans souffrir.

Qu'ont fait tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament? qu'ont fait tous les martyrs? qu'a fait la Reine des martyrs, qu'a fait Jésus-Christ sur le Calvaire?... Ils ont aimé. Ah! les entendez-vous, ces cris d'amour qui s'élèvent vers le ciel de tous les coins de la terre, ces cris d'amour, de dévoûment et de souffrance? Jésus sur la croix, Jésus immolé les recueille et les offre avec ses propres douleurs... O amour et dévoûment, ô mystère de la rédemption!

XII

Pour le prêtre catholique, une âme rachetée au prix d'un sacrifice infini, est d'une valeur infinie; il sait qu'elle est née pour la vérité, que cette vérité n'est pas une doctrine spéculative, mais le bien, l'Être, Dieu lui-même; et, au saint sacrifice de la messe, il s'unit à cette vérité pour la prier de se donner à l'âme qui en a besoin. Dans son amour, dans sa brûlante charité, il ne peut goûter de repos tant qu'il n'a pas converti cette âme que Dieu, par une voix intérieure, par une conviction intime, lui a désignée comme le but de son activité et de ses efforts, comme le but de sa vie, comme la condi-

tion de son éternelle félicité peut-être. Oh! cette âme, avec quels désirs il la contemple et la poursuit; elle est toujours présente à son esprit; elle est la fin de toutes ses prières. Comme l'épouse du *Cantique,* il la cherche partout; il y pense le jour, il y pense la nuit; c'est sa première et sa dernière pensée; elle l'occupe même dans ses rêves, et quand il se réveille il demande encore son salut. « Seigneur, dit-il, en pressant le crucifix sur ses lèvres, Vierge sainte, Cœur de Jésus, Cœur de Marie, il me faut cette âme, donnez-la-moi!... » Et quand il l'a obtenue, quand le prêtre catholique a rapporté la brebis au bercail, quand il a donné la sainte communion à celui qui était naguère dans le mal ou dans l'erreur, ah! ne me demandez pas ce qu'il éprouve!

Et lorsque, au moment où vous descendez de la chaire sacrée, un jeune homme, frissonnant sous l'action de la grâce, vient vous dire avec crainte : « Mon père, je suis un grand pécheur, » et lorsqu'après lui avoir répondu : « Mon fils, moi aussi je suis un grand pécheur; mais la grâce est plus puissante que le mal; » lorsqu'après l'avoir engagé avec douceur à s'agenouiller, vous avez la joie de l'absoudre et de le presser dans vos bras, ne demandez pas ce qu'on éprouve.

Lorsque vous avez fait une ample moisson dans un hôpital; quand une mère à qui vous rendez son

fils vous dit : « Mon père, vous êtes mon bienfaiteur, et je voudrais m'agenouiller devant vous; » lorsqu'une fille, qui a longtemps prié pour son père, vous bénit en se jetant dans ses bras; lorsque vous rendez à un vieux père sa fille égarée par le mal et l'erreur, ah! je vous le répète, ne me demandez pas ce qu'on éprouve. On se sent léger; on ne touche plus la terre; l'allégresse est dans l'âme, l'âme a des ailes; une seule minute de cette joie rachète des années de douleur et d'attente; une seule minute vaut plus que cent années de bonheur.

Oui, il faut du zèle; il faut du dévoûment, et ce dévoûment, cette charité, elle devient une passion dans le cœur du prêtre. Heureux, mille fois heureux, l'homme dont le devoir est une passion délicieuse!

Vous le voyez, l'apostolat, le dévoûment dans l'apostolat, voilà notre existence. Malheur à nous, si nous n'évangélisons pas; malheur à nous, si nous refusons l'œuvre de Dieu, ou si nous ne la faisons qu'à regret!

XIII

Seul dans ma cellule, me préparant à recevoir le sacerdoce, oh! comme toutes ces pensées se présentaient à mon esprit! Quelle responsabilité j'allais assumer! Comment acquérir ces vertus? Ah! si on ne se laissait pas guider par l'obéissance, qui oserait monter à l'autel? Et pourtant il y a dans cette pensée de la vie sacerdotale, de l'apostolat, de la sainte messe; il y a dans cette pensée mystérieuse et touchante un charme, quelque chose d'entraînant, qui vous rend moins terrible le pas que l'on doit franchir...

O vous, qui vous sentez appelés, qui que vous soyez, ne reculez pas! Et si on vous dit qu'il est trop tard pour vous donner à Dieu, ne le croyez pas. On n'est jamais trop vieux pour le noviciat ou le séminaire. Et si même on n'avait célébré qu'une seule messe en toute sa vie! une messe et puis mourir.... n'est-ce pas assez de bonheur?

J'allais donc être consacré prêtre du Seigneur! Quel respect je pressentais pour moi-même dans mon âme! — Il se réalisait donc enfin ce rêve qui s'était si souvent présenté à mon cœur; il se réali-

sait, et je pensais avec étonnement et admiration à mon séjour à Boulogne, lorsque, n'étant pas encore catholique, — quatorze ans avant cette époque, — je me voyais, moi-même, célébrant la sainte messe à un autel catholique. Était-ce un jeu de mon imagination? Était-ce un pressentiment de mon cœur? Dieu le sait.

Oui, ce rêve sublime se réalisait, et le 18 septembre 1857, à Milan, je fus ordonné prêtre par Mgr Ramazotti, évêque de Pavie, aujourd'hui patriarche de Venise.

Une heure après la cérémonie, j'eus la douleur d'apprendre que madame Swetchine venait de terminer à Paris sa brillante et humble carrière.

Je n'ai pas essayé de décrire ce que j'éprouvai au moment de mon abjuration, il me serait aussi impossible de dépeindre les sentiments qui occupaient mon cœur, lorsque le lendemain de mon ordination, je célébrai la sainte messe pour la première fois. C'était dans notre collége de Milan, à ce même autel où s'était décidée ma vocation : le P. Piantoni m'assistait, et le jeune novice à côté duquel j'avais, en ce jour mémorable, reçu la sainte communion, me servait la messe. C'était la messe des douleurs de la très-sainte Vierge! Que de souvenirs! J'eus le bonheur de nourrir du pain des anges des amis vénérés et chéris!

Et maintenant je m'adresse à vous, mes jeunes

frères ; à vous tous, hommes au cœur noble qui un jour monterez à l'autel. Rappelez-vous ce que notre divin Maître voulut avoir lorsqu'il institua le saint sacrifice, lorsqu'il célébra la première messe : une grande chambre haute, meublée et préparée... Donnez-lui donc, vous aussi, une belle demeure ; que cette chambre, la chambre de votre cœur, soit grande et élevée, qu'elle soit meublée et ornée de chasteté, d'humilité et de pauvreté. Oui, que votre cœur soit grand et généreux, qu'il soit préparé à toutes les expiations, à tous les sacrifices, à toutes les douleurs et à toutes les joies.

Le P. de Ravignan, c'est la dernière fois que je prononce ce nom chéri dans cet ouvrage, mais jamais je ne cesserai de le prononcer dans mon cœur, m'écrivit la lettre suivante :

Saint-Acheul, 8 septembre 1857.

« P. C.

« Mon révérend et bien-aimé Père, soyez tranquille sur mon compte, je vais réellement très-bien ; mes forces et ma voix sont revenues ; et me voici à peu près rendu à mon état ordinaire. Je garderai ce que j'avais déjà de l'asthme et un fond de catarrhe, mais on vit longtemps encore avec ces deux hôtes. Prions et réjouissons-nous.

« Oui, réjouissons-nous, mon bien cher et ex-

cellent ami, réjouissons-nous. Vous allez recevoir le sacerdoce, et il vous aura été donné pour l'éternité! Montez, montez avec confiance, tous les jours, au saint autel : nul n'en est digne. Nos profondes misères nous repousseraient, mais *l'abîme appelle l'abîme*. Jetons-nous dans cet océan de la miséricorde infinie de Notre-Seigneur. Il absorbe tout et renouvelle l'âme du prêtre qui, en s'humiliant, se confie pleinement à la bonté divine. Courage et joie, mon bon Père; avancez. Bien entendu, je dirai la messe pour vous le 19.

« Oh ! oui, c'est une douce pensée pour moi que celle de nos anciens rapports et d'une amitié qui nous unira toujours dans le cœur de Notre-Seigneur.

« A bientôt, j'espère; je compte retourner à Paris dans le courant de ce mois.

« Adieu, adieu, Père et ami bien cher, je m'unis intimement et pour toujours à vos saints sacrifices. Mes respects, je vous prie, au R. P. Piantoni. »

Peu de temps après mon ordination, je partis pour Paris, où nous venons d'ouvrir notre noviciat avec la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, et sous la protection de Son Éminence le cardinal archevêque. Ce vénérable prince de l'Église nous a accueillis dans la vigne que lui a confiée le Seigneur avec cette charité ardente et douce que lui inspirent

toutes les œuvres qui ont la gloire de Dieu pour objet. Puissions-nous, pauvres ouvriers, répondre dignement à la bienveillance dont il nous honore!

Oui, nous voici en France, dans la France hospitalière et chrétienne, à laquelle, après la Russie, Dieu m'indique par l'obéissance que je dois consacrer mes faibles efforts; heureux de vivre, et de mourir pour la cause de la vérité, unie à celle de ma bien-aimée patrie, si vous daignez m'en accorder la grâce, mon Dieu, mon espérance, mon amour et ma vie!

Et vous, Russes mes frères, vous pour qui je n'ai pas craint de dévoiler tous les secrets de mon cœur, une parole, une dernière parole encore.

Pensez, je vous en supplie, à ce que vous venez de lire, et ne jetez pas ce livre loin de vous comme si c'était un livre hostile; non, c'est un ami, un frère qui vous a parlé, et qui, en vous parlant les larmes aux yeux, n'a eu d'autre but que votre bonheur ici-bas, votre bonheur dans l'éternité. Pensez que la vie est courte, que ses joies sont fragiles et que l'éternité ne finit jamais. Pensez..... et seuls avec votre conscience, seuls devant le trône de Dieu, interrogez-vous vous-mêmes. Pensez.....

et dans le silence de la méditation, dans le profond recueillement de la prière, examinez nos grandes vérités religieuses. Votre intérêt comme votre devoir vous commande de les connaître : l'indifférence serait une faute et un danger. Puis, quand l'heure bénie aura sonné, quand la lumière se sera faite dans votre âme, ne résistez pas ; ne retenez pas la vérité captive. La vérité mérite d'être conquise au prix de tous les sacrifices ; surtout ne vous contentez pas de réfléchir, mais priez, mes bien-aimés frères ; priez pour avoir le courage de l'embrasser et de la confesser devant les hommes. Priez pour vous, priez pour notre chère patrie ; priez *et vous recevrez;* et dans la joie de vos âmes, vous sentirez que rien ne donne la paix et le calme comme une conviction vraie, et que Dieu récompense toujours le sacrifice par le bonheur

TABLE DES MATIÈRES




Princeton University Library
32101 063700429

